REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

JANVIER-JUIN 1933

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER et R. LANTIER

Membre de l'Institut,
Conservateur honoraire
des Musées nationaux.

Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

6-ser.
1-2
1933

SIXIÈME SÉRIE. — TOME I

JANVIER-JUIN 1933

PARIS (6e)
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, 28

1933

Tous droits réservés

F02.014

Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/revue-archeologique_january-june-1933_1

Conlin 54

AVANT-PROPOS

Privée de son meilleur chef, la *Revue archéologique* avait besoin de se réorganiser. D'accord avec les Éditeurs, nous avons envisagé une série de mesures destinées à assurer l'avenir et à fortifier, s'il est possible, l'essor de notre publication. On a décidé : 1° de changer le papier de notre recueil pour y introduire plus aisément des figures dans le texte ; 2° de rendre l'illustration plus abondante ; 3° de faire appel à un certain nombre de spécialistes qui, chacun dans son domaine, assureraient la qualité des articles et des informations.

Pour le premier fascicule de 1933 nous avons pu déjà réaliser quelques-unes de ces améliorations matérielles. Nous avons aussi le plaisir de présenter à nos lecteurs la liste d'un « Comité de rédaction » où ils trouveront les noms des archéologues et des épigraphistes les plus réputés. D'autre part, ayant éprouvé maintes fois ses qualités comme suppléant dans les tâches du Musée des Antiquités Nationales et de l'École du Louvre, S. Reinach avait depuis longtemps désigné M. Raymond Lantier comme celui qu'il désirait voir prendre part à la direction de la *Revue ;* nous nous félicitons également de pouvoir compter sur sa force de travail et sur ses compétences.

A ces collaborateurs anciens et nouveaux, à tous ces conseillers qui veulent bien nous prêter l'appui de leur science et de leur grande autorité, nous adressons nos vifs et affectueux remerciements ; leur sympathie et leur sollicitude à l'égard de la *Revue* sont encore un souvenir et un hommage apportés à celui que nous avons perdu.

Mars 1933.

E. Pottier.

COMITÉ DE RÉDACTION
DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE

I. *Préhistoire et Antiquités Nationales.* — R. Lantier, conservateur du Musée des Antiquités Nationales, professeur à l'École du Louvre.
II. *Orient et Céramiques antiques.* — E. Pottier, membre de l'Institut, conservateur honoraire des Musées Nationaux.
III. *Préhellénisme et religions antiques, art grec et romain.* — Ch. Picard, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
IV. *Sculpture grecque et romaine.* — E. Michon, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre.
V. *Histoire et Institutions grecques.* — G. Glotz, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
VI. *Épigraphie grecque.* — P. Roussel, directeur de l'École française d'Athènes.
VII. *Épigraphie latine.* — R. Cagnat, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, professeur honoraire au Collège de France.
— A. Merlin, membre de l'Institut, conservateur adjoint au Musée du Louvre.
VIII. *Histoire et Antiquités romaines.* — J. Carcopino, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
IX. *Épigraphie et Antiquités gallo-romaines.* — E. Espérandieu, membre de l'Institut, conservateur du Musée de Nîmes.
X. *Art gallo-romain et Numismatique.* — A. Blanchet, membre de l'Institut.
XI. *Religions orientales.* — F. Cumont, membre de l'Institut.
XII. *Antiquités chrétiennes.* — P. Monceaux, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
XIII. *Histoire et Art byzantins.* — Ch. Diehl, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
XIV. *Histoire et Art du Moyen âge et de la Renaissance.* — M. Aubert, conservateur adjoint au Musée du Louvre, professeur à l'École des Beaux-Arts.
XV. *Histoire générale de la Peinture.* — P. Jamot, membre de l'Institut, conservateur adjoint au Musée du Louvre.
XVI. *Musées et Collections.* — Seymour de Ricci.

UN BAS-RELIEF INÉDIT
ATTRIBUÉ A TORT A BAVAI [1]

On sait que, depuis le XVI^e^ siècle, les ruines de la capitale des Nerviens, *Bagacum* (aujourd'hui Bavai, dans le département du Nord) ont fourni une quantité d'objets antiques en marbre, albâtre, pierre commune, bronze, argile, sans parler de très nombreuses monnaies. Jusqu'à la fondation récente du musée local, ces objets ont été dispersés ; il en est, comme un petit relief de marbre autrefois chez Caylus, dont on ne possède plus qu'un dessin ; beaucoup d'autres, en changeant de mains, ont perdu leur état civil et, en revanche, on a donné comme provenant de Bavai des objets d'autres provenances ou même modernes, cause d'erreurs qui furent signalées, dès 1835, à la Société des Antiquaires de France. Grâce à la Société *Pro Nervia* et au périodique qu'elle publie avec le concours zélé de l'archiviste de Valenciennes, M. Hénault, nous sommes aujourd'hui bien informés des trouvailles nouvelles faites sur cet emplacement et dans l'ancienne nécropole ; quant aux antiquités de Bavai dispersées à Bruxelles, Douai, Lille et dans d'autres musées, ainsi que dans des collections particulières, on n'en a pas encore dressé d'inventaire, mais celles qui se distinguent par leurs dimensions ont trouvé place dans le tome V du *Recueil* de notre confrère le commandant Espérandieu.

Le hasard d'une recherche dans un ouvrage bien connu d'Adolf Michaelis, *Ancient marbles in Great Britain* (Cambridge, 1882), m'a fait tomber sur la mention très laconique

1. Communication lue à l'Académie des Inscriptions, le 12 août 1932. Voir *Rev. arch.* 1932, II, p. 171.

d'une sculpture donnée comme provenant de Bavai et qui n'a encore, que je sache, été ni publiée ni signalée chez nous. Dans la courte notice que feu Michaelis a consacrée (p. 297-8) à l'*Antiquarian Museum* d'Édimbourg, après y avoir noté quelques marbres d'importance secondaire, il ajoute : « Parmi les autres marbres, je peux mentionner un sarcophage de Rhodes..., un buste de Jules César..., *un homme à cheval, fragment de Bavai (France, département du Nord), l'ancienne capitale des Nervii, Bagacum.* » Sa source est un *Catalogue of antiquities* dont il donne le titre, mais non la date (1876).

A la page suivante (p. 299), Michaelis parle, d'après Waagen, de la collection que Lord Murray possédait à Édimbourg en 1856 ; ces objets avaient été acquis à Rome par le général Ramsay. Les deux premiers numéros sont décrits comme suit : « 1. Relief plat d'un cavalier, avec la chlamyde et le pétase. Hauteur environ 0 m. 30 ; largeur 0 m. 51. — 2. Un relief en marbre pentélique, fragment d'un cheval et d'un homme qui le retient. Traité dans le style de la frise du Parthénon, d'une rare beauté. » Suit, entre crochets, le mot *sépulcral*, accompagné d'un point d'interrogation.

Il paraît évident, la collection de Lord Murray ayant passé depuis 1860 au Musée d'Édimbourg, que Michaelis a décrit deux fois, sans s'en apercevoir, le même objet ; son prédécesseur Waagen (1857) avait eu le tort de le croire composé de deux morceaux ; comme le montrent les photographies que je dois au conservateur des antiquités d'Édimbourg, M. Curle, le bas-relief en question est bien d'une seule pièce, quoique comprenant deux sujets juxtaposés dont le plus important est le cavalier indiqué par Michaelis à la page précédente de son ouvrage avec la provenance *Bavai*, et sans commentaire sur le style qui aurait pourtant dû frapper un si excellent connaisseur de l'art grec. C'est sans doute que cette page 298 a été rédigée d'après le catalogue très sommaire de 1876, où on lit en effet, n° 22 : *Fragment, man on horseback. Marble. Bavay.*

Que dire alors de cette provenance, qui est d'ailleurs

enregistrée à l'index général de Michaelis et ne s'explique pas par une erreur typographique ? Elle est sans valeur ; bien plus, elle est contredite par le fait que la collection Ramsay-Murray a été formée à Rome. Ce n'est pas en Italie

Fig. 1. — Bas-relief du Musée d'Edimbourg.

qu'on aurait cru ajouter de la valeur à un relief en lui assignant comme provenance une ville obscure du Nord de la Gaule. L'erreur doit s'expliquer par la mauvaise lecture d'une note envoyée à l'auteur du catalogue : il aura lu, par exemple, *Bavay* pour *Ramsay* et Michaelis aura ajouté quelques mots pour apprendre à ses lecteurs où est Bavai et son nom romain. On pourrait aussi penser à *Baiae* lu *Bavai ;* les inventaires du Musée sont muets à cet égard[1].

1. M. Curle m'apprend que dans la liste des objets de la collection Murray donnés en 1860 par sa veuve au Musée, on lit seulement : *Macedonian Warrior on horseback in relief and fine Greek workmanship. Marble slip*, 21 × 16.

Michaelis est du reste revenu sur ce relief en 1884, à la suite d'un voyage en Écosse et sans prononcer cette fois, non plus que ne l'avait fait Waagen en 1857, le nom de Bavai. Je traduis ce qu'il écrivit à ce sujet dans le *Journal of Hellenic Studies* (1884, pp. 159-160) :

« [25]. Bas-relief attique (votif ?) Un jeune cavalier, vêtu d'un chiton (?), d'une chlamyde et d'un pétase, galope vers la gauche sur un cheval très semblable à ceux de la frise du Parthénon. Le genou gauche de l'éphèbe est très ployé et le pied abaissé rejeté en arrière, le pied droit étant avancé. Devant cette figure est le reste d'un autre cheval cabré, dont aucun pied ne touche terre ; il est beaucoup plus petit que l'autre et en partie caché par lui ; tout auprès sont la jambe et une partie de la chlamyde d'une figure debout (cavalier ? serviteur ?) qui semble essayer de retenir l'animal cabré. La figure principale, qui est presque intacte, est entièrement attique de caractère... ; l'autre figure et le second cheval sont traités en moindre relief, comme s'ils étaient à l'arrière-plan. L'extrémité gauche du relief fait défaut. Hauteur environ 0 m. 30 ; largeur 0 m. 40 ; le relief est placé trop haut pour qu'on en puisse prendre des mesures exactes[1]. C'est probablement ce relief que Waagen vit dans la collection de Lord Murray et qu'il décrivit par erreur sous deux numéros différents [*Ancient Marbles*, p. 299, nos 1 et 2]. » Michaelis a omis de s'accuser lui-même de deux erreurs : 1° celle qui concerne la provenance ; 2° le double emploi de p. 298, n° 22 et de p. 299, n° 1. Mais elles sont bien vénielles dans un catalogue raisonné de cette étendue, que personne depuis n'a osé refaire ; du reste, plusieurs des collections privées visitées par Michaelis sont aujourd'hui dispersées et une réédition des *Ancient Marbles* serait moins volumineuse que l'original.

Le caractère attique de notre relief, qui avait déjà frappé Waagen, s'impose au premier coup d'œil ; mais il ne saurait être question d'une copie antique gréco-romaine d'un cava-

1. M. Curle a bien voulu mesurer : 14 pouces 1 /2 sur 19 1 /4.

lier de la frise du Parthénon. D'abord, nous ne connaissons aucun exemple d'une figure de la frise ou d'une métope d'un temple grec ayant servi de modèle aux sculpteurs de la belle époque romaine. En second lieu, parmi les cavaliers de la frise du Parthénon, aucun n'est identique à celui-ci : s'il y avait identité, ou même grande ressemblance, il faudrait penser à un faux du XIX^e^ siècle. Enfin, il est remarquable qu'aucun cavalier du Parthénon ne presse du talon le flanc de son cheval, comme, par exemple, dans les scènes qui décorent le sarcophage dit d'Alexandre à Constantinople ; les cavaliers du cortège des Panathénées, obligés de rester en ligne avec des femmes, des enfants et des vieillards, ont au contraire beaucoup d'efforts à faire pour retenir leurs montures dans l'attitude que j'ai appelée autrefois celle du *cabré fléchi*, ne comportant que des mouvements très lents et plus semblable à une figure de manège qu'à une allure. Michaelis dit à tort que le second cheval de notre relief ne touche pas le sol ; il s'y appuie du membre arrière gauche et ce motif est bien celui du premier temps du galop tel que les sculpteurs du Parthénon l'ont reconnu, en quoi la chrono-photographie de nos jours leur a donné raison. Il est possible que, dans le bas-relief, le second cavalier, dont il ne reste qu'une jambe, ait été désarçonné et que le premier, qui pousse son cheval du talon, se porte en avant pour barrer la route au fugitif. Ce serait donc une scène de l'arène ayant décoré, nous ne savons pourquoi, un ex-voto, un monument commémoratif.

Comme l'a supposé, il y a longtemps, Furtwaengler, on peut admettre que les sculpteurs attiques employés sur l'Acropole, lors de la cessation à peu près complète des travaux par suite de la guerre du Péloponnèse, ont dû chercher de nouveaux emplois de leurs talents, comme auteurs de monuments funéraires, de reliefs choragiques ou agonistiques, ou même comme graveurs de coins monétaires. Ainsi se perpétuèrent, pendant un siècle au moins, leur style et leur art. Il y a encore plus que des traces de la perfection du V^e^ siècle dans les frises du mausolée d'Halicarnasse, qui sont postérieures à 350 et, dans l'intervalle, se placent nombre de petits monuments,

votifs ou funéraires, où survit, pour notre joie, la tradition des ateliers du Parthénon : la pierre tombale de Dexiléos à Athènes en est un exemple. A l'époque romaine, ces petits monuments, souvent d'un style exquis, ont été recherchés des collectionneurs et c'est pourquoi on en a trouvé à Rome même qui ne sont pas nécessairement des copies. Mais que les copies aient été nombreuses jusqu'à l'époque d'Hadrien, c'est ce que prouvent assez les œuvres, dites archaïsantes, les répliques de motifs qui durent être célèbres, comme Dionysos chez Icarios ; on possède même, depuis quelques années, le fragment d'un original, remontant au premier tiers du v^e^ siècle, dont une copie complète, provenant de la villa d'Hadrien, figure depuis longtemps au British Museum et, par le contraste entre le dessin et la facture, y avait même provoqué des soupçons. En effet, les copies, même les meilleures, se distinguent des originaux par une facture un peu timide, lisse et glabre, manquant de ce que nos sculpteurs appellent d'un mot pittoresque : le *croustillant*. Bien qu'il soit téméraire de juger de la qualité d'une sculpture antique sur une photographie, je croirais volontiers que le relief d'Édimbourg est moins un original du v^e^ siècle que la réédition soignée d'une très belle œuvre de ce temps-là.

S. Reinach.

L'EUROPE OCCIDENTALE D'APRÈS AGRIPPA ET STRABON

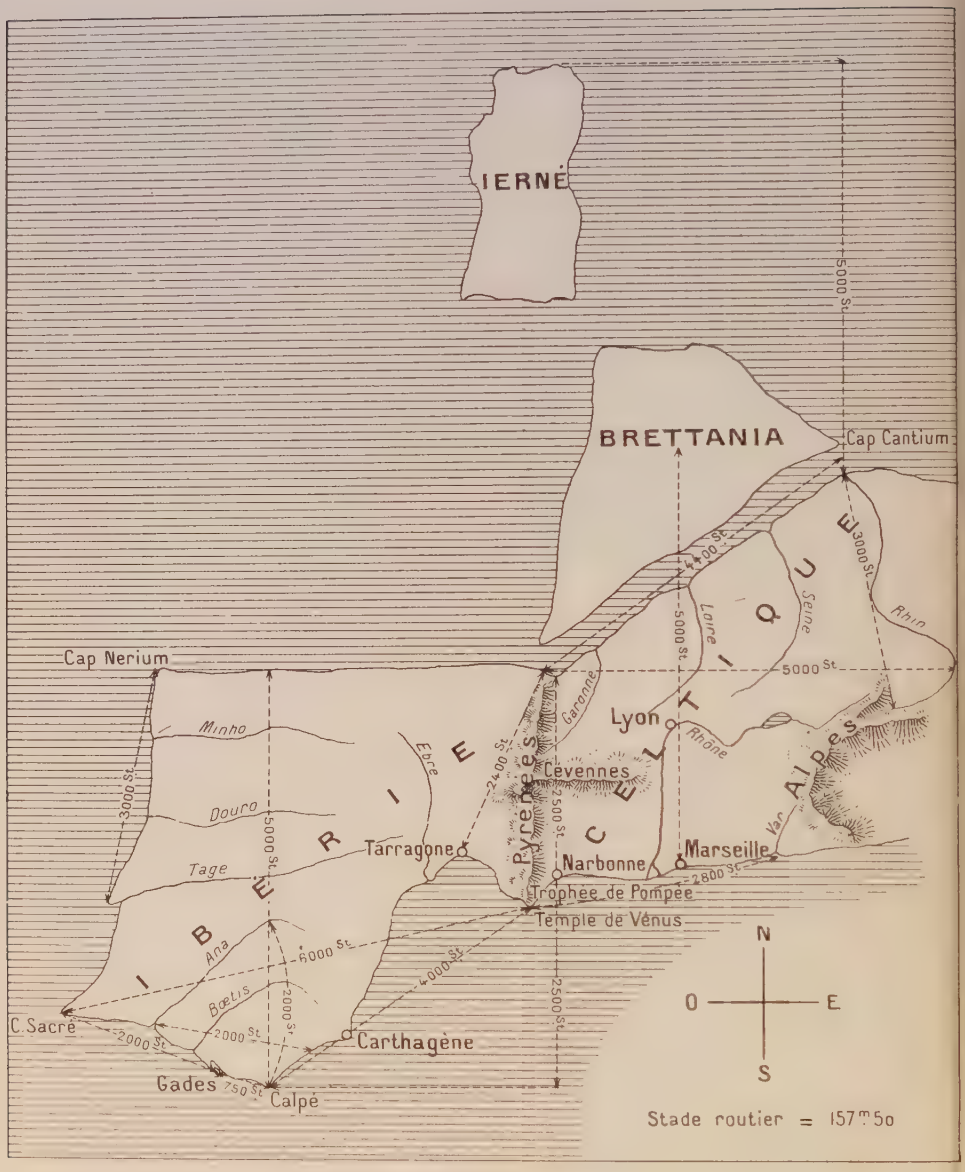
Les deux cartes ci-contre, dressées par le commandant Pollacchi, d'après mes indications, sont destinées à figurer l'Europe occidentale d'après Agrippa et d'après Strabon.

Les manuscrits des écrits grecs ou latins ne nous ont transmis le dessin d'aucune des cartes dressées par les géographes anciens. Les seules qui puissent être reconstituées avec certitude sont celles de Ptolémée qui, le premier, a rédigé un lexique définissant les positions par leurs deux coordonnées, longitude et latitude. Pour les autres, on doit se contenter d'images à peu près conformes au texte.

Lorsque les données numériques et les indications sur l'orientation par rapport aux points cardinaux sont assez nombreuses et précises, il est possible d'établir un dessin qui se rapproche de celui des Anciens. Tel est le cas pour la géographie de Strabon et aussi pour la mensuration de l'Empire romain ordonnée par César et terminée sous la direction d'Agrippa. Pline a enregistré assez d'informations à ce sujet, pour qu'on puisse établir une carte sérieuse.

Le trait fondamental est celui des Pyrénées, dont l'orientation commande toute la représentation de l'Europe occidentale.

Les diverses distances indiquées sur notre dessin en déterminent le tracé, lequel a tenu compte de celui de nos cartes modernes, mais en respectant scrupuleusement les mesures antiques. Il s'ensuit que si quelques détails peuvent être conçus différents, l'image générale ne peut pas s'écarter beaucoup des lignes dessinées ici.



D'après Strabon

D'après Agrippa

L'utilité de cette image est de faciliter l'interprétation de textes classiques sur lesquels la vue de la carte moderne peut induire en erreur, notamment en ce qui concerne l'orientation ou direction.

Les tracés des cours d'eau ont tenu compte de la longueur qui leur est attribuée et le cas échéant des distances repérées d'après eux : c'est ainsi par exemple qu'a été figuré le cours du Rhin.

On observera, en confrontant ces deux cartes, combien différait la vision de géographes presque contemporains.

La comparaison avec la carte de Ptolémée ferait ressortir les progrès réalisés par l'illustre mathématicien. Mais cette carte aussi comporte une part d'interprétation, puisqu'elle en assemble au moins trois autres (Iles Britanniques, Hispanie, Keltogalatie) pour chacune desquelles l'intervalle entre les degrés de longitude est constant, mais diffère de celui de la carte voisine. On ne peut non plus les raccorder directement en dessinant la courbe des méridiens ainsi que le font les éditeurs de cartes d'après Ptolémée, parce que la généralité des positions définies à l'intérieur de chacune des cartes séparées l'ont été en fonction de la valeur moyenne locale admise pour le degré. Cette valeur moyenne n'étant plus la même pour la carte d'ensemble, toutes les positions devraient être recalculées si l'on poursuivait la chimère d'une exactitude rigoureuse.

A. Berthelot

LES OPPIDA DES PÉTRUCORES

Si nous connaissons assez bien les usages et le mobilier de nos ancêtres, il semble que nous soyons beaucoup moins bien renseignés sur les conditions géographiques de leur existence. Certes on a repéré de nombreux gisements de toute espèce, mais nos connaissances restent quelque peu dispersées : nous voyons généralement assez mal les rapports qui ont pu exister entre les divers centres d'habitations. Rapports dans l'espace : nous savons bien qu'il a existé des « Cités » dont les limites sont plus ou moins exactement reconnues — dans ces cités, des clans ou *pagi* ayant sans doute chacun son chef-lieu. A l'époque gallo-romaine tout au moins existent des *vici* qui sont autre chose que de simples villas. Nous le savons, mais la répartition de ces centres reste obscure. Une obscurité plus grande encore enveloppe les rapports dans le temps : comment s'est fait le passage d'une époque à l'autre ? De la pierre polie au bronze, du bronze au fer ? De l'époque gauloise à l'époque romaine ? Si plusieurs époques se superposent souvent sur le même site, il y a eu pourtant des migrations, des transports d'habitat. Nous savons par exemple que les Romains ont fait descendre dans la plaine les villes hautes. Dans quelle mesure donc y eut-il permanence ou transfert ?

Peut-être le problème serait-il bien près d'être résolu si nous possédions une carte archéologique générale, même sommaire, de notre pays, donnant par commune par exemple stations préhistoriques, mégalithes, oppida, établissements gallo-romains, voies, etc. Il serait surtout important que la graphie différenciât les sites de même espèce selon leur impor-

tance, que l'on distinguât par exemple pour l'époque romaine une petite villa, un grand château ou un bourg.

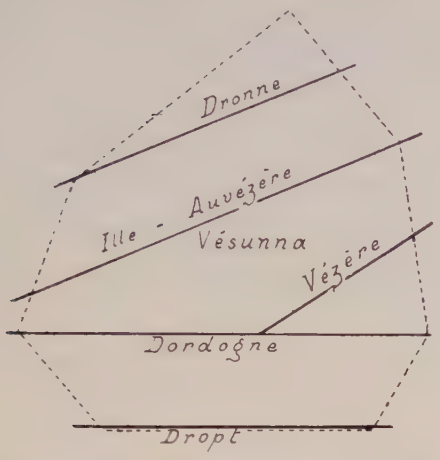
L'inventaire reste malheureusement très incomplet, et il y a là ample matière de recherches pour les érudits ou les sociétés locales.

Nous voudrions donner ici quelques indications topographiques concernant la cité des Pétrucores : indications sommaires et nécessairement fort hypothétiques, puisque le dénombrement est encore trop peu avancé. Nos observations ont porté sur environ deux cents sites gallo-romains, à peu près autant de mégalithes ou lieux-dits conservant le souvenir d'un mégalithe, une centaine de gisements, de souterrains-refuges et moins de vingt oppida : le nombre de ces derniers surtout serait peut-être considérablement augmenté par une recherche attentive. Toutefois comme il s'agit d'une région peu étendue, nous pouvons utiliser provisoirement ces données. Nous nous en tiendrons du reste ici à l'examen des oppida, les autres éléments n'intervenant que d'une façon subsidiaire.

***

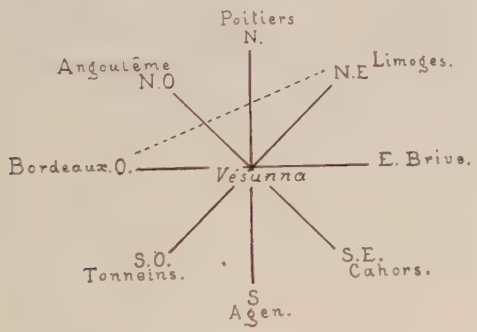
Le Périgord possède une remarquable unité géographique. Si nous considérons le département de la Dordogne, il nous apparaît formé de deux parties de dimensions très inégales. La partie nord constitue un grand triangle irrégulier dont la base est formée par la Dordogne qui coule de l'est à l'ouest, et la pointe par les contreforts des monts du Limousin. Trois rivières coulent parallèlement au côté ouest, la Dronne, l'Ille et l'Auvézère, la Vézère. Elles partagent le triangle en bandes obliques de longueur différente mais de largeur approximativement égale variant entre quinze et quarante kilomètres. La Dordogne constitue une sérieuse barrière entre cette partie et la partie sud, bande horizontale entre Dordogne et Dropt.

La capitale des Pétrucores, *Vesunna*, occupe exactement le centre de ce pays, à quelques kilomètres en aval du confluent de l'Ille et de l'Auvézère, presque à égale distance des deux autres vallées (voir la figure). La ville romaine s'est bâtie dans



la plaine au pied de l'oppidum double de La Boissière et d'Écornebœuf, dont elle est séparée par la rivière. Si Vésonne est la capitale politique et sans doute religieuse de la cité gallo-romaine, l'oppidum semble avoir été lui-même, avec ses trente-sept hectares, le plus vaste du pays.

Toutes les voies principales connues, sauf une, rayonnent de Vésonne selon le schéma ci-dessous :



Une voie coupe le département en biais de l'ouest au nord-est, c'est la grande route de Bordeaux à Limoges. Elle ne semble donc pas appartenir au système si régulier des autres voies. Il se pourrait qu'elle marquât en réalité l'une des frontières de la Civitas. Diverses raisons, géographiques, géologiques, historiques peuvent appuyer cette hypothèse.

Il y a donc pour Vésonne un rapport évident entre l'importance de l'oppidum et celle de la ville romaine. Voyons s'il n'en serait pas de même pour les autres oppida connus. Du reste si nous les étudions ensemble nous ne voulons pas préjuger de l'utilisation réelle de ces oppida[1] : de dimensions et de formes très variables, vastes plateaux ou minuscules éperons barrés, ils peuvent avoir eu également des usages très divers, places de guerre et de commerce, postes de surveillance, enclos d'élevage, ou lieux de culte. Dans tous les cas ils ont servi de centre aux populations voisines.

I

Entre l'Ille et la Vézère apparaît tout un ensemble d'oppida assez rapprochés les uns des autres : Gandumas (camp à vitrifications de Castelsarrazi), sur la Loue ; Sainte-Eulalie-d'Ans, sur l'Auvézère ; Gabillou et La Chapelle Saint-Jean, Montmège près de Terrasson, sur la Vézère. Toute la région se trouve ainsi barrée par une ligne de défense, la plus serrée que nous trouvions chez les Pétrucores, et il se pourrait que nous soyons en présence de la frontière est de la cité. Pourquoi cette abondance particulière d'oppida ? Tient-elle uniquement à la configuration du terrain ? Est-ce parce que ces camps forment le boulevard immédiat de la capitale et ferment les vallées qui y mènent ? S'agit-il de mieux défendre les riches mines de fer de ce quartier ? Autant d'hypothèses invérifiables. En tout cas, au nord, Castelsarrazi domine la voie, ou du moins l'une des voies, de Vésonne à Limoges ; à l'autre extrémité de la ligne, Montmège barre la route de Brive et le passage de la Vézère (voir la planche annexe, p. 18-19).

En ce qui concerne les habitats postérieurs, voici ce que nous trouvons : au pied de Castelsarrazi s'est bâtie la ville d'Excideuil. L'on a dit sans preuves que le village voisin de Prémillac était le *Primuliacum* de Sulpice Sévère, en tout cas les alentours conservent de très importants établissements

1. Pour certains d'entre ces établissements on peut même se demander s'il s'agit réellement d'oppida et non de fortifications très postérieures.

métallurgiques gallo-romains, mines et fonderies ; en particulier à Sarconnac ont été trouvés des objets en métal fondu, des moules, des outils, des monnaies. Entre Sainte-Eulalie et Gabillou existe la très importante villa de Pompougnac, près La Boissière d'Ans. Le toponyme est particulièrement intéressant si l'on songe que la famille *Pomponia* était l'une des plus importantes de la Cité : elle fournit à l'autel de Lyon un prêtre dont le fils dédia le magnifique autel taurobolique conservé à Périgueux. Si nous descendons quelque peu le cours de l'Auvézère nous trouvons à son confluent avec l'Ille et près du village de Trigonant qui pourrait avoir été un sanctuaire de Tricoranus (M. Géraud Lavergne), les luxueuses habitations de Bassillac et d'Escoire.

A quelques centaines de mètres de l'oppidum de la Chapelle-Saint-Jean se trouve une très importante villa, et non loin, un autre établissement au lieu dit le Cimetière-des-Pauvres, commune de Naillac ; un vieux chemin y passe dans la direction Sainte-Eulalie-La Chapelle-Saint-Jean, qui pourrait bien être une voie antique. Nous sommes également à proximité d'une abbaye qui porte le nom caractéristique de Châtres.

Enfin, autour de Montmège se groupent toute une série d'établissements : Chavagnac, La Feuillade, La Villedieu, Saint-Lazare, Beauregard, Condat, Terrasson, ville d'une importance comparable à celle d'Excideuil.

II

Une seconde ligne d'oppida part de Montmège et descend la vallée de la Vézère. Trois emplacements sont actuellement reconnus : Valojoulx au centre — Campagne près de l'embouchure de la Vézère sur la rive gauche, avec une dépendance à Saint-Cirq sur la rive droite — enfin, occupant une position symétrique sur la rive gauche de la Dordogne, La Bécède, commune d'Urval[1].

1. Il n'est pas absolument prouvé que La Bécède soit un oppidum. Même si cet emplacement — quadrilatère de cent cinquante mètres de côté avec murs de terre

Si Montmège domine la grande route de Brive, Campagne au sud joue le même rôle sur celle de Cahors. La route de Cahors est entre Campagne et La Bécède comme celle de Brive entre Montmège et la Chapelle-Saint-Jean.

Au pied de Valojoulx se trouve l'un des centres gallo-romains les plus importants du Périgord, groupé autour de la ville de Montignac. Il comporte des ruines à Montignac même, à Aubas et surtout à Olivoux où furent trouvées d'importantes œuvres d'art. Les monuments découverts attestent l'existence certaine d'un *vicus*. Il y en avait un autre au pied de Campagne dans la région de Saint-Cyprien avec les ruines de Saint-Cyprien, Bézenac, Le Coux, Allas et Berbiguières et surtout celles de Coustaty qui s'étendent sur plusieurs kilomètres. Comme celui des Pompougnac le nom de Coustaty ou Constaty est caractéristique *(Constantinus)* : le terrain même des ruines s'appelle Ville-de-Pradines *(Villa de Parietinis)*. Près de La Bécède se sont bâties Belvès et l'abbaye de Cadouin.

III

Si nous remontons au nord-ouest, nous trouvons une ligne exactement parallèle à celle-ci. Sa direction a été vraisemblablement déterminée par le cours de la Dronne comme la précédente l'avait été par celui de la Vézère. A son tour elle peut avoir déterminé le tracé et la voie de Bordeaux à Limoges. Deux oppida actuellement connus jalonnent ce tracé : au sud-ouest, Saint-Méard-de-Dronne près du point où la voie de Bordeaux-Limoges coupe la vallée de la Dronne ; au centre Roc-Plat, commune de La Gonterie-Boulouneix sur le Boulou, au centre d'un triangle formé par trois voies :

---

et de pierres — en est un, peut-être faut-il le laisser hors de notre système. Celui-ci n'y perdrait rien et éviterait même la difficulté que constitue la traversée de la Dordogne. Sur la même ligne, au Ruth près Le Moustier, entre Valojoulx et Campagne, vient d'être découvert un établissement sur lequel nos renseignements sont encore incomplets, mais qui pourrait être un oppidum. Il voisine avec un établissement gallo-romain et un cimetière barbare.

Vésonne-Poitiers, Vésonne-Angoulême, Bordeaux-Limoges, Roc-Plat occupe une position extrêmement forte, et après Vésonne c'est, avec ses vingt-sept hectares, le plus étendu du Périgord. Il nous faudrait un troisième point d'appui vers le nord-est, mais cette région est encore mal étudiée : en tout cas les environs de Champs-Romains semblent avoir eu une assez grande importance, on y a trouvé de grands tumuli et peut-être ne serait-il pas impossible d'y rencontrer un oppidum.

Autour de La Gonterie se pressent les petites villes : Brantôme et son antique abbaye, Bourdeilles, l'une des quatre baronnies du Périgord, Lisle, Tocane. La nature du sol et l'appel de la rivière les ont un peu éloignées du centre primitif. En tout cas nous trouvons à Tocane une agglomération d'importance au moins égale à celle de Coustaty et d'Olivoux. Les ruines y couvrent à peu près sans interruption plusieurs kilomètres carrés. Enfin au pied de Saint-Méard s'est développée la ville de Ribérac. Dans ses environs immédiats subsistent des traces importantes de l'époque romaine : à la Gaudinie ont été découverts des bas-reliefs provenant vraisemblablement d'un sanctuaire de Cybèle et d'Atys ; à la Rigale, commune de Villetoureix, existe une tour dont la construction et les dispositions ont de grandes analogies, dans des proportions plus restreintes, avec le temple de Vésonne. C'est elle sans doute qui a donné son nom à la commune.

IV

Nous avons vu plus haut une ligne d'oppida perpendiculaire à la Vézère, de Terrasson à Excideuil. Prolongée vers le nord-ouest, elle couperait la précédente exactement à Champs-Romains. Il y a malheureusement une vaste solution de continuité entre Excideuil et Champs-Romains. Toutefois il n'est pas interdit de supposer qu'un oppidum ait existé au centre de cet espace occupé présentement par la ville de Thiviers dont la situation et l'histoire seraient en parfaite conformité avec cette hypothèse.

Nous aurions ainsi trois côtés d'un quadrilatère formés par la Dronne (Champs-Romains, La Gonterie, Saint-Méard), l'Auvézère (Montmège, Valojoulx, Campagne, La Bécède), et la ligne entre Dronne et Vézère (Champs-Romains, Thiviers, Excideuil, Sainte-Eulalie, Gabillou, La Chapelle-Saint-Jean, Montmège). Au centre, sur l'Ille, Vésonne. Resterait le quatrième côté qui devrait rejoindre Saint-Méard et La Bécède. Nous sommes là un peu dans l'inconnu. Toutefois exactement au milieu du trajet nous rencontrons l'oppidum de Saint-Paul-de-Serre.

***

Si nous examinons la carte, chacune des quatre directions ainsi établies et le centre de Vésonne se distinguent très nettement : les points archéologiques y sont plus nombreux qu'ailleurs formant ainsi des zones de plus grande fréquence. Oppida et villas romaines ne sont du reste pas seuls à les jalonner. Souterrains-refuges et mégalithes y apparaissent en grande quantité. Ainsi la région qui avoisine l'oppidum de Roc-Plat est d'une exceptionnelle richesse en monuments de ce genre, les souterrains-refuges s'y accumulent sur certains points formant de véritables villes souterraines, par exemple autour de Montardy commune de Grand-Brassac. Ces souterrains sont également nombreux entre Sainte-Eulalie et Terrasson, etc.

L'on aimerait pouvoir établir un rapprochement entre les quatre côtés du rectangle formé par ces monuments et le nom même du peuple qui l'occupe, les *Petrucorii*, le peuple aux quatre clans : coïncidence fortuite ? Témoignage d'une organisation réelle ? Que faut-il en penser ? Notre hypothèse prête incontestablement à de graves critiques. La première, nous l'avons déjà faite plus haut : nos constatations sont précises mais certainement incomplètes ; si les oppida que nous connaissons nous ont dicté ce tracé, peut-être ceux qui restent à découvrir le contrediront-ils ? D'autre part ce tracé n'englobe qu'une petite partie du Périgord historique.

Remarquons toutefois dès l'abord que la ligne des oppida

n'implique pas nécessairement une idée de fontière : on doit sans doute leur rattacher une assez large bande de terrain qu'ils défendent et qui agrandit d'autant le territoire des Pétrucores. Mais considérons d'un peu plus près les régions laissées hors du tracé.

Il y a en premier lieu tout le Nontronnais au nord du Bandiat avec son système d'oppida bordant la voie de Vésonne à Poitiers : Nontron, Saint-Barthélemy, Piégut. Ces oppida semblent soumis aux mêmes règles que ceux du Périgord : ils sont reliés par un identique jalonnement mégalithique, ils ont développé également des centres postérieurs d'habitation. Le plus important, Nontron, a été remplacé par la ville actuelle, et à peu de distance, au village de Goulas, des restes de constructions recélaient des statues dont une de magistrat en costume officiel ; au pied de Saint-Barthélemy et de Piégut existent de nombreuses et importantes villas. Il semble bien que cette région doive être rattachée au Limousin plutôt qu'au Périgord : tout l'assimile au premier, tout la sépare du second, et encore aujourd'hui Limoges ou Angoulême en sont les débouchés alors qu'elle est presque sans rapports avec Périgueux. Jusqu'au XIX^e^ siècle ce pays à été Limousin. Mais après tout, il n'y aurait aucune difficulté à le restituer au Périgord : la ligne Saint-Méard-La Gonterie pourrait être prolongée jusqu'à Saint-Barthélemy où viendrait la rejoindre la ligne Terrasson-Thiviers.

Défaut plus grave, notre tracé laisse de côté toute la partie sud-est, sud et sud-ouest du département, les régions de Sarlat, Bergerac et Mussidan. Le Sarladais contient d'assez nombreux mégalithes mais pas de souterrains-refuges ; la région entre Dropt et Dordogne offre d'assez nombreux spécimens de ces deux monuments, mais si l'une et l'autre sont très riches en sites gallo-romains, elles n'ont fourni par contre, du moins jusqu'ici, aucun oppidum. Ces deux régions doivent-elles être réunies au Périgord ? Il ne le semble pas. Ni par leurs conditions géologiques ni par leur histoire elles n'ont d'affinité avec lui. Leur parler même, dans les temps modernes, est différent. N'oublions pas qu'il y a eu un évêché à Sarlat

et qu'entre Bergerac et Périgueux a régné une continuelle opposition. Ce sont bien, comme le Nontronnais, des « pays » différents. Faut-il admettre que l'une de ces régions relevait des Cadurques et l'autre des Nitiobriges ? On pourrait songer également à une fédération de petits peuples autour d'un peuple plus important occupant le centre du pays. Et, somme toute, il n'y aurait rien d'invraisemblable à ce que le nom de Pétrucores désignât précisément cette fédération comprenant le pays de Vésonne, celui de Sarlat, celui de Bergerac et un autre. Quelle que soit l'explication adoptée, elle n'en laisse pas moins subsister notre vaste enceinte fortifiée d'oppida, sorte de camp retranché ayant une cinquantaine de kilomètres sur ses faces N.-O et S.-E et une soixantaine sur les autres, avec une capitale et un sanctuaire fédéral exactement au centre, entouré par les collines du Limousin, les causses du Sarladais, la Dordogne, les forêts et les marais de la Double. Et, répétons-le, les frontières que nous avons indiquées sont aussi des frontières géologiques, linguistiques, historiques.

Ce sont les marais de la Double qui couvrent la région entre Dronne et Dordogne à l'ouest, région jusqu'ici assez pauvre en sites archéologiques. Leur présence suffirait à expliquer le peu de défenses existant sur la face sud-ouest du quadrilatère. Quant à la région de Montcaret elle appartient de toute évidence au Bordelais, et il se pourrait également que le site frontière d'Eygurande appartînt non aux Pétrucores mais au peuple voisin. Nous en dirions autant d'une zone assez riche au delà de la voie de Bordeaux à Limoges, autour de Mareuil. Tout semble la rattacher à l'Angoumois.

***

Si cette topographie semble trop fragile, il est du moins un fait qui dès à présent peut être considéré comme acquis, la persistance de l'oppidum comme centre de peuplement, et cela non seulement à l'époque romaine mais jusqu'à nos jours. Parfois l'habitat récent occupe l'emplacement même

de l'oppidum comme à Nontron, mais le plus souvent la population est descendue dans la plaine et s'est plus ou moins éloignée du centre primitif. De même que les grandes routes ou lignes de chemin de fer modernes se sont superposées aux voies romaines qui elles-mêmes remplaçaient les pistes gauloises, les villes modernes ont recouvert les anciens *vici* gallo-romains héritiers des oppida gaulois. Et cela est tout naturel. Les défrichements cultivables ne se déplacent guère, surtout dans un pays comme le Périgord où ils sont déterminés par la nature et la configuration du sol. Si des individus isolés peuvent facilement voyager, les groupes importants de population sont nécessairement liés au défrichement qui les fait vivre ; marais, rochers arides, landes, rivières, délimitent à toutes les époques, de façon à peu près invariable, l'aire de leurs mouvements. Les grandes variations d'habitats en Périgord ont donc été déterminées par les grandes transformations économiques. A l'époque de la pierre, les centres principaux ont été les régions productrices de silex qui durent être surpeuplées. Au contraire, à l'époque du fer, la population afflue vers les régions de mines et de bois et cette situation dure pendant tout l'âge moderne. Au XIX^e^ siècle, la grande industrie fait disparaître les établissements métallurgiques qui subsistaient à la même place depuis l'époque gauloise, et avec eux une partie de la population. Des observations analogues pourraient être faites à d'autres points de vue, nature de l'habitation, recherche de débouchés, etc. Nous n'avons pu en ces quelques pages qu'esquisser une étude qui reste à faire : voies, rivières, ressources agricoles ou industrielles, tout cela devrait être étudié en détail et ferait connaître de façon précise l'histoire du peuplement dans cette région.

P. Barrière.

DÉCOUVERTE D'UN « OPPIDUM » PRÈS DE CLERMONT D'AUVERGNE [1]

Annoncer une découverte archéologique, c'est, pour l'ordinaire, donner à entendre que des fouilles viennent de révéler quelques objets ou quelques monuments depuis longtemps enfouis sous terre. N'est-il pas permis pourtant d'employer aussi cette expression à propos de ruines demeurées à la surface du sol, parfaitement visibles pour tout le monde, mais qui n'ont jusqu'à ce jour retenu l'attention de personne ? C'est le cas pour l'ensemble de constructions dont je voudrais entretenir brièvement l'Académie.

I

Situées sur *Les Côtes* de Clermont, au nord et à proximité de la ville (environ 2 kilomètres), ces accumulations de pierres ne pouvaient certes point passer inaperçues des érudits, qui, depuis la fin du XVIII[e] siècle, ont porté leurs investigations sur tous les points de l'Auvergne. Pour comprendre les renseignements qu'ils nous ont laissés il importe de savoir qu'on n'a pas toujours distingué avec assez de soin *Les Côtes* des hauteurs voisines, *Chanturgue*, *Montjuzet* et le puy de *Var*. Ces divers sommets, bien qu'étroitement rattachés les uns aux autres, forment néanmoins autant de collines distinctes. L'idée a été

1. Cet article reproduit le texte même d'une communication faite à l'Académie des Inscriptions dans sa séance du 10 février 1933. Les renseignements que j'ai recueillis depuis m'ont amené à y introduire deux rectifications partielles, qu'on trouvera dans les notes, entre crochets.

émise qu'ils constituaient autrefois un seul tout ; ils auraient été séparés par l'action des eaux pluviales. Aux géologues de dire si cette opinion peut se défendre.

Le Grand d'Aussy[1], qui l'exprimait en 1795, rappelle que « Chanturgue[2] a eu autrefois des bâtiments ; et l'on y trouve encore, surtout vers le côté qui regarde Clermont, beaucoup de tuiles et de briques en fragments ».

« Sur le plateau de Chanturgues, écrit Delarbre[3], en 1805, à l'aspect de Clermont, on trouve des vestiges d'anciennes habitations. Dans plusieurs endroits, en fouillant à un ou deux pieds de profondeur, on a découvert des fondemens solides, dans une assez longue étendue. » Après avoir mentionné, toujours à Chanturgue, un temple dédié à Bacchus, il déclare que « le vaste plateau était planté de chênes : on prétend que les bois de charpente, qui soutiennent la couverture en plomb de la cathédrale, en ont été tirés ». A Montjuzet — *Mons Jovis*, selon lui — s'élevait un temple de Jupiter ; « le vignoble des Côtes était surmonté d'un temple du dieu Mars ». Quel crédit méritent de pareilles affirmations, il serait difficile de le dire. Aussi bien n'ai-je pas la pensée en ce moment d'en discuter la vraisemblance, mais simplement de souligner combien les assertions de Delarbre manquent de précision.

Ceux qui sont venus après lui n'ont guère fait que s'inspirer de son livre. Bouillet[4] admet les trois temples, et place celui de Mars « sur la montagne des Côtes, joignant Chanturgues. La jeunesse, en âge de porter les armes, assure-t-il, allait s'y exercer pour les manœuvres de la guerre[5] ». Il n'est pas rare, ajoute-t-il, de découvrir sur cette hauteur « des vases de poterie grossière gauloise renfermant des ossements cal-

1. *Voyage fait en* 1787 *et* 1788 *dans la ci-devant Haute et Basse-Auvergne*. Paris, An III de la République française, t. III, p. 365.

2. On écrivait jadis de préférence *Chanturgues*.

3. *Notice sur l'ancien royaume des Auvergnats et sur la ville de Clermont*. Clermont, 1805, p. 85, note 3.

4. *Statistique monumentale du département du Puy-de-Dôme*, 2e édit., Clermont-Ferrand, 1845, p. 48-49, 99-101.

5. Aurait-on imaginé cette hypothèse d'après le nom de « Communaux de l'arène » que porte au cadastre un quartier de la montagne ? Voir ci-dessous, p. 37.

cinés ». On y a recueilli « des bouts de flèches en silex » et « des haches en pierre ». D'après lui, la forêt de chênes existait « il n'y a pas très longtemps encore », et, sur les flancs de la colline, « il est très fréquent de découvrir des antiquités gallo-romaines ». Il cite en particulier la tête d'une statue de marbre blanc, aujourd'hui conservée au musée Bargoin de Clermont[1], une lampe de terre rouge, et des chapiteaux de marbre blanc.

Plus tard, en 1873, Mathieu[2], rappelant à son tour la forêt de chênes utilisée pour la charpente de la cathédrale, se borne à écrire : « Il reste, sur nos plateaux, des traces d'antiques constructions... Les ruines les plus anciennes seraient à Chanturgue et aux Côtes... On remarque seulement, par la place où sont encore les gros matériaux, que ces deux villes étaient circonscrites dans d'étroites enceintes. »

Ambroise Tardieu[3], dont les assertions doivent toujours être contrôlées avec soin, signale simplement que « les montagnes de Chanturgue et de Montjuzet étaient alors [au début du Ier siècle] couvertes de bois... Une tradition rapporte que les druides habitaient Montjuzet ».

Plus près de nous enfin, le Dr Charvilhat[4] nomme Chanturgue entre les stations néolithiques du Puy-de-Dôme, qui ont fourni beaucoup de haches, et le range parmi les « camps et enceintes » de ce pays.

Ainsi les plus qualifiés des écrivains locaux, s'ils ont aperçu des constructions sur les hauteurs au nord de Clermont, n'en ont parlé qu'en termes extrêmement vagues, sans en laisser

---

1. C'est très probablement une tête de Bacchus enfant; elle provient du bas de Chanturgue. Voir Aug. Audollent, *Le Musée de Clermont*, dans *Clermont-Ferrand et le Puy-de-Dôme.* (Congrès de l'Association française pour l'Avancement des Sciences, 1908). Clermont-Ferrand, Mont-Louis, 1908, p. 479 ; Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine*, t. II, 1616.

2. *L'Auvergne anté-historique*, p. 66-67 (Extrait des *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand*, t. XV, 1873.)

3. *Histoire de la ville de Clermont-Ferrand*, Moulins, 1870-1871, t. I, p. 11 ; p. 16, note 2 ; p. 164.

4. Voir le chapitre sur la préhistoire auvergnate dans *L'Université de Clermont-Ferrand et le pays d'Auvergne*. Clermont-Ferrand, 1918, p. 87, 88, 93.

soupçonner le moins du monde l'importance. Il va de soi que les paysans y ont encore moins pris garde.

Cette indifférence générale, même des esprits cultivés, peut s'expliquer sans doute en quelque manière. D'abord les Côtes sont difficilement accessibles : un seul chemin y conduit depuis la route de Bordeaux, à laquelle il se relie, à l'angle du cimetière de Durtol ; chemin rocailleux et pénible. La route étroite, qui mène de Clermont à Blanzat, village situé dans la vallée, au nord de la montagne, ne passe qu'en contre-bas, à l'est. Par ailleurs, il n'existe à travers les vignes que des sentiers d'une pente très rude. Et puis, durant l'été, ronces et taillis, qui croissent à foison, dissimulent tout ce qui se trouve à la surface du plateau, alors transformé en une sorte de savane, où rampent les vipères. Aussi ne saurait-on s'étonner que les promeneurs se soient portés de préférence, presque d'instinct, au sud, vers un autre plateau plus dégagé, sinon plus facile d'accès, du moins jusqu'à ces dernières années. Celui-ci se recommandait d'un grand nom, qu'on lui attribue communément depuis le XVI^e^ siècle : Gergovie.

Ce n'est pas un archéologue de profession, mais un artiste de talent, professeur de dessin au lycée Henri IV, qui s'est avisé que les pierres dont sont parsemées les Côtes méritaient mieux qu'un coup d'œil jeté à la hâte. Enfant de Clermont, très attaché à sa terre natale, dont il aime non seulement les beautés naturelles, les sites pittoresques, mais aussi les traditions et la glorieuse histoire, M. Maurice Busset, depuis son enfance, n'a cessé d'explorer ce pays. Peintre de la montagne, la montagne n'a pas de secrets pour lui. Bien des fois il avait gravi, comme tant d'autres, la colline qui domine Clermont, sans y remarquer autre chose que des amas de pierres. Mais peu à peu son œil exercé s'avisa que ces amas se reliaient les uns aux autres et semblaient former un tout. Il en dressa le plan avec ardeur, au prix d'efforts méritoires ; il photographia, dessina ce que la photographie n'arrivait pas à rendre, et vint enfin me communiquer son travail. Ensemble nous avons alors parcouru à diverses reprises ce vaste terrain, contrôlant,

rectifiant sans cesse. L'exposé qui va suivre résume nos constatations et nos réflexions communes.

II

Les Côtes de Clermont, qualifiées par les géologues de « collines oligocènes couronnées par du basalte d'âge miocène[1] », forment un long plateau orienté du sud-ouest au nord-est, que prolongent dans cette direction le puy de Var, le puy de Quême et les Côtes de Cébazat, et qu'épaule à l'est le contrefort du puy de Chanturgue. Ces diverses hauteurs sont escarpées. Elles s'avancent comme un éperon au-dessus de la plaine, qu'elles surplombent de 350 mètres en moyenne. Les Côtes proprement dites, qui nous occuperont seules ici, couvrent environ 250 hectares, et mesurent 2.500 mètres de long sur 1.500 mètres de large ; loin d'être plates à la partie supérieure, elles présentent des ondulations, dépressions et renflements successifs. Le point le plus élevé, à l'ouest, atteint 627 mètres. Le chapeau basaltique qui les termine, sorte de falaise souvent à pic, haute de 10 mètres à 20 mètres, constituait une fortification naturelle, facile à rendre presque inexpugnable par quelques défenses complémentaires. On ne saurait être surpris que les hommes aient songé de bonne heure à s'y abriter contre les attaques de leurs ennemis, près de quatre sources non taries encore actuellement. Les multiples vestiges de constructions, épars sur cette étendue, attestent qu'ils y firent un séjour prolongé.

Des pluies exceptionnelles marquèrent, en Auvergne, le printemps de 1932 : elles amenèrent des éboulements dans ces constructions et mirent à découvert une série de cavités sous voûte, qui attirèrent l'attention de M. Busset. Ces cavités, de forme conique, parfois enchâssées dans un massif carré de pierres, isolées le plus souvent, de temps en temps groupées

1. *Le Puy-de-Dôme et Vichy*. Paris, 1901, p. 274. (Collection des Guides Boule). — Les Côtes appartiennent aux quatre communes de Clermont, Durtol, Nohanent, et Blanzat.

Fig. 1. — Intérieur d'un abri avec voûte à encorbellement.

en séries, comme des casemates, à l'intérieur de murs très épais, sont toujours extrêmement étroites[1]. Le sol en a été exhaussé de 0 m. 30 à 0 m. 40 par l'apport de terres extérieures, sous l'influence des agents atmosphériques. Dans quelques-unes les assises inférieures se rapprochent vers le centre et donnent ainsi à la chambre une forme presque ovoïde. Les parois sont formées de blocs de basalte brut parfaitement assemblés sans mortier. La coupole construite au moyen de pierres plates, posées en porte-à-faux, constitue une voûte à encorbellement très nette (fig. 1). L'ouverture qui permet l'accès du réduit est surmontée le plus souvent d'une longue pierre plate formant linteau (fig. 2 *a*) : dans plusieurs cas on a l'impression d'un linteau triangulaire avec arc de décharge (fig. 2 *b*). Ce linteau mesure souvent de 0 m. 80 à 0 m. 90.

A l'intérieur, sous la couche de déblais, ont été ramassés, dans la région occidentale, des fragments de poteries épaisses, noires et grises, débris de vases d'assez grande taille, non façonnés au tour. Leur pâte grossière, où brillent beaucoup de paillettes de mica, les grains de charbon agglutinés dans la masse, indiquent une cuisson incomplète, opérée à l'aide de procédés primitifs. Un anneau de bronze provient de ce même quartier.

Une exploration progressive permit de reconnaître au moins une centaine de ces chambres, les unes plus ou moins ruinées, d'autres en parfait état, nullement enterrées à cause de la

---

1. J'ai mesuré intérieurement plusieurs de ces abris ; les dimensions sont les suivantes :

	a	*b*	*c*	*d*	*e*
Hauteur de l'entrée	0 m. 70		0 m. 80		1 m. (larg. 0m50)
Hauteur au milieu de la pièce .	1 m.	1 m. 40	1 m. 30	1 m. 40	1 m. 50
Profondeur du seuil au fond .	1 m. 50	1 m. 80	2 m.	1 m. 20	2 m. 20
Largeur intérieure		1 m. 60		0 m. 80	1 m. 90

a (au nord) très bien conservé ;

b (à l'ouest) façade éboulée ; la pierre placée au sommet de la voûte mesure 1 m. × 0 m. 80 ;

c (au centre) à l'extrémité d'un mur ;

d (près du bastion de l'ouest) au fond, un petit banc de pierre de 0 m. 30 de large ;

e (au sud-ouest) presque intact, avec un petit chemin d'accès en face de l'entrée.

roche sur laquelle elles reposent, mais souvent cachées au milieu des ronces. L'ouverture paraît en général tournée au sud-est, pour éviter les vents violents et pluvieux du nord-ouest, redoutables dans les montagnes d'Auvergne. Elles se rencontrent sur la majeure partie du plateau. Certaines

Fig. 2 *a*. — Entrée d'un abri.

portions cependant, notamment au nord-ouest, qui ont pu être utilisées pour la culture, en sont presque dépourvues. Mais là où la nature du sol interdisait de cultiver, leur multiplicité est impressionnante. Une étude plus prolongée permettra peut-être d'en déterminer la destination. Pour l'instant elles constituent, surtout par leur nombre, une véritable énigme archéologique.

Quant aux murs énormes, plus ou moins bien conservés, qui, nous venons de le voir, contiennent beaucoup de ces chambres dans leur épaisseur, d'après l'emplacement qu'ils occupent sur le pourtour ou vers le centre du plateau, on peut se convaincre qu'ils ont dû constituer un système défensif solide, sinon dérivé d'une conception très homogène. Leur

largeur, de 3 mètres à 4 mètres en moyenne, dépasse en certains endroits sensiblement ces chiffres. Ils sont parfois enfouis sous l'herbe, parfois à demi enterrés, ou protégés par des bois taillis qui les ont assez bien conservés jusqu'à 4 mètres et 6 mètres de hauteur. Souvent ils se composent de deux murailles

Fig. 2 *b*. — Porte d'un abri, avec linteau et décharge.

parallèles parfaitement dressées, dont l'intervalle est rempli d'un noyau massif de pierres non taillées. En quelques endroits un troisième mur au milieu vient renforcer l'ensemble. Pas plus que pour les cases voûtées on n'avait employé dans ces gros murs aucune espèce de mortier. Leur structure est néanmoins très solide. La forme prismatique naturelle des blocs basaltiques en facilitait la jointure et rendait le parement régulier.

Une des particularités les plus curieuses de cette architecture, c'est l'existence de contreforts qui viennent soutenir un des murs de l'est — dans la direction du puy de Var — pour s'opposer à la poussée des terres supérieures. Nous n'en avons pas compté moins d'une dizaine presque intacts (fig. 3). Hauts de 5 mètres à 6 mètres, épais de 1 mètre, distants de 3 mètres

Fig. 3. — Contreforts de l'est.

à 4 mètres, ils mesurent environ 1 m. 50 à la base et vont mourir vers le sommet, dans le mur avec lequel ils ont été montés et dans lequel leurs pierres pénètrent. La construction en est plus soignée que celle de la plupart des autres murs ; les pierres y semblent liées entre elles par de la terre glaise. Ils rappellent d'assez près les contreforts de la Plate-forme de Fréjus[1]. Si ces derniers procèdent d'un art plus évolué, ceux des Côtes n'en sont pas moins bien adaptés à leur office de consolidation.

C'est à la même fin que paraissent concourir, le long des pentes, soit à l'est, en terrain découvert, soit dans les bois de l'ouest, une série de murs parallèles, qui montent pour ainsi dire à l'assaut du plateau : ils renforcent à angle droit les puissantes assises établies au bord de la colline, disposées comme trois terrasses successives (fig. 4). Ceux de l'ouest englobent une série de casemates voûtées, du type que j'ai précédemment décrit. De ce côté le système défensif est complété par un fossé large de 6 mètres à 7 mètres, qui suit la crête sur plusieurs centaines de mètres, à un endroit où la falaise basaltique était moins accentuée[2]. Au sud-ouest, où le roc à vif ne permettait pas de creuser un fossé, un chemin de ronde d'environ 2 mètres de largeur était ménagé entre deux murs : on le suit aisément sur plus de 200 mètres.

Ce n'est pas seulement au pourtour du plateau que se révèlent les moyens de défense adoptés pour la protection de l'oppidum. De grandes précautions avaient encore été prises dans des parties plus centrales où la direction des chemins autorise sans doute à situer les portes de l'enceinte, au nombre de quatre, peut-on croire. Deux de ces portes subsistent en état satisfaisant, celle du nord et celle de l'est. Deux massifs de pierres brutes délimitent la voie dallée qui mène à chacune d'elles : l'un de ces massifs renferme une casemate à coupole, très solidement établie, que le temps n'a pas

1. Voir Grenier, *Manuel d'archéologie préhistorique*, t. V, p. 305, fig. 63.

2. On aurait tort de considérer ce fossé comme creusé récemment par les troupes qui, soit pendant la guerre, soit ces derniers temps encore, se sont livrées à des exercices sur les Côtes. M. Busset affirme en avoir constaté l'existence il y a trente ans au moins.

Fig. 4. — Murs en damier, de l'est.

endommagée. Des ouvrages avancés précèdent ces portes : ils semblent comprendre une enceinte rectangulaire mesurant de 40 mètres à 50 mètres de longueur, sur 15 mètres de largeur, deux gros murs enfermant trois casemates et terminés par une tour. Tout ce système défensif, assez compliqué sans doute, offre les caractères d'une réelle puissance.

Les voies d'accès auxquelles il vient d'être fait allusion et qu'utilisent encore les paysans, larges de 4 mètres, sont en partie enfouies aujourd'hui sous une couche de terre ; mais on a pu l'enlever par places et constater que le sol du chemin est constitué soit par le roc même, soit par des dalles assemblées.

III

Une question se présente naturellement à l'esprit. Parmi toutes ces ruines où étaient les habitations ? Il est difficile de donner ce nom aux réduits à coupoles, surtout à cause de l'exiguïté de leurs proportions ; c'est à peine si une personne de petite taille pourrait s'y mouvoir à l'aise, et si deux ou trois y tiendraient en se serrant. Au surplus, on n'y aperçoit aucune trace de foyer, ni aucun orifice pour l'évacuation de la fumée. Quant à les considérer comme des tombes il n'y faut pas songer non plus, soit à cause de leur ouverture, bien difficile à clore, soit en raison de leur dispersion à travers tout le plateau.

Faites peut-être de matériaux périssables, terre battue, bois et chaume, les habitations ont-elles donc disparu ? L'hypothèse n'a en soi rien d'invraisemblable. Mais pour ne raisonner que sur des faits certains, bornons-nous à dire que, vers le centre, dont il nous reste à parler, entre des murs très épais, bâtis avec un soin particulier, il a dû exister des maisons sur plan carré. Toutefois le nombre n'en pouvait pas être grand, et l'on est assurément en droit de s'en étonner.

Dans cette région centrale, qui domine d'une trentaine de mètres les terrains d'alentours, on rencontre un étrange amas de murs, qui circonscrivent comme des places ou délimitent des rues. Plusieurs d'entre eux, en petit appareil, sont maçon-

nés à la chaux, avec des joints parfois très apparents[1]. Dans l'épaisseur des plus larges se trouvent disséminés d'innombrables débris de tuiles à rebords d'époque romaine. Quelques sondages sommaires, pratiqués par M. Busset, ont fait reconnaître deux chambres carrées de 4 mètres de côté environ, revêtues d'un crépi de chaux avec enduit à fresque rouge et jaune. Des fragments de jarres en terre rouge, façonnées au tour et de bonne cuisson, y ont été découverts, ainsi que deux moitiés de lampes romaines, une lame de poignard très oxydée, des clous, des morceaux de fer, et même quelques restes de poteries sigillées et des parcelles de verre très minces, humbles témoignages du passé, mais pour la plupart significatifs.

A travers ces ruines, plus considérables que celles du reste de la montagne, on distingue sans peine des ruelles, des marches d'escaliers, des seuils de portes, des soubassements de tours. Ce quartier devait être particulièrement peuplé. Un peu plus au nord, on aboutit à un quadrilatère d'environ 150 mètres de côté, fermé par une muraille de 1 mètre de large et de 3 mètres de haut dans ses parties les plus élevées ; des murettes transversales coupent cet enclos et déterminent trois terrasses en gradins. A cette section le cadastre attribue le nom de « Communaux de l'arène ».

La rapide description qui précède ne prétend nullement à être complète, ni définitive. Il est possible, probable même, que des recherches ultérieures en feront modifier plus d'un détail. Des investigations qui portent sur une telle étendue, sur des ruines si enchevêtrées ou si étranges, ne peuvent atteindre d'emblée à des résultats indiscutables. Du moins nous sera-t-il permis de déclarer qu'il y a là un sujet d'étude aussi important que nouveau pour les archéologues. Car il s'agit bien d'un ensemble intentionnellement réalisé par les hommes à une époque ancienne.

En vérité il serait trop facile de prétendre que nous sommes

1. Ils ne semblent pas sans rapport avec celui que reproduit le *Manuel d'archéologie préhistorique de* GRENIER, t. V, p. 515.

en présence d'abris préparés par les bergers. C'est la première idée qui s'offre à l'esprit, quand on rencontre dans la montagne des huttes de pierre ; nous ne l'avons pas évitée. Mais où a-t-on vu des bergers remuer d'énormes blocs de basalte, construire des voûtes à encorbellement, édifier sur des kilomètres des murs d'une épaisseur et d'une hauteur telles que nous venons de les indiquer, et soutenus en plus d'un endroit par d'épais contreforts ? Laissons donc les bergers à leurs moutons et à leurs simples cabanes.

Faut-il faire intervenir les cultivateurs, qui auraient voulu débarrasser leurs terres de la pierraille dont elles étaient encombrées ? La même réponse vaudra contre cette seconde supposition. Les paysans qui nettoient leurs champs ne se soucient pas de bâtir ; ils se contentent d'entasser sur un point, parfois à la limite du domaine, tout ce qui les gêne, sans prendre la peine de le transporter à distance ; les clôtures ainsi formées ne dépassent guère 0 m. 60 dans la région clermontoise. Or des paysans nous ont fait observer que, sur les parties cultivables des Côtes, les pierres, même simplement amoncelées, font totalement défaut ; elles n'existent qu'employées dans les constructions et à des endroits où le roc est presque à fleur de sol, où par conséquent la culture était impraticable[1]. Il y a donc lieu de conclure que tous ces murs, qui s'étendent comme un vaste réseau, ne constituent pas un ensemble fortuit. La volonté réfléchie de l'homme est intervenue pour le créer.

Aussi bien pouvons-nous indiquer où il a pris les matériaux dont il l'a composé. Il n'avait pas à les chercher bien loin. La montagne elle-même les fournissait en abondance. Vers la face ouest, qu'on aborde en venant du cimetière de Durtol, de vastes carrières entament la falaise basaltique sur deux ou trois cents mètres de longueur. C'est de là qu'ont pu être extraits les blocs de toutes dimensions, qu'on transportait ensuite sur les points où ils devaient être utilisés[2]. Ce travail

1. [D'après les gens du pays, bien que la couche d'humus ne dépassât souvent pas 0 m. 50, les moissons que ce sol produisait naguère étaient fort belles.]

2. [Je tiens d'un habitant de Nohanent, village situé au pied des Côtes, à l'ouest

d'extraction était facilité par la nature même de la roche prismatique, qui se délite en plaques d'épaisseurs diverses, présentant comme un commencement de taille. Ces carrières ne sont plus exploitées : nous n'avons pas de renseignements sur l'époque de leur abandon.

Il reste à nous demander si cet oppidum des Côtes peut être daté au moins de façon approximative. Je ne fais aucune difficulté d'avouer, pour emprunter les expressions mêmes de M. Grenier[1] à propos des *Camps de César*, qu'il « rentre dans la catégorie des enceintes *anhistoriques*, c'est-à-dire dont il est impossible de préciser la date ». On ne saurait toutefois lui appliquer ce que disait Déchelette dans son étude sur les *Cases* de l'Auvergne[2] : « Il semble tout à fait probable que l'établissement de ces anciens villages, malgré la simplicité et la rusticité de leurs constructions, n'est pas antérieur aux temps féodaux. Peut-être les plus anciens remontent-ils au haut moyen âge, cette période obscure pour laquelle nous possédons si peu de documents archéologiques ». En effet les proportions considérables de nos ruines empêchent de les comparer à des groupes d'habitations assez restreints, tels que celui de Villars[3], dans le voisinage de Clermont, à l'ouest, ou encore celui des Chazaloux, près de Pontgibaud[4], ni même, je pense, à rien qui existe de ce genre dans notre région. D'autre part, les nombreux fragments céramiques d'époque romaine inclus dans des murs dont les pierres sont maçonnées,

---

que ces deux carrières fournissaient, dans les temps modernes, des matériaux pour empierrer les routes. La plus éloignée, lorsqu'on vient du cimetière de Durtol, ne fut ouverte que vers la moitié du XIX[e] siècle. On ne sait pas à quelle date remonte l'exploitation de la première, qui est plus importante.]

1. *Op. cit.*, p. 189.

2. *Les « Cases » en pierres sèches de l'Auvergne*, dans le *Bulletin archéologique*, 1912, p. 3-19, et, à la suite, Dr Charvilhat, *Les « Cases » en pierres sèches de Villars*, *ibid.*, p. 20-24, avec plan, pl. I. Voir aussi Julien et Bleynie de Chateauvieux, *Mémoire sur les villages en ruine de Villars et des Chazaloux*, Clermont-Ferrand, F. Thibaud, 1879.

3. Voir note précédente.,

4. Voir Mathieu, *L'Auvergne anté-historique*, 1873, p. 74-84, avec plan ; Bouillet, *Statistique monumentale du département du Puy-de-Dôme*, p. 45-48 ; Atlas, pl. V, fig. 2.

attestent que ces demeures étaient occupées aux premiers temps de l'ère chrétienne, et laissent supposer que les constructions non cimentées — c'est le cas pour la plupart — remontent à une époque antérieure.

Voilà, semble-t-il, tout ce qu'il est permis de conclure, tant qu'une exploration méthodique, accompagnée de fouilles, au moins de sondages répétés, n'aura pas été entreprise. Encore moins faudrait-il dès maintenant proposer une identification hâtive de cet oppidum, que l'initiative persévérante de M. Busset vient de nous révéler. Aussi me suis-je abstenu avec soin de prononcer aucun nom, n'ayant eu d'autre intention aujourd'hui que de faire connaître ce qui existe et de soumettre aux réflexions des savants les premiers résultats de nos recherches.

Aug. AUDOLLENT

LE FORUM DE SALONE

La question de savoir où était situé le forum de l'ancienne Salone est jusqu'ici restée sans réponse. Dans le premier volume des *Recherches à Salone*, j'ai émis l'hypothèse que son emplacement devait être recherché au nord du théâtre romain, à l'endroit où, en 1923, lors des fouilles de cet édifice, j'ai moi-même mis au jour les vestiges d'une place dallée[2]. Je supposais que dans le voisinage devaient exister des dispositifs appartenant à une acropole dans le plan de la ville grecque[3]. Au printemps dernier, de nouvelles observations ont pu être faites qui projettent un jour nouveau sur la topographie de la plus ancienne Salone et sur le développement ultérieur de la ville. Elles apportent encore d'importantes précisions sur l'existence en cet endroit d'un centre urbain, d'un forum suivant la conception provinciale[4].

Je me propose dans ce travail de rendre brièvement compte de ces observations, également importantes pour la connaissance de l'organisation du plan urbain dans une cité aux temps des premiers empereurs.

---

1. J. Brøndsted et E. Dyggve, *Recherches à Salone*, t. I. Copenhague, 1928, p. 21.

2. *Op. cit.*, p. 21, p. 25. Plan A et B.

3. Dans L. Jelić, F. Bulić et S. Rutar seulement, *Guida di Salona*, Zara, 1894, p. 39, p. 232, la situation de l' « antichissima acropoli salonitana » a été nettement indiquée, justement à l'endroit où se trouvait plus tard tout le grand pâté d'édifices de l'Église primitive autour de la *basilica episcopalis*. Cette assertion tombe par la constatation faite par Frothingam que tout le quartier de la ville à l'Est de *la Porta Caesarea* est d'une date postérieure à celle du quartier situé à l'ouest de la même porte de la ville. Cf. A. L. Frothingam, *Roman cities in N. Italy and Dalmatia*. London, 1910.

4. Cf. la définition p. 119, Cagnat-Chapot, *Man. d'archéol.*, Paris, 1916.

Le terrain exploré, situé au nord du théâtre, présentait l'aspect si caractéristique des ruines salonitaines avec ses énormes amoncellements de pierres *(gomile)* bosselant la surface du sol *(fig. 1)*. Au mois de mars 1932, un paysan pro-

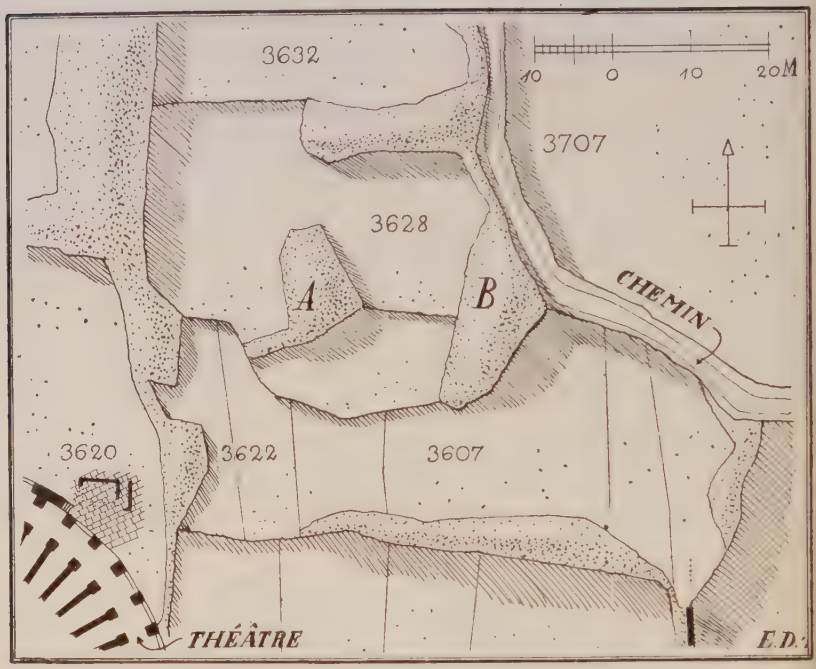


Fig. 1. — Le terrain avant les fouilles.

cédant à la destruction de l'un de ces *gomile* découvrit en B et sur quelques mètres de longueur, un pan de mur construit en *opus incertum*. Sous un autre tas de pierre, en A, apparurent sur une superficie d'environ 1 mètre carré, une seconde muraille à remplage. La nature des constructions indiquait sans aucun doute la présence, sur cet emplacement, de monuments publics et cette hypothèse était encore renforcée par la découverte antérieure d'autres murailles analogues sous les ruines d'un temple au sud du théâtre[1]. Je ne tardai pas à me

1. Voir les plans 1 et 2 dans *Recherches à Salone*, t. II (sous presse).

rendre compte qu'on était en présence d'un double dispositif appartenant à des temples qui par leur nature aussi bien que par leur situation devaient faire partie d'un ensemble monumental se rattachant à une place publique. Je fis part de mon hypothèse à M. Abramić, directeur du Musée de Split, qui, avec sa compréhension et son obligeance habituelles, me fournit les moyens de poursuivre pendant une semaine une série de sondages sur cet emplacement.

On trouvera sur la *figure 2* un plan des tranchées se coupant à angle droit dirigées selon la fuite présumée des murs. Les ruines des murailles à remplage A et B appartiennent, comme je le supposais, à deux grands blocs de fondations rectangulaires symétriquement disposés par rapport à un axe nord-sud et dont les dimensions (environ 7 × 11 m.) sont pareilles. Ils sont constitués par un blocage fait de pierre locale *(modrac)*[1], débitée en caillasse d'une grosseur moyenne de 10-15 cm, noyée dans un mortier dur et blanc fait d'un mélange de galets de rivière et de chaux. Entre les blocs A et B, s'étend un mur rectangulaire C, D, E, F, sans mortier, en pierres de *modrac* rectangulaire à profil courbe rustique et à bords d'assemblage nettement taillés. Les joints horizontaux ne sont pas toujours continus ; il peut se produire de petits sauts, comme le permet la technique de la maçonnerie grecque dont les procédés se retrouvent à Salone à une époque aussi tardive que le IV^e^ siècle après notre ère. Du tuf concassé comble l'intérieur de ce rectangle, alors que l'intervalle entre le mur rectangulaire et les blocs A et B sont remplis par un mélange d'*opus incertum* (grands éclats de pierre dans un mortier blanc de chaux maigre). Au nord, devant le point A, cette maçonnerie de qualité inférieure à celle des blocs A et B est limitée par un mur à parements (rectangles de *modrac* taillés et aplanis). En B, les murs à remplage n'existent plus, au point correspondant, qu'à une très grande profondeur.

Au nord et parallèlement au mur C-D on découvrit

1. *Modrac* est le nom par lequel les paysans désignent la pierre locale ordinaire, une marne calcaire dure et grise.

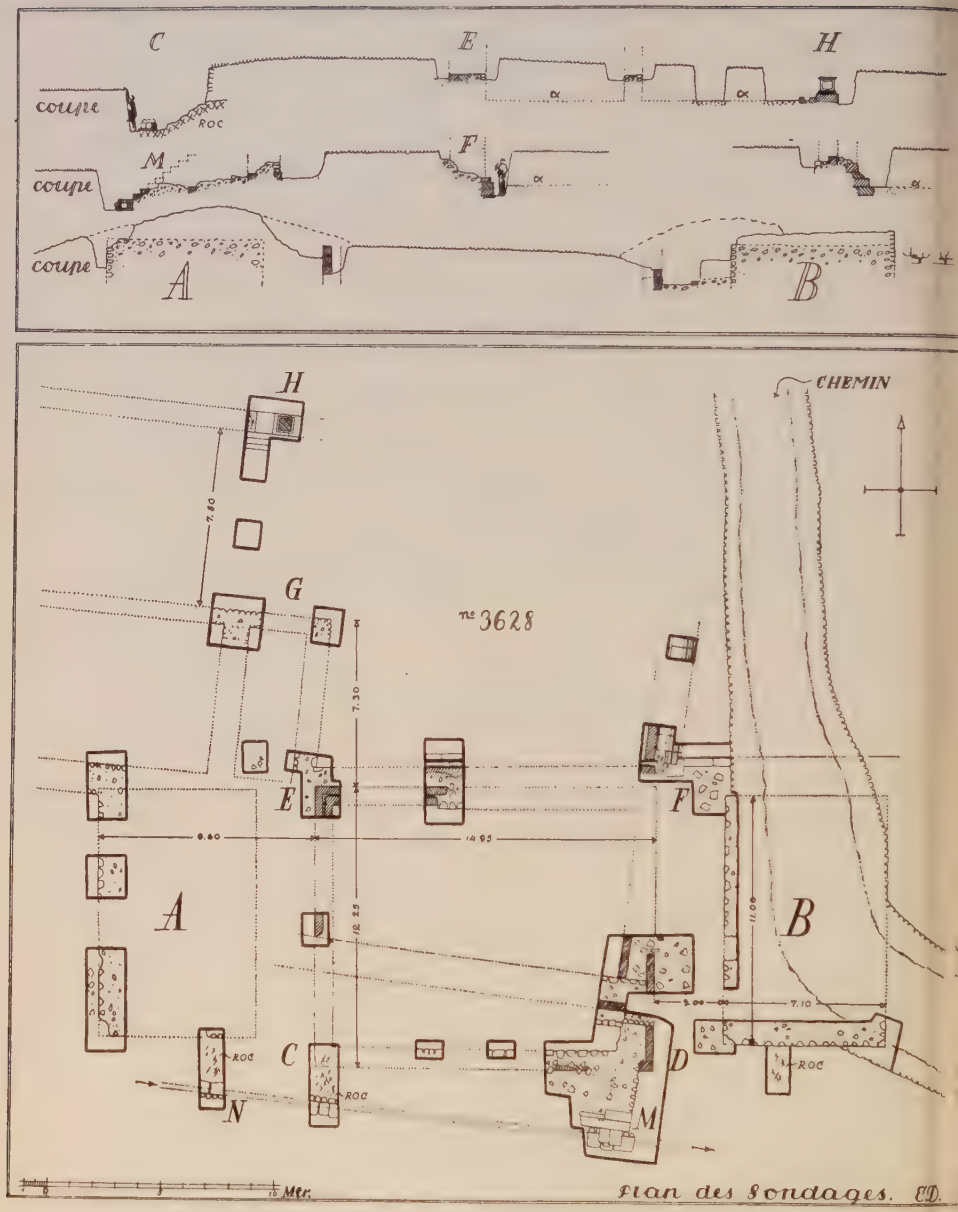


Fig. 2. — Le Forum de Salone. Plan et coupes des sondages.

également un tronçon de mur à remplage parementé, fait de grandes dalles unies par un mortier blanc. Le mur dont C-D fait partie intégrante, est exécuté au moyen d'éclats de pierre de différentes grosseurs également assemblées par un mortier blanc (gravier de rivière d'un millimètre dans une chaux peu liante). Le mur à parement est la continuation de celui déjà décrit devant A ; mais il est mieux conservé. Les dispositions montrent que nous avons affaire à la partie inférieure d'un puissant podium : sur une assise repose un soubassement simplifié, qui est assez résistant pour supporter un dé, encore *in situ*, en rustique entouré d'une large bordure. Le soubassement est en pierre calcaire blanche, le reste en *modrac*. Juste au-dessus de la partie conservée de l'assise rustique inférieure a été élevé plus tard un mur de pierres rectangulaires, grossièrement taillées.

Ce mur forme un angle vers le nord (en C). On l'a retrouvé, dans un sondage, plus loin dans la direction nord, où il y a de nouveau un angle (G). A ce dernier endroit le revêtement de la façade est probablement enlevé. La partie inférieure conservée d'un mur situé symétriquement à l'Est, se compose d'une fondation sur laquelle reposent des blocs de soubassement profilés *(voir la coupe, fig. 2)*.

Au Sud du mur E-F apparurent les restes d'un large escalier et d'un canal d'écoulement (N) qui tous deux, de même que les dernières constructions que nous venons de signaler, s'écartent d'environ 10° de la direction des autres murs.

A l'extrémité septentrionale, une coupe faite dans un grand *gomile* amena la découverte d'un fragment de stylobate (H), élevé d'une marche au-dessus d'un dallage où était creusée, dans les dalles de bordure, une de ces rigoles pour l'écoulement de l'eau comme on en rencontre au pourtour des places ouvertes. Sur ce stylobate, qui appartenait sans doute à un portique et suivait la même direction que les tronçons de mur précédemment découverts, se dresse une base cubique de 0 m. 67 de haut sur 0 m. 65 de large (pour une statue ?), construite en appareil rustique sur les deux faces dans le sens de la longueur du stylobate.

Au cours des travaux de déblaiement ou des fouilles, apparurent une quantité de fragments de détails d'architecture (377 morceaux). Bien que la plupart ne soient que des petits morceaux enlevés au cours de travaux de démolition, ils nous fournissent, par une étude détaillée, d'utiles renseignements sur la construction architectonique et sur ses étapes historiques. Il s'agit, entre autres, de fragments de colonnes de diverses grandeurs, en marbre ou en pierre calcaire ; de piédestaux de colonnes ; d'un pilastre plat en calcaire ; d'architraves et de frises richement décorées et de quatre types de grandes corniches également en calcaire, dont quelques-unes proviennent de frontons obliques. Ainsi tous les éléments importants d'architecture normale d'un temple sont représentés[1].

La presque totalité des fragments recueillis peut être répartie en quatre catégories qui se laissent assez exactement dater : la première, et aussi la plus importante, du milieu ou de la fin du Ier siècle ; la seconde de la fin du IIe ou du début du IIIe ; la troisième des environs de l'an 300 et la quatrième, qui ne comprend que quelques débris, de l'époque paléochrétienne. Nous nous contenterons de reproduire seulement un échantillon de chacune des trois périodes les plus caractéristiques, laissant de côté le second groupe dont la date est moins assurée.

Fig. 3 *a* : Fragment d'un chapiteau de marbre avec feuilles d'acanthe. Les lobes des feuilles sont disposés en forme

1. Quelques petits fragments d'inscription furent exhumés. L'un d'eux portant le texte suivant : ...PR..... SALON..... PVB.... est d'importance pour nos recherches, car il provient d'une base honorifique. Pierre calcaire blanche, largeur 0 m. 58 ; largeur du champ de l'inscription 0 m. 38 ; hauteur des caractères 40 m/m. Un deuxième fragment (avec les restes du mortier ayant servi à sceller la pierre dans un mur) porte : *(Iovi. Optimo Maximo)*/...SVS. MARTIAS *(Beneficiarius)* CO*(n)*S*(ularis)*. La hauteur des lettres est de 20 m/m. Je l'ai interprété par analogie avec une inscription trouvée au *Municipium Magnum* (Dalmatie). (Voir *Bull. Dalm.*, 1880, p. 113, n° 32.). Le schéma dans C. I. L. III, 2001, et *Bull. Dalm.*, 1892, p. 97, n° 53, tous deux de Salone, est exclus en raison de la forme nominative du nom propre. Deux fragments de statues de marbre, grandeur naturelle, ont été également retrouvés.

d'éventail dans un mouvement doux et régulier ; ils offrent des contours adoucis et sont absolument plats en coupe. Là où ils ne sont pas détachés l'un de l'autre, la séparation n'est assurée que par un trait creux se continuant un peu dans la feuille. Celle-ci est plate, sans plis, se creusant en entonnoir profond et, à la base, ayant presque la forme d'une conque. Dans les pays du littoral de ce côté de l'Adriatique, on trouve des feuilles d'acanthe semblables au théâtre de Monte Zaro à Pola, au temple du Val Catena, dans le fronton I du théâtre de Salone[1].

Fig. 3 *a*.

Fig. 3 *b* : Fragment avec feuilles d'acanthes d'un chapiteau de pierre calcaire. Les lobes sont déployés et présentent un mouvement accentué ; leurs contours sont aigus ; par une seule entaille profonde dans toute la longueur des lobes, l'effet d'ombre et de lumière est obtenu. La nervure des lobes se continue jusqu'à se perdre dans une étroite rainure profondément creusée le long de la ligne d'axe correspondant à une transformation radicale de la forme en entonnoir du premier groupe. De semblables feuilles d'acanthe se trouvent, par exemple, dans le palais de Dioclétien à Split, dans la colonnade du temple au sud du théâtre, de même qu'en d'autres lieux à Salone, et à Aequum, près de Sinj.

Fig. 3 *c* : Deux fragments de colonnes (diam. 0.11) à chapiteau fixe. Les quatre feuilles, sans lobes, disposées en diagonale, consistent en deux surfaces simples qui se rencontrent en leur milieu et forment une arête vive. La feuille

1. Voir le nouveau volume de *Rech. à Salone* qui va paraître prochainement.

se recourbe en demi-cercle et finit en une pointe qui passe et se continue dans l'arête. Entre les feuilles se trouve une fleur à trois lobes d'une exécution différente. Les chapiteaux, dont l'un seulement possède une mortaise et une rainure de fonte sont aplanis au ciseau. Les fûts, complètement lisses à leur partie inférieure et munis d'une mortaise — ce qui apparaît sur un troisième fragment — sont aplanis au fer à dents. De

Fig. 3 *b*.

Fig. 3 *c*.

nombreux chapiteaux à quatre feuilles apparentés se retrouvent dans les monuments paléochrétiens de Dalmatie et d'Istrie.

Ces trois exemples marquent les étapes caractéristiques de l'évolution du style dans les pays de la côte orientale de l'Adriatique. Le style assez mort mais cependant plastique du premier chapiteau (*fig. 3 a*) est du romain occidental prononcé et, au point de vue artistique, très différent du style de la *fig.* 3 *b* avec ses effets de contrastes linéaires, exécutés avec habileté dans le goût oriental[1], qui, à mon avis, joue aussi un rôle dans l'exécution du chapiteau à quatre feuilles de notre dernier groupe (*fig.* 3 *c*).

1. Cf. E. Weigand, traité fondamental dans *Strena Buliciana*, Zagreb-Split., 1924, p. 91 (*Die Stellung Dalmatiens in d. röm. Reichskunst*).

Quelles conclusions pouvons-nous maintenant tirer de ces recherches provisoires pour l'étude des monuments Salonitains et l'époque à laquelle ils appartiennent.

Période I (*fig.* 4, I). Les deux blocs de maçonnerie A et B, qui, au point de vue technique ne peuvent s'imaginer qu'avec un revêtement, ainsi que le rectangle déterminé par les murs C-D-E-F constituent le noyau du dispositif tout entier. Le plus ancien assemblage de constructions, comprenait deux temples, puis un bâtiment intermédiaire bas et en forme de tribune[1]. Les temples jumeaux de Pola qui ont été bâtis dans la période comprise entre 2 et 14 après J.-C. (*C. I. L.*, V, 18) présentent une disposition de plan extraordinairement apparentée[2] ; là aussi il y a les restes d'une construction rectangulaire intermédiaire. On ne peut voir dans quelle relation de temps le mur plus mince de celle-ci — qui pénètre sous le temple de l'est[3] et doit donc faire partie d'une plus ancienne disposition — se trouve par rapport au mur médian carré plus épais. Pola ayant été fondée entre 40 et 30 avant J.-C., il ne peut s'agir ici de plus d'une cinquantaine d'années de différence. Cette comparaison offre de l'intérêt pour l'histoire monumentale de Salone, car, pour des motifs de construction, je suis assez disposé à imaginer que la tribune centrale est plus ancienne que les deux constructions en forme de temples qui la flanquent. Les temples doubles, dont proviennent sans doute les plus anciens fragments d'architecture devraient, d'après ceux-ci, remonter au milieu du I^er^ siècle environ. Cette hypothèse est encore renforcée par une considération historique. L'action civilisatrice de Rome, dont le double dispositif des temples est une preuve, et qui, au temps d'Auguste, s'exerce dans la colonie nouvellement crée de Pola, ne peut

1. La preuve qu'il s'agit bien d'une tribune, est fournie par le caractère de la maçonnerie sans mortier, la ressemblance avec les murs d'une terrasse, le comblement de l'espace intermédiaire.

2. Reproduite dans A. Gnirs, *Führer durch Pola*, Wien, 1915, fig. 31. L'échelle est environ 2 fois trop grande.

3. Cf. R. Weisshäupl, *Zur Topographie des alten Pola*, Jahresh., Beiblatt. Wien, 1901, p. 184.

s'être imposée que plus tardivement à Salone, ville d'origine grecque, restée fidèle à ses traditions[1]. Toutefois la disposition du plan donne, en vérité, une impression architectonique si harmonieuse (voir *fig.* 4, I) qu'il est plus vraisemblable d'admettre que nous sommes en présence d'une construction entièrement nouvelle et les raisons peuvent en être recherchées dans les transformations causées par la construction du théâtre sur l'emplacement d'un ancien temple, en 50 après J.-C.[2].

Cette date de 50 n'a provisoirement, ainsi que je l'ai dit, rien d'invraisemblable pour les constructions du Forum, d'autant plus que les blocs de maçonnerie eux-mêmes, ici et au théâtre, montrent de grands points de ressemblance.

J'ai conclu à l'orientation au midi de ces édifices, comme à Pola, par le fait que, lors de sondages à l'extrémité sud, apparurent un très grand nombre d'éclats appartenant à des frontons, profondément enfouis dans la terre, tandis qu'au nord dans les canaux, il n'en fut pas trouvé un seul. Le mur de revêtement construit au nord beaucoup plus tard, c'est-à-dire à la période II (voir plus loin, p. 53) est aussi une preuve qu'en tout cas, à cette époque, l'accès ne se faisait pas par le nord. Il en est de même pour la période III.

Pour pouvoir nous représenter les dimensions et la forme des temples on doit les imaginer avec un mur de revêtement entourant de manière ordinaire les blocs de remplage A et B. On obtient ainsi une largeur d'environ 8 mètres, dimensions habituelles des temples du littoral oriental de l'Adriatique (temples du forum de Pola ; temple au sud du théâtre à Salone ; temple impérial à Split). La cella un peu resserrée, qui du reste paraît caractéristiquement italique, se retrouve dans le temple situé près du théâtre de Salone, au temple impérial de Split, aux trois temples de Val Catena[3] et au temple découvert près de Val s. Pietro[4].

1. Voir *Rech. à Salone*, t. II, chap. VII.

2. *Of. laud.*, t. II.

3. A. Gnirs, *Jahresh., Beiblatt*, 1904, fig. 18, p. 131 sqq., 1908, fig. 108, p. 167 sqq. La grande ressemblance entre cette disposition et le temple d'Esculape à Lambèse est remarquable. S. Gsell, *Monum. ant. de l'Algérie*. Paris, 1901, t. I, fig. 41.

4. A. Gnirs, *Jahresh., Beiblatt*, 1910, fig. 29. Je ne crains pas de désigner

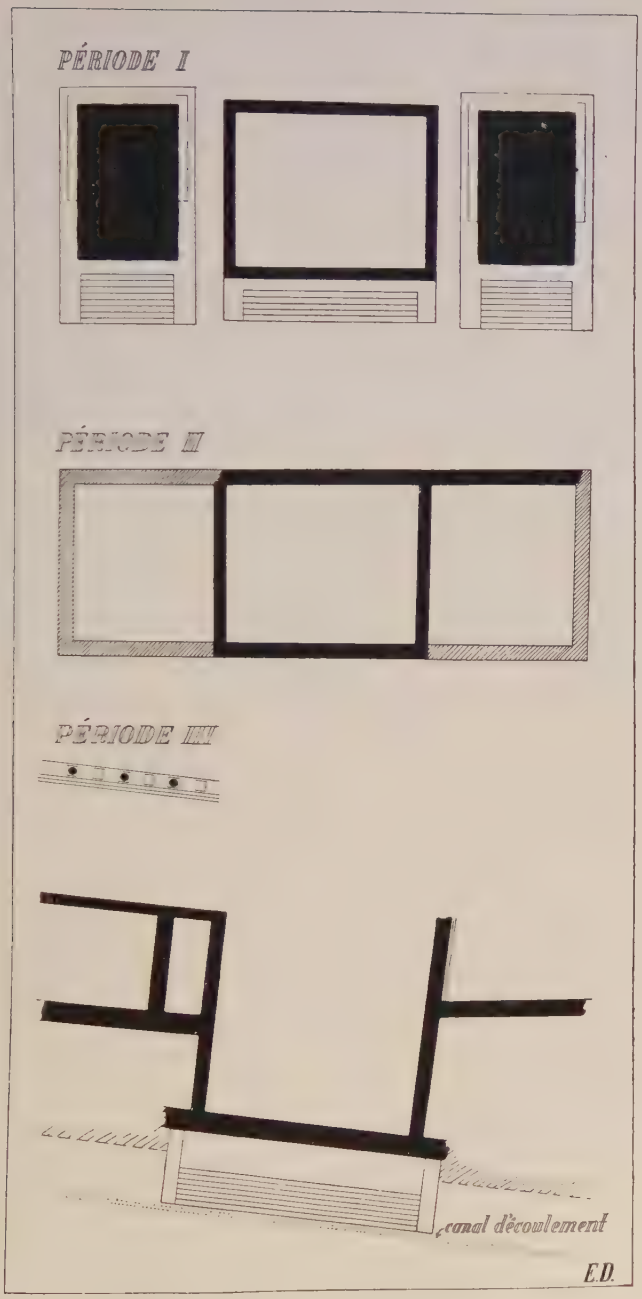


Fig. 4. — Plans aux diverses périodes.

Dans les villes antiques de l'Adriatique orientale on connaît de semblables temples jumeaux à Pola, Parentium[1] et même à Aequum[2]. Il est à signaler que tous se dressent au voisinage d'une place qui par sa situation dans le plan général de la cité doit être considérée comme le forum grincipal. Ces constatations sont très importantes pour l'identification de ces monuments. Même en utilisant les motifs décoratifs du premier, il serait prématuré de tenter une reconstitution des détails. On sait cependant qu'il existait à Salone un portique dédié à *Jupiter Optimus Maximus* et au *Divus Claudius*, en 54 après J.-C. par *P. Anteius Herma*[3]. Ce monument pourrait fort bien être joint à celui que nous avons découvert. Cet essai de localisation peut être admis en tenant compte de la faible étendue de la ville à cette époque et de ce fait que le portique situé au sud du théâtre ne fut érigé qu'aux environs de l'an 300. Ceci pourrait peut-être donner alors quelque indication sur la nature de la divinité honorée dans les temples. A cet égard, il faut mentionner un fragment de relief, trouvé dans un sondage et remployé dans une construction, appartenant à un autel votif (Ier siècle) dédié à Jupiter Ammon. Il est particulièrement à noter que ce *P. Anteius* est *sexvir Augustalis* et fait ainsi partie du collège des Six, auxquels était confié le culte de l'Empereur qui était également adoré au forum de Pola dans le temple de l'Ouest et dans une halle sacrée à la sortie du *clivus* capitolin[4].

---

ce monument, avec son portique environnant et sa disposition riche et régulière, comme un temple ; de plus son plan est entièrement analogue à celui des temples de Val Catena (*l. c.*, 1908, fig. 108). Gnirs hésite entre un temple ou le dépôt de céramiste de Pola (p. 201 sq.).

1. Cf. Kandler, *Il foro romano di Parenzo*, dans *Atti e mem. d. Società Istriana di archeol. e storia patria*, t. XXIV, p. 205.

2. Je considère également les deux constructions semblables situées au bout du Forum, dégagées une première fois en 1884 (*Bull. dalm.*, 1885, p. 7), et qui, fortement abîmées, furent déblayées postérieurement par Abramić à Aequum, comme un double temple (voir *Jahresh., Beiblatt*, Wien, 1913, fig. 36). D'après une information orale, c'est aussi l'avis de M. Abramić.

3. *C. I. L.*, III, 1914.

4. Cf. des monnaies à l'effigie d'une déesse de la ville portant l'image de temples jumeaux, qui sont les temples impériaux. B. Pick, *Die tempeltragenden Gottheiten und die Darstellung der Neokorie auf den Münzen*, dans *Jahresh.*, 1904, n° 27.

Période II (*fig.* 4, II). Pendant cette période, les temples ont été sacrifiés lors d'une reconstruction totale qui entraîna la disparition des murs extérieurs, le remplissage du passage entre les temples et la tribune, le renforcement des murs de celle-ci, et l'édification, sur un socle puissant, d'une nouvelle façade élargie dont les magnifiques restes sont conservés au Nord. En ce qui concerne cette reconstruction, les sondages montrent que le programme de construction de la seconde période se rapproche, pour les monuments principaux d'un forum, d'un schéma général, conservé à l'époque impériale, et caractérisé par l'existence de trois locaux étroitement assemblés ; donc contraire à l'organisation primaire de la période I à Salone. Pour se représenter la disposition de ces locaux, il est naturel de se reporter à la situation assez voisine d'*Aequum*[1] et, pour prendre un exemple en Afrique du Nord, à celle de *Tubernuc*[2]. Mais on peut aussi en rapprocher la curie du temps des Césars à Rome, qui se composait de trois unités étroitement liées, *curia*, *chalcidicum* et *secretarium*[3]. Sur les *plutei* de marbre historiés de l'époque trajane — donc antérieurement aux remaniements de Dioclétien — se voit une représentation de la curie romaine précédée d'un très large escalier.

Dans l'état actuel des fouilles il n'est pas possible d'indiquer une date précise pour la période II. Nous ferons remarquer que, dans la deuxième moitié du IIe siècle, la superficie de Salone s'est agrandie d'au moins 300 % environ, dans la direction de l'est et de l'ouest[4]. L'occasion ne manquait donc pas, ni pour les reconstructions, ni pour les agrandissements, aussi bien au forum qu'ailleurs. Nous pourrions alors rapporter à cette époque les détails architectoniques du groupe II.

---

1. *Loc. cit.*, plan d'Abramić, fig. 36. Description d'E. Reisch, p. 36 sqq. Ici, à mon avis, s'élevait devant les édifices une tribune pour les orateurs comme au temple de Jupiter à Pompéi.

2. L. Poinssot et R. Lantier, *Fouilles à Tubernuc*, dans *Bull. archéol.*, 1926, pl. XVII.

3. Voir le plan dans *Röm. Mitth.*, 1893, 279.

4. Prouvé par E. Dyggve, *Porta Suburbia I. Starinar*, Beograd, 1931, p. 22, note 1.

Période III (*fig.* 4, III). Une réorganisation du plan des rues de la partie sud de la ville, peut-être par suite de l'élévation de plus en plus gênante du niveau des eaux de l'Adriatique, qui atteignirent leur point le plus élevé vers le IIIe-IVe siècle, transforme complètement l'ancien caractère de la disposition du monument : la direction des murs est changée. La construction devient plus compliquée et s'étend sur une plus grande superficie. Le vaste aménagement de l'escalier, dont, au sud, des restes sont conservés, s'y rapporte. Un portique est construit au nord et le niveau de la place située en avant est considérablement élevé. Les locaux ont été très richement décorés, à en juger d'après les restes d'incrustations de marbres multicolores et de crépi aux décorations polychromes et géométriques.

Je crois pouvoir dater ces transformations de l'époque de Dioclétien, autre période de prospérité pour Salone. C'est ainsi que la base cubique du stylobate du portique offre des détails caractéristiques qui ne peuvent avoir été exécutés avant 300 environ : corniche exagérément arrondie ; finissage au bord du profil qui donne à celui-ci l'aspect d'une bordure enfoncée ; technique avec un fer à dents moyen pour l'aplanissement des grandes surfaces ; traitement de la surface de la marche du stylobate. Cette observation est confirmée par la trouvaille de fragments *(fig.* 3 *b)* de l'an 300 environ ; l'un d'eux, fragment d'abaque en marbre, a été scellé dans un mur et témoigne ainsi de notre dernière période, la période paléochrétienne.

Période IV. La question est de savoir dans quelle mesure les monuments de la période précédente ont été utilisés à Salone pendant les trois siècles suivants, et, dans ce cas, c'est aux recherches futures à l'expliquer. Jusqu'à présent on peut seulement dire qu'il semble que le portique ait été démoli pour faire place à une installation de moulin à huile et de pressoir à vin ; ceci ne peut, au forum, avoir appartenu à un simple particulier. Mais d'après de nombreuses analogies à Salone même, nous devons en conséquence admettre, que des parties du Forum sont devenues propriété ecclésiastique. Comme il a

été dit, les fragments trouvés sont peu nombreux ; en dehors de ceux qui sont reproduits, un assez grand morceau de chapiteau corinthien attire l'attention en raison de la forme particulière de la volute, qui est influencée par la volute ionique décadente[1].

Pour la période paléochrétienne quelques trouvailles isolées près du point *A* offrent de l'intérêt : entre autres un fragment de patère du IVe siècle, en terre cuite rouge vernie (de provenance copte ?), avec le monogramme du Christ.

Malgré toutes les réserves nécessaires, en considération du caractère provisoire des recherches, les résultats obtenus sont suffisamment précis pour montrer combien de problèmes importants restent encore cachés dans le sol et comment l'ensemble archéologique découvert peut fournir les matériaux nécessaires à leur solution.

Le plus intéressant parmi ces problèmes est sans doute celui qui se rattache à la tribune ouverte située entre les temples supposés. Est-ce une plate-forme pour les orateurs, répondant aux *rostra* du Forum à Rome et, comme à Rome, ont-ils été installés entre une petite place vers le nord (dont les limites sont peut-être encore marquées, malgré le changement d'orientation, par le portique contemporain de l'an 300 environ) et une grande place, le véritable Forum[2] vers le sud ? Vers le midi la place peut éventuellement s'étendre sur toute l'énorme construction voûtée, divisée par des piliers dont les ruines[3] sont encore visibles et forment comme une immense terrasse vers le port. Cette construction que, me basant sur des faits de technique, je date de l'époque républicaine, correspond peut-être, dans sa forme primitive, à un aménagement de citernes[4] destinées à recevoir l'eau d'une

1. Cf. le chapiteau du baptistère de Salone, reproduit par W. Gerber, *Forschungen in Salona*, Wien, 1917, fig. 126 ; comparez aussi A. Orlandos, *Les basiliques paléochrétiennes de Lesbos*, Athènes, 1929, fig. 15 et 17.

2. A l'époque où l'influence romaine pénétrait à Salone, le Forum de Rome avait déjà reçu sa nouvelle empreinte politique aux dépens du Comice.

3. Voir *Rech. à Salone*, t. I, p. 25.

4. Cf. les citernes d'après le même principe d'installation, sur le Forum

place dallée située au-dessus avec les bâtiments avoisinants[1].

Les remaniements ultérieurs du Forum ont sans doute été influencés par l'énorme développement de la ville, et on ne doit pas perdre de vue cette possibilité que le Forum, avec la diversité de ses annexes, peut avoir été, en tout ou en partie, transféré dans les grands terrains nouvellement englobés. Les bases honorifiques[2] qui datent de la première époque impériale et paraissent être restées au Forum jusqu'au v^e^ ou au vi^e^ siècle, semblent témoigner que celui-ci n'a pas été complètement déplacé.

A la série de questions auxquelles, comme aux précédentes, on ne peut répondre plus ou moins catégoriquement que la pelle à la main, s'en ajoutent une quantité d'autres qui, maintenant, après l'identification du Forum de la plus ancienne ville, prennent une importance et une actualité nouvelles. Elles se rapportent aux trouvailles épigraphiques et archéologiques faites antérieurement qui ont une relation de contenu ou de forme avec cet emplacement, centre urbain et pôle de la vie sociale romaine. A la lumière des découvertes récentes, il est nécessaire d'entreprendre une révision des renseignements se rapportant aux circonstances des trouvailles. Nous avons déjà essayé de faire rentrer l'inscription de *P. Anteius Herma* dans cet ensemble. Toutefois, c'est avec une plus grande vraisemblance que prend place ici un fragment de frise avec inscription, publiée en 1888 par F. Bulić (*C. I. L.*, III, 8817) qui témoigne d'une reconstruction de la *curia*[3]. Les fragments d'inscriptions trouvés

---

d'Asseria, *Jahresh.*, *Beiblatt*, 1908, fig. 2 et 24. L'aqueduc de Salone ne fut construit que sous l'empereur Auguste. W. Gerber, *Forschungen in Salona*, 1917, p. 139.

1. Sans compter les édifices environnants éventuels, la place pouvait mesurer environ 45 mètres sur 70. D'après les fouilles de R. Valenti, en 1931, le forum de *Jader* mesure 45 × 99 m. (*Il Littorio Dalmatico*, 7, V, 1932). Celui d'*Aequum* mesure 36 × 46 m., celui de *Doclea* environ 37 × 48 m. (P. Sticotti, *Schriften d. Balkankomm.* Wien, 1913).

2. V. la note 1, p. 37.

3. *Bull. Dalm.*, 1888, p. 65 : ... CVRIAM INCH(oatam ?)/ ...SVA PECVNIA R(estituit). Comme l'inscription de la frise, qui est une trouvaille isolée faite à 100 mètres environ à l'est du Forum, appartient à une époque antérieure à l'agrandissement de la ville (aux points de vue technique et paléographique au

par nous[1] établissent un lien avec de nombreux textes salonitains de caractère dédicatoire, sacré ou municipal. Tels sont les autels votifs (voir entre autre le *Bull. Dalm.*, 1884, p. 133, n° 24), et les bases d'honneur érigées aux frais du commun pour les magistrats et d'autres personnalités éminentes (voir entre autres *C. I. L.*, III, n° 2018 ; *Bull. Dalm.*, 1884, p. 117, n° 20 ; 1902, p. 6, n° 3046, p. 23, n° 3047[2]). A ceci s'ajoutent les détails architectoniques et des statues. Pour terminer je citerai seulement une statue d'Athéna découverte en 1886 près du théâtre, mais, qui étant donné ses dimensions et son style, ne peut guère appartenir à ce bâtiment, ainsi que les deux beaux torses de statues d'empereurs provenant de Salone, conservés au musée de Zagreb[3].

A Salone, où travailla si longtemps F. Bulić, fouille maintenant Mich. Abramić. Il faut espérer qu'en sa qualité d'habile directeur du musée de Split il trouvera un moyen d'assurer l'acquisition par l'État de ces importants terrains et de faire exécuter les fouilles méthodiques nécessaires, qui seules pourront donner la solution des nombreux problèmes que posent l'histoire de ce centre si important qu'est le forum de Salone.

Il faudra profiter de l'occasion de ces fouilles pour creuser jusqu'au sol vierge qui n'a encore jamais été atteint et sur lequel reposent les plus anciennes couches grecques, datant de la fondation de la factorerie Σαλώνη.

Ejnar Dyggve.

1er siècle après J.-C.), il ne convient pas avec Bulić de situer la curia (voir *curia* pl. II, *Bull. Dalm.*, 1910) au lieu de la trouvaille, juste sur la limite de la vieille et de la nouvelle ville. Comme preuve que des trouvailles isolées peuvent être faites à distance considérable de leur lieu de provenance, on peut signaler un bloc du théâtre, avec inscription, découvert, en 1929, à 150 mètres environ à l'est du théâtre.

1. V. la note 1, p. 46.

2. Cf. la magnifique trouvaille de bases honorifiques employées comme matériaux dans le mur de la ville au sud de notre terrain. *Bull. Dalm.*, 1884, p. 116 sq. et 1902, p. 3 sq.

3. Sur la statue d'Athéna, voir R. Schneider, dans *Archæol. Ep. Mitt.*, XIII, p. 5. Pour les torses d'empereurs, voir V. Schmid, dans *Strena Buliciana*, Zagreb-Split, 1924, p. 45 sq. Dans un lieu de culte, près du Forum d'*Aequum*, ont été trouvés les fragments d'une statue d'Athéna et d'une statue d'empereur. (E. Reisch, *Die Grabungen des Oest. A. Inst.* dans *Jahresh. Beiblatt.*, 1913, p. 139).

LA KOIMÉSIS DE KAHRIÉ DJAMI
(ESSAI DE DATATION)

La mosaïque de la Koimésis de Kahrié Djami, qui était signalée, peu de temps après sa découverte, aux amis de l'art byzantin par M. J. Ebersolt[1], et dont une description nouvelle vient de paraître[2], pose pour la datation un problème des plus ardus.

La datation d'une œuvre d'art est toujours une question délicate et fatalement sujette à des erreurs, surtout en matière d'art byzantin, où les points de comparaison sont si rares. Toutefois ces essais, qui permettent de jeter de temps en temps un coup d'œil rétrospectif sur les résultats acquis, offrent parfois l'occasion de faire des constatations et des rapprochements inattendus ; même si les conclusions auxquelles ils aboutissent peuvent paraître hasardeuses, les arguments énoncés indiquent au moins la marche à suivre pour une étude plus approfondie ou une réfutation méthodique.

La mosaïque de la Koimésis de Kahrié Djami a été placée au début du XIV^e^ siècle, sur la base d'une photographie défectueuse, en tenant compte de ce que quelques mosaïques qui ornent le narthex de la même église sont datées de 1310 environ.

Il est également admis que l'art byzantin refleurit dans la seconde moitié du XIII^e^ siècle ; c'est ce qu'on a appelé la Renaissance byzantine. Ainsi l'on divise l'histoire de l'art byzantin en trois grandes époques : l'âge d'or de l'époque de

1. *Revue de l'Art*, LV (1929), p. 83-86 ; LVI, p. 163-166.
2. Voir nos deux articles dans *Byzantion*, VII (1932), p. 123-141, et dans *Byzantinische Zeitschift*, XXXII (1932), p. 16-48.

Justinien, la Renaissance macédonienne ou second âge d'or, et la seconde Renaissance sous les Paléologues. Il est clair qu'un art comme une civilisation ne peut passer d'âge d'or en âge d'or, de Renaissance en Renaissance, et que ces grands cycles sont inconcevables sans l'intermédiaire de graves décadences et de périodes de profond déclin. Il y a là un ensemble d'opinions toutes faites, de termes qu'il faudrait bien définir, pour s'entendre sur la valeur des mots et leur emploi plus ou moins approprié. C'est à cette seconde Renaissance byzantine des Paléologues que la mosaïque de la Dormition a été imputée, sans qu'il fût tenu compte du mouvement des esprits qui, tout en justifiant l'attribution de cette œuvre à une Renaissance, milite pour situer ce mouvement à une toute autre époque de l'histoire.

Un essai de datation, pour autant qu'il soit fragmentaire et rempli d'incertitudes, ne doit cependant pas négliger les facteurs psychologiques, qui font apparaître certains thèmes iconographiques à des époques bien définies, qui font que certains procédés techniques jouissent d'une grande vogue à certains moments et ne sont plus appréciés quelque temps après.

I

Dans l'évolution du thème iconographique de la Dormition, la mosaïque de Kahrié indique un point de départ, que seul un concours de circonstances tout à fait exceptionnel a pu faire naître.

La représentation de la *Mort de Marie* n'était connue que par quelques rares descriptions d'œuvres antérieures aux IX^e^ et X^e^ siècles et par quelques œuvres de la même époque, qui sont, fait assez curieux, des témoignages de l'art occidental et qui, toutes, traitent l'Assomption de la Sainte-Vierge et non pas la Dormition[1].

1. Ce sont cinq étoffes brodées des VIII^e^ et IX^e^ siècles, mentionnées dans le *Liber Pontificalis*, éd. Duchesne, Paris, 1884-6, I, p. 500, II, p. 14, 61, 67, 145 (relevées par Ch. ROHAULT DE FLEURY, *La Sainte-Vierge*, Paris, 1878, I, p. 273; Olav SINDING,

A partir de cette date on rencontre le thème de la Dormition en Orient et en Occident, mais même les miniatures occidentales qui reproduisent la Koimésis, offrent déjà un thème pleinement développé, où les mêmes détails figurent toujours, avec quelques légères variantes inhérentes à la différence de conception des esprits d'Occident et de Byzance[1].

Mariae Tod und Himmelfahrt, Christiania, 1903, p. 33-36; H. Leclercq, *Dict. arch. chrét.*, I, col. 2983-5) ; un fragment d'étoffe du VII^e^-VIII^e^ siècle (Leclercq, *op. cit.*, I, col. 2985-7, fig. 1022) ; le diptyque de Saint-Gall du IX^e^ siècle (R. de Fleury, *op. cit.*, I, p. 274, pl. 58) et peut-être la fresque de Saint-Clément de Rome, du IX^e^ siècle (Leclercq, *op. cit.*, I, col. 2988, fig. 1024; R. de Fleury, *op. cit.*, I, p. 275 pl. 116).

I. Il est difficile de faire la part qui revient aux artistes byzantins dans les œuvres occidentales de cette époque ; aussi faut-il renoncer à traiter ces œuvres séparément suivant leurs lieux de conservation. Mentionnons, parmi les plus connues du IX^e^-X^e^ siècle : les *miniatures* : Tropaire Ed. V. 9. bibl. de Bamberg (Sinding, *op. cit.*, p. 126-128, pl. 1) ; livre d'heures cod. mbr. U. I, 19, bibl. de Hildesheim (*ibid.* p. 128-130) ; Bénédictionnaire de Saint-Aethelwold (R. de Fleury, *op. cit.*, p. 277, pl. 14) ; Evangéliaire de Saint-Bernulphe à Deventer, (*ibid.*, p. 276, pl. 59) ; Evangéliaire du roi Henri II à Munich, cod. lat. 4452 (Sinding, *op. cit.*, p. 130, Bilderheft, pl. 2) ; Ms. de la bibl. de Rouen (R. de Fleury, *op. cit.*, p. 277, pl. 68, 74) ; Ms. 9448 de la Bibl. Nationale, Paris (Sinding, *op. cit.*, p. 79-80; R. de Fleury, *op. cit.*, I, p. 277, pl. 60) ; Ms. n° 1 de la bibl. du monastère Iviron au Mont Athos (Schlumberger, *L'Epopée Byzantine*, Paris 1896, II, p. 441) ; Ms. de Monte Cassino (E. Bertaux, *L'Art dans l'Italie Méridionale*, Paris, 1904, I. p. 201, fig. 56) ;

Les ivoires : de Florence (R. de Fleury, *op. cit.*, I. p. 276-7), de Ravenne (*ibid.*, p. 276, pl. 64; Diehl, *Ravenne*, Paris, 1928, p. 106) ; de Darmstadt (R. de Fleury, *op. cit.*, I, p. 278, pl. 64) ; de South Kensington Palace (*ibid.*, p. 277) ; l'ivoire Barberini (*ibid.*, p. 277) ;

Et comme *divers* : l'émail de la Pala d'Oro à Saint-Marc de Venise (Schlumberger, *op. cit.*, III, p. 813) ; un fragment de verre au Vatican (R. de Fleury, *op. cit.*, I, p. 277) ; le relief sur la croix d'argent de Kazchi en Géorgie (W. Volbach, *Georgische Kunst* (Römische Quartalschrift, 1930, p. 77, pl. 2) ; la fresque de l'église Kuşluk à Keleclar en Cappadoce (G. de Jerphanion, *Les églises rupestres de Cappadoce*, Paris, 1925, I, p. 250 ; I, pl. 60) ; le fragment de fresque de l'Eglise Sainte-Sophie d'Ochrida (N. Okunev, *Fragments de peintures de l'église Sainte-Sophie d'Ochrida* dans Mélanges Charles Diehl, Paris, 1930, II, p. 123, fig. 3).

Parmi les œuvres des X^e^-XI^e^ siècles, mentionnons :

Les miniatures : Ms. 12056 de la Bibl. Nationale de Paris (R. de Fleury, *op. cit.*, I, p. 279, pl. 60) ; Ms. 17325 de la Bibl. Nationale, Paris (*ibid.*, p. 279, pl. 61) ; Ms. 18005 de la Bibl. Nationale, Paris (*ibid.*, p. 280, pl. 62) ; Cod. VI, 55 de l'Abbaye des Bénédictins, Saint-Pierre, à Salzbourg (Sinding, *op. cit.*, p. 123, Bilderheft, pl. 9 b).

Les ivoires : de Trèves (R. de Fleury, *op. cit.*, p. 279), de Munich (Sinding, *op. cit.*, p. 73 sqq., 121 sqq., Bilderheft, pl. 8 b) ; *Le Chapiteau* de Notre-Dame du Port à Clermont (R. de Fleury, *op. cit.*, I, p. 280, pl. 65) ; *La Mosaïque* de Daphni (G. Millet, *Le Monastère de Daphni*, Paris, 1899, pl. 11 /4).

On a voulu ramener l'iconographie de la Dormition à un prototype qui aurait existé dans l'église de Sion, et dont se serait inspiré le dessin de Bède le Vénérable[1]. Du fait que Marie est figurée enroulée de bandelettes et couchée dans un sarcophage de pierre, et qu'un ange (une palme à la main) se penche vers elle, rien ne peut apparenter ce croquis aux icones connues de la Dormition. Naturellement ceci n'empêche pas qu'une image du *Trépas de la Vierge* ait pu exister de longue date à l'église de Jérusalem, comme cela semble résulter d'une homélie de Saint-André de Crète[2], mais ces renseignements trop vagues ne permettent pas de conclure que ce fut précisément là le prototype qui a influencé l'iconographie byzantine de la Koimésis.

Il est à présumer que l'âme de la Vierge devait d'abord avoir été figurée par un enfant au maillot, telle que nous la présente la mosaïque de Kahrié[3] et que l'aspect de petite momie, enveloppée de bandelettes, qu'elle a sur quelques monuments à partir du XI^e^ siècle, n'est que le résultat d'une déformation ultérieure.

Dans l'art des catacombes l'âme était figurée par une colombe ou par une orante[4] et, de prime abord, il semble incompréhensible, que ces modes de représentation aient été abandonnés pour un autre, sans analogie dans l'art chrétien, quand il s'agissait de figurer l'âme de Marie[5]. La momie, en tant que symbole de l'âme, a été interprétée comme étant de conception égyptienne[6], ce qui est fort douteux. Les hiéro-

---

1. Sinding, *op. cit.*, p. 68 sqq. Bilderheft, pl. 7 b.
2. Migne, *Patr. gr.* XCVII, p. 1063, 1104.
3. *Byzantion*, VII (1932), fig. 21.
4. Cf. Leclercq, *Dict. arch. chrét.*, I, col. 1485 sqq.; Sinding (*op. cit.*, p. 36 sqq.), veut voir une Assomption dans toutes les représentations de la Vierge en orante, opinion qui peut être discutée.
5. Cf. Les opinions contradictoires dans R. de Fleury, *op. cit.*, I, p. 272; Sinding, *op. cit.*, p. 60 sqq., p. 70 sqq.; V.-C. Habicht, *Maria*, Oldenburg, 1926, p. 177; N. Kondakoff, *Ikonografia Bogomateri*, Pétersbourg, 1914-1915, I, p. 143 sqq.; A. Venturi, *La Madone*, Paris, s. d., p. 402; etc.
6. Tafrali, *Le Trésor byzantin et roumain du Monastère de Poutna*, Paris, 1925, p. 47.

glyphes connus de l'âme sont 'KA' le double, 'BA' l'âme, et 'CHU' l'intelligence[1], mais jamais on ne trouve d'enfant ou de momie, qui signifierait plutôt la dépouille embaumée. Dans l'art chrétien, on rencontre la momie dans la résurrection de Lazare, où elle représente le corps du défunt, plus ou moins décomposé, mais ce n'est certainement pas l'âme. Sur le chapiteau de Clermont, la petite momie que Jésus tient dans ses bras, figure sûrement le corps de la Vierge, ainsi que le cercueil vide, au premier plan, l'indique.

Pour comprendre comment la représentation de l'âme de la Vierge a pu évoluer de manière à transformer l'enfançon en petite momie, il faut bien admettre que les artistes qui ont recopié le prototype de la Koimésis n'ont pu comprendre l'idée du peintre qui, pour la première fois, fit revivre l'âme de la Vierge sous la forme d'un petit enfant entre les mains de Jésus (voir la figure citée de *Byzantion*). Ils ont cru voir, dans les langes, les bandelettes célestes que le Christ avait envoyées pour envelopper la dépouille de sa mère et qui sont mentionnées dans les apocryphes coptes[2]. De cette façon, tout en maintenant approximativement l'aspect du prototype, ils pouvaient donner à l'âme de la Vierge une forme moins enfantine et plus conforme au rôle que les apocryphes coptes lui assignent au Paradis et au Ciel.

L'Occident a simplement rejeté cette représentation et s'est contenté de figurer la Vierge rajeunie, adolescente, comme une future Reine des Cieux (son âme est alors rapetissée en un buste[3] ou en une réduction[4]). L'idée de l'Assomption et du sort futur de la Reine des Cieux est encore exprimée dans les œuvres occidentales, quoique inspirées de l'iconographie byzantine, par le geste du Christ qui élève l'âme de sa

1. W. Budge, *The Mummy*, 2e éd., Cambridge, 1894, p. 328.

2. Bohaïrique, Ps. Evodius, édité par Forbes Robinson dans *Texts and studies*, t. IV (1896), n° 2 ; Discours de Théodore, *ibid.*

3. Cf. l'évangéliaire de Saint-Bernulphe.

4. Cf. les mss. lat. 9448, 17325, 18005 de la Bibl. nat., Paris.

mère vers les anges volant dans le Ciel[1], et la main qui, des cieux, se tend vers elle[2].

Pour l'art byzantin, l'apparition de la Pantanassa au XIII^e siècle, sous l'influence de facteurs étrangers, devait transformer l'iconographie de la Dormition en lui adjoignant les motifs occidentaux de l'Assomption et du couronnement de Marie, inconnus jusqu'alors dans l'art oriental.

Déjà l'attitude nouvelle donnée aux anges de la Koimésis à la Martorana[3], le geste du Christ élevant l'âme de sa Mère dans l'ivoire de Munich, sont les indices d'une transformation du thème que la miniature de l'évangile Harley[4] et la fresque de Boïana[5] ignorent et, quand au XIII^e siècle sur la fresque de Žiča en Serbie[6], l'artiste redonne une forme enfantine à l'âme, l'adjonction d'ailes détruit l'idée première et fait penser à une Psyché. Sur la fresque du monastère de Markov en Serbie[7], œuvre du XIV^e siècle, où l'artiste s'en tient à l'ancienne interprétation de l'âme (comme à Kahrié), il nous la fait entrevoir une seconde fois, ailée, dans l'entrebâillement des portes du Paradis Céleste. L'apparition aux XIII^e et XIV^e siècles des portes du Ciel, dans les fresques de la Péribleptos de Mistra[8] à Studenica et à Gračanica en Serbie[9], à Curtea de Argesch, en Roumanie[10], indique la voie d'un élargissement de la composition de la Koimésis, complétée ensuite par le couronnement de Marie. Ce motif se rencontre dans certaines fresques de l'Athos, et dans la mosaïque de Sainte-Marie du Transtévère[11] où il forme le sujet principal.

---

1. Évangéliaire de Saint-Bernulphe ; Ms. 9448 de la Bibl. nat., Paris ; etc.
2. Ms. 9448, 17325 de la Bibl. nat., Paris ; etc.
3. Venturi, *op. cit.*, p. 388.
4. O. M. Dalton, *Byzantine art and archeology*, Oxford, 1911, fig. 161.
5. Mitrovic-Okunev, *La Dormition de la Sainte-Vierge*, etc., *Byzantino-slavica*, III (1931), fig. 5.
6. *Ibid.*, pl. 4.
7. Mitrovic-Okunev, *op. cit.*, pl. 15.
8. G. Millet, *Monuments byzantins de Mistra*, Paris, 1910, pl. 116.
9. Mitrovic-Okunev, *op. cit.*, pl. 6, 8.
10. Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, 2^e éd., Paris, 1926, fig. 416.
11. N. Kondakoff, *Ikonografia Bogomateri*, II, p. 437

A Staro-Nagoričino[1] comme à Sopočani[2], bien que l'âme de la Sainte-Vierge soit représentée sous la forme enfantine, l'intérêt principal est dirigé vers l'Assomption corporelle, figurée dans le ciel, en grandeur réelle.

La mosaïque de Kahrié ne porte aucune trace de toute cette évolution si caractéristique dans la conception du trépas de la Vierge. Visiblement, l'artiste n'était pas touché par l'idéal de la Dame, tel que le roman de la chevalerie, en Europe occidentale, l'avait produit[3]. Ce n'est pas le prélude d'une Royauté Céleste qu'il a voulu peindre ; les rapprochements qui, à partir du XII^e^ siècle, ont été faits entre la Dormition et le *Cantique des Cantiques*[4] dont les versets sont souvent reproduits par les peintures de l'Assomption[5], les éloges à la Vierge, des peintures de Mistra[6] lui sont étrangers. Pour lui, la Vierge qui meurt est une mère humble et dévouée qui voit dans le Christ son Dieu plutôt que son Fils, à qui elle remet son âme craintive. Le Christ dans sa Gloire, entouré d'anges, c'est le Pantokrator, le Roi du Ciel, qui vient affirmer les hautes vertus de la Morte ; son regard ne l'effleure pas mais, impérieux, plane sur l'Assistance[7].

On peut donc envisager que la Gloire qui environne le Christ et la présence des milices célestes ne sont pas une adjonction du XII^e^ siècle comme on l'a supposé[8]. A Kahrié, la Gloire fait pour ainsi dire corps avec la tunique dorée, le geste fier du Pantokrator, au regard hautain. Cette attitude, qui a été relevée au sujet d'une peinture du XI^e^ siècle au Vatican[9] réapparaît, plus tard, timidement, dans l'art slave, mais ne

1. Mitrovic-Okunev, *op. cit.*, pl. VII.
2. *Ibid.*, pl. III.
3. Anna B. Jameson, *Legends of the Madonna*, Londres, s. d., p. 13-18 ; Habicht, *op. cit.*, p. 177 sqq. ; Venturi, *op. cit.*, p. 404 sqq. ; Sinding, *op. cit.*, p. 93 sqq.
4. Cf. les mosaïques de Sainte-Marie Transtévère, de Sainte-Marie Majeure à Rome, etc.
5. M. Didron, *Manuel d'iconographie chrétienne*, Paris, 1845, note à la p. 285.
6. Cf. les fresques du Brontochion, dans Millet, *Mistra*, pl. 101, 102.
7. *Byzantion*, VII (1932), fig. 21.
8. Mitrovic-Okunev, *op. cit.*, p. 142.
9. R. de Fleury, *op. cit.*, p. 278.

constitue pas une évolution tardive ; comme il a déjà été dit, elle correspondait à un état d'esprit que les siècles ultérieurs n'ont pas su comprendre.

A un Christ plus humanisé, en tunique bleue, qui tourne un regard attendri vers sa mère et qui condescend à la bénir[1], la Gloire est superflue : il peut insensiblement passer au second plan et, en définitive, n'être plus qu'une apparition céleste vers laquelle se dirigent les yeux mi-clos, mais pleins de foi de la Morte[2].

Contrairement à cette affirmation que la Gloire ne figure qu'à partir du XII^e siècle, un des monuments les plus anciens, l'évangéliaire d'Henri II[3], présente le Christ entouré d'une Gloire en ogive. Du reste, le Christ, après son ascension, ne devait être figuré que dans une sorte de mandorla et l'omission de la Gloire, dans certaines œuvres qui présentent Jésus auprès de la Vierge mourante, ne peut s'expliquer que par une négligence ou une incapacité des peintres. Déjà les nécessités purement matérielles devaient contraindre les artistes à placer Jésus au centre d'une zone neutre. Le Christ en tunique dorée des mosaïques de Ravenne, qui se détache sur le fond bleu du ciel, ne pouvait subsister avec l'apparition des cieux d'or, sur lesquels son vêtement se serait confondu. Il fallait qu'une zone intermédiaire, une gloire monochrome, fît ressortir, comme à Kahrié, la figure resplendissante de Jésus. Pourtant, déjà au VI^e siècle, le Christ est souvent vêtu de bleu et de pourpre, couleurs qui deviennent obligatoires dans la suite et, même quand il trône dans une gloire, comme dans les mosaïques du Latome et de Sainte-Sophie de Salonique, sa tunique or n'est plus figurée.

A Kahrié, les quatre archanges dans la Gloire du Christ[4]

1. Cf. la fresque de Saint Pierre et Paul à Tyrnovo (MITROVIC-OKUNEV, *op. cit.*, pl. 19) ; la fresque de Karyes (G. MILLET, *Monuments de l'Athos*, I, pl. 261).

2. Cf. l'évolution correspondante dans l'œuvre de Hugo van der Goes, la miniature 222 dans le livre d'heures d'Etienne Chevalier, les œuvres de Taddeo di Bartolo, Avanzini, etc.

3. SINDING, *op. cit.*, Bilderheft, pl. 2.

4. *Byzantion*, VII (1932), fig. 19.

n'ont visiblement aucune mission définie ; quand ils réapparaissent, souvent plus nombreux, dans les œuvres des XII^e^ et XIII^e^ siècles, leur rôle est nettement déterminé. Munis de grands cierges, ils forment une escorte lumineuse au Sauveur[1] ; l'ange de droite, parfois aussi celui de gauche, au premier plan, présentent des mains voilées pour prendre possession de l'âme de la Vierge[2] ; parfois on les trouve sonnant des trompettes ou brandissant des palmes[3]. A Kahrié, ils accompagnent simplement le Christ, dont ils animent la Gloire.

Sauf quelques rares œuvres, où les archanges sont traités plus ou moins heureusement en monochromie[4], on les trouve, tantôt cachés par la Gloire, ne laissant dépasser que leurs auréoles et le bout de leurs ailes, tantôt entièrement libérés, s'éparpillant à droite et à gauche du tableau, se mêlant à la foule, encombrant le fond de la composition ou s'avançant au tout premier plan.

A Daphni, dans les fresques de Cappadoce, dans l'ivoire de Munich, sur la mosaïque de la Martorana, deux anges arrivent en vol plané de droite et de gauche, alors qu'à Kahrié, nous les voyons se profiler tous deux contre le bâtiment de droite, si proches, qu'une seule paire d'ailes est visible[5]. Cette disposition, loin d'être une déformation ultérieure, apparaît dans une des plus anciennes représentations connues de la Dormition, l'évangile n° 1 de la bibliothèque du couvent Iviron au Mont Athos, où un seul ange descend en planant de droite. La même disposition se trouve dans la fresque de Boïana et dans la miniature de l'évangile Harley, plus tard elle sera imitée au Brontochion à Mistra, à l'Hagios Christos de Verria et dans la fresque de Saint-Nicolas l'Orphelin à Salonique.

1. O. Wulff et M. Alpatoff, *Denkmäler der Ikonenmalerei*, Dresde, 1925, fig. 60 ; Mitrovic-Okunev, *op. cit.*, pl. 3, 7, 8 ; Diehl, *Manuel d'Art Byzantin*[2] fig. 407 ; etc.

2. Cf. les fresques de Serbie, de l'Athos, de Salonique, etc.

3. Wulff-Alpatoff, *op. cit.*, fig. 60.

4. Sur la fresque de Curtea de Argesch, par exemple, le résultat n'est pas bien brillant.

5. *Byzantion*, VII (1932), fig. 23.

Ces deux anges, bien différents des archanges qui escortent le Christ, sont censés personnifier l'Ange de Lumière et l'Ange des Ténèbres, au sujet desquels l'apocryphe Pseudo-Méliton[1] s'étend longuement. Dans la mosaïque de Kahrié, la différence dans l'expression de leurs visages, le fait que l'un est vêtu de vert, couleur de nuit, les caractérisent suffisamment. Croyant mieux rendre l'idée des textes, l'artiste de Daphni les fait venir de directions opposées et balance ainsi sa composition. L'artiste de Kahrié, pour éviter le déséquilibre du ms. Iviron, ne laisse pas les deux anges se profiler sur le ciel, mais les applique contre la façade du bâtiment de droite, réduisant ainsi leur rôle qui, d'après les textes, n'est que tout à fait secondaire. Aussi est-ce plutôt à une fausse interprétation des récits apocryphes, qu'il faut attribuer l'importance que prendront ces anges dans les monuments occidentaux du moyen âge et les œuvres plus tardives de l'art byzantin.

L'art occidental de la Renaissance a su soigneusement les éviter. Sauf dans un tableau de l'école de Bourgogne[2] où on les voit planer, les mains jointes, sous le dais du lit de la Vierge, on ne les rencontrera plus, même dans les œuvres nettement inspirées de la Koimésis byzantine.

Un autre élément de la composition de Kahrié est le Séraphin, qui plane au-dessus de la Gloire de Jésus. Le mouvement des ailes a déjà été décrit : il procède d'une étude très approfondie du vol plané des mouettes et contraste vivement avec l'attitude hiératique des séraphins de Sainte-Sophie[3]. L'adjonction de pieds et de mains aux Séraphins montés sur roues, que l'on rencontre à partir du XIVe siècle, devait rendre fort malaisée leur figuration dans les représentations ultérieures de la Dormition[4]. Ils deviennent de plus en plus rares, réduits à des dimensions fort petites, et sont loin d'approcher la grâce du Séraphin de Kahrié. Les œuvres connues des

1. Transitus Mariae B. (TISCHENDORF, *Apoc. Apocr.*, p. 124 sqq.).
2. Musée de Lyon, n° 97.
3. *Byzantion*, VII (1932), fig. 19, p. 126 sqq.
4. Cf. l'icone russe dans WULFF-ALPATOFF, *op. cit.*, fig. 44.

X^e et XI^e siècles, se sont en général abstenues de les faire figurer. Quand, au XIV^e siècle, le Séraphin réapparaît[1] il est enclos dans le sommet de la gloire, dont il fait partie, pas plus grand qu'un nœud de ruban. Dans la peinture de l'école italo-grecque de la Pinacothèque Vaticane[2] il a déjà la forme circulaire que prendront les Séraphins sur les Ripidia du XVII^e siècle. La croix dont ils procèdent et que le Séraphin de Kahrié reproduit librement, est oubliée. Du reste, la présence de la Porte du Ciel dans les œuvres du XIII^e siècle et dans celles qui en dérivent rend superflu le Séraphin qui en est le symbole et, quand sur certaines fresques de l'Athos, ces deux éléments se rencontrent dans la même composition, ils sont plutôt faits pour se contredire que pour se compléter.

Une théorie d'anges, qui dans le ciel amènent les apôtres sur des nuages, se trouve, à partir du XI^e siècle, sur les peintures de la Dormition. L'arrivée des apôtres par la voie des airs se rattache au texte de l'apocryphe Jean et aux versions grecques et syriaques qui en dérivent. C'est un des miracles les plus importants qui se rapportent à la Dormition de la Vierge et il n'est pas étonnant que la plupart des icones de la Koimésis le reproduisent fidèlement. Sur l'icone de Kahrié, cette particularité, si importante, manque entièrement.

La Vierge de la Koimésis à Kahrié est vêtue entièrement d'une tunique bleue à liséré or qui lui couvre tout le haut de la tête[3]. Dans les monuments les plus anciens où la Vierge est figurée, comme sur la fresque du cimetière de Priscilla[4], Marie est habillée de blanc et ce n'est qu'à partir du VI^e siècle que la tunique bleue fait son apparition, après le transfert à Constantinople de cette relique, l'himation, qui était conservé à l'église des Blachernes. Mais l'iconographie est loin de se tenir à une formule fixe pour ce tissu vénérable : le liséré or

1. MILLET, *Athos*, I, pl. 78, 132, 163, 180, 189, 197 ; WULFF-ALPATOFF, *op. cit.*, fig. 61 ; DIEHL, *Manuel d'art byz.*[2], fig. 416, 419.

2. N^os 108-107.

3. *Byzantion*, VII (1932), fig. 20.

4. A. MUÑOZ, *Iconografia della Madonna*, Florence, 1905, fig. 3.

qui lui est ajouté sur la Koimésis de Kahrié, se complète d'ornements dorés, placés au-dessus du front, et figurant sur la mosaïque de la Déisis à Kahrié, comme sur celle du palais de l'Archevêché à Ravenne[1], à Nicée[2] et à Chypre[3].

Sauf quelques légères variantes, le liséré or et l'ornementation de la tunique de Marie se retrouvent dans toutes les œuvres subséquentes, et l'himation que porte la Vierge au moment de sa mort copie presque fidèlement l'étoffe conservée dans l'église des Blachernes.

Le lit de la Vierge à Kahrié est d'une hauteur moyenne ; de toute l'armature, seuls les pieds dorés sont visibles ; il n'a pas de dossier et n'est pas fait pour servir aux funérailles, comme celui du Brontochion de Mistra et des fresques de Serbie.

A partir du VII^e^ siècle, une tradition palestinienne, dont s'inspire Saint-Sophrone (634-638) fait mourir la Vierge sur un sarcophage de pierre, sarcophage que l'on verra reproduit sur la mosaïque de Daphni, sur les peintures de l'école italo-grecque, etc. D'autre part, à partir du XIII^e^ siècle, de nombreuses reliques se rattachant au lit de la Vierge sont mentionnées par plusieurs auteurs[4].

La mosaïque de Kahrié ne s'est visiblement pas inspirée de ces reliques vénérables.

Contrairement aux œuvres plus tardives, aucun drap blanc à rayures ne recouvre la lourde couverture pourpre qui drape la couche de Marie[5]. Le drap de la Vierge, autre relique connue à Byzance, devait nécessairement figurer sur les représentations de la Koimésis, à moins que deux étoffes n'aient bénéficié de cette appellation à partir d'une certaine époque, l'une pourpre, décorée de motifs or, comme on la voit à Kahrié, l'autre blanche, avec quelques raies colorées d'inégale

1. *Ibid.*, fig. 8.
2. Th. Schmit, *Die Koimesis Kirche von Nikaia*, Berlin, 1927, pl. 20, 25.
3. N. Kondakoff, *Ikonografia Bogomateri*, I, p. 233.
4. *Ibid.*, I, p. 139 sqq.
5. *Byzantion*, VII (1932), fig. 19.

largeur à la tête et aux pieds, souvent terminée par des franges, qu'on trouve sur les fresques de Mistra, de l'Athos, de Žiča, Staro-Nagoričino, Gračanica, Dečani, en Serbie, sur la mosaïque de la Martorana, sur l'icone d'Andrea Rizzo[1], sur quelques icones russes[2], etc. Ce drap est déjà figuré sur la Dormition de Daphni ainsi que sur la mosaïque de la Nativité au même monastère[3]. C'est par les pans de cette étoffe que les apôtres soulèvent le corps de la défunte sur le relief du tympan de l'abbaye de Longpont, sur le linteau de la cathédrale de Senlis, et que les anges la sortent du tombeau sur l'icone de la National Gallery à Londres, nº 4030.

Les candélabres au premier plan, devant la couche de la Vierge, qui forment un des détails essentiels de la composition à partir du XII^e siècle, se rencontrent déjà dans le reliquaire Stroganoff[4] et semblent appartenir à un prototype encore plus ancien[5]. Leur nombre varie, mais ils forment un élément indispensable dans une iconographie déjà fixée sur la Dormition, et qui s'en tient fidèlement aux textes des apocryphes, qui en font mention. Aussi est-il tout à fait remarquable que la mosaïque de Kahrié ne porte aucune trace de ces candélabres.

De même, elle ignore un autre élément qui, par contre, figure sur un grand nombre de monuments byzantins connus à partir du XIII^e siècle, la scène du Juif Jephonias aux mains coupées. Cette scène qui se rencontre déjà au début du XIII^e siècle, sur la porte en cuivre de la cathédrale de Souzdal et la miniature de l'évangile grec D 67 Sup. de la Bibl. Ambrosienne[6], se retrouve sur toutes les œuvres les plus importantes du XIV^e siècle et les œuvres plus tardives. Souvent, comme dans les fresques de Serbie, elle force l'artiste à imprimer un mouvement à toute la scène de la Dormition, pour mettre en harmonie l'image avec les textes apocryphes. En général, la

1. Muñoz, *op. cit.*, fig. 136.
2. Wulff-Alpatoff, *op. cit.*, fig. 44, 61.
3. G. Millet, *Le monastère de Daphni*, pl. XVIII.
4. Wulff, *Altchristliche u. Byz. Kunst*, Postdam, 1924, II, fig. 511.
5. Mitrovic-Okunev, *op. cit.*, p. 142.
6. *Ibid.*, p. 151.

peinture en Occident n'a pas tenu compte de cet élément qui se rencontre rarement, et encore il est traité de façon très libre et entièrement indépendant des lois de l'iconographie byzantine[1].

Il a été dit que les évêques présents sur les icones de la Dormition constituaient une complication du thème, une adjonction du XI^e siècle, à laquelle le prototype devait être étranger[2].

Les apocryphes de la Mort de Marie donnent comme auteurs, tantôt saint Denis l'Aréopagite, tantôt Joseph d'Arimathie, qui sont censés avoir été les témoins oculaires des mystères qui se sont déroulés ; et même quand c'est l'apôtre Jean, ou Jacques frère du Seigneur, qui apparaît comme auteur de la narration, la présence des évêques est explicitement mentionnée et leurs noms sont cités. En se tenant donc strictement à l'apocryphe Jean qui, du moins dans les premiers temps, fut déterminant pour l'orthodoxie chrétienne, la présence de trois évêques, Hierothée, Timothée, et Denys, est de toute rigueur et c'est bien eux que nous voyons figurés sur l'icone de Kahrié[3].

Les chasubles des évêques de Kahrié sont ornées simplement d'une grande croix de chaque côté. A partir du XI^e siècle, les chasubles des trois évêques se couvrent entièrement de croix et d'ornements en trèfle, tantôt égaux, tantôt dissemblables[4]. On retrouvera ces ornements avec des variantes jusque dans les œuvres les plus récentes et même les portraits du XIV^e siècle ; telle cette mosaïque du Donateur à Kahrié Djami, où la robe de Métochite est toute couverte d'as de pique[5].

---

1. Salomon Reinach, *Les obsèques de la Vierge*, Revue archéologique, 4^e série, t. 19-20 (1912), p. 334-340, fig. 1, 4 ; cf. aussi la miniature 223 du livre d'heures d'Etienne Chevalier, Musée Condé, à Chantilly, etc.

2. Mitrovic-Okunev, *op. cit.*, p. 138 sqq.

3. *Byzantion*, VII (1932), fig. 22, 25.

4. Mosaïque de la Martorana, fresques du Brontochion de Mistra, de la Péribleptos de Mistra, icones russes (Wulff-Alpatoff, *op. cit.*, fig. 60, 61).

5. Th. Schmit, *Kahrié Djami*, dans *Izvestia R. A. I.*, XI, Sofia 1906, pl. 58.

Les apôtres qui entourent le lit de la Vierge à Kahrié, devaient être au nombre de douze dans la composition originale, avant son installation à la place qu'elle occupe actuellement. Dans d'autres compositions, on peut les retrouver plus ou moins nombreux[1], parfois même ils manquent complètement.

Sur la Koimésis de Kahrié, on a voulu reconnaître dans l'apôtre chauve, au chevet de la Vierge, saint Jean[2]. La comparaison avec les mosaïques du narthex de la même église[3] permet de conjecturer qu'il s'agit de saint Paul, que l'apocryphe Jean place au chevet de la Vierge. Saint Jean se trouve sans doute à la gauche de la Vierge : c'est l'apôtre dont une partie du visage empiète sur la Gloire du Christ[4] et, s'il n'est pas figuré comme un vieillard chauve, cela semble dû à une plus juste compréhension de la différence d'âge des apôtres qui est seule prise en considération, de manière à ne pas faire paraître Jean plus âgé que Pierre qui était son aîné.

L'encensoir, dans les mains de saint Pierre, sur lequel les textes apocryphes ne sont pas explicites, constitue un des éléments les plus fréquents des représentations de la Dormition. C'est un des détails essentiels de la mosaïque de Daphni, alors qu'à Kahrié il a été reconnu comme une adjonction ultérieure[5].

Dans d'autres compositions, l'encensoir figure, soit entre les mains d'un apôtre, ou d'un évêque (comme à Sainte-Marie du Transtévère), et même parfois d'un ange (comme dans la peinture de Bartolo di Fredi[6]).

---

1. Deux sur la porte de Saint-Paul à Rome (R. de Fleury, *op. cit.*, pl. 60), quatre sur la miniature de Munich (Venturi, *op. cit.*, p. 387), sur la miniature de Salzburg (Sinding, *op. cit.*, pl. IX b), neuf sur le psautier de Cividale (*ibid.*, pl. IV), quinze dans la peinture de Nelli (Venturi, *op. cit.*, p. 403), sur la fresque de Sopočani (Mitrovic-Okunev, *op. cit.*, pl. III). Dans les fresques de Salonique et quelques-unes de l'Athos, ils semblent même plus nombreux. Dans l'initiale du Parisinus 12056 (Rohault de Fleury, *op. cit.*, pl. 60) ; sur le chapiteau de Clermont (*ibid.*, pl. 65), ils manquent complètement.
2. Mitrovic-Okunev, *op. cit.*, p. 169.
3. Schmit, *Kahrié Djami*, pl. 59.
4. *Byzantion*, VII (1932), fig. 22.
5. *Byzantion*, VII (1932), p. 139, fig. 19.
6. Muñoz, *op. cit.*, fig. 134.

Dans la mosaïque de Kahrié, les femmes qui, du bâtiment de droite suivent la scène de la Dormition[1], ne doivent pas être envisagées comme étant les trois saintes femmes qui assistèrent Marie dans ses derniers moments (nous voyons l'une participer à sa toilette funèbre dans le Parisinus 17325), mais, comme ces religieuses dont Marie, d'après l'apocryphe sahidique Zoega[2], était la supérieure. A ce compte, le bâtiment brun figure un monastère de femmes, ce qui peut se confirmer par la disposition de certains couvents doubles à Byzance, où le couvent de femmes se trouvait au sud.

Des femmes en nombre restreint figurent dans l'ivoire de Ravenne, la miniature Harley, la mosaïque de la Martorana, etc., où elles considèrent du haut de leurs balcons le trépas de la Vierge. Cette disposition est maintenue dans la plupart des fresques de l'Athos, mais l'arrangement de Kahrié, qui mêle les femmes plus nombreuses aux assistants se retrouve aussi sur l'ivoire de Munich et se rencontre encore dans quelques œuvres tardives, comme la fresque de Studenica en Serbie.

Un des détails caractéristiques dans la mosaïque de Kahrié est la présence des bâtiments qui forment le fond du tableau[3]. On a essayé d'interpréter l'absence de ces bâtiments dans la mosaïque de Daphni, comme découlant de la nécessité de représenter un intérieur[4], idée contredite par les petites fleurettes à tige d'or qui poussent entre les pieds des apôtres[5] et qui, dans une chambre, ne sont nullement à leur place. Si les artistes ont souvent négligé de représenter un fond de bâtiments, c'est dû plutôt à leur incapacité et à leur ignorance des règles de la perspective.

Quand, à partir du XIVe siècle, la perspective renversée est employée, une sorte de torsion est imprimée à tout le

1. *Byzantion*, VII (1932), fig. 23.
2. M. Jugie, *La littérature apocryphe sur la mort et l'assomption de Marie*, dans les *Echos d'Orient*, XXX (1931), p. 281.
3. *Byzantion*, VII (1932), fig. 19.
4. G. Millet, *Le Monastère de Daphni*, p. 96.
5. *Ibid.*, p. 100.

tableau[1] que l'artiste de la Koimésis, parfaitement maître de la perspective, a su éviter.

Dans quelques œuvres anciennes, comme la miniature d'Iviron, les bâtiments sont peints en deux groupes distincts. La mosaïque de la Martorana, comme celle de Kahrié, les réunissent par un mur qui, à la Péribleptos de Mistra, prend l'aspect d'un bâtiment en hémicycle. Mais les œuvres connues du XIVe siècle tiennent, en général, à montrer deux groupes de bâtiments bien distincts et bien séparés. Leur aspect évolue avec l'architecture de l'époque et les traditions locales : ainsi, à partir du XIVe siècle verra-t-on leurs façades se surcharger de tourelles, de colonnettes, de balcons.

***

En résumé, et quoique l'évolution du type de la Dormition soit des plus difficiles à suivre, on peut quand même s'en tenir à quelques considérations générales et essayer ainsi de coordonner les dates auxquelles les divers éléments de la composition font leur première apparition dans les œuvres connues.

Dans les œuvres du XIe siècle, l'encensoir aux mains de saint Pierre, la position de l'apôtre Jean au chevet de la Vierge, constituent déjà des règles universellement appliquées. Au XIIe siècle, un drap à rayures recouvre la couche de Marie, des cierges sont placés devant son lit de mort. Dans la figuration de ce lit, il est tenu compte des reliques qui s'y rattachent, à moins que le peintre ne préfère s'inspirer de la pierre de Sion.

A partir du XIIIe siècle, en Orient, la Dormition de la Vierge se complète par la scène du Juif aux mains coupées, le ciel se peuple d'une théorie d'anges et d'apôtres, la Koimésis devient le prélude de l'Assomption de Marie, qui est indiquée par les portes ouvertes du ciel, alors que les œuvres du

1. Cf. Schmit, *Kahrié Djami*, pl. 28, 30, 31, etc.

XIVe siècle encombrent la composition d'une foule d'anges, de saints et parfois de guerriers.

De tous ces détails, aucun ne figure sur la mosaïque de Kahrié, alors que d'autres qui ne se rencontrent que dans les œuvres les plus anciennes, se trouvent sur cette icone, comme les deux anges qui arrivent du même côté, l'âme de la Vierge sous la forme d'un enfançon, la tunique or du Christ et le liséré dans la tunique de la Vierge sans autre ornement.

Par ces considérations iconographiques, il convient d'assigner à la Koimésis de Kahrié une place en dehors des représentations connues de la mort de la Vierge, et de ne pas la ranger simplement parmi le grand nombre de monuments analogues.

On a prétendu que l'icone de Kahrié, abandonnant les modèles en vogue au moment de sa composition (qui a été jugée contemporaine des mosaïques du XIVe siècle se trouvant au narthex de la même église) reproduit d'anciens prototypes[1], tout en faisant apparaître pour la première fois le Séraphin qui plane au-dessus de la gloire du Christ et les anges monochromes qui l'accompagnent.

On peut admettre qu'un artiste de province, copiant fidèlement un prototype ancien, ne tienne pas compte des éléments que la piété des fidèles a l'habitude de vénérer. Il peut ignorer certains récits dont la notoriété est purement régionale, certaines reliques récemment inventées ; mais un artiste de la capitale, et surtout un artiste de l'importance du Maître de la Koimésis, devait étaler ses connaissances liturgiques et hagiographiques.

L'icone byzantine n'est pas simplement une œuvre d'art, c'est un acte de foi « L'Image est *un mystère* qui possède en lui l'énergie et la grâce divines. Il en résulte que son exécution ne peut dépendre du caprice d'un peintre ou d'un sculpteur. Rien ne peut être indifférent : le type, le costume ; l'attitude des personnages, la composition des scènes, tout doit être conforme à la tradition de l'Église[2] ».

---

1. Mitrovic-Okunev, *op. cit.*, p. 169.
2. L. Bréhier, *L'art chrétien*[2], Paris, 1928, p. 125.

Pour d'autres raisons encore, il paraît difficile de chercher dans cette œuvre le travail d'un copiste ou d'un plagiaire. On sait quel désaccord se manifeste entre la composition et la technique d'un tableau, toutes les fois qu'on se trouve en présence d'une copie, d'une réadaptation : on sent, littéralement, la différence entre la puissance artistique du créateur et celle du copiste[1]. Par le choix de son matériel, le souci des nuances, le Maître de la Koimésis se révèle un grand artiste, un des plus grands que l'art byzantin ait jamais produit, et il est à présumer que, disposant de si rares qualités, il devait avoir dédaigné les formules habituelles de représentation du *Trépas de la Vierge* au cas où elles existaient à son époque et que son tableau constitue, en tout point, une œuvre originale.

II

Dans l'évolution de la technique des mosaïques, la Dormition de Kahrié marque également un point qui la place en dehors de toutes les œuvres connues à ce jour. Par le matériel employé elle se différencie déjà nettement des autres mosaïques qui ont été décrites et analysées. L'emploi, si grand, qu'elle fait du marbre et de la pierre, matériaux qui, depuis les mosaïques murales de Pompéi, les pavages de Syrie et de Palestine, ont été plutôt négligés et qui ne réapparaissent que très rarement, lui assigne une place spéciale dans l'art byzantin. Depuis les mosaïques de Ravenne, l'artiste s'est, de bonne heure, contenté du nombre restreint de nuances que lui fournit le smalt découpé en cubes de dimensions identiques ou du moins semblables. Avec sa palette ainsi constituée, il applique dans le stuc qui recouvre le mur de son église, les tessères qu'il a toutes prêtes, dans ses godets, laissant des espaces, souvent assez grands, entre les différents carreaux de mosaïque. Le matériel qui a servi à la Koimésis de Kahrié est principalement la pierre avec l'infi-

1. S. Reinach, *Revue archéologique*, XXXIV (1931), p. 291.

nité de tons qu'elle comporte ; les tessères de formes totalement dissemblables sont ajustées sans interstices, en dépit des difficultés presque insurmontables qu'un tel travail exige.

De puissants coups de pinceaux soulignent les mouvements des corps, l'opposition des tons donne à la composition un relief que les autres mosaïques ne connaissent pas. Dans les visages les couleurs les plus opposées voisinent, un dégradé dans les nuances vertes donne de la plasticité aux ombres. Les traits souvent terminés en pointes effilées, sont d'un impressionnisme vigoureux qui pourtant n'exclut pas un souci d'observation minutieux, surtout dans l'étude de l'œil, où pupille, iris, sclérotique, cils, paupières, etc., sont fidèlement reproduits (voir notre planche hors-texte, I, 1).

On peut évidemment objecter que, la Koimésis étant conçue à l'origine pour être une mosaïque portative, ne peut procéder des mêmes modes dont se servent les artistes pour décorer une coupole ou faire une mosaïque murale, lesquelles sont destinées à n'être observées qu'à distance. Cette objection, valable pour la finesse du travail, ne s'applique pourtant pas à la nature du matériel employé, ni à la manière de peindre.

Les mosaïques portatives de l'époque des Comnènes[1], vrais travaux de miniature, reflètent parfaitement la façon de travailler des artistes qui ornaient les bâtiments et emploient presque exclusivement le smalt, avec quelques rares débris de métaux. Certaines mosaïques murales, placées à portée des lèvres des fidèles *(Kusshöhe)*, sont déjà connues (Koimésis de Nicée, Kahrié Djami)[2] et aucune d'elles ne s'écarte, ni par le matériel employé, ni par la technique, des mosaïques de même époque placées dans les voûtes. La Koimésis de Kahrié, par contre, présente, avec les autres mosaïques de la même église, tant celles des voûtes que celles des

1. O. Wulff et Alpatoff, *Denkmäler der Ikonenmalerei*, Dresde, 1925, p. 53 sqq. ; O. M. Dalton, *Byzantine art and archeology*, Oxford, 1911, p. 430 sqq.

2. J. Ebersolt, *Revue de l'Art*, LVI (1929), p. 163-166 ; Th. Schmit, *Kahrié Djami*, pl. 59, 68 ; *Die Koimesis Kirche von Nikaia*, Berlin, 1927, p. 44 sqq.

murs, des différences de technique tellement marquantes, qu'un rapprochement avec ces œuvres est absolument impossible. Ainsi la facture de la Deisis[1], œuvre datée de la fin du XI^e siècle, n'a aucune analogie avec celle de la mosaïque de la Dormition. Les visages, quoique de dimension colossale, sont remplis de très petites tessères, presque toutes carrées. Leur disposition en spirales divise les visages en zones bien délimitées. Les ombres de la figure et du cou sont traitées en vert, mais le dégradé est obtenu, non plus par le choix des nuances, que le smalt ne peut procurer, mais par l'arrangement en damier des petits cubes verts et roses qui vont en s'espaçant à mesure que l'ombre s'atténue. La finesse du travail, la douceur des tons employés, rappellent le pastel et sont l'expression indéniable d'une école toute différente de celle qui a pu produire la Koimésis, d'une école de pointillistes (voir notre planche hors-texte, I, 2).

La Deisis n'est pas la seule œuvre de cette école à Kahrié, les mosaïques murales, en particulier la Vierge Kécharitoméné de l'exonarthex[2], saint Paul et saint Pierre[3], ont beaucoup d'analogie avec cette technique, bien que la tête de saint Pierre semble avoir subi aussi la retouche d'une autre école. C'est que, même dans les mosaïques du XIV^e siècle qui forment la majorité à Kahrié, la facture du XI^e a souvent été imitée. Ainsi, dans la grande mosaïque du Christ du narthex extérieur[4], les ombres de la tempe et du cou sont travaillées en damier comme dans la Déisis, mais le remplissage du front et des joues, le striage de la barbe et des cheveux, ne laissent aucun doute sur sa date : les mains, disproportionnées, sont bien du XIV^e siècle. C'est que l'artiste qui travaillait, au-dessus de la porte, à la mosaïque du Christ, n'avait qu'à lancer un coup d'œil sur le Christ de la Déisis qui lui a servi de modèle. N'ayant pas su faire la part du

1. Th. Schmit. *Kahrié Djami*, p. 38, 217 sqq., pl. 60.
2. J. Ebersolt, *Revue de l'art*, LVI (1929), p. 163.
3. Th. Schmit, *Kahrié Djami*, pl. 59.
4. Th. Schmit, *op. cit.*, pl. 56.

rétrécissement dû à la perspective, son image s'est élargie outre mesure. Pour la mosaïque du donateur, au-dessus de la porte de l'église[1] le striage caractéristique du XIVe siècle est poussé à l'excès : le visage de Métochite, par son alternance de lignes plus claires et plus foncées, la façon de traiter la barbe en lui donnant un aspect clairsemé, rappelle les miniatures persanes. La même remarque s'applique au visage du Christ, malgré que, là aussi, quelques ombres soient disséminées en damier (ce qui manque dans le visage de Métochite) et que les pieds soient bordés d'une ombre où des carrés verts et roses alternent. Les mosaïques des coupoles et des voûtes, où les visages et les nus sont fort négligés[2], offrent cependant quelques rappels d'un autre art, rares et mal compris. En général, les contours des visages, marqués par quelques traits verts ou bruns, servent à un remplissage fort consciencieux mais d'où toute originalité a disparu[3]. Les vêtements, fortement teintés de façon criarde, s'éclairent rarement par plaques ; les plis tortueux semblent se vriller sans aucun souci de la vérité[4]. Dans les scènes de genre, la perspective inverse imprime aux tableaux une torsion dangereuse[5] ; quant aux personnages, tous disposés sur un même plan, parfois même en ligne[6], leur arrangement est conditionné par une règle d'asymétrie, qui porte le sujet principal tantôt vers un bord de la mosaïque, tantôt vers l'autre[7].

Bien que les visages des apôtres figurant dans la Koimésis se trouvent reproduits dans presque toutes les compositions de Kahrié[8], (même les deux grandes mosaïques des saints Pierre et Paul du XIe siècle copient les traits des saints sur la mosaïque de la Dormition), aucune analogie dans le style ou

1. *Ibid.*, pl. 1, 57, 58.
2. *Ibid.*, cf. les pl. 36, 37, 50, 52, etc.
3. Cf. le visage de la Vierge, *ibid.*, pl. 2.
4. *Ibid.*, pl. 30, 37, 42, 50, 51, 52, etc.
5. *Ibid.*, pl. 24, 26, 31.
6. *Ibid.*, pl. 28, 30, 32.
7. *Ibid.*, pl. 21, 23, 32, 33.
8. *Ibid.*, pl. 24, 29, 46, 48, 50, etc.

la manière n'existe entre les mosaïques des narthex de Kahrié et l'icone de la Koimésis.

Essayons de voir si cette œuvre a quelques rapports avec la technique d'autres mosaïques connues.

Une autre église, celle de la *Koimésis de Nicée* (aujourd'hui disparue, a été décorée elle aussi à des époques très différentes. Les Puissances[1] qui l'ornent ont le visage travaillé de façon très libre : des espaces assez grands séparent entre elles les tessères irrégulières ; seules, les ombres du visage, dessinées en traits vert clair, rappellent un peu l'exécution de la Koimésis de Kahrié. La Vierge de l'abside[2], dont le visage est façonné par plaques, s'éloigne déjà considérablement de la technique en question ; par contre l'Eléoussa[3], que Schmit attribue au x^e^ siècle, pour ne pas lui attribuer une époque plus ancienne, malgré le fondu des nuances, offre plus de ressemblance avec la mosaïque de la Dormition, par les lignes serrées, sans intervalle entre les tessères, et le souci du détail dans l'exécution. Comme sur la mosaïque de la Koimésis, la glande lacrymale est figurée par une minuscule tessère rouge, qu'une autre rose, taillée en angle, vient compléter.

Dans la mosaïque de la *Panagia Angéloktistos à Chypre*[4] la disposition en damier des ombres que l'on relève sur les mosaïques murales à Kahrié se trouve aussi dans le visage de cette Vierge[5], fait de tessères carrées et bordé à droite de deux rangs de cubes verts, alors que la troisième ligne présente une alternance de cinq cubes verts et de cinq cubes roses. L'ombre du nez est également formée d'une succession de tessères en damier ; mais le coin de l'œil, très grand, porte un petit point rouge que l'on retrouve aux coins des yeux de l'enfant Jésus et des anges. Comme dans la Koimésis de

1. Th. Schmit, *Die Koimesis Kirche*, pl. 15, 16, 18, 19, p. 23-28.
2. *Ibid.*, pl. 20, 21, 22, 23, 24, p. 29-34.
3. *Ibid.*, pl. 25, 26, p. 44-46.
4. Th. Schmit, *Panagia Angeloktistos*, dans *Izvestia R. A. I.* XV (1911), p. 206 sqq. ; Kondakoff, *Ikonografia-Bogomateri*, I, p. 233.
5. Th. Schmit, *op. cit.*, pl. 5, p. 215-217, 232-235.

Kahrié, où le visage du Christ, de la Vierge et de son âme, sont travaillés dans des teintes tout à fait différentes de celles des autres personnages, à l'Angéloktistos aussi, le visage de Jésus enfant[1], fait de tessères irrégulières, ne contient pas de nuance verte comme on en rencontre dans les autres figures. L'ange de gauche[2] a le bord de la joue gauche traité en damier vert et mauve sur cinq rangées, les paupières sont faites d'un pointillé de huit cubes vert clair alternant avec huit cubes vert foncé. L'ange de droite[3] a le bord droit de la figure ombré d'un damier gris et vert. Par ces caractéristiques, et quoique beaucoup plus vigoureusement traitée que la Déisis de la Chora, la mosaïque de l'Angéloktistos se rapproche plutôt de la technique du pointillage que de celle, en coup de pinceau, des visages que la Koimésis de Kahrié nous a fait connaître.

Saint-Démètre de Salonique[4] peut aussi fournir quelques-uns de ces points de ressemblance cherchée. Dans la mosaïque qui représente le saint entre les fondateurs[5], quoique plusieurs tessères soient coupées en angles, que des lignes bien nettes viennent souligner le dessin, on rencontre au bord gauche du visage, une alternance de onze cubes verts et jaunes ; la tempe droite est ombrée de la même manière ; les cheveux du saint offrent une succession de lignes mauves et noires, vertes claires et foncées, d'où le relief est entièrement banni ; l'œil cependant présente le point rouge, indice du souci d'observation ou du moins d'une imitation consciencieuse. Bien différente est la facture de l'ange[6] (aujourd'hui disparu) dont le visage est fait d'un dégradé de nuances passant du violet à l'orange, par l'intermédiaire de teintes mauves et lilas clair, qui donnent aux lignes très libres et vigoureuses, un fondu et un relief qui manquent aux autres personnages. Les plis har-

1. *Ibid.*, pl. 6.
2. *Ibid.*, pl. 7.
3. *Ibid.*, pl. 8.
4. Th. Ouspensky et I. Kluge, *Izvestia R. A. I.* XIV, I (1909).
5. *Ibid.*, pl. 4.
6. *Ibid.*, pl. 5.

monieux des vêtements, les attitudes plus souples indiquent également un art plus vivant[1].

Toute autre est l'exécution des mosaïques de *Sainte-Sophie de Salonique*[2] : les visages de la Vierge[3] et des anges[4] dans la coupole, font voir des ombres vertes très larges qui tournent sur les joues et le cou, délimitant des plaques dont le remplissage s'éloigne des autres mosaïques mentionnées. Des raies parallèles courent du bord des figures jusqu'à la limite des joues, leur donnant un aspect figé et inhumain sans analogie dans d'autres mosaïques.

La Vierge trônant dans l'abside présente un visage déformé par la perspective, d'une technique assez grossière. L'artiste se servant uniquement de tessères roses et vertes, prolonge le cerne des yeux jusqu'aux joues, fait plisser le cou en fronces régulières. Les mains, disproportionnées, sont d'un dessin malhabile et, à l'encontre du visage trop ombré, sont d'un rose uniforme.

A *Daphni*[5], les ombres vertes soulignent les traits, mais, là aussi, le pointillage apparaît quelquefois ; une ligne de cubes alternés, roses et verts ou verts et bruns, marque la transition entre deux nuances.

A la *Nea Moni de Chio*, Wulff[6] remarque l'absence de teintes vertes et attribue ces mosaïques à un art plus primitif, plus ancien qu'à Daphni. Par contre, il relève la prédominance d'un ton gris dans les visages que Schmit[7] reconnaît pour du vert olive ; mais il n'est pas possible de se faire une idée exacte de la direction des tessères et de leur ordonnance.

---

1. *Ibid.*, pl. 3.
2. Ch. Diehl et M. Letourneau, *Les Mosaïques de Sainte-Sophie de Salonique*, Paris, 1908.
3. *Ibid.*, pl. 5.
4. *Ibid.*, pl. 6.
5. G. Millet, *Le Monastère de Daphni*, Paris, 1898, p. 172, 173.
6. *Izvestia R. A. I.*, III (1898), p. 207 : cf. J. Strzygoswki, *Nea Moni auf Chios*, dans *Byz. Zeits.* V. (1896), p. 147-151.
7. Schmit, *Panagia Angeloktistos*, p. 233, note 10.

***

A Saint-Démètre, des motifs de broderies sont dessinés[1] sur les tuniques des saints, dont le fond est à peine teinté ; sur celles des anges, un peu de couleur souligne seulement les ombres. Dans la coupole de Sainte-Sophie de Salonique, des raies colorées indiquent les plis des costumes sous lesquels apparaît le modelé des corps, souvent avec un relief excessif[2]. Dans les mosaïques de Nicée, les vêtements des puissances sont entièrement colorés et décorés[3] ; à l'Angéloktistos de Chypre, la riche robe de la Vierge présente des motifs de broderie jusque dans sa doublure[4], alors que les tuniques des anges sont à peine peintes dans leurs plis. Les mosaïques de la Nea Moni offrent des étoffes assez fortement, mais irrégulièrement teintées, délimitant des plaques au remplissage monochrome[5]. A Daphni, les draperies se nuancent à peine de demi-teintes[6]. A partir du XI^e siècle, les couleurs, de plus en plus vives, envahissent les habits où seules quelques raies claires indiquent finalement la saillie des plis[7].

***

De toutes les œuvres connues, celle qui offre encore le plus de points communs avec la mosaïque de la Dormition, est celle du *Latome à Salonique*[8]. Quoique le visage d'Ézéchiel soit

1. Cf. les planches dans *Izvestia*, XIV, I (1909).
2. Diehl-Letourneau, *op. cit.*, p. 10, 11.
3. Cf. les planches.
4. Kondakoff, *op. cit.*, pl. 8.
5. Strzygowski, *op. cit.*, pl. 3.
6. Millet, *Daphni* p. 128. 182.
7. Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*[2], p. 534 sqq.
8. A. Xyngopoulos, *Archaiologikon Dellion*, 1929, p. 142 sqq. V. Grumel, *Échos d'Orient*, XXX (1930), p. 157 sqq.

bordé de tessères un peu grandes[1] toutes les figures sont dessinées au moyen de cubes de tailles inégales, nettement dirigés[2] reproduisant en moins fin, le coup de pinceau du maître de la Koimésis. Les ombres vertes, abondantes et nuancées[3], donnent aux figures le relief et la plasticité qu'on retrouve sur l'icone de la Dormition. Mais ce n'est pas le seul point par lequel la mosaïque du Latome s'apparente à celle de la Dormition.

La transparence des couleurs est un problème qui a toujours préoccupé les peintres : en particulier la façon de rendre un rayon de lumière. C'est un écueil auquel ils se heurtaient continuellement : le maître de la Koimésis l'a parfaitement rendu et merveilleusement résolu.

Dans la mosaïque du narthex de Kahrié qui représente la Nativité[4] le rayon qui de l'étoile tombe sur la crèche est formé d'une raie opaque et, pour laisser voir l'enfant Jésus, l'artiste malhabile est forcé d'arrêter le rayon à mi-chemin.

Pour trouver un effet de transparence analogue à celui de la double Gloire de Jésus, il faudrait le chercher dans les peintures du XV^e^ siècle[5] ou bien remonter aux mosaïques de Pompéï dont les artistes ont été les derniers à connaître le secret de reproduire une matière translucide[6]. Entre ces deux époques quelques vagues essais subsistent. Probablement au VIII^e^ siècle la Trinité est rendue sur l'abside de l'église de Nicée par trois rayons de lumière divergents qui partent d'un point au-dessus de la tête de la Vierge[7]. Mais l'artiste est contraint de les arrêter en pointes à quelque distance du personnage qu'ils sont censés éclairer. Le premier et le seul autre exemple connu dans l'art chrétien, d'un effet de transparence, se trouve précisément dans la mosaïque, qui fut si merveil-

1. Xyngopoulos, *op. cit.*, fig. 23.
2. *Ibid.*, p. 161.
3. *Ibid.*, p. 169.
4. Th. Schmit, *Kahrié Djami*, pl. 33.
5. Mitrovic-Okunev, *op. cit.*, p. 169.
6. Xyngopoulos, *op. cit.*, p. 168.
7. Th. Schmit, *Die Koimesis Kirche*, pl. 20.

Fig. 1
St-Pierre dans la mosaïque de la Koimésis à Kahrié

Fig. 2
La Vierge dans la mosaïque de la Déisis à Kahrié

leusement découverte au début du IXe siècle, et que l'on crut faite des mains de Dieu[1]. Dans la description sommaire qu'en donne le R. P. Grumel[2] il relève une caractéristique de la composition : « Les objets, symboles et décorations, qui occupent le fond de la mosaïque et entourent le personnage principal, ont leur prolongement dans la Gloire elle-même, participant de sa clarté et en même temps atténués par elle. »

Par le souci du coloris, la direction des tessères, la manière différente de traiter les visages des prophètes et du Christ, la mosaïque du Latome offre, de toutes celles qui ont été analysées, le plus de ressemblance avec celle de la Dormition. Pour la finesse du travail, il faut évidemment prendre en considération la grande différence qui existe entre la décoration d'une coupole et celle d'un panneau, entre le travail de province et celui de la capitale, et ne pas prêter trop d'importance à quelques imperfections dans le jeu des ombres ou le drapé des plis.

Un *fragment de mosaïque* particulièrement intéressant a été décrit par M. Židkov[3]. Toute la technique de ce visage de Madone, fait de tessères roses, jaunes et vertes, n'est qu'une synchromie, dont les éléments de dessin ont été entièrement éliminés. Au lieu de lignes, ce sont de vigoureux coups de pinceau qui accusent les contours et accentuent les traits du visage. L'œil démesurément grand, la longueur du cou, datent bien cette mosaïque du VIIe siècle. Pourtant la possibilité de placer cette œuvre au début du VIIIe n'est pas entièrement exclue. La tradition locale qui associe cette icone à sainte Théodosie[4] peut fort bien reposer sur des faits. On sait que Théodosie fut exécutée en 730 pour avoir voulu sauver des icones de la main des destructeurs. Peut-être est-ce une de ces images, ramassée par des mains pieuses, qui repose aujourd'hui sans le safe de l'éphorie de Saint-Nicolas.

---

1. Récit d'Ignace (A. Papadopoulos Kerameus, *Varia Graeca Sacra*, Petropolis, 1909, p. 102 sqq.).
2. *Échos d'Orient*, XXX (1930), p. 157 sqq.
3. *Byzantinische Zeitschrift*, XXX (1929-1930), p. 601 sqq.
4. *Ibid.*, p. 602.

***

Coordonner tous ces éléments pour essayer d'établir la chronologie des différentes mosaïques, est une tâche assez malaisée, vu les nombreuses opinions contradictoires émises à leur sujet. Parlant des mosaïques de Sainte-Sophie de Salonique, MM. Diehl et Letourneau relèvent « un détail caractéristique, qui montre d'abord qu'elles ne sauraient être antérieures à la fin du XI^e^ siècle, c'est le modelé des figures au moyen de pénombres vertes »[1].

Il est difficile de se prononcer sur la date d'une œuvre d'art en se basant sur le matériel employé. Ainsi le smalt vert de Daphni prend à Chios une teinte gris olivâtre, et pourtant les textes donnent pour ces deux monuments des dates de fabrication si rapprochées, qu'on ne saurait parler de deux écoles différentes, et surtout pas de deux époques d'art. On trouve des tessères vertes bien avant le XI^e^ siècle, comme nous l'avons déjà vu.

Bien plus importante est la manière de traiter le matériel, de le plier aux besoins de l'œuvre, et la façon de peindre que la teinte des nuances. Et déjà ici des écoles, des mouvements, des époques se caractérisent nettement. On peut ainsi reconnaître quatre stades dans la technique des monuments qui ont été cités.

a) La mosaïque libre, aux tessères désordonnées, largement espacées d'inégales dimensions ; les couleurs ne suivent pas des lignes nettes, l'effet recherché étant plutôt décoratif que fidèle dans l'étude du modèle ;

b) La mosaïque parfaitement et vigoureusement peinte à l'aide de tessères taillées à mesure, en pointes ou en trapèzes, où les couleurs s'étagent en lignes marquées ; les tessères très rapprochées n'offrent presque pas d'interstices, le dessin est merveilleusement étudié ;

c) La mosaïque un peu molle, aux tessères petites et carrées, où les ombres sont faites de pointillé — œuvre toute de demi-teintes et de nuances, offrant peu de relief ;

1. Diehl-Letourneau, *op. cit.*, p. 19.

d) La mosaïque décadente, où les visages sont remplis de tessères s'ordonnant en spirales, formant des ronds et des ellipses aux tempes et sur les joues, travail de miniature gracile, œuvre de patience plutôt que d'art véridique.

Entre la première époque, qui va des mosaïques de Galla Placidia à celles de l'abside et du béma de Nicée, et la troisième, à laquelle appartiennent les mosaïques de la Néa Moni de Chios, de Daphni et la Déisis de Kahrié, se placent les autres œuvres qui ont été énumérées : la mosaïque du Latome, le fragment de Sainte-Théodosie, les mosaïques de Sainte-Sophie de Salonique et de Saint-Démètre, de l'Angéloktistos de Chypre et de l'Eléoussa de Nicée. C'est aussi à ces œuvres que s'apparente la Koimésis de Kahrié Djami.

Chronologiquement elles ont été datées avec beaucoup de scrupules et de précision :

Le Pantokrator dans la coupole de Sainte-Sophie de Salonique, le Christ du Latome, le fragment de Sainte-Théodosie ainsi que quelques mosaïques de Saint-Démètre peuvent dater du VII^e^ siècle.

La Madone trônant dans l'abside de Sainte-Sophie de Salonique serait une œuvre de la fin du VIII^e^ siècle difficile à préciser. L'ornement en losange sur la tunique de la Vierge est un élément iconographique bien plus tardif ainsi que ses souliers rouges, dont les pointes apparaissent sous les plis raides de sa robe. Une inscription arménienne en trois lettres (M. N. S.) sur le bras droit du trône de Marie, peut être un indice pour expliquer l'étrangeté de la facture de cette mosaïque[1], mais ne fournit aucun élément nouveau pour sa datation.

Les mosaïques de l'Angéloktistos[2] et l'Eléoussa de Nicée[3] peuvent dater de la seconde moitié du IX^e^ siècle, alors que la Vierge et les apôtres de la coupole de Sainte-Sophie de Salonique ne remonteraient pas avant le X^e^ siècle[4].

1. Cf. Schmit, *Die Koimesis Kirche*, p. 41.
2. Schmit, *Panagia Angeloktistos*, p. 239.
3. Schmit, *Die Koimesis Kirche*, p. 47.
4. Diehl-Letourneau, *op. cit.*, p. 8.

*
* *

Il faut cependant relever que l'Eléoussa de Nicée ne connaît pas le pointillé, si spécial à l'art des Xe et XIe siècles, et que l'Angéloktistos présente déjà. Pourtant malgré ce signe avant-coureur d'une tendance nouvelle, la mosaïque de Chypre[1] s'apparente par les lignes nettement tracées, par le contraste des tons, à la technique du Latome et de la Koimésis de Kahrié. Elle semble apparaître à un moment transitoire, où le mosaïste abandonne le relief pour retourner au plan ; elle indique les voies qu'a suivies un art perdu, et la route que prendra une nouvelle technique.

III

La Koimésis de Kahrié, plus que toute autre image de la Dormition, semble inspirée d'un souffle de classicisme[2]. L'ordonnance des personnages, leur groupement, ramène la composition aux lignes pures d'une croix dont la branche verticale est formée par la figure de Jésus, la branche horizontale par le corps de la Vierge morte. Du chevet de Marie à ses pieds, des personnages s'étagent en demi-cercle formant une auréole de visages à ce symbole vivant, couronné par les ailes déployées du Séraphin. En harmonie avec cet ordonnancement Jésus devait absolument se placer au centre du tableau, son regard de face devait concentrer toute l'attention.

Dans les compositions du XIe siècle[3] des personnages

---

1. Datée de la seconde moitié du IXe siècle par Th. Schmit (*Izvestia R. A. I.*, XV, p. 239 ; *Die Koimesis Kirche*, p. 41) et du milieu du VIIe siècle par N. Kondakoff (*Ikonografia Bogomateri*, I, p. 233), la mosaïque de Chypre semble appartenir à un art plus évolué que la Vierge dans l'abside de Nicée, c'est-à-dire être postérieure au concile de Nicée de 787, date vers laquelle l'abside de l'église de la Koimésis a dû être décorée. Malgré les différences notables que la Vierge de l'abside présente avec les figures du béma, ces mosaïques appartiennent à une même école, à un même mouvement artistique, et ne justifient pas la datation des Puissances au VIe siècle (*Die Koimesis Kirche*, p. 37 sqq.).

2. Bayet, *L'Art byzantin*, Paris, 1883, p. 181.

3. Ivoires de Munich, de Darmstadt, de Ravenne, évangéliaire de Saint-Bernulphe, ms. 18005 de la Bibl. Nationale de Paris, etc.

s'élèvent vers les bords du tableau laissant un vide autour de la figure du Christ, mais l'ordonnancement symétrique et harmonieux est encore prépondérant.

Avec les Dormitions des XIIIe et XIVe siècles on retrouve les caractéristiques de l'iconographie nouvelle. Jésus souvent penché vers le visage de sa mère est repoussé au second plan par des apôtres qui s'interposent entre lui et la couche de la morte, les personnages trop nombreux qui envahissent la composition enlèvent toute inspiration symbolique au tableau.

Une évolution analogue peut être observée sur les thèmes de la Nativité, de la Résurrection, etc., qui apparaissent au XIe siècle à Daphni par exemple dans leur composition harmonieuse et qui au XIVe siècle, sur les mosaïques de Kahrié, sont déjà l'expression d'un mouvement de l'art, totalement opposé.

Dans les œuvres du XIVe siècle on peut remarquer une tendance très nette à déplacer le centre de la composition vers un des bords du tableau ; l'inharmonie devient la règle. Les vêtements qui durant l'époque archaïque tombaient en plis raides, qui du VIIIe au XIe siècle drapent noblement les corps, se vrillent aux XIIIe et XIVe siècles en spirales et flottent en l'air à l'encontre des lois naturelles.

Les personnages isolés alignés en files que l'on trouve dans l'art chrétien du Ve siècle sont groupés symétriquement dans les œuvres du VIIIe au XIe siècles. Au XIVe siècle, quand ils ne chevauchent pas les uns sur les autres en grappes désordonnées, leur groupement est nettement asymétrique.

La Koimésis de Kahrié, offre, à la rigueur, des analogies de style et de technique avec les mosaïques de la Dynastie des Macédoniens, mais certainement pas avec les compositions du XIVe siècle.

Par sa technique, par son sens des volumes, le coup de pinceau énergique qui souligne les traits des visages, la Koimésis rejoint par contre les œuvres d'art des VIIe et VIIIe siècles, car elle ne présente aucune des caractéristiques maniérées et doucereuses de l'art des Macédoniens et des Commènes, ni aucune des particularités baroques et extrava-

gantes de l'époque des Paléologue. Au IXe siècle, nous rencontrons déjà les traits des personnages de la Koimésis de Kahrié, qui seront si souvent imités dans la suite, fidèlement reproduits dans l'Ascension de l'Église des Apôtres, et soigneusement recopiés dans la miniature qui en a conservé le souvenir[1].

Ces considérations forcent, pour ainsi dire, d'assigner à la Koimésis de Kahrié une place entre le début du VIIIe et la fin du IXe siècles, c'est-à-dire en pleine période iconoclaste.

Il peut sembler hasardeux de concevoir qu'une œuvre aussi importante ait été réalisée durant une époque où d'après des opinions établies, l'art et en particulier l'art religieux était pratiquement inexistant. Les rares monuments de cette époque qui nous sont connus, les opinions autorisées de grands historiens du byzantinisme[2] permettent cependant de revenir sur certaines présomptions.

On ne s'est pas étonné outre mesure de voir avec le rétablissement de l'orthodoxie, une floraison d'artistes décorant les murs des églises d'après des formules entièrement nouvelles et inconnues jusqu'alors[3].

Durant les époques transitoires, de timides essais se manifestent avant que, définitivement admis et fixé, un art nouveau puisse s'étaler au grand jour. Pour l'art byzantin, ces essais pourraient se placer aux époques troublées des persécutions. La plupart des produits de cette époque sont perdus, et ce n'est que bien plus tard, avec le rétablissement du culte des images, que cet art, mûri dans l'ombre, a pu se manifester publiquement.

---

1. Manuscrit Gr. 1162 (Bibl. Vaticane) dans DIEHL, *Manuel d'art byzantin*, 2e éd., fig. 199.

2. Ch. DIEHL, *op. cit.*, p. 360-390 ; N. KONDAKOFF, *Histoire de l'art byzantin considéré principalement dans les miniatures*, Paris, 1886, I, p. 195 sqq. ; BAYET, *op. cit.*, p. 113-114.

3. « C'est du VIe au XIe siècle que se crée l'iconographie byzantine » (MILLET, *Daphni*, p. 184). « Du VIe au XIe siècle les fonds bleus disparaissent, les draperies se teintent d'ombres plus colorées, se mélangent d'étoffes plus foncées ; les chairs et les cheveux, au lieu des anciennes colorations brunes, se nuancent de tons brillants. » (MILLET, *Daphni*, p. 182).

Pourtant quelques rares échantillons de l'art iconoclaste subsistent ; ce sont les mosaïques de Nicée et peut-être celle du Latome ; c'est pour l'art décoratif l'église des Blachernes, qui, d'après une description, ressemblait à une volière[1], et peut-être quelques mosaïques à Sainte-Paraskevi de Salonique, de petits coffrets où des animaux d'une vivacité pompéienne s'affrontent[2]. C'est pour l'étude du corps humain la Topographie de Cosmas du VIIIe siècle[3], où les draperies savamment ajustées, l'himation ramassé autour des reins remontant jusqu'à l'épaule laissent transparaître les plis de la cuisse et du genou des personnages. Ce sont les miniatures du psautier Chloudoff[4], vrais chefs-d'œuvre de vérité et d'observation anatomique. Les ombres vertes des visages, la teinte bleue dans les cheveux sont des innovations qu'une quantité d'œuvres nous font déjà connaître ; mentionnons la mosaïque de Sainte-Théodosie, le psautier 139 de Paris[5], le psautier Chloudoff et les homélies de Saint-Grégoire de Nazianze. 510[6].

On a relevé que les homélies de Saint-Grégoire de Nazianze eurent une grande vogue durant les luttes iconoclastes ; les nombreuses copies que l'on rencontre datent de cette époque[7]. Au sujet des homélies 510, on s'est étonné de ne rencontrer qu'une seule fois sous le règne des Macédoniens, tout au début du second âge d'or de l'art byzantin, un artiste préoccupé de l'anatomie du corps humain[8]. Ne faudrait-il pas plutôt dire que la vraie renaissance byzantine, celle qui reprenant les traditions de l'art classique, revient à l'étude de la nature, qui découvre le corps humain sous ses draperies, est préci-

1. Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, 2e éd., p. 365 sqq.
2. *Ibid.*, fig. 178.
3. Millet, *Le Monastère de Daphni*, Paris, 1899, p. 128. Ch. Diehl, *op. cit.*, p. 240 date ce manuscrit du VIIe siècle.
4. Ch. Diehl, *op. cit.*, p. 379-383 ; N. Kondakoff, *op. cit.*, I, p. 167.
5. Th. Schmit, *Panagia Angéloktistos*, dans *Izvestia, R. A. I.* XV (1911), p. 233 ; cf. Ch. Diehl, *op. cit.*, p. 607 sqq.
6. Th. Schmit, *op. cit.*, p. 233 ; Ch. Diehl, *op. cit.*, p. 621 sqq.
7. N. Kondakoff, *Histoire de l'art*, II, p. 57.
8. *Ibid.*, II, p. 29.

sément l'art de l'époque des Iconoclastes et que le terme « Renaissance » appliqué à l'art des Macédoniens et des Commènes est dû au manque de connaissance du mouvement artistique qui l'a précédé.

Mais à côté du classicisme dans les formes, une technique révolutionnaire rompt nettement avec les traditions hiératiques de l'époque Justinienne, et déjà la mosaïque de Sainte-Théodosie laisse prévoir quelles seront les méthodes de ce nouvel art qui tend à s'imposer.

L'analyse iconographique, technique et stylistique de la Koimésis de Kahrié permet d'attribuer cette mosaïque à la fin du VIII^e^ ou au début du IX^e^ siècle. Certaines considérations historiques, qui viennent étayer notre essai de datation, seront exposées ultérieurement.

H. E. Del Medico.

VARIÉTÉ

Contribution à l'histoire de l'art décoratif en Palestine et Syrie.

Ce titre semblera trop modeste pour le livre de Mlle Marguerite van Berchem, *Les mosaïques du Dôme de la Roche à Jérusalem et de la Grande mosquée à Damas*[1]. Bien rarement les résultats d'un admirable labeur scientifique furent présentés avec autant de réserve et de bonne grâce. A en croire Mlle van Berchem, elle aurait tout au plus signalé quelques-uns des problèmes d'histoire de l'art dans le monde méditerranéen, sans le moindre essai de synthèse et seulement pour servir de point de départ aux enquêtes ultérieures.

En réalité, son ouvrage présente la monographie de beaucoup la plus compétente et la plus approfondie sur deux cycles décoratifs presque inaccessibles jusqu'ici, par suite d'excessives susceptibilités religieuses, à l'investigation spécialisée. Les mosaïques de Damas, à peine remarquées naguère par les visiteurs de la Grande mosquée, faisaient assez pitoyable figure depuis l'incendie de 1893 ; elles n'ont acquis leur véritable importance que grâce aux brillantes investigations de M. E. de Lorey libérant de plâtras séculaires des tableaux de *Mille et une Nuits*. Le cycle de la Ṣakhra — ou mosquée d'Omar dans le folk-lore chrétien de Jérusalem — éblouit au contraire tous les visiteurs depuis qu'un libéralisme relatif ouvre un peu moins parcimonieusement les portes du Ḥaram. En 1864, dans une description synthétique éclairée par le dessin et l'aquarelle, M. de Vogüé révéla cet « ensemble unique et d'un grand intérêt au point de vue de l'histoire de l'art »[2]. Une rapide analyse des éléments mis en œuvre et de pénétrantes considérations de style dictèrent une attribution intuitive à une école locale d'artistes « nourris des traditions grecques, mais en même temps animés d'un esprit nouveau » ; dans leur œuvre s'incarnait le souvenir antique de la Grèce et de Rome, toutefois « transformé et comme rajeuni par un souffle venu de l'Orient [3] ».

La voie frayée par M. de Vogüé ne fut guère suivie. Les modernes historiens

---

1. Publié en anglais dans le monumental ouvrage de M. Creswell, *Early Muslim Architecture*, I (Oxford, 1932), et réimprimé à part — avec pagination conservée — sous ce titre : *The Mosaics of the Dome of the Rock at Jerusalem and of the Great Mosque at Damascus*, by Marguerite van Berchem, translated by K. A. C. Creswell. In-folio de 105 p., avec 211 fig. dans le texte — la plupart en similis photogr. ou en dessins très soignés de P. Seylaz d'après des phot. — et 36 pl. hors texte en phototypie. En dépôt à Genève, à la librairie Kundig.

2. De Vogué, *Le Temple de Jérusalem*, p. 87 suiv.

3. De Vogué, *op. laud.* p. 89 et 88. Pour rendre tout son mérite à cette vue géniale, il convient de se remettre en mémoire que l'éminent maître n'avait pas alors à sa disposition les précieuses ressources de la photographie pour enregistrer les détails de composition et de style ; d'autre part, ses considérations sur les mosaïques de la Ṣakhra ne sont qu'un élément assez minime d'une étude archéologique et historique intégrale des monuments anciens et modernes du Ḥaram.

de l'art, ont été maintes fois victimes du mirage d'une création exotique. Suivant la spécialité chère à chaque maître, les mosaïques de la Ṣakhra furent tour à tour proclamées d'origine perse, mésopotamienne, sassanide sur la foi de quelque motif hâtivement isolé de l'ensemble et amplifié par une avalanche de comparaisons aussi stériles qu'érudites. Après un demi-siècle d'errements, un rappel énergique à la méthode préconisée par de Vogüé fut lancé par le très regretté Max van Berchem. Dans les premiers mois de 1914, au cours de son enquête d'épigraphie arabe au Ḥaram eš-šérif, il se trouva devant le problème d'attribution chronologique et d'évolution artistique dans ce vaste cycle décoratif. Limité par les exigences de son propre sujet, il déplorait de ne pouvoir pousser à fond « une exploration minutieuse de la technique et du style », seule capable de fonder un jugement définitif dans la perspective ouverte par de Vogüé. Que de fois l'ai-je entendu, soit dans les galeries de la Ṣakhra, soit dans la bibliothèque de l'École, formuler ce vœu dont je retrouve non sans émotion l'écho dans le livre qu'il ne devait pas voir imprimé : « Il faudrait relever avec soin tous les motifs de cette vaste composition, puis en étudier la technique et le style, en cherchant de nouveaux points de comparaison dans les monuments similaires de l'Orient et de l'Occident[1] ! » Héritière de la méthode scientifique, du sens esthétique et de l'érudition de son père, bien préparée d'autre part à cette tâche par ses travaux antérieurs sur la mosaïque[2], Mlle Marguerite van Berchem vient de réaliser ce vœu ; pour apprécier avec quel succès, il n'est que d'étudier son ouvrage.

Une courte introduction campe le sujet, allégé fort avantageusement aussi de développements bibliographiques souvent d'intérêt médiocre par une revue préliminaire concise des textes arabes et gréco-latins relatifs au double cycle de Jérusalem et de Damas. Soustraites plus ou moins radicalement — il faut le rappeler — aux regards chrétiens dans des édifices musulmans, ces admirables compositions n'occupent qu'une place assez insignifiante dans les sources chrétiennes. Le lecteur peu familiarisé avec la littérature arabe et l'esprit islamique en particulier ne constatera pas sans surprise la pénurie des informations arabes concrètes sur les origines, le caractère et l'histoire de nos mosaïques. Çà et là quelque nom de calife et l'un ou l'autre indice chronologique noyés dans un fatras légendaire, amplifié siècle par siècle, et concernant des réquisitions comminatoires d'artistes et de matériaux à Byzance, le nombre et le poids — également imaginatifs — des charges de mosaïques transportées, ou le montant généreusement évalué des contributions financières. La critique avertie de Mlle v. B. n'est jamais dupe de ces arabesques littéraires, d'où elle sait dégager les rares traits de valeur : telles les indications que les ouvriers furent des Syriens et des Égyptiens, que les monuments décorés de mosaïques n'étaient pas rares en Syrie et qu'un approvisionnement copieux en cubes pour la fabrication du décor projeté fut trouvé dans les villes ruinées de la contrée. C'est au dernier quart du x^e^ siècle seulement qu'apparaîtront, dans l'excellent observateur hiérosolymitain Muqaddasi, quelques détails explicites sur le décor de la Ṣakhra comparé à celui de la Grande mosquée damasquine.

---

1. Max van Berchem, *Matériaux pour un Corpus inscriptionum arabicarum*, II^e^ partie, t. II fasc. 2, p. 242, dans les *Mémoires... de l'Instit. français d'archéologie orientale du Caire*, t. XLIV (1927).

2. On sait que Mlle Marg. v. B., en collaboration avec M. Ét. Clouzot, a publié naguère *Mosaïques chrétiennes du IV^e^ au X^e^ siècle* (Genève et Paris, Morancé, 1924) et qu'elle n'a cessé depuis lors de développer ses investigations sur ce thème.

L'enquête est conclue par une élimination judicieuse de la traditionnelle intervention du *basileus* grec et d'artistes de Byzance dans la création de ces grands cycles décoratifs. Pas plus qu'ils ne sauraient passer pour des œuvres « islamiques », on ne peut les estimer « byzantins » au sens précis du terme ; ils sont l'œuvre d'artistes chrétiens locaux, bien au fait des traditions classiques amalgamées librement à des sources orientales. On hésitera néanmoins peut-être à pousser la détermination plus loin en acceptant la distinction suggérée entre mosaïstes chrétiens « d'origine arabe » et chrétiens melkites « d'origine araméenne »[1]. Par le fait de leur accession plus ou moins récente à la profession chrétienne et de leur initiation esthétique dans les ateliers, les chrétiens *arabes* bénéficiaient sans doute exactement au même titre que les *melkites* des traditions élaborées au cours des siècles de suprématie byzantine et romaine.

Consacré à deux monuments distincts dans le temps et l'espace, le corps de l'ouvrage se divise naturellement en deux parties d'inégale importance mais de traitement identique. Nul ne s'étonnera de voir étudier avec une spéciale ampleur le cycle de la Ṣakhra, de beaucoup le plus vaste, avec sa superficie dépassant mille mètres carrés, et le mieux conservé. Dans un examen d'ensemble Mlle v. B. caractérise d'abord la composition : chef-d'œuvre d'unité dans la féerie luxuriante d'un jardin de paradis. Point de représentation zoomorphe, mais rien non plus de cette géométrie abstraite et froide qui constituera par la suite l'élément essentiel du décor islamique : observation pénétrante qui fournit, si je ne me trompe, la preuve intrinsèque et fondamentale d'une origine chrétienne. Brièvement indiquée déjà par M. de Vogüé, la subordination parfaite de ce décor aux lignes structurales est mise en relief par des observations dérivant d'un sentiment aussi juste des exigences architecturales que des principes mêmes de l'ornementation. Parmi les plus fines de ces observations, je relèverais volontiers celle qui justifie l'opposition entre le décor des galeries inférieures, varié presque à l'infini, et celui du double tambour, succession monotone en apparence de grands vases et de rinceaux inflexiblement symétriques : au lieu de s'arrêter à cette monotonie, d'ailleurs plus superficielle que profonde, on nous fait admirer en cette harmonie discrète le plus ingénieux artifice pour flatter le regard sans le captiver, et rehaussant au contraire ainsi la magnificence et la hardiesse de la coupole. De cette association étroite, il serait peut-être même plus juste de dire de cette compénétration du décor et de l'architecture résulte le vrai caractère artistique du monument ; sans doute faut-il chercher dans cette harmonie le secret de la fascination mystérieuse que la Coupole de la Roche exerce sur les visiteurs même les moins sensibles à quelque émotion d'art. Indiquons dès maintenant aussi que le mérite capital de l'enquête si diligente réalisée par Mlle v. B. sera d'avoir démontré l'entière unité de la composition décorative sous les retouches plus ou moins considérables qui en ont altéré la physionomie originelle.

L'analyse détaillée des motifs ornementaux est sans contredit la plus magistrale partie de cette enquête. Dans cette composition exubérante l'œil profane est attiré partout à la fois, charmé sans cesse, voire même souvent déconcerté par des éléments toujours imprévus, dont il perçoit moins les analogies et la liaison que l'inépuisable variété. Mlle v. B. excelle à discerner les types fondamentaux que le mosaïste a

---

1. Voir p. 164, n. 1. Il est à présumer que cette distinction trop subtile est empruntée, pour ce qu'elle pourrait valoir, à M. Ch. Nomico, pour réagir d'ailleurs contre une théorie trop radicale de ce savant, résumée *(loco laud.)* par Mlle v. B.

mis en œuvre, tantôt avec un saisissant naturalisme, tantôt sous les transformations imaginatives les plus audacieuses. Cette analyse procède habilement du simple au composé. D'abord les motifs naturalistes : acanthe, vigne, rinceaux, supports et hampes, arbres, guirlandes, feuilles, fruits, cornes d'abondance, vases, corbeilles et coupes de fruits, croissant, motifs ailés, joaillerie orientale ; en second lieu les motifs composites réunissant en associations de rêve des éléments disparates, frondaisons constellées de joyaux, astres et fruits, plantes en faisceau pour les adapter mieux aux surfaces à décorer, ; enfin les motifs stylisés, fleurs conventionnelles, palmettes, tresses, bordures diverses, dont le rôle sera de rythmer la composition, de mettre en valeur les sujets et de souligner l'architecture. Pour faciliter l'intelligence des admirables photographies qui reproduisent presque intégralement ce décor, de bons dessins à la plume le présentent isolé suivant ses principales nuances et juxtaposé aux documents similaires propres à éclairer sa filiation, ses attaches avec d'autres écoles d'art et finalement sa date. La perle de ce chapitre est la discussion des « motifs ailés », si souvent déclarés typiques de l'art sassanide qui aurait inspiré toute la composition. Mlle v. B. rend très vraisemblable leur origine florale, et en tout cas fait la preuve qu'ils étaient d'une conception trop ancienne en Orient pour avoir besoin d'être introduits par des influences sassanides dans le répertoire ornemental du VII^e^ siècle en Syrie.

Nulle part mieux que dans l'examen de la technique ne se manifeste la qualité d'une science assez sûre d'elle-même pour se libérer aisément d'emphase et de pédantisme. Et quand sont formulées des excuses sur la nécessité de détailler des modalités de pose, la nature des matériaux, la gamme et le jeu des couleurs, les raffinements de la composition et du modelé, chacun voudra bien plutôt savoir gré d'être guidé de la sorte dans une appréciation motivée du chef-d'œuvre où il n'apercevait que mystère. Tout au plus souhaiterait-on qu'aux somptueuses planches phototypiques s'ajoute au moins une planche en couleurs, où serait concrétisé, par quelques éléments caractéristiques l'indescriptible effet de cette harmonie de tous les tons dans une symphonie en bleu, vert et or.

Reste la détermination chronologique. L'usage s'était établi de scinder en deux phases le cycle de ces mosaïques : à la fin du VII^e^ siècle, sous 'Abd el-Malik, on attribuait le décor des galeries inférieures ; celui du double tambour n'aurait été réalisé qu'au premier quart du XI^e^ siècle, dans la restauration de la coupole effondrée lors du tremblement de terre de l'an 407 = 1016. On a signalé déjà que, sur le témoignage de ses observations techniques minutieuses, Mlle v. B. incline vers une attribution du cycle intégral au VII^e^ siècle. Décompte fait des reprises, le plus souvent malhabiles, sur lesquelles aucune hésitation n'est possible, elle a l'impression d'une œuvre cohérente, conçue par un cerveau génial et réalisée suivant des principes uniformes, en dépit des nuances inhérentes à la multiplicité des ouvriers de compétence inégale qui durent nécessairement y collaborer. Cette impression devrait être estimée décisive si l'enquête fondamentale d'où elle résulte avait pu s'étendre sans lacune de la base au faîte de l'édifice. Il faut déplorer qu'elle ait été compliquée dans les parties hautes par un mauvais vouloir inexcusable[1] ; mais

1. Rien n'est plus délicatement voilé que l'indication des difficultés d'où résulta l'interruption d'une tâche entravée dès le début. Malgré les autorisations libéralement octroyées par les autorités officielles dont la mosquée dépend, je puis, hélas ! attester que l'hostilité sournoise et mesquine de fonctionnaires subalternes, paralysa finalement les recherches au point d'en rendre la continuation périlleuse.

la conclusion suggérée n'en conserve pas moins un caractère scientifique précis.

Le cycle damasquin n'est postérieur à celui de Jérusalem que d'une quinzaine d'années, ayant été créé par la munificence d'el-Walid, fils d'ʿAbd el-Malik. On y retrouve presque trait pour trait les mêmes caractères techniques d'exécution, mais au service d'un style tout autre, qui résulte d'une inspiration naturaliste singulièrement plus profonde. Le mosaïste de Jérusalem, strictement décorateur, cherchait surtout dans la Nature des éléments à effet pour les manipuler au gré de son imagination ; celui de Damas, plus peintre que décorateur, empruntait à la Nature luxuriante étalée sous ses yeux au long du Barâda des tableaux pittoresques et mouvementés, que sa fantaisie saurait rendre encore plus idylliques en les transposant sur les parois de son monument. Cette peinture en mosaïque n'a, certes, pas la souplesse et la vérité des fresques de Pompéï ou de Boscoreale, ni même la virtuosité impressionniste de maint paysage en des mosaïques romaines ; elle est touffue, naïve, capricieuse, insouciante de toute perspective ; aux thèmes classiques dont les palais impériaux de Damas et l'urbanisme très développé des grandes cités syriennes lui fournissaient les modèles, sont amalgamées les formes chères à l'Orient : dômes et coupolettes, loggias enguirlandées de feuillages, kiosques propices au kief que berce le chant d'un jet d'eau, chalets aux toits recroquevillés qui se donnent des airs de pagodes chinoises. Et ces tableaux sont frais, lumineux, vivants, d'un naturalisme saisissant au point que le bon Muqaddasi pouvait se persuader d'avoir sous les yeux l'image authentique de toutes les espèces d'arbres connues et de chacune des villes fameuses de son temps. Pour une fois l'hyperbole littéraire orientale ne dépassait pas trop la mesure. Le coup d'œil scientifique de Mlle v. B. sait diagnostiquer les arbres — tous ceux qui font encore l'orgueil des jardins de Damas ! — et si les « villes » ne comportent aucune étiquette géographiques, elles n'en ont pas moins emprunté toutes leurs architectures aux agglomérations de la contrée.

Le cycle est malheureusement plein de lacunes : motif nouveau d'attacher plus de prix à ce qui subsiste et à la monographie qui en fait ressortir l'exceptionnelle importance pour l'histoire de l'art en Orient. Aussi bien, et malgré qu'il s'agisse de deux compositions ornementales créées au profit des premiers califes omayyades, pour donner un caractère de féerie à deux sanctuaires archaïques de l'Islam, ne saurait-il être question d'en faire honneur à un art islamique, en ce temps-là complètement encore inexistant. Comme celles de la Grande mosquée de Damas les mosaïques de la Ṣakhra relèvent intégralement de l'art chrétien : Mlle v. B. le rappelle avec une juste fermeté dans la conclusion de son beau livre. Mais l'intérêt très particulier de ces monuments, où le double courant esthétique oriental et gréco-romain se mêle avec intimité pour produire un art très individualisé, consiste essentiellement dans l'attestation qu'aux confins du VII^e^ et du VIII^e^ siècle, époque où, partout ailleurs, la tradition classique agonisait dans une stylisation monotone et défigurée, sa vitalité demeurait aussi intense que féconde à travers la Syrie-Palestine. Heureux de penser sur ce point entièrement à l'unisson de Mlle v. B., j'hésite à partager sa conviction sur l'autonomie de cette école syrienne de mosaïstes qui aurait « évolué indépendamment de Byzance[1] ». Je ne crois guère, pour ma part,

1. P. 227 : Cette « puissante école » d'art syrien *developed and evolved independently of Byzantium* ». C'est moi qui souligne. La référence à « l'architecture syrienne déclarée « quite distinct from Byzantine architecture » *(loco laud.)*, donne lieu de penser que Mlle v. B. envisage l'architecture dans la perspective trop spéculative

à de telles cloisons étanches et le développement artistique me paraît de moins en moins s'être accompli par une série d'écoles radicalement autonomes, successives ou juxtaposées. Que le mosaïste génial à qui nous devons chacun des cycles de Jérusalem et de Damas n'ait pas été mandé de Byzance, ni les ouvriers spécialisés qui furent ses interprètes, j'en suis très persuadé : le Salamanios — nous dirions volontiers *Salmân* — qui décorait somptueusement le sol d'une église à *Mâdabā* dans la seconde moitié du VI^e^ siècle et l'Antonis Galoga son émule du VIII^e^ siècle à *Bettir*[1] authentiquent suffisamment l'école indigène. Toutefois la migration des idées et des thèmes esthétiques peut s'effectuer sans aucune transplantation d'artistes. C'est apparemment d'ailleurs la vraie pensée de Mlle v. B. elle-même ; car elle modifie la formule citée plus haut par ce jugement final auquel j'applaudis sans réserve : « La décoration de la Grande mosquée à Damas, comme celle de la coupole de la Roche, est une production locale, un chef-d'œuvre de l'art syrien : conclusion qui n'exclut pas une assistance venue du dehors[2]. » L'ouvrage splendide où l'on en trouvera la démonstration peut bien incorporer ici ou là quelque suggestion étrangère, il n'en est pas moins le témoignage très personnel de la science, du jugement et du goût de Mlle M. v. B. On en voudrait pouvoir espérer bientôt une édition française plus accessible à tous.

Jérusalem, décembre 1932.

L. H. VINCENT, O. P.

---

et rigide chère à M. Creswell en cette même publication. De même l'avons-nous vue ci-dessus trop impressionnée par la théorie de M. Ch. Nomico sur l'origine strictement syrienne et le nationalisme outrancier des mosaïstes qui travaillèrent pour ʿAbd el-Malik et el-Walid. Il n'est, me semble-t-il, guère scientifique de transposer d'une douzaine de siècles un état d'esprit contemporain, où les réactions politiques et religieuses sont beaucoup plus prépondérantes que toute considération esthétique. Du moins Mlle v. B. s'est-elle mise en garde judicieusement contre le paradoxe de M. Nomico niant que « les Byzantins aient jamais dépêché un seul artiste de Constantinople dans les territoires arabes » (cité p. 164, n. 1).

1. Voir *Revue biblique*, 1902, p. 599 ; 1910, p. 257 suiv. et pl. II, 1. Cf. THOMSEN, *Byzantinische Zeitschrift*, XXX, 1929, p. 597 suiv. ; VINCENT-ABEL, *Emmaüs*, p. 200, n. 7.

2. P. 251, presque aux dernières lignes de l'ouvrage.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

JOSEPH REPLAT (1861-1933).

Bien qu'il ait signé peu de publications[1], nous ne laisserons pas partir sans quelques mots d'adieu un homme qui fut un des bons serviteurs de la science française. J. Replat a vécu isolé ; il n'était pas marié, on ne lui connaissait aucune famille, aucun parent. L'École d'Athènes, où il trouva des amis qui lui témoignaient de l'affection et de la reconnaissance, devint le foyer auquel il fut heureux de se rattacher.

Joseph Replat est né le 3 septembre 1861, à Chambéry. Nous ne savons pas dans quelles conditions se fit son éducation ni à quelle date il fut envoyé en Grèce comme ingénieur de la Société des Routes du Péloponèse.

A partir de l'année 1901 nous le trouvons mêlé aux travaux de l'École d'Athènes soit comme directeur technique des chantiers de fouilles, soit comme topographe et comme architecte. C'est sans doute Th. Homolle qui, en quête de collaborateurs pour publier ses grandes fouilles de Delphes, sut démêler en lui les qualités propres à en faire un très utile conseiller pour la reconstitution des édifices découverts. Ce qui est sûr, c'est qu'il fut choisi pour remonter, pierre par pierre, le Trésor d'Athènes, après que la municipalité grecque eut décidé de prendre à sa charge cette réédification. M. Perdrizet écrit en 1904 : « M. Replat, le consciencieux et sagace architecte de la reconstruction du Trésor d'Athènes, a déjà monté l'édifice jusqu'à la frise[2]. »

Pour le travail considérable qu'il accomplit sur les chantiers de Delphes nous avons aussi le témoignage de celui qui l'eut pour collaborateur pendant plusieurs années, M. Émile Bourguet[3] :

« L'homme qui a reconstruit le Trésor d'Athènes est aussi celui qui a de toutes les pierres de Delphes la connaissance la plus sûre et le souvenir le plus précis. Aussi a-t-il renouvelé l'aspect que l'on devra désormais donner à tant de monuments du sanctuaire ; le premier, il a retrouvé le portique de la base lacédémonienne, le classement des piédestaux à l'hémicycle des Rois, la distinction et la recomposition de deux autres offrandes argiennes, les bases à deux colonnes et tant d'autres encore qu'il faudrait parcourir le *téménos* entier pour y montrer partout la

1. Il y a quatre articles de lui dans le *Bull. corresp. hellénique ;* l'un, XLIV, 1920, p. 328 sqq., sur la restauration de l'Autel de Chios, à Delphes ; l'autre, XLVI, 1922, p. 435 sqq. sur le pseudo « ordre intérieur » du grand temple d'Apollon à Delphes ; le troisième (avec Ch. Picard), XLVIII, 1924, p. 217 sqq., sur diverses questions de topographie délienne (emplacement de l'Apollon colossal des Naxiens, fouilles du *Sèma* des Vierges hyperboréennes). — Une dernière étude a paru en 1927 : *B. C. H.*, LI, p. 401 sqq. (sur le tracé du théâtre de Délos, avec Y. Béquignon). [Note de M. Ch. Picard.]

2. *Bull. corr. hell.*, 1904, p. 334.

3. Tome IV des *Fouilles de Delphes. Épigraphie*, fascicule 1 (1929), p. III et IV.

preuve des découvertes fécondes qui ont été la vraie récompense de son labeur. Qu'il reçoive, de ceux qu'il a obligés, sans se lasser, l'assurance d'une gratitude émue...[1] »

J'évoquerai encore les souvenirs de M. Ch. Picard, ancien directeur de l'École, qui a bien voulu me remettre une note sur les travaux de J. Replat :

« J'avais, comme tous les « Athéniens », bénéficié sur les chantiers de Delphes et de Délos de la riche et sûre expérience de J. Replat, jusqu'en 1914. En quelle publication topographique et architecturale de l'École française ne trouverait-on pas, de 1900 à la date actuelle, la trace, plus ou moins reconnue, de ses conseils, de ses efforts ?

En 1919, la guerre — où il fit plus d'une fois acte de bon Français, aux côtés de G. Fougères — n'avait pas diminué son ardeur à la besogne et, de 1919 à 1925, il a même élargi son action, en travaillant non seulement à Delphes et à Délos (son chantier préféré), mais, selon ma demande amicalement accueillie, sur les sites archéologiques les plus lointains et les plus difficiles, que nous essayions, sans crédits, de réserver a la France. On ne voudra pas oublier que J. Replat a fait en 1913 de grands travaux à Aphrodisias en Carie, et qu'il a dressé là des plans inédits (Sanctuaire d'Aphrodite, Thermes) dont l'École reste propriétaire. Je le décidai à venir travailler à Thasos, où il a remonté le Colosse de l'Acropole, étudié le théâtre (1921), dressé cette année-là et les suivantes — au prix d'efforts pénibles dont j'ai été témoin — le seul levé dont nous disposions pour l'ensemble des ruines : c'est celui, complété sur quelques points, qui a été publié en 1928 (*B. C. H.*, LII, hors-texte à la p. 493), sans nom d'auteur. Il fit aussi, au début des fouilles suédoises d'Asiné, et par entente avec nous, le premier levé topographique des ruines, dont l'exploration avait été concédée à la Mission Persson-Frödin. Il a étudié l'ordre intérieur de l'Héraion d'Olympie et celui du temple de Zeus à Stratos. Mais ce qu'il faudrait pouvoir noter, c'est le détail de toutes les découvertes, certaines de premier ordre, que la science française doit à ce collaborateur voué à l'anonymat, sur les chantiers de Delphes et de Délos, où il passait des mois entiers sans avoir jamais à répéter le : *diem perdidi*. Aux indications données ci-dessus pour Delphes, j'ajouterai qu'à Délos, il a établi notre seul plan général des ruines (P. Roussel, *Délos colonie athénienne*, 1916, carte), avec, en outre, de multiples détails à plus grande échelle, injustement attribués d'ordinaire aux *dessinateurs* qui les ont recopiés « à l'effet ». Pas un coin du vaste sanctuaire et de ses annexes, où il n'ait fait des ajustements ingénieux de pierres antiques, de grandes restaurations (tous les édifices jusqu'ici remontés à Délos et Delphes l'ont été par lui). On lui doit tout particulièrement la localisation du lac supérieur de l'Inopos, dont il découvrit le mur courbe ; maints travaux au Cynthe, au Cabirion, aux sanctuaires égyptiens et syriens, au théâtre ; la première découverte de la Maison des masques, d'importants travaux à l'Artémision, à Phourni, au Port, dans la région des établissements palestriques (où il exhuma en 1925 le temple dit du Bastion, et plusieurs autres en direction du gymnase), à l'Établissement des Poseidoniastes, etc. Peu de serviteurs de la science française ont fait autant, et plus modestement, voire pour si peu d'argent ou d'honneurs ; on relève volontiers les erreurs inévitables qu'il devait çà et là commettre, en présence d'une si lourde tâche. Il ne faudrait pas, du moins, ne voir que cela... »

1. Voir aussi le livre de M. Bourguet, *Les Ruines de Delphes*, 1914, p. 102 à 106.

Ajoutons aussi qu'au cours d'une mission faite avec M. G. Millet (1918 et 1919), J. Replat a relevé les plans des monastères de l'Athos.

Un si grand labeur, une si belle œuvre méritaient assurément quelque haut témoignage d'estime. C'est un grand chagrin pour nous que de dire quelle fut sa récompense. Pendant plus de vingt ans, les directeurs qui se sont succédé à Athènes ont demandé qu'on attachât officiellement J. Replat à l'École comme architecte, avec un traitement et des droits à la retraite. Ce n'était pas seulement l'intérêt de l'homme lui-même : c'était aussi celui de l'École à laquelle une telle organisation était devenue indispensable pour ses fouilles ; plusieurs écoles étrangères bénéficiaient déjà d'une mesure semblable. Malheureusement, en France, les possibilités financières ne le permirent pas, si bien que parvenu à la vieillesse, menacé d'une maladie des yeux, ayant de la peine à voyager et à travailler au grand soleil, le serviteur fidèle se vit acculé à une situation sans issue. Tel fut son désespoir que s'exagérant encore son malheur — car il eût été sûr de trouver près de lui des appuis — en 1928 il voulut attenter à ses jours et ne réussit qu'à se blesser grièvement. Alors, en haut lieu, on commença à s'émouvoir. Grâce à la bienveillante intervention de M. Philippe Berthelot qui ne resta pas indifférent à ce drame intime, Replat fut décoré de la Légion d'honneur (26 juillet 1928) et nous savons que cette marque officielle d'intérêt eut pour effet immédiat de le rasséréner et de lui rendre le calme.

Mais ce n'était plus qu'une épave. Ramené en France, il fut hospitalisé dans une maison de retraite près de Marseille, à Saint-Barthélemy, où il vient de mourir (3 mars 1933). Sa vie, dans son abnégation émouvante, ajoute son nom à la liste encore nombreuse de ceux qui songent au bien public plus qu'à eux-mêmes.

E. Pottier.

L'outillage lithique de Willendorf (Autriche).

Si les deux statuettes de femme, découvertes à Willendorf II (tuilerie Ebner) ont été souvent publiées, il n'en a pas été de même du matériel lithique recueilli dans les deux gisements de la célèbre station. A Willendorf I (tuilerie Gros(en)-steiner), la couche archéologique s'étend sur une épaisseur de plus de 4 mètres et a fourni un nombre considérable d'instruments. Malheureusement les circonstances de la découverte ne permettent pas toujours de faire le départ entre les objets appartenant à l'un ou à l'autre gisement. L'outillage qui appartient à l'Aurignacien supérieur comprend de gros éclats utilisés, des lames, des grattoirs carénés, des grattoirs-lames, des racloirs ovales, des perçoirs, des burins médians, busqués ou latéraux et des outils intermédiaires entre le burin proprement dit et la lame (R. Pittioni, *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, LXII, 1932, pp. 348 et suiv.)

R. L.

La grotte des Chevaux, à La Bastide.

La liste des grottes ornées pyrénéennes vient de s'enrichir d'une nouvelle unité, la *grotte des Chevaux*, près de La Bastide, aux confins des départements de la Haute-Garonne et des Hautes-Pyrénées. Dans une petite salle allongée en cul-de-sac, sur la voûte basse, M. Norbert Casteret a découvert une gravure de Lion des cavernes rugissant. Les parois et le plafond sont couverts de frises gravées où dominent des images de Chevaux au corps trapu, à la tête courte et épaisse, la crinière hérissée en brosse, la queue longue. Au centre de la principale

des frises, dans un renfoncement de la paroi apparaît une tête d'homme masqué. Une autre gravure représente un homme nu, également masqué, le corps penché, les genoux fléchis dans l'attitude du fameux Sorcier de la grotte des Trois-Frères (Ariège) Sur des blocs isolés, ou sur les parois sont encore figurés des Rennes des Bisons, des Ours, des Félins, des Bouquetins, un Sanglier et une Oie. A 200 m. de l'entrée, sur un énorme rocher détaché de la voûte, on distingue une figure de très grand Cheval gravé, rehaussée de rouge et de noir. C'est la seule peinture découverte dans la grotte.

Au fond de la caverne, à 400 mètres de l'entrée, M. Casteret a découvert, à l'intérieur de deux cercles de pierre tangents, dressés sur une banquette terreuse, des charbons et des ossements calcinés, des pointes de sagaies en bois de Renne et des plaquettes de calcaire gravées de figures de Chevaux, Rennes, Bisons, Mammouths et d'une tête d'Ours. Toutes ces plaquettes reposaient la face ornée tournée vers le sol. (*L'Illustration*, 17 septembre 1932.)

R. L.

La statuette mésolithique d'Oumm-ez-Zoueitina (Palestine).

Dans *L'Anthropologie* (XLII, 1932, pp. 546-547), M. R. Neuville publie une statuette de calcaire gris représentant un petit ruminant accroupi, découverte dans un dépôt natoufien inférieur (Mésolithique ancien) de la grotte d'Oumm-ez-Zoueitina, dans l'ouadi Djihar. L'animal, plutôt une Gazelle ou un Cervidé qu'un Bouquetin, était représenté, la tête, aujourd'hui disparue, allongée en avant et inclinée vers le bas, les pattes repliées sous le corps. L'élégance et la précision du travail ne sont pas sans rappeler les sculptures sur pierre tendre du Magdalénien inférieur pyrénéen. Dans les séries palestiniennes, la pièce se rattache au groupe de sculptures sur os contemporaines de Mougharet-el-Ouad et de Mougharet-el-Kebarah. Les unes et les autres de ces représentations, découvertes exclusivement dans les niveaux du Natoufien inférieur, témoignent d'une période particulièrement féconde au point de vue de l'art vers la fin des temps paléolithiques.

R. L.

Les mines de silex de Krzemionki (Pologne).

Au début du quatrième millénaire avant notre ère, les calcaires de Krzemionki étaient l'objet d'une exploitation intensive pour les bancs de silex rubanés qu'ils renferment. On connaît déjà la présence de plusieurs centaines de puits d'extraction dont l'existence est signalée à la surface du sol par des amoncellements de débris correspondant aux diverses époques de l'exploitation et qui donnent à toute cette région un aspect très particulier. Sur le même territoire, on a également découvert les vestiges de très nombreux ateliers de fabrication de percuteurs et surtout de haches. Celles-ci étaient exportées à travers la Pologne, la Lithuanie, la Tchécoslovaquie et la Prusse. Il est à remarquer, par contre, que tous les pics utilisés par les mineurs sont en quartzite, roche qui manque dans la région. L'organisation des mines et des ateliers de taille avait atteint un extraordinaire développement et une véritable spécialisation industrielle. (*Bulletin archéologique polonais*, XI, 1932, pp. 62-60.)

R. L.

La civilisation du vase campaniforme et la Basse-Autriche.

La civilisation du vase campaniforme s'est répandue dans la Basse-Autriche méridionale et le Burgenland à travers la Hongrie. La route suivie est jalonnée depuis la Moravie par les trouvailles hongroises de Tököly, Domsöd au sud de Buda et de Szenthes sur la Theiss. Mais jusqu'à ces derniers temps on ne possédait aucune découverte pour la Basse-Autriche septentrionale. M. F. Hautmann vient d'attirer l'attention (*Mitteil. d. anthropol. Gesellschaft in Wien*, LXII, 1932, pp. 366-370) sur deux campaniformes, encore inédits, bien que découverts depuis longtemps. Le premier provient de Lichtenwörth (cercle de Wiener-Neustadt), le second de Sigless, et l'un et l'autre ont été recueillis sur le chemin qui conduit directement aux groupes si importants de Moravie et de Bohême. Il est à remarquer encore que dans ces régions du nord-ouest le campaniforme est accompagné d'une céramique à décor cordé qui ne peut être rattachée ni au groupe badois, ni à celui de Wieseburg.

R. L.

La civilisation du vase campaniforme et la Pologne.

Les découvertes faites dans les tombes de Zlota et de Beradz par M. J. Zurowski (*Bulletin archéologique polonais*, XI, 1932, pp. 117-168) permettent de reculer jusque dans la haute vallée de l'Oder les limites de la civilisation du vase campaniforme dont les frontières étaient jusque-là délimitées par le cours supérieur de l'Oder, celui du Danube aux environs de Buda-Pesth et la vallée de la Theiss. Les mobiliers funéraires, très homogènes, comprennent non seulement des campaniformes, mais aussi des boutons d'os à perforations en V, des brassards d'archers en schiste, semblables à ceux recueillis dans les tombes à campaniformes de la péninsule ibérique. Tous ces objets sont étrangers aux civilisations contemporaines polonaises et témoignent de l'arrivée de nouveaux éléments ethniques, apportant avec eux l'usage de la métallurgie du cuivre et le rite de l'incinération. C'est sans doute par la Moravie, la vieille route déjà suivie par les propagateurs de la céramique rubanée néolithique, que pénétrèrent las archers de la civilisation du campaniforme.

R. L.

Les fouilles de l'Institut d'Archéologie tchécoslovaque (1929-1930).

Le quartier de Prague-Střešovice est particulièrement riche en vestiges préhistoriques : fonds de cabanes des civilisations à céramique du type de Jordansmühl, tombeaux à campaniformes et à poteries à impressions de cordelettes ; nécropole avec vases du type de Bylany qui contient à la fois des inhumations et des incinérations. Les squelettes étaient étendus sur le dos et les vases funéraires disposés les plus grands dans l'angle nord-est, les plats le long de la paroi orientale et les poteries de plus petites dimensions le long de la paroi septentrionale. On constate la même disposition des mobiliers funéraires dans les tombes à incinération. Le métal est rare : une épée, des mors et des couteaux de fer ; des boutons, des bracelets et deux fibules de bronze. La céramique est abondante et comprend des grands plats, des tasses à anses surélevées du type de Bylany. L'ensemble de la nécropole appartient au Hallstatt de la chronologie de Reinecke (J. Bohm, *La nécropole à céramique du type de Bylany à Praha-Střešovice*). Au nord-ouest de Mušov, en Moravie, M. A. Gniers a exploré au confluent du Svratka et du Jihlavka, les ruines d'une station romaine à plan carré, orientée suivant les quatre points

cardinaux, qu'entoure un épais mur de défense. A l'origine, le centre était occupé par une maison à deux pièces chauffées qui bientôt fut agrandie et à laquelle de petits thermes furent ajoutés. L'établissement fut bâti par les soins de la *X legio Gemina*, sans doute à l'époque de Marc-Aurèle, au voisinage d'une colonie barbare dont les ruines ont été reconnues près de là. M. Gniers a également fouillé le *castellum* romain de Stpava, sur le versant méridional de la colline Novà Hora qui fut occupé par la *X legio Gemina*, la *XIII Gemina* et la *XV Apollinaris*. Le camp était alimenté en eau par un aqueduc. La céramique locale recueillie remonte au Ier siècle de notre ère ; mais la poterie sigillée appartient seulement au IIe siècle. D'après les briques légionnaires, on peut placer la fondation du *castellum* au cours du premier tiers du IIe siècle après J.-C. R. L.

Le village néolithique de Cologne-Lindental.

Les résultats de l'exploration entreprise par le Wallraf-Richartz Museum (*Germania*, XV, 1931, pp. 49, 65, 244 ; XVI, 1932, p. 97) dans un village néolithique appartenant à la civilisation de la céramique rubannée sont particulièrement importants au point de vue de l'histoire de l'habitation à cette époque. L'agglomération, située aux flancs de la vallée du *Frechner Bach*, est entourée de deux fossés d'âge différent. La plus ancienne bourgade était défendue par un fossé étroit et profond surmonté sans doute d'une palissade. A sa place, on établit ensuite un fossé beaucoup plus important de près de 5 mètres de large sur le tracé duquel 3 portes ont été reconnues. Celle de l'ouest, seule, est bien conservée. Une palissade la flanque en avant et une sorte de chaussée en terre permet de franchir le fossé. Quant à l'agglomération, elle est elle-même divisée en deux parties, séparées par un fossé intérieur limitant le quartier des habitations de celui réservé aux troupeaux. La tranchée a été encore utilisée pour recueillir les eaux de pluie et les déverser dans un réservoir, sorte d'étang artificiel situé plus au nord.

Les habitations sont plus nombreuses dans la partie méridionale du village. Elles sont le plus souvent à plan circulaire ovale ou reiniforme *(Nierenförmig)* et faites d'un complexe de petites huttes qui caractérisent les établissements de la céramique rubanée. Quelques constructions à plan rectangulaire dont le plancher était supporté par des piliers l'isolant du sol ont servi de greniers pour la conservation des grains.

Les fonds de cabanes ont donné des poteries courantes de fabrication grossière et d'autres, plus fines, de couleur sombre, ornées d'incisions, appartenant aux séries de la céramique rubannée et qui, pour la plupart se rattachent aux groupes de *Rössen* ou d'*Hinkelstein*. Cependant un petit groupe de vases, au décor légèrement incisé, où le triangle joue un rôle prépondérant, pourrait être rapproché de quelques-uns des vases découverts au Fort-Harrouard (Abbé Philippe, *Cinq années de fouilles au Fort-Harrouard*, fig. 11, 12 et pl. XXV). L'outillage de pierre assez rare a fourni des instruments agricoles, socs de charrues, meules à broyer le grain, qui, rapprochés des ossements d'animaux appartenant tous aux espèces domestiques, témoignent des occupations agricoles de ces populations.

La station de Cologne-Lindental montre un village bien organisé avec ses greniers, ses parcs à bestiaux, ses habitations, enfermés dans une enceinte. C'est à la fois le centre économique et la forteresse, refuge des populations vivant aux environs, dispersées dans les fermes isolées dont quelques vestiges ont été déjà reconnus. R. L.

Tombeaux énéolithiques près de Sézanne.

Une découverte de sépultures préhistoriques vient d'être faite sur le territoire de Villeneuve-Saint-Vistre, petite commune du canton de Sézanne. En fauchant un champ de blé, sur une éminence proche des territoires de Barbonne et de Queudes, un cultivateur, M. Rosay, avait été surpris de voir le sol s'affaisser sous les pas de ses chevaux tandis qu'une cavité d'une trentaine de centimètres de diamètre se dessinait dans le sol.

Ces jours derniers, des chasseurs eurent l'idée d'agrandir l'excavation et ils trouvèrent dans le trou des débris de squelettes. M. Roland, un habitant de Villenard, connu pour ses recherches archéologiques, fut prévenu et, accompagné de son gendre, M. Hue, secrétaire de la Société archéologique de la Marne, il pratiqua des fouilles.

Un couloir fut découvert, descendant en pente douce jusqu'à une dalle verticale, placée à près de 2 mètres sous terre et fermant une ouverture de 0 m. 80 de hauteur sur 0 m. 50 de largeur. Cette dalle descellée, on découvrit une grotte sépulcrale de 4 mètres de longueur, 1 m. 80 de largeur et 1 m. 30 de hauteur, sans aucun angle droit. Sur le fond, contre les parois, étaient allongés des squelettes et 28 crânes d'hommes, de femmes et d'enfants furent comptés.

Le mobilier funéraire était peu important, on recueillit cependant 6 flèches à pointe de silex et tranchant transversal, 3 couteaux en silex, d'une longueur de 15, 12 et 10 ⅏ et d'une largeur de 3 à 4 ⅏, puis une gaine de hache en corne de cerf percée d'un large trou ovale.

On constata que le couloir donnant accès à la chambre avait été rebouché avec un mélange de craie chauffée et de cendres constituant un ciment très résistant. L'absence d'autre grotte fit présumer que le sépulcre est antérieur à ceux qui ont été découverts dans la vallée du Petit-Morin.

La grotte est au haut d'un coteau, à 200 mètres d'une source donnant naissance à un ru qui traverse plus loin les marais de Villevotte pour aller se jeter dans le ruisseau de Choisel.

On pense que les sépultures proviennent d'une tribu, vivant il y a 5.000 à 6.000 ans dans des habitations sur pilotis bâties au milieu d'un étang disparu mais dont les vestiges sont apparents dans les bas-fonds.

Des cultivateurs du village ont trouvé près de cet endroit des morceaux de bijoux gaulois et une voie romaine allant sans doute de Châlons-sur-Marne à Provins, passant à proximité. L'endroit peut donc encore révéler des curiosités archéologiques.

Les spécimens des squelettes ont été envoyés au laboratoire d'anthropologie préhistorique qui les examinera et établira leur origine d'une façon certaine. (*Le Temps*, 22 sept. 1932.)

X.

Fouilles de M. Z. Le Rouzic dans le département du Morbihan.

Grâce à la subvention qui lui est accordée par la Direction générale des Beaux-Arts, M. Z. Le Rouzic a pu poursuivre en 1932 d'importants travaux de restauration et de consolidation dans les deux menhirs et les deux dolmens de Clos-Pernel, la chambre dolménique de Mané-Erhouah-tihir, les dolmens de Kergo. Il a également entrepris des fouilles systématiques à Croh-Collé, Kerné et Kermarie.

Les retranchements de Croh-Collé sont situés sur la côte Sauvage, dans la

presqu'île de Quiberon, à l'ouest du village de Kervihan. Le talus en demi-lune, qui ferme l'accès de la pointe de Croh-Collé, est constitué par deux murs de gros blocs dressés, séparés par un remplissage interne de terre glaise, épais de 3 à 5 mètres. A 7 mètres à l'est de l'entrée, le long de la paroi intérieure de l'enceinte, ont été découverts deux fonds de cabanes, sortes de cuvettes oblongues, creusées dans le roc et délimités par une suite de blocs posés à plat. Le centre de l'excavation était occupé par un foyer fait de 3 pierres placées de champ. Dans la terre brûlée qui les entoure on a recueilli des armes de silex, pointes de flèche à pédoncule et à ailerons, fragments de poignards, outils de silex, et nombreux débris de poterie grossière et mal cuite ; l'un d'eux a également fourni un conglomérat de grains de blé fortement calcinés et une fusaïole.

Contre la muraille, à l'ouest, à l'intérieur de l'enceinte, est adossée une masse de terre argileuse et les blocs de calage d'un menhir qui autrefois surmontait cette partie du rempart. Sur un lit de galets inscrutés dans l'argile s'étend sur une épaisseur de 15 ⅝ une couche d'ossements et de débris de poterie, parfois décorés d'incisions. Au centre du talus, au point même où le mur intérieur forme une sorte de retrait, M. Le Rouzic a découvert une chambre dolménique qu'il a restaurée. Il n'est pas douteux que la partie nord-est du talus qui est la plus large et la plus élevée, ne recouvre d'autres monuments qu'il serait intéressant de mettre au jour pour compléter le plan de ce village fortifié de la fin du néolithique.

A Kerne, commune de Quiberon, la continuation des fouilles dans l'établissement gaulois a amené la découverte de trois nouveaux squelettes, étendus les uns à côté des autres, au voisinage de tessons de poterie et de rebuts de cuisine appartenant à La Tène III. Dans la commune de Lerant, une sépulture circulaire construite en plaques de schiste reposant sur un soubassement en granulite, renfermait un grand foyer circulaire et deux fosses creusées dans la glaise du sous-sol remplies d'ossements incinérés et de charbons de bois, parmi lesquels on a recueilli les fragments de quatre vases, un anneau de bronze et une bague en fer. A l'extérieur de la sépulture ont été mis au jour onze vases intacts en terre brune lustrée, remplis d'os incinérés et recouverts de plaquettes de schiste. Ces tombes rares en Bretagne appartiennent au Hallstattien final.

Enfin, grâce à M. Le Rouzic, la municipalité de Carnac a renoncé à l'aliénation de la partie des dunes qui recouvrent les ruines de bains romains de Kermarie, non loin de la fontaine de la plage de Légénèse. Ces constructions avaient été mises au jour par le raz-de-marée du 1er janvier 1877, puis recouvertes à nouveau par les sables. M. Le Rouzic les a déblayées entièrement et restaurées. Il s'agit d'un petit établissement thermal privé comprenant des salles chaudes et froides, dont l'une a donné des fragments de mosaïque à décor géométrique. Les monnaies découvertes montrent que les bains ont été utilisés depuis la dynastie des Sévères jusque dans le premier tiers du IVe siècle de notre ère. Dans le voisinage on avait autrefois reconnu l'existence d'un four de potier qui a été par la suite complètement détruit.

R. L.

Les fouilles du Fort-Harrouard (Eure-et-Loir) en 1932.

La campagne de fouilles, dirigée par M. l'abbé Philippe, est la continuation des déblaiements entrepris depuis plusieurs années dans la partie centrale de la station. Le niveau archéologique, dont l'épaisseur varie entre 0 m. 50 et 0 m. 60, est constitué par les dépôts très abondants des deux premières périodes de l'âge

du Bronze et, dans la partie supérieure, par ceux, plus clairsemés, de l'époque de La Tène. Les vestiges néolithiques, plus rares encore, ne se retrouvent qu'au fond des cuvettes naturelles creusées dans le soul-sol, et, en surface, apparaissent quelques traces, bouleversées par le passage de la charrue, d'un habitat romain de basse époque (céramique à la roulette).

Dans cette partie du Fort-Harrouard, la densité du peuplement est sensiblement inférieure à celle de la périphérie, au voisinage du rempart. Les maisons sont aussi mieux conservées et la campagne de 1932 a pu préciser les formes générales de l'habitation aux âges du bronze et du fer. A quelque période qu'elles appartiennent, elles sont toujours constituées par des fosses creusées dans le gravier, rondes ou ovales au bronze, carrées ou rectangulaires à La Tène.

Les maisons de l'âge du bronze sont les plus nombreuses : foyers isolés ou placés au fond d'une excavation, ou bien encore grandes fosses sans foyers. Moins rapprochées les unes des autres qu'en d'autres points de la station elles sont aussi mieux conservées. Quelques-unes ont été à plusieurs reprises construites sur un même emplacement, parfois même une nouvelle maison vient recouvrir une ancienne fosse abandonnée depuis longtemps.

Le grand intérêt des fouilles de cette année a été la découverte d'un certain nombre d'excavations dans lesquelles M. l'abbé Philippe a pu reconnaître des silos à grains, des magasins de potiers et des ateliers de fondeurs.

Les premiers sont caractérisés par des formes assez étroites dont le fond est couvert de blocs de céréales carbonisées, blé ou millet. L'un d'eux (n° 545) contenait une grande quantité de tessons de vases et de céréales ainsi qu'un fragment de planche de chêne poli sur chaque face. Les magasins de potiers renferment, emboîtés les uns dans les autres, de 12 à 33 grands vases décorés ou non. Le motif se répète sur chaque pièce et les poteries, écrasées par la chute des revêtements d'argile de la hutte, semblent n'avoir jamais servi.

Les ateliers de fondeurs permettent de se faire une idée assez exacte de la spécialisation du travail au Fort-Harrouard. L'un d'eux, arrondi à l'une de ses extrémités possède un foyer central et a fourni des scories de métal ainsi qu'un gros bracelet massif gravé, à section semi-cylindrique. Un autre avait une banquette demi-circulaire au voisinage de laquelle gisaient sur le sol de nombreux fragments de moules bivalves en terre cuite, ayant servi à la fabrication à cire perdue de bracelets à ruban, tandis qu'au centre on découvrait des moules en argile à une seule valve pour la coulée des épingles et à l'extrémité opposée de la cabane une nouvelle série de moules bivalves, mais moins nombreux, utilisés pour la fonte de lances, poignards ou haches.

Au voisinage des ateliers, on a encore recueilli une tuyère de soufflet, un creuset naviforme et deux moules en pierre.

Le mobilier domestique se compose surtout d'un outillage de silex très abondant, haches, lames du Grand-Pressigny, pointe de flèche à ailerons, retouchoirs, grattoirs doubles, scies taillées dans des débris de lames utilisées. Le matériel, osseux est plus rare, peignes de potiers et longues flèches pyramidales à soie, outils de vannier en corne de cerf. Le bronze est représenté par des haches à talon, quelques longues épingles à tête côtelée, de nombreuses petites épingles à tête enroulée ou aplatie ornées de fines gravures sur le col, des bracelets massifs à décor géométrique ou torsadé, des flèches, des poignards à deux rivets, des couteaux longs à soie.

La céramique se répartit en deux groupes distincts : tessons de vases à incrus-

tations profondes du Bronze III et poterie lusacienne à cannelures, correspondant à deux périodes de l'occupation, découvertes l'une et l'autre en des points différents de la station.

L'habitat gaulois dont l'existence a déjà été reconnue dans les parties septentrionale et orientale de la station existe également au centre du Fort-Harrouard. Trois maisons ont été déblayées, dont l'une possédait une cave située dans son voisinage immédiat. Parmi les objets recueillis, on doit signaler des poteries de La Tène III, quelques outils de fer, des monnaies de potin et une pièce d'or globuleuse attribuable aux Boïens. Les armes sont toujours très rares à cette période dans la station.

Trois sépultures à inhumation contenant les squelettes de deux enfants et d'un adulte ont été découvertes en dehors des foyers dans les niveaux appartenant à l'âge du Bronze. Quelques tessons de poterie et un bloc de grès avaient été disposés près du cadavre de l'adulte.

R. L.

Le sacrifice du cheval à Gaza.

L'École archéologique anglaise, sous la direction de Sir Flinders Petrie, a reconnu l'existence, à Gaza, de trois palais superposés que l'on peut respectivement dater de 3100, 2300 et 2100 avant notre ère. Dans les fondations du second de ces édifices, on a découvert le squelette d'un cheval sacrifié auquel manquaient l'épaule et la cuisse gauche. Les ossements de deux autres chevaux ont été également retrouvés dispersés dans la fosse. On n'ignorait pas qu'au paléolithique, l'hippophagie avait été pratiquée en Palestine. Les découvertes de Gaza montrent que cette coutume existait encore au temps des Hyksos. (*Illustrated London News*, 14 mai 1932.)

R. L.

Fouilles dans le Nord de la Perse.

Sous la direction d'Érich Schmidt et le patronage de l'Université et du Musée de Pennsylvanie, ainsi que de l'Institut américain d'archéologie persane, les fouilles opérées à Damghan, dans le tumulus de Tépé Hissar, ont rendu au jour un palais brûlé des environs de l'an 2000. L'incendie a fait nombre de victimes, entre autres une danseuse richement parée ; et beaucoup d'objets d'art en or, en argent, en cuivre, en pierres précieuses ont été trouvés dans les décombres. Sur une plaque de cuivre, peut-être un couvercle, figure en relief un lion attaquant un taureau. L'édifice incendié appartient à la 3e couche ; la 1re, avec poterie peinte, serait contemporaine de Suse I. Aux dernières nouvelles, on a exhumé un trésor des environs de l'an 1500, contenant cinq têtes de mouflons en or, des diadèmes, des objets coniques d'or et d'argent, etc. (*Times*, 12 sept. 1932.)

S. R.

Le pays des Hittites.

Dans une récente communication à l'Académie des Sciences morales et politiques, M. E. Cavaignac a étudié le pays des Hittites jadis et aujourd'hui.

« Le pays où s'est développée cette première société indo-européenne ne paraît pas, aujourd'hui, très favorisé au point de vue agricole. Les Hittites y ont pourtant trouvé des terrains d'élevage pour le cheval, qu'ils ont peut-être fait connaître

aux Asiatiques. Ils y ont trouvé nombre de mines de fer : l'âge du fer en Orient commence avec eux. Surtout, ils ont commandé les grandes routes qui, de Babylonie, conduisaient jusqu'aux pays égéens.

« Quant à retrouver dans ce pays des descendants très purs des Hittites, l'histoire ultérieure nous en interdit à peu près l'espoir. Les Hittites ont été refoulés dès 1200 dans la Syrie du Nord, submergés en Asie Mineure par les Nushki, Tabal et Phrygiens. Puis est venue l'infiltration iranienne qui a marqué très fortement le pays. Ensuite l'empreinte grecque, dominant aux premiers temps chrétiens. Enfin, au XI^e siècle, les Turcs et les Kurdes.

« Mais, au point de vue politique, la monarchie hittite offre l'intérêt d'être un précédent lointain, et unique, de ce que cherche à réaliser l'actuel gouvernement turc : un État national ayant pour base l'Anatolie. C'est à ce titre que le passé hittite inspire à nos contemporains d'Ankara un intérêt historique très naturel, et dont les savants européens ressentent les heureux effets. » (*Débats*, 8 janvier 1933.)

X.

La nécropole de Trébénichté (Yougoslavie).

Dans *L'Illustration* du 14 janvier dernier, Mlle Simone Missirlitch publie un compte rendu des fouilles du Prof. Nicoles Voulitch dans la nécropole de Trébénichté. Les tombes sont situées au village de Gorentz, tout près du lac d'Ochrida. La découverte des sept premières sépultures remonte à 1918 et fut faite par des soldats bulgares qui occupaient alors la région. En 1930, M. Voulitch entreprit une campagne de fouilles systématiques au cours de laquelle il mit au jour un tombeau contenant un très riche mobilier : masque, gants et sandales d'or, ornés de têtes de sphinx, de Méduse et d'un décor géométrique ; coupes en argent et casque en bronze de type illyrien, recouvert de plaques d'or à représentations de scènes de chasses et de cavaliers. La pièce la plus remarquable est un grand cratère de bronze à anses en volutes accostées de divinités ailées dont la chevelure retombe jusque sur les seins en longues tresses parallèles. Sur le col du vase est figurée une suite de cavaliers nus chevauchant des chevaux lancés au galop. Le vase repose sur un trépied de même métal dont les pieds supportent une figure de femme ailée flanquée d'animaux, renards, chiens et serpents. Par le caractère même de sa décoration ce cratère rentre dans la série des bronzes de fabrication corinthienne.

En 1932, quatre nouvelles sépultures ont été fouillées, éloignées seulement d'une soixantaine de mètres des précédentes. Trois d'entre elles ont fourni des bijoux en or massif, bague, boucles d'oreilles, pendentif ovale, objets de parure triangulaires avec glands. Un superbe masque, estampé dans une feuille d'or, cerné sur le front et les joues par les enroulements d'une torsade, rappelle ceux découverts à Mycènes. Il faut encore mentionner une longue épingle d'argent à boules d'or ciselées, des parures de tête en forme de couronne et des plaques d'or ornées ayant appartenu à la décoration de gants ou de sandales. Les mobiliers unéraires comprenaient encore des colliers d'ambre ou de perles de verre, des objets de bronze, plateau, vase orné au col d'une frise de sphinx, brûle-parfum à pieds de lion.

La découverte de deux vases grecs d'importation, une amphore à figures noires (hoplites) et un cratère à palmettes, permettent de dater ces tombes de la fin du VI^e siècle avant notre ère. L'une et l'autre de ces poteries sont de fabri-

cation athénienne et témoignent de relations commerciales par voie de terre entre l'Attique et les provinces illyriennes.

Au mois d'avril 1932, une expédition allemande a recherché les vestiges de l'établissement auquel appartenaient les sépultures. Des fouilles ont été faites sur une petite colline située non loin du cimetière. Elles ont seulement amené la découverte d'une forteresse appartenant à une époque plus ancienne que le cimetière.

R. L.

Les nouvelles fouilles d'Ensérune.

M. l'abbé Sigal qui dirige les fouilles régulièrement poursuivies chaque année depuis 1929, dans la partie méridionale du plateau dominant la plaine de Béziers, a présenté un rapport sommaire sur ses travaux au Congrès tenu en 1932, à Nîmes par l'Association Guillaume Budé (*Actes du Congrès*, pp. 143-146).

L'occupation néolithique est représentée par quelques haches en jadéïte, des *nuclei*, une pointe de flèche, un racloir et un couteau de silex. Dans le roc primitif sont creusés des fonds de cabanes ayant donné une céramique grossière, contemporains de silos, profonds de 4 mètres en moyenne, que recouvrent des tombes du v^e^ siècle avant notre ère. La troisième période de l'occupation ses représentée par une série continue de constructions étagées en terrasses et adossées au rocher ou à un mur de défense. Quarante-quatre maisons ont pu être déblayées dont les plans s'enchevêtrent et les murs, d'appareils très divers, se superposent sur 2 mètres de hauteur. Par un heureux hasard, la stratigraphie des couches permet de distinguer nettement trois étages correspondant à trois périodes assez bien datées de l'histoire de la station. La plus ancienne, VI^e^-IV^e^ siècles avant J.-C., a donné six fragments de coupes grecques à personnages du VI^e^ siècle, des tessons de coupes à personnages du V^e^ et des objets du début de la civilisation de La Tène. La seconde (300 à 100 avant J.-C.) est caractérisée par des bronzes de La Tène II, des débris de céramique hellénistique, campanienne et ibérique du III^e^ siècle, des monnaies des Logostalètes, de Marseille, d'Emporion et de Tarraconaise. A la dernière époque, contemporaine de la République romaine appartiennent des poteries arètines des ateliers de Perennius et de Memmius . Un changement notable se manifeste dans l'habitation dont les murailles se couvrent de stucs et de peintures. Des découvertes monétaires, as onciaux émis entre 217 et 154 avant notre ère, et un petit trésor allant de 154 à 31 avant J.-C. permettent de préciser les limites de l'occupation romaine à Ensérune.

L'histoire de la bourgade offre un parallélisme remarquable avec celle des villes gréco-ibériques de la côte catalane. Le plan et l'appareil des constructions s'apparentent à ceux des villes ibériques et cette influence, venue d'au delà des Pyrénées, qui apparaît également dans la céramique et l'écriture, s'exerce jusqu'au premier tiers du II^e^ siècle avant J.-C. C'est un nouveau chapitre qui s'ouvre pour l'étude des rapports de la Gaule méridionale avec l'Ibérie.

R. L.

Sextantio et l'Étrurie.

A l'occasion de la découverte d'un nouveau et important fragment de terre cuite estampée, M. R. Demangel (*Actes du Congrès* de Nîmes, 1932, Association Guillaume Budé, pp. 123-126) pose le problème du rôle joué par l'Étrurie dans la dispersion de certains thèmes courants du répertoire des imagiers orientaux,

hittites, assyriens et ioniens archaïques. Le motif reproduit, chien courant à gauche et retournant la tête vers un petit quadrupède placé au-dessus de lui et fuyant vers la droite, de même que l'oiseau surmontant un animal de la première brique, se retrouvent sur les frises étrusques décorées de scènes de chasse et de banquet. Cette influence ionienne, c'est-à-dire gréco-orientale, est incontestable et la nouvelle plaque de *Sextantio* est un véritable revêtement architectonique se rattachant étroitement aux décorations en terre cuite des édifices de l'Ionie.

Bien que la puissance étrusque disparaisse politiquement vers le milieu du v[e] siècle, date à laquelle on peut placer les briques estampées de *Sextantio*, il n'est pas douteux que cette influence ionienne ait été transmise par l'intermédiaire des Étrusques dans le bassin oriental de la Méditerranée. Cette constatation n'est pas pour étonner si l'on veut bien se rappeler l'action importante exercée par l'Étrurie sur l'art des bronziers ibériques de la province de Jaen et les découvertes d'objets étrusques faites dans l'Espagne préromaine. (Cf. A. Garcia y Bellido, *Las Relaciones entre el Arte etrusco y el ibero*, dans *Archivo español de Arte y Arqueologia*, 1931, p. 119 et suiv. ; R. Lantier, *Bronzes votifs ibériques*, dans *IPEK*, 1930, p. 38 et suiv.).

R. L.

Le dieu celtique de Bouray.

Le Musée des Antiquités nationales a récemment acquis la très curieuse statue de divinité celtique, découverte vers 1845, dans le lit de la Juine, au château de Mesnil-Voysin (Seine-et-Oise). Le bronze représente un dieu assis, les jambes repliées, un torques passé autour du cou. La pièce qui appartenait à la marquise d'Argentré est restée inconnue pendant longtemps et ce n'est qu'en 1912 qu'elle fut, pour la première fois, communiquée par Héron de Villefosse à la Société nationale des Antiquaires de France (*Mémoires*, t. LXXII, pp. 244-275). Certains détails de la technique permettent d'expliquer l'utilisation d'un groupe de têtes en bronze fondu, telles celles découvertes en forêt de Compiègne, dont la base du cou marque un singulier élargissement. Elles étaient destinées à être placées sur un torse en tôle de bronze, aujourd'hui disparu, semblable à celui dont la statue de Bouray conserve l'unique exemplaire.

R. L.

Le nain Pittakos.

Il est probable qu'en dépit des faits folkloriques et de la méthode comparative, on regarde comme téméraire la conclusion principale de mon étude parue, il y a quelque temps, dans cette revue[1]. Il sera donc utile de citer un écrivain que j'avais tort de négliger, à savoir Diogène Laërte, puisant dans le grammairien Favorin et dans Démétrius, auteur d'un *Essai sur les homonymes*. S'en rapportant à ces deux autorités, malheureusement perdues, Diogène constate l'existence d'un autre Pittakos, personnage distinct du législateur de Mitylène[2].

D'après la même tradition, cet autre Pittakos se serait appelé « le Mineur » (ὁ μικρός). Or, je ne suis pas le premier à appeler l'attention des savants sur

1. *Revue archéologique*, V[e] série, t. XXXIII, p. 142-53.
2. *Pittakos*, § 7.

l'exactitude cette traduction du mot grec, qu'il faut traduire non pas « le Mineur », mais « le Petit »[1]. C'est ainsi qu'il faut traduire le nom du frère de Jésus non pas Jacques le Mineur, mais Jacques le Petit. C'est ce qui nous ramène au *nain* Pittakos.

Ce n'est pas tout. A en croire Diogène Laërte, le poète Alcée aurait appelé Pittakos Σαράπους et Σάραπος ou bien Χειροπόδης, parce que le législateur de Mitylène aurait eu des pieds semblables à ceux des oiseaux palmipèdes, ou bien parce qu'il avait des cicatrices aux pieds[2]. Or, on sait que c'est là une caractéristique des nains du Nord de l'Europe (comme aussi de certains démons de la Grèce moderne), censés avoir des pieds de canard ou d'oie, qu'ils cherchent à cacher aux yeux indiscrets des hommes. En couvrant le plancher de cendres pour y voir l'impression de leurs pieds le lendemain matin, on les insulte mortellement[3]. Il est donc probable qu'Alcée a voulu ridiculiser son ennemi, le législateur de Mitylène, en lui attribuant les pieds de canard de son homonyme, le nain Pittakos.

Boston, Massachusetts.

Alexandre Haggerty Krappe.

La déesse assise du Musée de Berlin.

Du *Temps :* « En décembre 1915, le Musée de Berlin acquit, grâce à une souscription nationale qui atteignit plusieurs millions et à laquelle l'ex-kaiser contribua pour la moitié, une statue archaïque grecque représentant une déesse assise. Cette statue, bien connue du monde artistique et archéologique, avait été, avant la guerre, offerte au Musée du Louvre, et resta assez longtemps exposée à Paris, par son possesseur le Dr Hirsch, un antiquaire allemand résidant en Suisse. Le Louvre, soit faute de crédits, soit pour une autre raison, refusa cette offre et il y eut beaucoup de gens pour le déplorer. Or, le correspondant de Rome du *Daily Telegraph* vient de recueillir une déclaration sensationnelle du Pr Galli, suivant laquelle cette fameuse statue serait un faux, agrandissement moderne d'une statuette découverte dans la Basilicate en 1912. On sait que certains artisans italiens, dont le célèbre Signor Dossena, sont passés maîtres dans la fabrication de fausses antiquités auxquelles les plus habiles se laissent prendre.

« Le Pr Galli, qui est allé au Musée de Berlin examiner la statue, appuie une partie de son jugement sur la nature artificielle des cassures du marbre. Cette attaque du Pr Galli a causé une vive émotion à Berlin, où l'on prétend que l'expert italien n'a examiné la statue que pendant quelques minutes, et n'a, à ce moment, exprimé aucun doute.

On évoque, à l'occasion de cette controverse, le précédent du buste de Flore, acquis en 1909 également par le Musée de Berlin, sur l'expertise du Dr von Bode, et qui est également considéré comme un faux... »

---

1. J. B. Lightfoot, *Saint-Paul's Epistle to the Galatians*, Londres, 1900, p. 262.
2. *Pittakos*, § 9.
3. F. Ranke, *Die deutschen Volkssagen*, Munich, 1910, p. 262 ; Karl Wehrhan, *Die Sage*, Leipzig, 1908, p. 32 ; Otto Henne-am Rhyn, *Die deutsche Volkssage*, Leipzig, 1874, p. 165, 211 et 419 ; Th. Vernaleken, *Alpensagen*, Vienne, 1858, p. 175-6, 219 et 221 ; Grimm, *Deutsche Mythologie*, II, 829 et 845 ; B. Schmidt, *Das Volksleben der Neugriechen und das hellenische Altertum*, Leipzig, 1871, p. 105, 133 et 147 ; J. C. Lawson, *Modern Greek Folklore and Ancient Greek Religion*, Cambridge, 1910, p. 133.

« Complétons les renseignements que *Le Temps* a donnés hier sur la déesse assise du Musée de Berlin. Elle avait été exposée en 1914, pendant tout l'été, chez l'antiquaire parisien Larcade. Tout ce qui compte dans le monde des érudits et des amateurs l'avait vue, et tous en avaient gardé une impression de surprise qui laissait une place considérable au doute. Elle avait de la grâce et du charme, mais une grâce et un charme qui ne tenaient en rien du sentiment hellénique et qui semblaient tout modernes. Les connaisseurs faisaient d'ailleurs observer que ce marbre, vieux de 2.000 ans, n'avait aucun des caractères du marbre ancien, toujours opaque, et que ses transparences étaient identiques à celles d'un marbre fraîchement sorti de la carrière. A travers l'épaisseur du morceau on percevait le rayonnement d'une lumière placée de l'autre côté. En somme, on était plus enclin à y voir l'œuvre extrêmement habile d'un faussaire que celle d'un artiste grec antérieur à notre ère. Le Louvre s'étant récusé, les amateurs n'ayant pas « marché » davantage, le propriétaire du marbre l'avait fait revenir, non sans peine, en Suisse pendant les premiers mois de la guerre et l'avait dirigé ensuite sur Berlin dont les Musées d'État, moins difficiles que ceux de France, s'en rendirent acquéreurs avec le même enthousiasme et la même conviction qui avaient décidé le Louvre, 20 ans plus tôt, à l'achat de la tiare. Les révélations du Pr Galli ne surprendront donc personne à Paris. T. S.[1]. »

Ajoutons à ces informations de presse, qui appelleraient certaines réserves, quelques renseignements :

La statue de déesse assise du Musée de Berlin, haute de 1 m. 51, qui a été attribuée jusqu'ici à l'art de la Grande-Grèce, premier quart du ve siècle avant J.-C.[2], a été publiée principalement par Th. Wiegand, dans les *Antike Denkmaler*, 1916-1917, pp. 45-52, pl. XXXIV-XLIV in-folio, avec une série de photographies luxueuses, pour l'ensemble et le détail : on trouverait là toute la bibliographie antérieure.

La Revue archéologique s'en est occupée dès 1916 : Salomon Reinach, *Rev. archéol.*, 1916, II, pp. 180-182 ; cf. aussi 1919, II, p. 226, où S. Reinach a bien montré que le Louvre n'a pas lieu d'être incriminé pour le départ hors de France de la pièce aujourd'hui suspectée. C'est avec l'aide du magistrat-antiquaire italien Virzi (de Palerme), que l'antiquaire Hirsch (de Genève) réussit, au début de la guerre de 1914, à faire lever le séquestre de la statue, qui se trouvait à cette date à Paris ; Virzi affirma qu'elle était sa propriété personnelle.

Dans le voyage qu'il fit plus tard à travers l'Allemagne au moment de sa désignation pour le prix Nobel, Anatole France vit l'œuvre à Berlin, et la célébra avec enthousiasme, ce qui la fit connaître — et même apprécier — du grand public ; en 1920, *la Gazette des Beaux-Arts*, I, p. 297-299, l'a reproduite et commentée, sous la plume avisée de Salomon Reinach, en mentionnant (plus exactement que dans l'article T. S. du *Temps*) les circonstances de l'envoi à Paris ; il est notable que dans les premiers mois de 1914, le torse d'abord, *puis la tête*, aient été soumis aux connaisseurs parisiens.

Ce n'est pas la première fois qu'on a l'idée de comparer la déesse de Berlin avec les terres-cuites de Grande-Grèce ; avant M. Galli, Salomon Reinach le faisait dès 1920 (terre-cuite de Medma, près Locres, *Gaz. des Beaux-Arts*, *l. l*

1. *Le Temps*, 30 et 31 janvier 1933.
2. La publication officielle du Musée de Berlin a laissé à dessein planer l'incertitude au sujet de la provenance : de la côte d'Asie-Mineure à la Grande-Grèce !

fig. à la p. 297) ; de même Behrendt Pick (*Arch. Jahrb.*, XXXII, 1917, pp. 204-215) qui rapprochait les types de la Perséphone de Locres, et diverses figurines, des monnaies, etc., de la même région.

En 1925, l'attention des savants français avait été défavorablement impressionnée par l'acquisition faite à Berlin — *onze ans* après le passage de la statue déjà fragmentée par Paris — de huit morceaux « nouveaux », complétant le trône (angle gauche du dossier, appui-coude avec sa colonnette de soutien, pied d'avant du siège) : cf. Th. Wiegand, *Arch. Gesellsch. Berlin*, 9 déc. 1925 ; *Arch. Anz.*, XL, 1925, pp. 389-392. Mais les premiers soupçons qui vinrent alors ne furent pas explicitement exprimés.

Ch. Picard.

Un nouveau Recueil des vases grecs.

Alors que le *Corpus vasorum*, dont les livraisons se succèdent rapidement, publie les vases par collections, avec les subdivisions techniques nécessaires, une entreprise allemande, subventionnée par l'Institut archéologique (H. Keller, Berlin, éditeur), en commence la publication par séries céramographiques. Elle est dirigée par MM. Beazley et Jacobsthal sous le titre de *Bilder griechischer Vasen*. Ont paru : 1. Hahland, *Vasen um Meidias*, 2. Beazley, *Der Berliner Maler*. 3. Schefold, *Kertscher Vasen*. 4. Beazley, *Der Pan-Maler*. 5. P. Ducati, *Pontische Vasen*. On annonce le 6e fascicule : Beazley, *Kleophrades*. Cette classification comporte nécessairement une part d'arbitraire, mais elle offre des réunions commodes de peintures apparentées.

S. R.

Copie en terre cuite du Diadumène.

Le Metropolitain Museum de New-York vient de se rendre acquéreur (*Bull. Metr. Mus.*, déc. 1932 ; *Beaux-Arts*, 30 déc. 1932, p. 6) de la statuette en terre cuite, copie du Diadumène de Polyclète, trouvée à Smyrne et qui appartint aux collections Paton et C. Blaker. La figurine, on ne l'a pas oublié, fut exposée, à titre de prêt, en 1921, au musée du Louvre. Un moulage existe au musée des Antiquités nationales.

R. L.

Tessons d'ostracisme.

Dans la zone américaine des fouilles de l'Agora, en vidant un puits plein de poteries brisées, on a découvert trois tessons portant incisés les noms suivants : *Themis*[*tocles*] *Phr*[*arrios*] — *Aristeid*[*es*] *Lysimachos* — *Hiparchos*. Ces tessons ont servi à voter l'ostracisme de Thémistocle, d'Aristide et d'Hipparque (cousin du tyran du même nom, ostracisé en 487). On connaissait déjà des tessons analogues avec les noms de Thémistocle, de Mégaclès, de Xanthippe, de Thucydide (Saglio, *Dict.. des Antiquités*, article *Ostrakismos*). Des photographies des trois nouveaux tessons ont paru dans le *Times* du 29 août 1932, avec un article du correspondant athénien de ce journal.

S. R.

Nouvelles découvertes à Ardea (Italie).

La dernière campagne de fouilles a été consacrée à explorer, au cours de l'hiver 1931-1932, les terrains situés à l'ouest du temple, sur l'emplacement de la vieille ville. Dans la partie méridionale, on a reconnu l'existence d'habitations que les poteries recueillies montrent avoir été occupées depuis le premier âge du Fer jusqu'au IIe siècle avant notre ère. A partir de cette date, la population

ayant sensiblement diminué, la vie se concentra exclusivement dans la citadelle. L'archéologie vient ainsi à l'appui des textes anciens. Dans le secteur nord de la fouille sont apparues les ruines d'un curieux monument adossé d'un côté au rempart et ouvert au sud sur une longue cour à colonnade. L'édifice porte les traces de réaménagements successifs. (*American journal of archaeology*, 1932, p. 364.)

R. L.

La grotte de la Sibylle à Cumes.

Au mois d'octobre 1932, M. le Prof. Maiuri, bien servi par le hasard et par sa clairvoyance, a découvert la grotte profonde de la Sibylle telle que l'a décrite Virgile. On avait déjà cru plusieurs fois identifier cette cavité, mais les textes ne se conciliaient pas avec l'état des lieux. Cette fois, la coïncidence est complète. Il est question, aux dernières nouvelles de la découverte, dans la grotte, de la tombe, de la dernière Sibylle. (*Times*, 12 octobre 1932, voir aussi un article de Marcel Guérin dans l'*Automobile-Club de France*, mai 1933, p. 8.)

X.

La deuxième galère du lac Nemi.

Les travaux de récupération de la deuxième galère du lac Nemi, qui avaient été confiés au ministère de la Marine, viennent d'être achevés.

Après avoir procédé à l'asséchement partiel du lac, on a isolé la galère de la vase qui la recouvrait et l'on a construit sur le sol boueux un plancher et des échafaudages de bois et de fer ; puis un plan incliné de 400 mètres de longueur a été établi qui a permis de tirer la galère de l'endroit où elle se trouvait jusqu'au hangar sous lequel repose la première galère.

Les travaux ont duré quatre mois. Dix jours ont été nécessaires pour la traction de la galère sur le plan incliné, à raison de 40 mètres par jour.

La nouvelle galère mesure 10 mètres de longueur et 4 mètres de largeur de plus que la précédente. (*Débats*, 17 octobre 1932.)

X.

Les fouilles de Pompéi.

Les fouilles pratiquées à Pompéi jusqu'au début de ce siècle avaient exhumé une ville morte de mort violente et subite et nous avaient fait connaître, avec les vestiges d'un art charmant, les détails poignants d'une rapide agonie. Mais ce qui nous apparaissait, c'était, presque partout, le plan d'une cité : tracé des rues et des places publiques, configuration des basiliques, des temples et des maisons ; bref une topographie un peu nue, un peu sèche. Notre imagination faisait le reste, tant bien que mal. Désormais, notre imagination n'a plus rien à faire. Voici des maisons intactes, non seulement en planimétrie, mais en élévation ; des maisons avec leurs étages, leurs plafonds, leurs balcons sur la rue ; des toits avec leurs tuiles ; des jardins avec leurs *pergolas*, leurs châteaux d'eau, et la trace visible des arbres qui, il y a vingt siècles, leur donnaient de l'ombrage.

Comment s'explique ce miracle ? Par l'introduction d'une méthode nouvelle. A la fouille verticale, qui plongeait d'un seul coup jusqu'aux assises de l'édifice, soucieuse uniquement d'en retrouver la disposition d'ensemble, telle que la peuvent révéler la direction des murs, l'alignement des colonnes, l'ornementation plus ou moins riche des pavements, on a substitué la fouille dite « horizontale », qui,

avec mille précautions, par des sondages dont la profondeur au début ne dépasse point 10 ou 20 %, attaque l'édifice par son sommet. On rencontre un toit ? Avant d'aller plus loin, on en reconnaît la structure et on la consolide. Puis, la toiture étant assurée, on creuse un peu plus profond ; on dégage le haut des murs extérieurs, on débouche une fenêtre et l'on entre dans une pièce de l'étage supérieur. Celui-ci devient à son tour l'objet d'une œuvre de consolidation très attentive. On ne pioche pas, on gratte. Il ne s'agit pas d'aller vite, mais de retrouver intacts les stucs de cette cloison, les solives de ce plafond, les gonds et les verrous de cette porte, les consoles d'un balcon, la canalisation d'une salle de bains. Finalement, on arrive au niveau de la rue, et l'édifice apparaît tout entier, avec sa façade, son péristyle ou sa cour intérieure, ses boutiques ou ses appartements, tous les détails de sa distribution et de sa décoration, parfois ses dépendances et son jardin.

Cette méthode de travail, inaugurée, si je ne me trompe, par M. Spinazzola, reprise et perfectionnée par le Prof. Maiuri, a donné des résultats merveilleux, dus, pour une part, à l'ingéniosité savante des directeurs de fouilles, pour l'autre, à la sollicitude, on pourrait dire amoureuse, d'ouvriers excellents qui, depuis deux ou trois générations, se sont succédé de père en fils sur les chantiers de Pompéi. En parcourant la partie est de la *rue de l'Abondance*, on a sous les yeux, pendant un demi-kilomètre, toute la vie grouillante et palpitante d'un quartier commerçant de la ville au temps de sa grande prospérité. Voici la teinturerie Stephani : on pénètre par la grande porte, dont les vantaux, au moment de la fouille, furent trouvés à demi-fermés. A gauche, on trouve le pressoir ; dans l'atrium, un grand bassin de lavage ; au fond, sous des toits rustiques, l'atelier proprement dit, avec ses vasques d'immersion, ses cuves de foulage, jusqu'à sa cuisine et ses w.-c. aisément reconnaissables. Au premier étage, le logement des patrons.

Un peu plus loin, sur l'autre trottoir, s'ouvre un *Thermopolium*, c'est-à-dire un café. Sur une large table en maçonnerie sont disposées les bouilloires de bronze qui contenaient les boissons chaudes, d'autres récipients pour les boissons fraîches, la lanterne d'éclairage et jusqu'au « tiroir-caisse » qui était encore plein de numéraire. Sur la muraille extérieure se lisent trois noms : Eglé, Maria, Smyrna, trois noms d'Orient, auxquels répondaient sans doute, pour le plaisir des clients, des jolies esclaves préposées au service de l'établissement... (*Débats*, 4 janvier 1933.)

Maurice PERNOT.

Les fouilles d'Ostie.

Un très important document épigraphique vient d'être découvert dans les fouilles que dirige, à Ostie, M. Guido Calza. Le texte qui concerne les années 108-113 de notre ère donne la liste des magistrats d'Ostie ainsi que les noms des consuls en exercice à Rome, puis mentionne les événements importants qui se déroulèrent au cours de ces cinq années. Parmi ceux-ci, il faut signaler l'inauguration du forum de Trajan par l'empereur, probablement le 25 janvier 112 et celle de sa colonne, le 10 mai de l'année suivante. Il est intéressant de constater que cette date du 10 mai 113 est également celle de la dédicace des restaurations entreprises par Trajan dans le temple de *Venus Genitrix*, au forum de César.

R. L.

Le commerce de la poterie sigillée chez les Lingons.

Une étude des listes des noms de potiers recueillis dans le pays des Lingons tend à prouver que le commerce de la poterie sigillée a été particulièrement florissant pendant tout le Ier siècle de notre ère. Ce sont les fabriques de La Graufesenque qui alimentent alors le marché lingon, tandis que les produits arvernes sont rares à cette époque. Au siècle suivant, à l'époque des Antonins, les officines de Lezoux sont à peu près les seules à importer leurs vaisselles de terre cuite. Les ateliers septentrionaux, Lavoye, Rheinzabern, Trèves, ont alors joué un rôle de bien peu d'importance. Telles sont les premières conclusions d'une étude de M. l'abbé G. Drioux (*Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres*, 1932, n° 130) dans laquelle on trouvera une liste très complète des marques céramiques trouvées dans le pays des Lingons.

R. L.

Vesunna Petrucoriorum.

C'est une toute petite ville que la capitale des *Petrucorii*, perdue derrière sa ceinture forestière qui l'isole du grand courant civilisateur et ce fait a été très bien mis en relief par M. P. Barrière auquel nous devons une excellente monographie sur Périgueux et le Périgord dans l'antiquité[1]. Cet isolement explique la romanisation superficielle du pays et les nombreux caractères gaulois que présente l'archéologie gallo-romaine de la région.

Déjà le forum se distingue des autres places publiques de Gaule ou d'Afrique du Nord par l'absence de capitole. Celui de Vésone se compose dans sa partie connue de deux grandes places, bordées de constructions, que sépare une basilique. Le temple, à plan celtique, la Tour de Vésone, qu'entoure un péribole rectangulaire avec portiques et salles diverses, a peut-être joué le rôle d'un capitole. Dans le voisinage du forum, on peut placer une fontaine publique ayant remplacé les anciens puits creusés dans le sol de la place et un arc de triomphe. Au sud-est de la Tour de Vésone, une voie qui longe le forum à l'ouest et part du bac Campniac, se dirige vers les vieilles casernes. Elle était bordée de deux aqueducs et de constructions parmi lesquelles on reconnaît des thermes et des maisons. Au sud et au sud-ouest de la Tour, les ruines sont particulièrement nombreuses dans la boucle de l'Ille. Ailleurs, les constructions s'espacent et les habitations dont le plan rappelle plus celui de la villa que celui de la maison de ville, apparaissent assez isolées, séparées par de larges espaces non bâtis.

Cette première ville qui disparaît en partie avec les invasions du IIIe siècle de notre ère a plusieurs fois été ravagée par les incendies, dont les traces apparaissent notamment dans les couches de débris du Jardin Boras et dans la grande villa de la rue de Campniac. Au IVe siècle, Vésone subit le sort commun des villes de la Gaule romaine. Au massif des Arènes s'adosse une enceinte circulaire que la voie ferrée limite à l'ouest. Cette enceinte compte comme l'une des plus petites de la Gaule, son développement, y compris le bastion des Arènes, ne dépasse pas 959 m. 20. M. Barrière en conclut très justement que la population a émigré

1. P. Barrière, *Vesunna Petrucoriorum. Histoire d'une petite ville à l'époque gallo-romaine*. Publications de la Société historique et archéologique du Périgord. Périgueux, Ribes, 1932 ; 1 vol. in-8° de 228 pages, 43 figures, plans ou planches. Sur le pays des Pétrucores, voir plus haut, p. 13-23.

vers les campagnes et son hypothèse est confirmée par les traces des très nombreuses villas découvertes dans la plaine, villas qui furent très certainement restaurées après le passage des Barbares ainsi que l'indiquent les couches de décombres et les objets trouvés.

Cette campagne de Vésone a été toujours habitée et ce sont presque toujours les mêmes emplacements qui ont été occupés. Les *oppida* celtiques se trouvent tous dans les zones de mégalithes et de cluzeaux et particulièrement aux points où celles-ci commandent les vallées. A l'époque romaine, les principales agglomérations se retrouvent encore sur ces territoires. Ce sont d'ailleurs les régions les plus peuplées aujourd'hui. Trois contrées ont été délaissées par l'homme, et cela de tout temps, ce sont les collines et les landes qui s'étendent au nord-est de Périgueux entre l'Ille, la Dronne et la Cole, la Double entre la Dronne et la Dordogne à l'ouest, la Forêt Barade et le Périgord noir à l'est. Quant aux *vici* dont les ruines sont sensiblement voisines de celles des établissements celtiques, ils ne sont que les anciens *oppida* installés en des conditions moins inaccessibles et sur le passage des voies nouvelles.

R. L.

Le sanctuaire des sources de la Seine.

Dans le val de Haute-Seine, M. Henry Corot a repris, l'été dernier, les fouilles commencées par lui en 1926. De nombreuses substructions ont été mises au jour dans le voisinage du temple, en contre-bas duquel se dressent les ruines de thermes dont l'exploration a donné plusieurs séries d'ex-voto en pierre ou en métal. (*Le Bien Public*, 4 décembre 1932.)

R. L.

Les fouilles de Vaison.

Les travaux entrepris depuis plusieurs années aux flancs de la colline de Puymin ont amené la découverte d'édifices importants : sur le versant occidental, celles d'un théâtre et d'un vaste édifice avec jardin ; sur le versant méridional, celles de la maison des *Messii* et d'un portique dégagé pendant l'été de 1930. Dans le mur du fond adossé à la déclivité de la colline, sont pratiquées deux niches semi-circulaires, disposées de part et d'autre d'un enfoncement carré de 4 mètres sur 3 renfermant une niche cintrée à piédestal et un autel. Toutes ces parois étaient revêtues de fresques figurant de grands panneaux rouges dans un encadrement de bordures vertes. En avant du mur s'étend une galerie précédée d'une colonnade d'ordre toscan. Au centre on a reconnu l'existence d'un grand bassin au milieu duquel se dresse une construction carrée. En avant du portique s'étendait, légèrement en contre-bas, un vaste espace libre sans doute disposé en jardin. Il semble que le portique ait constitué un édifice indépendant, orné d'œuvres d'art, qui a pu même abriter la fameuse statue du Diadumène, précisément découverte sur le versant méridional de la colline de Puymin.

R. L.

Les murs romains de la rue Jeanne-d'Arc à Rouen.

Des travaux de terrassement, dont *le Journal de Rouen* a déjà souligné l'importance au point de vue archéologique, sont activement poursuivis dans la propriété à l'angle sud de la rue Morand et de la rue Jeanne-d'Arc, appartenant naguère à Mme Guesnier et aujourd'hui à M. Laurens.

Suivant les plans de M. Paul Le Bocq, l'architecte rouennais bien connu, le jardin en terrasse, qui dominait la rue Jeanne-d'Arc, va faire place à de spacieux magasins. C'est en creusant la tranchée que les ouvriers de l'entreprise Lanfry ont mis à découvert deux énormes murs, sensiblement parallèles, orientés dans une direction est-ouest.

Ces murs sont constitués par des blocs agglomérés dans un mortier d'excellente qualité. Leurs parements sont « en petit appareil », mais, contrairement à l'usage généralement adopté par les Romains, les pierres de revêtement ne sont pas carrées : elles présentent presque toutes une section rectangulaire (0 m. 11 × 0 m. 09 en moyenne). Nous avons remarqué également qu'une seule des faces, la plus au nord, est en moellons, les autres étant construites en tuf.

Des assises intercalées dans la hauteur des murailles comportent trois ou quatre rangs de briques de 0 m. 41 × 0 m. 28, munies chacune de deux boutons en saillie destinés sans doute à donner plus d'adhérence au mortier.

Une fouille intéressante a permis d'atteindre la base des murs reposant sur un lit de silex à 6 m. 13 au-dessous du niveau du trottoir. Le propriétaire du terrain, M. Laurens, a décidé de ne pas combler cette fosse, mais de la clore avec une dalle pour permettre, s'il y a lieu, de nouvelles constatations.

Les plans et relevés minutieux de M. P. Le Bocq et les nombreuses photographies prises au cours des travaux seront certainement consultés et commentés dans l'avenir comme ils le sont aujourd'hui.

Ajoutons que dans les intervalles de ces murs romans, on a trouvé de nombreux fragments de poterie remontant à diverses époques, peut-être quelques-uns à l'époque romaine, et la plupart au moyen âge.

Rappelons qu'en construisant en 1921 l'aqueduc profond sous la rue Jeanne-d'Arc, les services de voirie de la ville ont trouvé, en face de l'immeuble appartenant aujourd'hui à M. Laurens, deux murs romains perpendiculaires à un mur circulaire avec lequel, comme on l'a observé également à Lillebonne, ils n'étaient pas assemblés.

De nombreuses fouilles pratiquées en 1907 dans divers points du quartier occupé jadis par le château de Philippe-Auguste, ont permis à M. Édouard Delabarre, architecte, professeur à l'École des Beaux-Arts et à l'École d'architecture de Rouen, d'émettre une hypothèse que toutes les fouilles ultérieures sont venues confirmer : à savoir que le château de Philippe-Auguste aurait exactement recouvert la surface d'anciennes arènes romaines et les aurait utilisées, tant pour son enceinte proprement dite que pour sa basse-cour et les fondations de ses murailles extérieures. Les notes de notre distingué concitoyen parurent dans *le Bulletin de la Société industrielle de Rouen*, accompagnées d'un plan d'ensemble. M. Édouard Delabarre qui suit, avec l'intérêt que l'on devine, les découvertes du n° 96 de la rue Jeanne-d'Arc, serait bien inspiré en publiant une nouvelle édition de son plan, enrichie de toutes les observations précieuses qu'il a pu noter depuis vingt-cinq ans. (*Journal de Rouen*, 20 sept. 1932.)

R. R. V.

Découverte de sarcophages à Poitiers.

Actuellement, des ouvriers effectuent des travaux de terrassement dans les terrains de l'ancienne subdivision d'infanterie, rue de Blossac, à Poitiers. En creusant le sol, près du mur séparant l'immeuble en démolition de la rue, à 2 mètres de profondeur environ, les terrassiers mirent au jour deux sarcophages parallélépi-

pédiques, d'une forme inusitée dans la région et qui présentent cette particularité d'épouser exactement les formes du corps. Les deux sarcophages contenaient des ossements humains.

Au cours des travaux, de nombreux ossements ont été mis au jour. Ils proviennent, de même que les sarcophages, de l'ancien cimetière de Sainte-Loubette, édifié à cet endroit et datent du x^e^ ou du xi^e^ siècle. D'autre part, on a découvert des vestiges, un pan de mur notamment, de l'ancienne église de Saint-Grégoire, construite à cet endroit au xi^e^ siècle et qui fut vendue et détruite à la suite de la Révolution. (*Le Temps*, 24 septembre 1932.)

X.

Acquisitions du Musée Archéologique de Madrid.

Sous la forme de vingt et une brochures bien illustrées, le Musée a fait connaître ses acquisitions, de 1930 et 1931. Signalons particulièrement les suivantes : Objets

1

Musée archéologique national, Madrid. — 1. Relief funéraire de la coll. Manrique de Lara.

de l'âge du bronze (haches et épée) ; antiquités grecques et romaines de la collection Manrique de Lara (importante stèle funéraire avec inscription grecque de

2

3

4

5

6

Musée archéologique national, Madrid. — 2. Artémis ; 3. Silène de Malaga ; 4. Aphrodite nue, bronze ; 5. Amphore béotienne ; 6. Bacchus (Valence).

trois lignes) ; antiquités égyptiennes et gréco-romaines de la coll. Manrique de Lara (Aphrodite nue de bronze) ; collection du marquis de Monsalud (statue en marbre d'Artémis, inscription visigothique) ; bijoux divers en or, en partie de Cangas de Onis, Oviedo) ; Silène en marbre de Malaga, sculpture remarquable ; Bacchus, statue en marbre de Valence ; inscriptions romaines de Talavera ; *modius* romain de bronze, avec longue inscription du temps de Valentinien. Nous reproduisons ici, au trait, quelques spécimens de ces importantes acquisitions.

S. R.

Deux mosaïques d'Arles à rechercher.

En 1851, on découvrit, à Arles, dans le quartier de La Major, en effectuant des travaux de déblais entre la place de La Major et les rues adjacentes, trois mosaïques. La première était de forme rectangulaire et mesurait 6 m. 50 sur 6 mètres.

« La seconde, disait un rapport présenté le 19 mai 1851 par l'archéologue arlésien Jacquemin au conseil municipal d'Arles, presque totalement recouverte par les maisons sous lesquelles elle s'enfonce, est contiguë à la première. Cette circonstance ne nous a pas permis de juger de son état de conservation, mais le peu qu'il a été possible d'en voir nous laisse sur sa beauté les espérances les plus riches.

« Quant à la troisième, que nous avons immédiatement fait recouvrir de terre pour la soustraire aux déprédations des enfants, elle nous a paru d'un travail moins parfait que les deux autres. Cependant, le dessin en est bon et les ornements composés avec goût d'une rosace qu'accompagnent des cœurs à accolades, alternant avec des vases à anses gracieux, sont d'un effet très agréable. »

On sait que deux de ces mosaïques furent enlevées et mises en lieu sûr. Mais où ? Le correspondant arlésien du *Petit Marseillais* dit qu'on n'en sait rien. On n'en trouve la trace ni au Musée des Antiques, ni ailleurs. Les recherches faites par lui à leur sujet tant aux archives municipales qu'à celles de la Commission des monuments historiques sont demeurées infructueuses. Les mosaïques auraient-elles été enlevées sans qu'on en sût rien et transportées ailleurs ? C'est peu probable. Elles doivent être vraisemblablement cachées à Arles. Espérons qu'on finira par les retrouver. (*Débats*, du 7 janvier 1933.)

X.

Bas-foyer gallo-romain pour le traitement du minerai de fer[1].

On n'ignore pas la rareté des découvertes de caractère industriel dans la Gaule romaine et les interprétations souvent erronées auxquelles elles donnent lieu trop souvent. Aussi l'étude que M. L. Brun, directeur des Forges et Aciéries de la Marine à Homécourt (M.-et-M.) a faite sur le fourneau de Lacrost, près de Tournus, est-elle particulièrement importante pour l'étude des techniques gallo-romaines.

En mai 1931, des terrassements nécessités par l'établissement d'une conduite d'eau, firent découvrir les restes d'un ancien fourneau ayant servi à la fabrication

1. L. Brun, *Découverte dans la commune de Lacrost, près de Tournus, d'un fourneau ancien servant à la fabrication du fer.*

du fer, situé dans la partie septentrionale du village de Lacrost, sous le sol d'une rue où passe la route nationale n° 75, non loin de la place de la Croix-Gauly. Déjà, sur ce même emplacement on avait reconnu l'existence de sépultures et de débris gallo-romains. Au même endroit des amas de scories et des tuiles à rebords signalent l'existence d'une fonderie antique. Le fourneau était constitué par une enveloppe extérieure de moellons calcaires. Creusé dans le sol vierge (sables de Chagny), le garnissage de sable réfractaire aggloméré qui revêtait la partie interne était recouvert d'une couche verte assez épaisse de matière vitrifiée. La chaleur dégagée pendant le travail avait été suffisamment intense pour que les sables aient été littéralement brûlés sur une assez grande profondeur.

D'après les conclusions de M. Brun, « le fourneau de Lacrost ne peut être un appareil métallurgique destiné à obtenir la fonte de fer, le creuset serait trop enfoncé dans le sable pour établir un trou de coulée commode pour en sortir la fonte. Les scories montrent qu'on se trouve en présence d'un bas-foyer utilisé pour traiter directement soit le minerai (méthode catalane), soit la fonte de fer (procédé comtois). Or, la fonte n'a été connue qu'à la fin du XV^e^ siècle. La similitude des scories de Lacrost avec celles obtenues par les gallo-romains montre que le four de Lacrost est un bas-foyer d'époque romaine dans lequel le minerai était traité directement par la méthode catalane et traitait directement les minerais de la région ».

R. L.

Les origines des invasions normandes.

Dans une communication au Congrès des Sciences préhistoriques et protohistoriques (Londres, 1932), M. Haakon Scheteling (*Bergens Museums Arbok*, 1932) a posé sur de solides bases le problème des origines des invasions normandes. Les raisons du mouvement sont complexes et remontent à un passé assez lointain. Il ne faut pas oublier que la mer est une grande route dont les riverains ne sont pas casaniers. Pendant l'Empire romain, à l'époque des rois francs, des relations commerciales régulières s'établissent entre les ports du Rhin et les pays scandinaves. Ce n'est que vers le IX^e^ siècle que les conditions relativement paisibles de ces navigations commencent à être troublées par la piraterie. Si l'on veut bien saisir le développement et le mécanisme des ces premières incursions, il importe d'abord de noter les points précis atteints par les premières incursions normandes : sac des établissements ecclésiastiques de Lindisfarne, en 793 ; débarquements sur les côtes de la mer d'Irlande, dans les Hébrides, l'île de Man, le Pays de Galles aux environs de 800 ; descente en Aquitaine, en 799. La Grande-Bretagne et la Frise n'ont pas encore eu à souffrir de ces raids. Il est à remarquer que ces mouvements coïncident avec l'établissement de colonies norvégiennes dans les Orcades, les Hébrides et sur le littoral occidental de l'Écosse. C'est donc la mer d'Irlande ouverte aux navigations norvégiennes. D'autre part, ces premières incursions ne sont pas à proprement parler des expéditions de piraterie régulièrement organisée et bien souvent les conflits qui finirent naturellement par des pillages ont été provoqués par la coutume, très ancienne dans les pays du Nord, qui permettait aux navigateurs de faire des réquisitions, en quelque sorte légales (*Strandhog*), pour se procurer des vivres pendant le voyage. Ces incursions apparaissent donc comme des raids d'explorateurs, semblables à ceux qui vont se produire sur l'Islande, le Groenland, la côte américaine et, au IX^e^ siècle, sur le littoral occidental de la Grande-Bretagne à la recherche de terres cultivables.

La faiblesse des royaumes attaqués assure le succès des bandes venues du Nord. L'un des exemples les plus caractéristiques, c'est la grande invasion qui commence en 834 avec la désagrégation de l'empire de Charlemagne. M. Sheteling fait très justement observer que pour la Grande-Breatgne, épargnée jusqu'en 873, les événements se passent de la même manière que lors de la conquête belge : les Normands amenés par la guerre se fixèrent dans le pays et se mirent à cultiver les terres. Il en sera de même en Normandie, lors de la cession du duché de Neustrie en 911. Le Danemark et la Norvège ont été les grands pourvoyeurs en hommes de ces bandes conquérantes et les deux mouvements apparaissent de nature différente : colonisateurs d'un côté ; de l'autre pillards que les événements contraignent à se fixer dans le territoire occupé.

Les immenses progrès réalisés par la construction navale expliquent la facilité de ces déplacements, mais ces perfectionnements sont la conséquence de nécessités d'ordre social et naturel. La colonisation intérieure de la Norvège, dès le VI^e^ siècle, est un fait qui dénote déjà un accroissement de population et de ressources. Ce mouvement correspond à un régime climatique plus sec et plus chaud que le climat actuel qui, nécessairement, devait amener un nouvel essor de la civilisation et un accroissement de population. De là les mouvements d'émigration dont les expéditions du IX^e^ siècle sont la manifestation la plus directe.

R. L.

Les vitraux de la Sainte-Chapelle de Paris.

Une très importante étude vient de leur être consacrée dans *le Bulletin monumental* (t. XCXI, 1932, pp. 333-407) par Mme Jeannette Dyer Spencer, en attendant la publication d'un grand album avec relevés, calques et photographies en couleurs. Mme Spencer a étudié, dessiné et photographié tous ces vitraux sur un échaufaudage spécial, et recherché dans les textes et dans les archives de l'œuvre de la Sainte-Chapelle tout ce qui se rapporte à leur histoire et à leur restauration. Son étude nous donne dès à présent la description précise et détaillée de cet énorme ensemble iconographique en distinguant sur les diagrammes qui y sont joints les panneaux anciens et les panneaux modernes. C'est un modèle de ce qui devrait être fait pour tous les ensembles de vitraux français du moyen âge.

E. Lambert.

Le retable de pierre du Mesnil-sur-Oger (Marne).

Dans le *Bulletin Monumental* (1932, pp. 431-432), M. M. Aubert fait connaître la découverte faite dans l'église du Mesnil-sur-Oger d'un retable en pierre sculptée ayant orné le maître autel et consacré à l'histoire de saint Nicolas, patron de l'église. Le monument a conservé ses peintures anciennes : sur le fond jaune se détachent les bleus, les verts et les bruns des vêtements, avec çà et là quelques rehauts d'or. Le saint est représenté en majesté et de chaque côté, sur deux registres superposés, sont figurés ses principaux miracles. Le cadre est piqué de roses sur le pourtour, comme sur le grand retable de Mareuil-en-Brie, sur le tombeau de Mellot d'Epoisses à Fontenay et dans une série d'ivoires gothiques français. Ce retable qui peut être daté du premier quart du XIV^e^ siècle n'est pas le seul à présenter d'étroits rapports avec les ivoires dont il paraît être comme l'agran-

dissement (retables de Corneilha-de-Conflent, en Roussillon ; retables champenois ou bourguignons de Brébant, de Fontenay et de Saint-Thibaut).

R. L.

Inventaires des monuments d'Italie.

La direction des Beaux-Arts italienne a entrepris d'établir un inventaire complet des richesses artistiques de l'Italie, œuvre considérable qui demandera de nombreuses années pour être menée à bien. Le premier volume de cet *Inventario degli oggetti d'arte d'Italia* est consacré à la province de Bergame. Il est l'œuvre de l'ancien inspecteur des Beaux-Arts, M. Angelo Pinetti, qui avait réuni, au cours de laborieuses recherches, de nombreux documents sur cette région qui est une des plus intéressantes de l'Italie du Nord. Environ 3.600 œuvres d'art sont décrites au cours de ces 500 pages très denses et richement illustrées. On y voit revenir les noms des grands Vénitiens : Palma Vecchio, Giovanni Bellini, Titien, Tintoret, Véronèse ; bien entendu, Moretto et Moroni y sont particulièrement bien représentés. Il faut souhaiter que l'initiative de M. Paribeni, le directeur des Beaux-Arts d'Italie, porte bientôt tous ses fruits ; car ce sera un instrument de travail incomparable que ces inventaires des diverses provinces artistiques italiennes, consciencieusement établis et pourvus d'index très complets. (*Débats*, 6 janvier 1933.)

X.

Chômage et archéologie en Allemagne.

Dans la liste du 28 mars 1928, indiquant les travaux qui pourraient être entrepris pour occuper les ouvriers sans travail, ne figuraient pas encore les fouilles archéologiques. La nouvelle réglementation du 16 juillet 1932 admet que les chômeurs puissent être employés à ces travaux. Une réglementation spéciale a été promulguée, le 18 juillet de la même année, sur la surveillance des fouilles faites dans ces conditions et leur direction a été confiée pour les diverses régions à des savants particulièrement qualifiés. Le *Nachrichtenblatt für deutsche Vorzeit* (VIII, 1932, pp. 161-166) publie l'arrêté relatif à la surveillance de ces travaux et le tableau de l'organisation par provinces et par cercles.

R. L.

BIBLIOGRAPHIE

R. de Saint-Périer. *L'art préhistorique.* Paris, Rieder, 1932 ; in-4° de 76 pages avec 60 planches. — Ce nouveau volume de la collection des « Maîtres de l'Art ancien », est appelé à rendre de grands services non seulement au public éclairé auquel s'adressent ces élégants petits volumes, mais aussi aux étudiants des facultés dont l'ignorance en ces matières reste trop souvent déplorable. En quelques pages précises, l'auteur a réuni tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour situer l'art préhistorique dans ses cadres géographique et chronologique et pour comprendre la technique de ses diverses manifestations, gravure, sculpture et peinture. A partir de la page 23, M. de Saint-Périer décrit les principales figurations de cet art quaternaire et toute cette partie de son petit livre constitue un répertoire descriptif des sujets traités par les artistes du Paléolithique supérieur. Un dernier chapitre traite des origines de l'art qui, à l'origine, ne fut peut-être « que le résutat fortuit d'une main chargée d'argile ou d'ocre, essuyée sur la paroi ». Le sens de la ressemblance et l'instinct d'imitation ont sans doute suffi, à ce stade lointain, pour déterminer l'éclosion de l'art ; puis plus tard, la magie est venue se superposer et a puissamment contribué à son développement et à son perfectionnement. Une bibliographie sommaire mais bien établie et une description rapide des planches terminent le volume.

R. L.

D. Peyrony. *Les gisements préhistoriques de Bourdeilles (Dordogne).* Archives de l'Institut de Paléontologie humaine, mém. n° 10. Paris, Masson, 1932 ; in-4° de 98 pages avec 11 planches et 60 figures. — Sur la rive droite de la Dronne, près de Bourdeilles, s'ouvre une suite de grottes et d'abris sous roches qui ont été méthodiquement explorés sous la direction de M. Peyrony. La présente monographie est consacrée à la description de deux de ces stations : la grotte de Bernous et le Fourneau du Diable. Dans la première qui a fourni un médiocre outillage moustérien et aurignacien, trois gravures pariétales représentent un Mammouth, un Rhinocéros tichorinus et probablement un Ours. Les fouilles du Fourneau du Diable ont été particulièrement intéressantes. Il faut en particulier signaler la découverte, sur la terrasse supérieure d'une hutte et d'œuvres d'art solutréennes : pendeloque en graphite avec gravures de Cervidés ; pierres portant un enchevêtrement de figures animales et le célèbre bloc aux Bovidés qu'accompagnent un second fragment dont les figurations grossières peuvent être comparées à celles recueillies dans l'Aurignacien moyen de La Ferrassie. La station a été occupée depuis l'Aurignacien jusqu'au Magdalénien, puis au Néolithique et au premier âge du Fer. Dans les deux derniers chapitres l'auteur étudie les diverses civilisations paléolithiques du nord et du sud du plateau central et présente quelques considérations sur l'art paléolithique.

R. L.

M. Boule et H. Vallois. *L'Homme fossile d'Asselar (Sahara).* Archives de l'Institut de Paléontologie humaine, mém. 9 ; un vol. in-4° de 90 pages avec 8 planches et 33 figures. Paris, Masson, 1932. — Le squelette d'Asselar a été découvert en plein Sahara, dans le bassin et non loin de la vallée morte de Tilemsi, près du poste d'Asselar, à 400 kilomètres au nord-est de Tombouctou. Le squelette est contemporain d'une époque antérieure à l'asséchement de la vallée du Tilemsi et même au creusement complet de celle-ci ; il doit donc être attribué à une phase reculée du Pleistocène supérieur. L'Homme d'Asselar offre des ressemblances incontestables avec les Négroïdes préhistoriques du sud de l'Europe. « Ainsi l'Homme d'Asselar pourrait être considéré comme le représentant de cette deuxième vague humaine africaine, apparentée aux chasseurs de l'âge du Renne de l'Europe, mais à affinités négroïdes. Ce substratum négroïde s'est avancé vers le nord de l'Afrique, où il aurait probablement précédé l'arrivée de la race éthiopienne, et il serait parvenu de bonne heure jusqu'en Europe. C'est à lui que paraît être due, en Afrique, cette industrie, plus ou moins aurignacienne ou capsienne, dont on trouve les produits en abondance sur toute l'étendue du continent. Les ressemblances, si souvent signalées, entre cette civilisation et celle des Aurignaciens d'Europe, notamment en ce qui concerne les manifestations artistiques, s'accompagnerait donc d'une parenté anthropologique, comme l'un de nous a cherché depuis longtemps à l'établir. » (P. 88.)

R. L.

Armand Ruhlmann. *Contribution à la préhistoire sud-marocaine. La collection Terrasson.* Paris, Larose, 1932 ; in-8° de 41 pages avec 6 figures, 7 planches et 1 carte. — La collection archéologique décrite par l'auteur a été constituée par les récoltes de surface faites par le lieutenant Terrasson dans la région militaire de l'Erg er Raoui, à 250 kilomètres environ au sud de Bou-Denib (confins algéro-marocains). Parcourue par un grand oued quaternaire, la région abritée par la chaîne de l'Atlas et située à proximité de deux mers, occupe une situation privilégiée, à la fois carrefour de routes et centre d'échanges. Le Paléolithique y est représenté par des bifaces de facies acheuléen, découverts aussi bien sur la hammada que le long de l'Erg er Raoui. Une unique station a pu être reconnue. Le Moustérien ou l'Atérien est apparu en d'assez nombreux points du pays ; quant au Paléolithique supérieur, une seule station a pu être nettement déterminée à Azrar. Tandis que l'outillage paléolithique évolue normalement, celui du Néolithique présente deux tendances différentes, accusant, du moins pour les outils et les pointes d'une phase avancée, des influences égyptiennes. L'existence d'ateliers pendant cette période n'est pas douteuse. Ces influences étrangères de même que l'introduction d'objets de cuivre et de bronze peuvent s'expliquer par la position géographique de la région.

R. L.

Olov Janse. *Stenåldersboplatser i Östergötland. I. En stenåldersboplats vid Valdemarsvikens strand.* Stockholm, Akademiens förlag, 1932 ; in-8° de 25 pages, avec 22 figures. — Sur la rive septentrionale du Valdemarsviken, l'auteur a exploré les restes d'une station de l'âge de la pierre avec quatre emplacements de foyers. La céramique recueillie est étroitement apparentée à celle de la Suède orientale (type de Lundby-Rosenlund). La même poterie se retrouvant en Finlande, Russie, Sibérie et jusqu'en Amérique du Nord, on est autorisé à supposer l'existence de relations entre l'Eurasie et le continent américain à ces époques.

R. L.

Henry Frankfort, Thorkild Jacobsen and **Conrad Preusser.** *Tell Asmar and Khafaje. The first Season's Work in Eshnunna* 1930-31. The Oriental Institute of the University of Chicago. Oriental Institute Communications, n° 13. Chicago (The University Press), 1932. — Tell Asmar, à l'est de la Diyala, à 80 kilomètres environ de Bagdad, est l'ancien site d'Eshnunna ou Ashnunak, que le Français Pognon reconnut, il y a à peu près 40 ans, au cours de ses voyages. L'expédition entreprise sous les auspices de l'Institut Oriental de Chicago a été dirigée par M. Frankfort ; dans la première saison, les fouilles mirent au jour un bâtiment dont les reconstructions s'étendent de la fin de la III^e^ dynastie d'Ur à la I^re^ dynastie de Babylone. Les inscriptions découvertes et déchiffrées par M. Jacobsen ont permis de restituer la liste des dynastes d'Eshnunna pour cette période.

Khafajé, sur la Diyala, plus au sud et seulement éloignée d'à peu près 15 kilomètres de Bagdad dans la direction est, répond à un site encore non identifié ; les fouilles dirigées par M. C. Preusser sont aussi l'œuvre de l'Institut Oriental de Chicago. Les travaux ont fait découvrir de nombreuses têtes de statuettes archaïques et les restes d'une enceinte ovale entourée de deux murs parallèles ; à l'une des extrémités de cet ovale, on a dégagé un bâtiment composé de plusieurs chambres.

Nous pouvons, dès maintenant, compléter cet exposé par les renseignements donnés depuis cette époque, par les revues, sur la campagne 1931-1932 ; à Tell Asmar il s'agit d'un temple attenant à un palais qui lui-même possède sa chapelle ; à Khafajé, on se trouve en présence d'une enceinte sacrée à autel et à terrasse centrale.

G. Contenau.

H. Frankfort. *Archaeology and the Sumerian Problem.* The Oriental Institute of the University of Chicago. Studies in ancient oriental Civilization, n° 4. Chicago (The University Press), 1932. — Le point important des découvertes de ces dernières années, en Mésopotamie, est de nous avoir fait mieux connaître le début de l'époque historique, mais aussi de nous avoir révélé une longue période de civilisation ayant précédé la période historique, l'équivalent de l'âge prédynastique en Égypte. Ces deux périodes que les fouilles profondes font retrouver partout en Sumer, sont homogènes dans leur ensemble ; on y a distingué, en remontant dans le passé à partir du début de la période historique :

1° La période dite de Jemdet-Nasr (du nom d'un site voisin de Kish), à céramique polychrome, unique en Mésopotamie à cette époque ; elle paraît contemporaine, à Suse, de l'existence des tablettes dites proto-élamites, des vases thériomorphes ; en Sumer de monuments comme le « personnage aux plumes » du Louvre ;

2° La période d'Uruk, dont la céramique, différente de la céramique de Jemdet-Nasr se retrouve à Tépé Gawra, Ninive, Kish, Ur, Tello, même à Suse ; les cachets et cylindres sont déjà connus ; la brique de cette époque est crue, étroite et plate ;

3° La période d'El-Obéid (site voisin d'Ur) touche au sol vierge et se retrouve en Élam et Mésopotamie. Pas d'écriture, mais le cachet est en usage ; outils de silex et de cuivre ; architecture rudimentaire où l'on constate cependant les principes qui seront développés plus tard.

Selon M. Frankfort, les auteurs de la civilisation mésopotamienne sont pour toutes ces périodes les Sumériens, et les modifications constatées à chaque époque seraient le fait de nouveaux arrivants. Même, si l'on hésite à accepter cette théorie

(on a proposé de voir dans la céramique peinte une production non sumérienne), on lira avec profit cette étude riche en documents et en aperçus ingénieux, très au courant des plus récentes découvertes.

G. Contenau.

The Oriental Institute *of the University of Chicago, in commemoration of the dedication of the O. I. Building, Dec. 5, 1931.* Chicago, 1932 ; gr. in-8°, 69 pages, avec 61 gravures. — Le jour où l'on écrira l'histoire de l'archéologie du proche Orient, celle de l'Institut oriental de l'Université de Chicago y occupera une des premières places ; la première, sans doute, pour les recherches faites au XX^e^ siècle. Né en 1919 de la munificence de J. D. Rockefeller, dirigé par l'éminent orientaliste qu'est le Pr. J. H. Breasted, cet Institut a déjà exécuté tant de fouilles et mis au jour tant de publications qu'il faudrait des pages pour donner la liste complète. Toute cette brillante activité est résumée dans le petit volume copieusement illustré que nous avons le plaisir d'annoncer. On n'y trouve pas seulement indiqué ce qui a été effectué jusqu'à présent, mais ce qui se prépare dans les différentes branches de l'orientalisme. Jamais grandes tâches n'auront été abordées avec plus de méthode et plus de puissants moyens ; c'est un miracle de l'initiative privée et du zèle scientifique.

S. R.

U. Hölscher. *Excavations at ancient Thebes* 1930-31. Chicago, University Press, 1932 ; in-8°, 65 pages, 41 figures, 4 planches. — Ce fascicule, qui porte le n° 15 dans la série des *Communications* de l'Institut Oriental de l'Université de Chicago, est le quatrième qui soit consacré aux travaux entrepris par une mission de cet Institut dans le temple funéraire de Ramsès III (1204-1172 av. J.-C.), à Médinet-Habou, au sud de la nécropole thébaine. On sait que la mission épigraphique, qui a commencé en 1924 le relevé des inscriptions du temple, en vue de la luxueuse publication en cours, est doublée, depuis 1928, par une mission architecturale qui, pour ses relevés, a été amenée à explorer d'une façon exhaustive les abords immédiats du temple. La publication de M. Hölscher, le directeur de cette mission, se trouve être ainsi le rapport sur sa quatrième campagne de fouilles.

La découverte la plus importante des campagnes précédentes avait été celle des arasements d'un palais de Ramsès III, en liaison par une grande baie sculptée avec la colonnade sud de la première cour du temple. Ce palais devait aussi se trouver en relation avec la fameuse porte fortifiée, située en avant du grand pylône, qui commandait l'entrée de l'enceinte sacrée, car les chambres intérieures de cette porte sont décorées par de jolis bas-reliefs représentant le roi Ramsès III à l'intérieur de son harem.

C'est sur cette porte et dans ses environs immédiats que les travaux, résumés ici par M. Hölscher, ont été conduits. Ils ont amené la découverte, à 30 mètres environ en avant, à la limite des terres cultivées, d'un quai semblable à ceux de Karnak et de Médamoud — plus complet cependant et permettant de se rendre mieux compte de la structure de ces sortes d'édifices, que baignaient les eaux d'un canal communiquant avec le Nil. Les môles cubiques, qui avaient seuls, jusqu'à présent, retenu l'attention, n'étaient en somme que la partie centrale d'un ensemble architectural, sorte de tribune dominant un port, qui, lui, était situé en avant, au niveau de l'eau, et auquel deux escaliers latéraux, flanquant le môle, donnaient accès. Un chapitre, enrichi de figures et de plans, résume très clairement les données nouvelles apportées par cette trouvaille.

Dans les chapitres suivants, M. Hölscher décrit, avec plans, coupes et figures, la porte fortifiée, spécimen jusqu'à présent unique en son genre dans l'architecture égyptienne. Puis il revient sur la question du balcon d'audience ouvert sur la première cour du temple : il démontre qu'un agrandissement de cette loggia — dont il propose une reconstitution des plus vraisemblables — a correspondu à un remaniement du palais, déjà constaté par les rapports précédents. Il termine en rassemblant des données nouvelles apportées à l'histoire du site.

Deux appendices, enfin, rendent compte de travaux supplémentaires conduits en liaison avec les fouilles de Médinet-Habou. Le premier expose les résultats d'un nettoyage entrepris hors de l'enceinte du temple, au nord-ouest, en un point où un fléchissement dans la direction rectiligne du mur posait un problème de topographie : ce sondage amena la découverte d'un temple funéraire plus ancien, cause de cette déviation, le temple ruiné du pharaon Eyé, usurpé, après sa mort, par Harmaïs. Le second appendice relate des vérifications fort instructives entreprises au Ramesséum, dont le palais, construit en liaison, lui aussi, avec le temple voisin, avait servi de prototype au premier palais de Médinet-Habou.

Ainsi, en attendant la publication définitive des renseignements recueillis, le public savant est informé des découvertes faites par la mission américaine de Médinet-Habou et mis au courant des questions archéologiques qu'elles soulèvent La clarté et la concision de M. Hölscher, servies par le choix heureux des photographies et par l'abondance des dessins et des plans, font de ses rapports des modèles du genre.

E. Drioton.

L. Borchardt. *Einiges zur dritten Bauperiode der grossen Pyramide bei Gise.* Berlin, 1932 ; in-4°, 21 pages, 3 figures, 12 planches. — L'égyptologue allemand Ludwig Borchardt est l'auteur de la théorie des changements de plan en cours d'exécution des travaux, par quoi l'on explique la singulière distribution des galeries et des chambres à l'intérieur de la Grande Pyramide. La chambre inférieure, à galerie rectiligne descendante, serait le caveau de la pyramide primitive, conçue dans des dimensions assez modestes ; la chambre médiane aurait été exécutée en relation avec un développement du plan, devenu plus ambitieux ; pas assez toutefois, puisque, estimé derechef insuffisant, il aurait été abandonné pour une réalisation plus grandiose, dont la chambre supérieure, avec ses herses de granit et son long corridor ascendant, devrait être considérée comme le centre définitif. Cette théorie, exposée pour la première fois, en 1892, dans un article retentissant de la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, est aujourd'hui universellement admise.

Il est donc extrêmement intéressant de voir, après 40 ans d'une carrière scientifique passée en Égypte, le père de la théorie en cours revenir sur la question pour en préciser quelques points et la compléter.

Les loisirs de la retraite et l'installation de la lumière électrique à l'intérieur de la Grande Pyramide ont permis à M. Borchardt une série de nouvelles observations qu'il consigne dans son mémoire et dont, avec son esprit puissamment constructif, il tire des conclusions de grande envergure. On suit avec intérêt ses démonstrations étayées par des épures et par des plans : elles convergent toutes vers le même point et aboutissent à des vues nouvelles sur un élément architectural important du troisième stade de construction — le stade définitif — de la Grande Pyramide : la partie supérieure de son couloir ascendant.

L'aspect de ce corridor grandiose est connu du grand public par la gravure,

souvent reproduite, de la *Description de l'Égypte*, dont M. Borchardt donne un fac-simile et qui reste, après plus de cent ans, le document le plus exact qui ait jamais été publié. Tout le monde a devant les yeux cette perspective impressionnante d'une galerie de 47 mètres, large de 2 et haute de 8,50, dont le sommet se rétrécit par l'avancée des assises supérieures les unes sur les autres. De chaque côté du passage, à la partie inférieure, court une sorte de banquette, haute de 60 %, entaillée d'encoches à des distances régulières. C'est le problème, toujours pendant, de ces encoches qui sert de point de départ à la nouvelle théorie de M. Borchardt. Il conclut d'abord, à leur examen, qu'elles sont les témoins d'échafaudages en bois destinés à soutenir, dans les hauteurs du corridor, une plateforme ménagée pour entreposer des bouchons de granit, qui devaient intervenir, comme herses, dans la structure définitive du passage, mais dont la présence sur le sol eût rendu impossible la circulation des matériaux pendant les travaux. Le passage du reste auquel ils étaient destinés — et qui devait être bâti à l'intérieur du corridor actuel, qui ne représente qu'un arc de décharge — ne fut jamais achevé : les banquettes qui courent de chaque côté du passage ne sont que le soubassement, et comme l'amorce, de ses parois latérales. Après l'ensevelissement de Chéops, on laissa les travaux en l'état. Les bouchons de granit, déchargés des échafaudages, furent bloqués à l'orifice inférieur du corridor ascendant, où ils se trouvent encore aujourd'hui ; les bois utilisables furent récupérés et les derniers ouvriers, sortis par le puits irrégulier qui communique, à travers les œuvres vives de la maçonnerie, avec le corridor de la chambre souterraine, procédèrent à la fermeture extérieure de la pyramide.

D'autres études, en particulier celle du mécanisme des herses de la chambre funéraire, viennent se grouper, chemin faisant, autour du point central du mémoire, qui est cette théorie du grand corridor ascendant.

On regrette que les épures et les dessins de M. Borchardt ne soient pas accompagnées de reproductions photographiques des ensembles et des détails qu'ils interprètent : on se rend compte, du reste, pour peu que l'on connaisse l'état des lieux, des difficultés que rencontrerait l'établissement d'une pareille documentation et des dépenses qu'elle entraînerait. Elle serait pourtant nécessaire pour permettre de porter un jugement sur les nouvelles théories de M. Borchardt, qui, en soi, sont logiques et cohérentes et qui donnent la clef de problèmes considérés, jusqu'à présent, comme insolubles. A son défaut, il ne reste qu'un moyen de juger de la valeur des conclusions de M. Borchardt : c'est d'emporter son mémoire à l'intérieur de la Grande Pyramide et de suivre ses démonstrations *in situ*, en vérifiant si les indices matériels sur lesquels il les appuie, ne sont pas susceptibles d'autres interprétations.

E. Drioton.

E. Chassinat. *Le Temple d'Edfou*, tome VII (*Mémoires* publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire, tome XXIV). Le Caire, 1932 ; in-4°, VIII-354 pages. — L'entreprise colossale, inaugurée en 1892 par de Rochemonteix et reprise en 1897 par M. Chassinat, de publier *in extenso* les tableaux et les textes qui couvrent les murs du temple ptolémaïque d'Edfou, est à la veille d'aboutir.

Ce volume, l'avant-dernier à paraître, contient toutes les légendes hiéroglyphiques de la face externe du mur d'enceinte.

La quantité massive des textes, serrés jusqu'à la compression, est encore une des moindres difficultés que M. Chassinat ait rencontrées pour l'établissement

de cette édition. L'épigraphie de cette époque comporte surtout une abondance de signes nouveaux, manquant aux fontes existantes, qu'il a fallu dessiner et faire graver spécialement pour pouvoir réaliser ce chef-d'œuvre de typographie. Un appareil de notes donnant les renseignements utiles sur la conservation matérielle des signes, et instituant des comparaisons avec les éditions antérieures de certains passages, accompagne perpétuellement le texte publié.

E. Drioton.

Joseph Cattaui Pacha. *Coup d'œil sur la chronologie de la nation égyptienne.* Paris, Plon, 1932 ; in-4°, 447 pages avec 9 cartes en couleurs. — Il ne faudrait pas chercher, dans le volume présent cette marque des recherches originales sur la chronologie de l'ancienne Égypte. L'auteur déclare modestement que « le livre est l'œuvre d'un profane » ; il accepte ceux des résultats de l'érudition moderne qui semblent le mieux accrédités et ne cherche à innover sur aucun point. C'est bien plutôt un résumé de l'histoire de l'Égypte depuis les temps les plus anciens jusqu'au règne du roi actuel, qui a réalisé les aspirations vers l'indépendance telles qu'elles se sont manifestées d'abord avec Méhémet Ali. La chronologie intervient chaque fois que cela paraît nécessaire sous forme de tableaux, permettant d'établir en gros des synchronismes entre l'histoire de l'Égypte et celle des pays voisins. Le tout est clair, agréablement écrit et vivifié par des portraits bien campés des personnages principaux de cette longue histoire. Avec ce que l'auteur appelle la XLV^e^ dynastie, celle de la Renaissance nationale, une nouvelle ère commence dont il est permis de bien augurer à cause de la docilité de l'Égypte aux enseignements de la science européenne ; l'islamisme même, dont l'intolérance s'est atténuée, ne fera pas sérieusement obstacle à des progrès dont un gouvernement régulier et fort accélérera la marche. Ayons, comme l'auteur, confiance en l'avenir.

S. R.

George Mylonas. *Proistoriké Eleusis* (en grec). Athènes, Hestia, 1932 ; in-4°, 183 pages, avec 128 gravures. — Feu le P^r^ André Skias fut le premier à s'occuper de la préhistoire d'Éleusis et à y pratiquer des fouilles (*Éphém.*, 1898, 1912). Il montra que le versant sud de l'Acropole d'Éleusis cachait des restes de constructions. En 1930 et 1931, MM. Mylonas et Kourouniotis explorèrent un secteur assez considérable de ce versant.

Le présent ouvrage expose les résultats de leurs recherches et les conclusions provisoires qu'on en peut tirer pour la succession des civilisations en cet endroit, de 2000 environ à 1100 av. J.-C. (Tout récemment, on a annoncé qu'en haut de l'acropole on avait trouvé les restes d'un palais royal d'époque mycénienne.) Après avoir expliqué la stratigraphie du gisement fouillé, M. Mylonas décrit successivement, avec une grande abondance de plans et d'illustrations, les restes de constructions de l'helladique moyen et tardif, les tombeaux contemporains (à noter les sépultures dans les maisons, le plus souvent d'enfants). Il passe de là à la description des tessons céramiques, dont quelques-uns seulement remontent au protohelladique ; comme l'a déjà remarqué M. Blegen, l'helladique tardif est l'époque des ornements spiraliformes rehaussés de blanc, et les vases du type de Vaphio y sont nombreux. Viennent ensuite les petits objets, notamment une idole féminine néolithique en pierre avec encolure énorme et visage vaguement indiqué (p. 139, ne provenant pas des fouilles récentes, mais au Musée d'Éleusis).

Les pesons, les objets d'os et de cuivre sont peu nombreux. Le tout se termine par un coup d'œil d'ensemble instructif qui met en bonne lumière l'importance préhistorique d'Éleusis, comparé à d'autres gisements préhelléniques.

S. R.

G. Daux et A. Salac. *École française d'Athènes. Fouilles de Delphes.* T. III, épigraphie, fasc. III. Paris, De Boccard, 1932 ; in-4°, 146 pages, avec 2 planches et nombreuses figures. — Le nom de M. Bourguet, le maître de l'épigraphie delphique, ne figure pas dans le titre de ce fascicule ; mais l'auteur principal lui a rendu, dans sa préface, un touchant hommage. « C'est M. Bourguet qui a constitué le dossier épigraphique de ce fascicule... Ce que nous n'avons pas pu dire à chaque fois, c'est combien d'indications, de restitutions, de rapprochements nous étaient fournis par les textes de M. Bourguet. » Quant aux publications hâtives et inexactes (autant qu'indiscrètes) de feu Pomtow, les auteurs n'en ont noté que quelques fortes erreurs, s'abstenant d'une polémique désormais inutile, M. Bourguet ayant, à plusieurs reprises, dit le nécessaire à ce sujet. L'ordre suivi est, d'une manière générale, topographique, c'est-à-dire celui des points où se sont rencontrés ces 180 textes, dont beaucoup étaient encore inédits. Il n'y a pas de traductions et les commentaires, très sobres, portent surtout sur les lectures adoptées, les dates et les identifications de personnes. On ne peut qu'admirer le soin méticuleux apporté par les éditeurs à leur tâche ; c'est un travail définitif, mais dont seuls les déchiffreurs et épigraphistes de métier peuvent apprécier les difficultés et les mérites. Il y aurait ingratitude de la part des autres historiens et archéologues, de ne pas saluer avec respect une œuvre aussi courageusement accomplie.

S. R.

H. R. W. Smith. *The origin of Chalcidian ware.* Berkeley (Californie), 1932 ; gr. in-8°, 149 pages, avec 15 planches et 10 figures dans le texte. — Le groupe de vases dits *chalcidiens* a été dénommé ainsi parce que les inscriptions, quand ils en portent, sont écrites dans l'alphabet de Chalcis à Eubée. Mais cette île n'en a jamais fourni le moindre tesson ; ils manquent, en général, dans le bassin oriental de la Méditerranée, alors qu'ils sont nombreux dans l'Ouest, sur la côte italienne, en particulier à Caeré. Si, comme cherche à l'établir M. Smith, ils ont été fabriqués dans cette dernière ville, rien n'empêche de croire que les céramistes des ateliers caerétains ne fussent en partie originaires de Chalcis. Malgré l'absence de ces vases dans l'Est du monde hellénique, il faudrait pourtant admettre leur origine orientale si certains vases de Corinthe, auxquels ressemblent les produits dits chalcidiens, en étaient des imitations ; or, c'est le contraire qui est vrai. En appendice, l'auteur décrit une douzaine de vases chalcidiens qui manquent à l'inventaire dressé par Rumpf. Un des plus importants, fragment conservé à Philadelphie, a fait partie d'un vase affectant la forme d'une boîte d'allumettes posée sur un support ; or, ce type n'est pas grec, mais italique. Le fait que des influences ioniennes et étrusques sont sensibles dans la poterie chalcidienne vient encore à l'appui de l'opinion de l'auteur, dont la dissertation, claire et bien conduite, sera très appréciée des céramographes.

S. R.

Sir Aurel Stein. *The site of Alexander's passage.* Extrait du *Geographical Journal*, juillet 1932 ; in-8°, pp. 32-46, avec cartes et planches. — Sur quel point Alexandre a-t-il franchi l'Hydaspe ? Où livra-t-il bataille à Porus ? Où fonda-t-il,

en souvenir de sa victoire, les villes de Nicée et de Bouképhale ? Ces questions ont déjà reçu des réponses différentes. D'une étude personnelle de la région, l'auteur conclut : 1° Qu'Alexandre passa le fleuve à Jalalpur ; 2° que l'emplacement de la bataille ne peut être déterminé avec précision ; 3° que Nicée reste à découvrir ; 4° que Bouképhale est Jalalpur, comme l'avait déjà vu le général Cunningham. On peut recommander cette étude topographique et historique très précise aux futurs historiens du conquérant.

S. R.

B. Schweitzer. *Xenokrates von Athen.* Niemeyer, Halle, 1932 ; gr. in-8°, 39 pages. — J'ai lu cette notice avec un intérêt soutenu, car l'auteur est d'une ingéniosité vraiment étonnante et, opérant sur des textes bien connus, trouve moyen d'en extraire du nouveau et du vraisemblable. Au delà de la vraisemblance, les études de ce genre, portant sur des ouvrages perdus, dont il ne subsiste guère que quelques citations *traduites*, ne peuvent prétendre aller ; mais c'est une acrobatie érudite qu'il faut savoir apprécier à sa valeur et dont on peut dire qu'il reste toujours quelque chose. Xénocrate, athénien, sculpteur de l'école de Lysippe, grand admirateur de ce maître sicyonien et de ce qui venait de Sicyone, serait le fondateur d'une école de critique d'art qui domina l'époque hellénistique et dont le caractère particulier est de rattacher l'histoire à l'art et l'art à l'histoire (p. 18). Là où Pline le cite, d'après Varron, on sent un tempérament original, qui se révèle aussi là où il n'est pas cité expressément. L'auteur compare son influence à celle de Lorenzo Ghiberti, théoricien et artiste du XV^e^ siècle. — Trois appendices importants, sur Dédale et les Dédalides dans la tradition, sur une source commune de Cicéron, Quintilien et Pline (opposée à Xénocrate), sur les témoignages anciens qu'on peut considérer comme Xénocratiques (après Kalkmann). Le style est malheureusement laborieux et difficile comme à plaisir.

S. R.

Th. Wiegand. *Zweiter Bericht über die Ausgrabungen in Pergamon 1928-32 : das Asklepieion* (extrait des Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften, 1932, Phil.-hist. Klasse, 5). Berlin, 1932 ; in-4°, 95 pages, 1 plan, 10 planches, 18 figures. — M. Wiegand expose les résultats de l'exploration poursuivie de 1928 à 1932 dans l'Asklepieion de Pergame. Les bâtiments dégagés : un propylée grandiose, une salle pour le culte d'Hadrien, le temple circulaire d'Asklépios Sôter, un autre édifice rond plus grand que le temple et comprenant deux étages, un théâtre, donnaient sur une immense area, entourée de trois côtés par des portiques, dont celui du nord, long de 128 mètres, est entièrement déblayé ; la fontaine sacrée était dans cette grande cour. Tous ces monuments, dans leur état actuel, sont du milieu du II^e^ siècle ap. J.-C. Une cinquantaine d'inscriptions ont été découvertes, dont la plus importante est la dédicace, en grec, d'une statue au Pergaménien P. Julius Quadratus ; M. Weber lui consacre un très ample commentaire : le texte présente le cursus complet du personnage, qui joua un rôle considérable sous les Flaviens et surtout sous Trajan ; entre autres, il permet de mieux apprécier la politique suivie par les empereurs pour la formation de leurs collaborateurs, fournit des renseignements précieux sur l'organisation du haut commandement lors de la seconde guerre dacique et nous révèle une fonction nouvelle, celle du *curator monetae auri argenti flandi feriundi ;* le document est de premier ordre.

A. M.

G. Bersu, H. Kurtz, E. Petersen und H. Seger. *Der Breite Berg bei Striegau. Eine Burgwalluntersuchung.* Teil 1. **G. Bersu.** *Die Grabungen.* Breslau, Grass, Barth & C°, 1930 ; un vol. gr. in-f° de 46 pages avec 38 figures et 4 planches en couleurs. — La croupe basaltique du Breite Berg qui domine la ville de Strigau est couronnée par un ensemble de ruines particulièrement importantes pour l'histoire de la Silésie centrale. Trois campagnes de fouilles y ont été conduites, de 1911 à 1913, par M. G. Bersu dans les parties respectées par les carriers. La description des monuments et les conclusions que l'on en peut tirer constituent la matière de ce volume. Deux occupations distinctes ont pu être reconnues. La plus ancienne correspond aux vestiges d'un rempart contemporain des premiers temps de la période hallstattienne qui a été détruit par un incendie, très probablement allumé par des bandes de Scythes. Il ne semble pas que ce premier établissement ait eu une très longue durée. A l'abri d'un rempart de terre et de bois, on a découvert les emplacements de trous de poteau ayant appartenu à des restes d'habitations. L'établissement hallstattien peut être rapproché des villages silésiens contemporains d'Oswitz (cercle de Breslau).

Bien plus importants et mieux conservés sont les restes de la forteresse slave avec ses murs à chaînages de bois et remplissages de pierres, ses tours et ses portes. M. Bersu donne de ce système défensif une restitution graphique fort intéressante (fig. 18 et 36). Sur un soubassement de gros blocs se dresse la palissade crénelée flanquée de tours carrées faites de troncs d'arbres séparés par des lits de pierres, comprenant deux étages et couvertes d'un toit à quatre pentes. Les portes étaient flanquées de tours plus petites avec passages couverts à la hauteur des créneaux. Des chambres de guet sont placées au-dessus des tours et de la porte. Les maisons étaient alignées le long des remparts de l'est et de l'ouest. Elles reposent directement sur le rocher, sans trace de fondations et sont construites en pierres avec traverses de bois. On ne connaît ni la hauteur des murailles, ni la forme du toit, pas plus d'ailleurs que l'emplacement des portes. Elles semblent avoir été composées de deux pièces. Sans aucun doute, ce village fortifié doit être identifié avec le *Ztrigom* mentionné dans des documents de 1155.

Ce court résumé des principaux résultats acquis au cours de trois campagnes successives serait incomplet si on n'attirait pas l'attention du lecteur sur la méthode impeccable avec laquelle les travaux de dégagement ont été poursuivis. De nombreux croquis et photographies cotés permettent de suivre le déblaiement dans un terrain ingrat et bouleversé. Ce n'est que par une observation directe, constante et minutieuse des moindres trous de poteau et des débris de toute nature soigneusement relevés à la place qu'ils occupaient dans les couches archéologiques, qu'un aussi heureux résultat a pu être obtenu.

R. L.

P. Jacobsthal und A. Langsdorff. *Die Bronzeschnabelkannen. Ein Beitrag zur Geschichte des vorrömischen Imports nördlich der Alpen.* H. Keller, 1929 ; un vol. in-f° de 104 pages avec 42 planches. Berlin-Wilmersdorf. — Ce beau livre, illustré avec le plus grand soin, constitue le plus important répertoire des vases de bronze dits oenochoés à embouchure trilobée ou tubulaire, découverts en Italie et dans les régions du monde barbare situées au nord des Alpes, Suisse, Belgique, France, Allemagne, Autriche et Tchécoslovaquie. La première partie, due à M. Langsdorff, renferme la description de cet intéressant matériel; la seconde, œuvre de M. Jacobsthal, traite du style de la date et des origines.

Celui-ci contrairement aux théories généralement admises sur l'origine étrusque de ces productions — Neugebauer faisait venir des ateliers de Vulci l'oenochoé de Schwarzenbach — propose de placer le centre de fabrication dans une région moins centrale, en Picenum ou en Ombrie. Son hypothèse, assez fragile, repose sur le caractère barbarisant de certaines pièces, celles de Weisskirchen et d'Armsheim entre autres. Plus contestable encore me paraît la date assignée par M. Jacobsthal aux copies nombreuses de cette chaudronnerie. Une argumentation qui fait surtout état des analogies de style avec les ornementations relevées sur des objets étrusques ne me paraît pas concluante, d'autre part on ne saurait oublier que la chronologie des cimetières de la région alpine est encore très obscure. Il n'est pas possible de placer au v^e^ siècle l'apparition de ces copies. Des pièces, comme celles de Basse-Yutz au British Museum, ne sont pas contemporaines de 450 avant J.-C. Le caractère oriental de leur décoration, qui témoigne de contacts précis avec la Scythie, empêche de leur assigner une date aussi haute. C'est à La Tène B, à partir de 400, que les Celtes sont entrés en rapports avec les Scythes en Silésie et, pour ma part, j'incline fortement à placer au III^e^ siècle la fabrication de ces très belles oenochoés où le corail s'allie si heureusement à l'émail dans les décorations.

Reste maintenant à rechercher le chemin suivi par cette chaudronnerie pour gagner les pays situés au nord des Alpes. Les fouilles récentes de M. Piroutet au camp de Château-sur-Salins (Jura) ont fait connaître le rôle d'intermédiaire joué par Marseille dans la diffusion des produits de l'art et de l'industrie du monde grec à travers le monde celtique. M. Jacobsthal fait remarquer que le pays de Marseille n'a fourni jusqu'à ce jour aucun de ces vaisseaux de bronze originaires de l'Italie et propose comme voie d'introduction en Gaule et vers les régions du Rhin et du Danube les chemins passant par le Grand-Saint-Bernard. L'hypothèse est tentante pour expliquer ce commerce particulier ; mais elle ne saurait, à mon avis, faire oublier entièrement le rôle de Marseille.

R. L.

Neue deutsche Ausgrabungen, herausgegeben von **Prof. Dr. Gerhart Rodenwaldt.** Deutschtum und Ausland, 23-24 Heft ; Munster, Aschendorff, 1930 ; un vol. in-4° carré de XI-277 pages avec 3 cartes ou plans, 37 planches et 27 figures. — Dans la préface qu'il a écrite pour ce volume, le Dr. Schreiber, directeur de la collection, signale toute l'importance du travail de l'archéologue à l'étranger comme l'un des éléments les plus favorables à la compréhension entre les peuples. Il met également en relief l'aide financière apportée, malgré le malheur des temps, par le Reichstag aux entreprises allemandes. « Il était de toute nécessité, écrit-il, de rallumer les phares allemands dans la Méditerranée, de mener à bonne fin les travaux commencés et, dans la rude concurrence des peuples pour la mise en valeur des chantiers de fouilles du monde classique et du proche Orient, de sauver pour nous et pour l'avenir du pays quelques territoires et quelques sphères d'action. » Ces paroles valent au moins qu'on les médite.

Les rapports très généraux sur les fouilles, présentés par M. G. Rodenwaldt, sont groupés sous deux grandes rubriques. La première traite des travaux exécutés hors de l'Allemagne : en Grèce (Cnide, Tirynthe, sanctuaire d'Héra à Samos, Égine, Céramique d'Athènes), en Asie Mineure (Pergame, Angora, Éphèse), en Palestine (Tell-Balata) et en Mésopotamie. La seconde, réservée aux recherches en Allemagne, présente un ensemble judicieusement choisi de travaux illustrant les méthodes rigoureuses qui, au delà du Rhin, président aux fouilles. Les rapports de M. G. Bersu sur les fouilles du *Goldberg*, de M. A. Kiekebusch, sur le

village contemporain de l'âge du Bronze exploré à *Busch*, prouvent l'excellence de la méthode dite des « trous de poteaux » qui a donné de si heureux résultats pour l'étude des procédés de construction pendant les âges du Bronze et du Fer. M. P. Reinecke a reconstitué la physionomie de *Cambodunum*, petite ville industrielle, divisée en quartiers habités chacun par un corps de métier, mais conçue sur un plan trop vaste si bien que les masures voisinent avec les édifices publics parfois isolés parmi des terrains vagues. E. Fremersdorf expose brièvement les résultats des fouilles faites au Parc des Sports de *Cologne-Müngersdorff*, où l'on découvrit les ruines d'un grand domaine suburbain, maison de maître entourée d'un demi-cercle de bâtiments d'exploitation, le tout à l'intérieur d'une enceinte murée et qui conserve encore ses adductions d'eau et ses deux cimetières. Les fouilles ont permis de refaire l'histoire de la villa qui se transforme et se développe du Ier au IVe siècle. Le volume se termine par des travaux consacrés à la période des invasions et du haut moyen âge : enceintes circulaires de la Lahn et du Main ; fouilles d'églises à absides du VIIIe siècle à Hersfeld ; palais de Charlemagne à Ingelheim.

R. L.

Municipalité d'Alexandrie. **Evaristo Breccia.** *Le Musée gréco-romain d'Alexandrie ;* un vol. gr. in-4° de 102 pages avec 61 planches. Bergame, Instituto italiano d'arte grafiche, s. d. — Le Musée gréco-romain d'Alexandrie se propose pour objet de « chercher, réunir, classer, étudier le plus grand nombre possible de monuments et de documents capables d'éclairer la topographie, l'art, l'histoire d'Alexandrie ». Un service de fouilles est rattaché à cette institution. Le présent volume qu'accompagnent de très bonnes planches se présente sous la forme de rapports succints consacrés aux travaux exécutés sous la direction du Musée, à Canope, Moustafa Pacha, Hadra, au tombeau d'Alexandre le Grand, à Oxyrhynchus, Tebtunis, enfin aux sondages effectués dans la ville d'Alexandrie. De bons plans permettent de suivre ces recherches alexandrines.

R. L.

Mededeelingen van het nederlandsch historisch Institut te Rome. II. S'Gravenhage, Algemeene Landsdrukkerij, 1932 ; in-8° de LXIV-202 pages et 25 planches hors-texte. — Parmi les études publiées dans ce second volume des *Mélanges de l'École hollandaise de Rome*, plusieurs sont consacrées aux antiquités. Dans un mémoire sur *l'Age du Bronze dans l'Italie centrale et méridionale*, M. R. Leopold met l'abandon des palafittes et terramares de l'Italie septentrionale en rapport avec un refroidissement du climat. La descente des populations vers les mines de Toscane est représentée dans l'archéologie par les différences qui se manifestent particulièrement dans la céramique. Dans *Les origines du genre narratif des continuants dans l'art de l'Italie antique*, M. C. C. Van Essen étudie les origines du procédé et les conditions de son développement. A propos de la *Chronologie des peintures dans les catacombes romaines*, M. A. W. Van Bijvanck, faisant état de certains passages du *Liber Pontificalis* et d'arguments empruntés à l'histoire de l'art ou au costume, propose de nouvelles dates pour un certain nombre de ces fresques. Des résumés en français accompagnent ces mémoires.

R. L.

Jules Toutain. *La Gaule vue dans Alésia.* La Charité-sur-Loire, A. Delayance, 1932 ; in-12 de 227 pages. — On retrouvera avec plaisir réunis dans ce volume quelques-uns des articles et conférences sur Alésia dont l'auteur a été l'infatigable

pionnier. Dans ces pages, écrites d'une plume alerte et bien informée, le lecteur, après avoir fait connaissance avec le site d'Alésia, y suivra les étapes de sa résurrection auxquelles est intimement lié le nom de V. Pernet. Il y retrouvera encore l'écho des luttes entre Alise-Sainte-Reine et ses rivales et suivra sur le terrain les traces de l'humble bourgade qui un moment arrêta la puissance romaine. Dans un dernier mémoire, qui date de 1920, M. Toutain, étudiant les vrais résultats historiques de la prise d'Alésia, me paraît avoir fait la part trop belle aux avantages que la Gaule retira de la conquête. Les Celtes n'étaient pas les barbares qu'il se plaît à reconnaître. Si Alésia n'a fourni aucune œuvre d'art, cela ne veut pas dire que ses habitants étaient insensibles aux belles choses. La découverte du fameux vase d'argent avec graffite celtique prouverait le contraire. On s'étonnera encore plus de trouver de semblables affirmations : « Il n'y a pas d'art celtique » (p. 211) ; et plus loin (p. 215) : « la notion d'art a été totalement inconnue des Celtes indépendants ». Que l'art plastique des Gaulois soit fort pauvre, le fait est incontestable, mais il témoigne d'un goût et d'un style qui lui sont très particuliers et son influence a laissé des traces profondes sur la sculpture gallo-romaine du Ier siècle après J.-C. On ne saurait oublier d'autre part que les Celtes ont su créer un art ornemental qui par la richesse de sa décoration, la liberté de son emploi a fait de bon nombre des objets qu'il nous a laissés de véritables œuvres d'art.

R. L.

Archaeologische Karte der Rheinprovinz. T. I, I, Textband. **Josef Steinhausen.** *Orstkunde Trier-Mettendorf*, Bonn, Hanstein, 1932 : un vol. in-8° de xx-383 pages avec 32 planches et 38 figures et un portefeuille de 6 cartes. — Conçu sur le type du catalogue publié par K. Schumacher dans la collection du Musée de Mayence, ce premier demi-volume forme le répertoire des antiquités préhistoriques, protohistoriques, romaines et mérovingiennes de la région Trèves-Mettendorf, destiné au commentaire des cartes nº 522 et 523 de l'Allemagne au 1/10.000. L'une des constatations les plus importantes à laquelle prête un examen rapide de la carte d'ensemble sur laquelle sont groupés les ruines et les vestiges depuis le paléolithique jusqu'à l'époque franque, est la continuité presque régulière de l'occupation humaine sur les mêmes points de cette région. C'est toutefois pendant la domination romaine que le pays a été le plus peuplé.

R. L.

Franz Cumont. *L'adoration des Mages et l'art triomphal de Rome* (*Mem. della Pontificia Accad. Romana*, t. III, 1932). In-4°, 25 pages, avec 9 planches. — Ce mémoire de premier ordre est malheureusement « hors commerce » et ne peut s'acquérir qu'avec le t. III des *Memorie*. Il s'agit de l'origine païenne du groupe chrétien de l'Adoration des Mages. Écartant les hypothèses hardies de Dietrich et de Bienkowski (voyage de Tiridate à Rome sous Néron), M. Cumont établit qu'une série de représentations, dont les plus anciennes sont achéménides et les plus récentes du VIe siècle, attestent la longue persistance du motif sculptural des Orientaux vaincus venant déposer des présents aux pieds de la Victoire, symbole des armées impériales. On trouve, entre autres, ce motif sur les arcs de triomphe romains. Les peintres et sculpteurs chrétiens ont reproduit l'attitude traditionnelle des porteurs de tributs orientaux, même au prix de quelque infidélité au récit évangélique. Incidemment, M. Cumont a traité en détail le rite

ou tabou des mains voilées, qui peut remonter à l'époque achéménide et dont les scènes d'offrandes offrent des exemples nombreux ; il n'y a pas que la crainte des engelures qui ait répandu l'usage des gants.

S. R.

Nandor Fettich. *Ueber die Form des Silbergefässes von Gundestrup.* Extrait d'*Archaeologiai Értesitö*, Budapest, 1931 ; t. XLV, pp. 143-47. — Ce n'est pas tant l'idée, déjà exprimée à plusieurs reprises, que le vase de Gundestrup rentre dans la catégorie des vases cérémoniels qui fait l'intérêt de la courte notice de M. Fettich, que le rapprochement avec des récipients semblables découverts dans le pays des Scordisques et de leurs voisins. Ces vases (Szilagysomlyo, Fenek) sont caractérisés par une coupe à fond oscillant portant à l'intérieur des plaques ornementées que l'auteur rapproche de l'omphalos et que surmontent des parois verticales historiées. La forme s'est perpétuée dans les coupes à eulogies en usage dans l'église orthodoxe et, au bas moyen âge, dans le vase dit de Johannis-Segens.

R. L.

Römisch-germanische Kommission des archäologischen Instituts des deutschen Reiches et *Württ. Landesamt für Denkmalpflege. Germanische Denkmäler der Völkerwanderungszeit.* **Walther Veeck.** *Die Alamannen in Württemberg.* Berlin et Leipzig, Walter de Gruyter & C°, 1931 ; in-4° de XII-380 pages avec 20 planches et 15 figures et un album de 76 planches dont 3 en couleurs et 1 carte. — Ce volume, publié sous les auspices de la Commission romano-germanique de Francfort, avec le concours du Service des Monuments historiques du Wurtemberg, est le premier d'une série qui sera consacrée à la publication des monuments allemands de l'époque des invasions. Une pareille collection répond à un besoin pressant de l'archéologie. Ce n'est pas que les cimetières barbares, découverts dans les divers pays de l'Europe, n'aient été l'objet de toute une littérature. Mais le plus souvent celle-ci se cache dans des publications peu accessibles et d'un caractère trop particulariste. De là une grande indécision dans la répartition ethnique des peuples envahisseurs. En précisant les caractères distinctifs de l'archéologie des Alamans et des Francs, le livre de M. Walther Veeck est appelé à rendre les plus grands services.

Les cimetières barbares sont particulièrement nombreux en Wurtemberg. La seconde partie du présent volume contient la liste géographique des nécropoles et des découvertes isolées ainsi que l'inventaire des découvertes réparties en de nombreux musées ou dans des collections privées ; ce travail de mise au net d'un matériel particulièrement abondant n'est certes pas le moins utile. La première partie, très clairement rédigée, est consacrée à l'étude des cimetières et des mobiliers funéraires.

Au point de vue de la disposition générale des cimetières, rien ne distingue les nécropoles alamanes des franques qui, elles, occupent la partie septentrionale de l'ancien royaume. Tous sont des cimetières à alignements de tombes, orientés rigoureusement ouest-est où les cadavres avaient été déposés dans des cercueils de bois, parfois même dans de véritables chambres édifiées également en bois, comme à Oberflacht. Au point de vue de leur situation topographique, toutes ces nécropoles sont placées au voisinage immédiat des agglomérations modernes et souvent dans les villes mêmes. Quelques coffres funéraires ont été décorés. C'est ainsi que sur une planchette de tilleul, découverte à Pfahlheim, apparaissent deux figures humaines debout. Parmi les mobiliers funéraires on a

recueilli des objets de bois, des tissus, des cuirs, des céramiques et des verreries, des objets de parure, des armes et des harnachements. La céramique et les fibules jouent un rôle particulièrement important pour la détermination des caractères particuliers aux civilisations alamane et franque. La première est caractérisée par la présence des *Rippengefässe*, des céramiques noires et des fibules à pied droit et tête demi-circulaire à cinq boutons.

Parvenus sur le *Limes* en 213 après J.-C., les Alamans s'installent en Wurtemberg. Ils y règnent en maîtres à partir de 260 après en avoir chassé les Romains. L'archéologie permet de préciser les dates de l'occupation où trois étapes peuvent être assez nettement distinguées : 260-400 ; 400-550 ; 550-700 (pp. 94-96). L'auteur dans une dernière partie étudie d'après les emplacements des cimetières l'histoire de l'occupation territoriale du pays pendant la période des invasions et recherche quels enseignements on peut tirer de ces découvertes pour l'histoire économique, sociale et artistique de ces populations.

R. L.

Bernhard Seyfert. *Geschichte im Bilde. Ein kulturgeschichtliches Bilderbuch für Schule und Haus.* II Teil, *von den Anfängen der Germanen bis zum Ausgang des fünfzehnten Jahrhunderts.* Halle, Weisenhaus, 1931 ; in-4° de 160 pages. — Ce second album, consacré plus spécialement au moyen âge allemand, présentant un choix d'illustrations généralement bien tirées, est appelé à rendre d'utiles services aux étudiants. Civilisation primitive des Germains, époques des grandes invasions et des incursions normandes sont accompagnées d'une suite de reproductions de monuments caractéristiques de l'art chrétien en Asie Mineure, à Constantinople et en Italie. L'histoire d'Allemagne du XI^e^ au XV^e^ siècle est classée sous les rubriques suivantes : églises et abbayes, civilisation seigneuriale, paysanne et citadine. On signalera principalement la carte des monastères cisterciens des pays rhénans et de leurs filiales à travers l'Europe centrale ; les nombreux plans des divers types de châteaux forts et les planches consacrées à la forme du village et de la maison.

R. L.

C. Enlart. *Manuel d'archéologie française*, II^e^ Partie : *Architecture civile et militaire.* Paris, Aug. Picard, 1932. 2^e^ édition revue et augmentée, t. II. — Avec ce deuxième volume s'achève la publication du précieux répertoire d'architecture française médiévale qu'est le déjà classique *Manuel* de Camille Enlart. Cette nouvelle édition, que l'auteur n'aura pas eu la joie de voir paraître, de la partie relative à l'architecture civile et militaire, a été à son tour fortement augmentée. Revue pour le second volume par M. Jean Verrier, elle a été enrichie d'un glossaire des termes spéciaux à l'architecture militaire et navale et d'un appendice dû à M. Paul Deschamps sur l'architecture militaire en Terre-Sainte. Le répertoire archéologique départemental et la bibliographie ont été en outre mis à jour et développés.

E. Lambert.

B. L. Ullman. *Classical authors in mediaeval florilegia.* In-8°, S.l nom d'éditeur ni pagination continue. — Cette savante étude de certains *florilegia* poétiques du moyen âge — lesquels peuvent avoir pour sources des manuscrits que nous ne possédons plus — est formée de la juxtaposition, par le brochage, de tirages à part d'articles de l'auteur : Tibulle dans les *Florilegia*, (l'*Éloge de Pison* serait

de Lucain), Pétrone, etc. C'est à de pareils recueils, bien plus qu'aux textes complets originaux, que s'est alimentée l'érudition de Vincent de Beauvais. Il est probable que les premières anthologies de ce genre furent composées vers le XII^e^ siècle dans le Nord de la France, ce qui n'exclut pas la possibilité de quelques collections plus anciennes. Au XIII^e^ siècle des anthologies antérieures furent copiées et complétées. Les florilèges sont importants par le texte de certains auteurs, notamment de Tibulle, Pétrone, Valerius Flaccus, mais il faut s'en servir avec prudence, à cause des altérations arbitraires qu'ils ont subies. M. Ullman est d'accord avec plusieurs érudits allemands pour souhaiter qu'on écrivit une histoire complète des florilèges existants et que l'on publie intégralement au moins l'un d'eux. Il demande aussi, avec beaucoup d'autres, qu'on nous donne enfin une édition critique et lisible des énormes compilations de Vincent de Beauvais ; la dernière édition, celle de 1624, est la plus mauvaise.

S. R.

Monumentos españoles. Publication du *Centro de Estudios Historicos*, Madrid, 2 vol., 1932. — Ce catalogue abondamment illustré des monuments historiques d'Espagne, classés par provinces et par localités, constitue un fort utile instrument de travail. Rendu aisément maniable par son petit format, il contient un nombre considérable d'indications sur une foule de monuments dont beaucoup sont encore à peu près inconnus. Une partie des notices est accompagnée d'une bibliographie sommaire. Souhaitons à ce très commode répertoire une nouvelle édition mise au courant des découvertes et des publications les plus récentes et soulignant l'importance relative des œuvres.

E. Lambert.

E. Lévi-Provençal. *L'Espagne musulmane au X^e^ siècle.* Paris, Larose, 1932 ; 1 vol. in-8°, 272 pages, 4 cartes et plans, 24 planches hors-texte. — Parmi les récentes publications qui traitent de l'Espagne musulmane et de l'Islam occidental, l'ouvrage de M. Lévi-Provençal sur la civilisation andalouse au x^e^ siècle mérite d'être signalé comme une excellente mise au point de l'état actuel des connaissances sur l'époque particulièrement importante du Califat cordouan. L'histoire politique de cette période ayant été surtout étudiée jusqu'ici, c'est à l'histoire sociale et économique que l'auteur a consacré la plus grande partie de son livre, en y rassemblant le résultat de ses recherches sur les éléments de la population andalouse, sur le gouvernement et l'organisation civile et militaire de l'empire des Califes, sur la vie économique de cette partie de l'Espagne, enfin sur la capitale même de Cordoue. Ce dernier chapitre présente pour les archéologues un intérêt spécial. La connaissance toute particulière que M. Lévi-Provençal possède des textes et de l'épigraphie arabes lui permet d'y résumer de la façon la plus claire et la plus sûre la description topographique et monumentale de la ville, l'histoire de sa grande mosquée et des palais de ses souverains. Une illustration bien choisie et en grande partie inédite complète heureusement le texte.

E. Lambert.

Katalog der Bibliothek des deutschen archäologischen Instituts in Rom von **August Mau.** Neue Bearbeitung von **Eugen von Mercklin** und **Friedrich Matz**, Band II, 1 et 2 Teil. Berlin, W. de Gruyter, 1932 ; in-8° de 1.706 pages. — Le second volume de la réédition du Catalogue, dressé par A. Mau, de la bibliothèque de l'Institut allemand de Rome conserve, dans la mesure du possible, les grandes

divisions de la première édition : antiquités (monuments divers, architecture, plastique, peinture et dessin, outillage, art décoratif) ; religion et mythologie, iconographie ; épigraphie grecque, latine chrétienne et juive ; vie publique et privée (généralités, guerre, marine, culte, sports, danse, théâtre, métrologie et chronologie, histoire sociale et économique). Les antiquités chrétiennes sont maintenant réparties sous trois rubriques : généralités, histoire et culte de l'Église primitive ; iconographie, symbolique. Tout ce qui concerne les monuments et les inscriptions est rattaché aux divisions générales, à l'intérieur desquelles ils constituent une section spéciale. D'autre part, les collections se rapportant à la préhistoire, aux antiquités égyptiennes ou orientales ne comprennent que des volumes ayant trait soit à la Grèce, soit à l'Italie, ou traitant des rapports de ces diverses civilisations avec le monde classique. Malgré certaines lacunes presque inévitables, ces deux gros volumes constituent un très utile répertoire des travaux archéologiques publiés jusqu'en 1926[1].

R. L.

Hirsch Loeb Gordon. *The Basilica and Stoa in early rabbinical Literature.* Chicago, Art Association, 1931 ; in-4°, 25 pages, avec une planche. — L'auteur a eu l'idée d'explorer les œuvres de Philon et de Josèphe, ainsi que la littérature biblique et rabbinique antérieure au v^e^ siècle, à la recherche de mentions de la basilique et du portique, *Basilica* et *Stoa*. Il a réuni ainsi une trentaine de passages qui avaient échappé aux historiens de l'architecture. Chaque texte est traduit et commenté. On est quelque peu surpris de trouver en tête de la liste la maison à piliers de cèdres construite par le roi Salomon (I, *Rois*, VII, 2-4) ; le second texte concerne la salle de banquet d'Assuérus à Suse, où les colonnes étaient en marbre de Proconnèse. Cette dissertation est instructive et apporte du nouveau.

S. R.

Karl Baedeker. *Dalmatien und die Adria. Westliches Sudslavien. Bosnien Budapest. Istrien. Albanien. Korfou ;* un vol. in-12 de 272 pages avec 37 cartes et 34 plans. Leipzig, Karl Baedeker, 1929. — Un récent séjour en Dalmatie, Bosnie et Herzégovine nous a permis de contrôler l'exactitude du bon guide que la maison Baedeker consacre aux régions baignées par la mer Adriatique et à la Hongrie nouvelle. Cette disposition du guide est très pratique et, si elle ne concorde pas avec la géographie et les divisions politiques, elle possède une unité touristique qui sera fort appréciée des voyageurs. Ce guide n'est pas une réimpression pure et simple, comme il arrive trop souvent, des éditions antérieures, c'est une refonte complète généralement très au courant des nouveautés et qui abonde en renseignements pratiques précieux. La partie archéologique est intéressante ; la description des ruines et des grandes collections publiques très satisfaisante et pour les principales d'entre elles accompagnée de plans exacts. La partie italienne reste cependant un peu sacrifiée. Il est vrai que l'on peut se reporter au guide de l'*Oberitalien mit Ravenna, Florenz und Pisa* (1929) ; mais cependant Venise et Ravenne se trouvant sur l'un des itinéraires les plus fréquentés conduisant vers la Dalmatie, il eût été précieux d'avoir un peu plus que les notices, parfois trop sommaires (Ravenne, par exemple) qui sont consacrées à la Vénétie. Une bonne introduction géographique, historique et artistique, suivie d'une bibliographie des livres et des cartes, accompagne ce guide.

R. L.

1. Cf. *Rev. Arch.*, 1931, II, p. 213.

Ph. Ainsworth Means. *Peruvian textiles in the Museum of Fine Arts.* Boston, 1932 ; in-4°, 83 pages et 91 planches. — Le Musée de Boston possède 225 spécimens de textiles péruviens appartenant à ce qu'on appelle la civilisation andine (Équateur, Pérou, Bolivie, parties de la Colombie, du Brésil, de l'Argentine et du Chili). Les Andéens pré-hispaniques jouissaient d'une civilisation développée, mais, à la différence des peuples de l'Amérique Centrale et du Mexique, ignoraient l'écriture, dont la tradition recueillie par les conquérants espagnols, ne tient lieu que très imparfaitement. A cette source d'informations se sont ajoutées, depuis le XVIII^e^ siècle, les données de l'archéologie fondée sur l'étude des sépultures, qui a fourni d'innombrables monuments, mais seulement des dates relatives. Du reste, les industries de la région andine, bien que naturellement influencées par les importations espagnoles, ont conservé jusqu'à nos jours un caractère indigène ; on ne peut parler, à ce propos, d'arts disparus. L'introduction du présent volume est très instructive ; les notices détaillées décrivent 67 pièces ; il y a une carte des provenances, de bonnes planches et une très riche bibliographie.

S. R.

H. A. Lavachery. *Les arts anciens d'Amérique au Musée archéologique de Madrid.* Anvers, éditions « de Sikkel » (1932) ; in-4° de 126 pages et 51 planches. — Le Musée archéologique de Madrid compte dans ses collections 7.000 pièces d'origine américaine. Mais ces ensembles ont été le plus souvent réunis sans méthode et l'origine de la plupart des objets est rarement connue. Le présent catalogue essaie de remédier, autant qu'il est possible, à ce grave défaut. C'est ainsi que l'auteur a réussi à retrouver quelques éclaircissements sur un certain nombre de pièces provenant du Nord-Ouest américain. Récoltés, entre 1790 et 1797, par la croisière du capitaine Alexandro Malaspina, ces objets de bois polychromé appartinrent pendant longtemps aux collections du roi avant d'être jointes, en 1871, à celles du Musée archéologique. Les papiers de la mission ont disparu après l'emprisonnement de son chef. Peut-être sont-ils encore enfouis dans quelque coin d'une bibliothèque de la péninsule. Le joyau de la collection est le trésor d'or des Quimbayas (Colombie).

R. L

Le gérant : NAILLARD.

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme-Paris

SUR UNE « POTNIA-GORGONE » D'ÉRÉTRIE AU MUSÉE NATIONAL D'ATHÈNES

J'ai remarqué, lors d'une récente visite au Musée Archéologique d'Athènes, une plaque de bronze sculptée, inédite jusqu'ici, et qui fut découverte à Érétrie (Eubée) par M. K. Kourouniotis, durant les fouilles exécutées dans le Sanctuaire d'Apollon Daphnéphoros[1] : elle est exposée dans une vitrine de la salle de la Collection Carapanos[2] *(fig. 1 a)*.

Cette plaque est brisée en deux ; dans sa partie la plus haute et la plus large, elle mesure 0 m. 11 sur 0 m. 19. L'une des extrémités est arrondie et large, tandis que l'autre est étroite et carrée et porte quatre petits trous. Ces trous, qui se répètent vers le milieu en haut et en bas, semblent destinés à permettre l'emploi pratique de l'objet ; ils m'ont aidée à préciser sa destination[3].

Quant au sujet représenté, c'est le motif célèbre de la *Potnia Théron*[4], traitée à première vue, selon la formule habi-

1. J'exprime ici mes remerciements à M. Kourouniotis, pour l'autorisation qu'il m'a accordée de publier le document.

2. Je dois à M. G. Oikonomos, directeur du Musée National, d'avoir pu examiner le relief à loisir ; je lui dois aussi la photographie qu'il a eu l'amabilité de m'envoyer.

3. Voir ci-après.

4. G. Radet, *Cybébé, Étude sur les transformations plastiques d'un type divin*, 1909, *passim* ; Ch. Picard, *Ephèse et Claros*, 1922, p. 499 sqq. ; M. S. Thomson, *The Asiatic or winged Artemis*, *J. H. S.*, XXIX, 1909, p. 286 sqq. ; Homère, *Il.*, XXI, 470 ; Studnizcka, *Kyrene*, p. 153 ; M. P. Nilsson, *The Minoan-Mycenean Religion*, 1927, p. 435-438 ; L. R. Farnell, *The Cults of Greek States*, 1896, p. 521 sqq. ; D. G. Hogarth, *Excavations at Ephesus*, 1908. *The Goddess*, p. 323-338, pl. LII ; Roscher's *Lexikon der gr. u. röm. Mythol.*, col. 564.

tuelle. Ce qui rend toutefois cette figure divine un peu originale, c'est que, tout en réunissant autour d'elle les attributs de la divinité dompteuse des animaux, l'artiste l'a caractérisée comme une des hypostases de la déesse elle-même, la *Potnia-Gorgone*, à la tête démesurément grosse et apotropaïque[1].

Malheureusement le visage du personnage, sur notre plaque, est trop détruit pour permettre une identification décisive. Du moins les traces visibles autour de la tête très ronde, et les vestiges d'une petite barbe[2] qui entourait le visage, sont des indices suffisants de la Gorgone. Au vrai, ce n'est pas là la seule représentation de la Gorgone en *Potnia Théron*, à l'époque archaïque, bien que le thème n'en soit pas très répandu.

Notre divinité est placée, à la manière classique, entre deux animaux symétriquement disposés ; la seule particularité est que son visage n'évoque pas le type habituel de la Déesse dompteuse.

Cette confusion de deux entités divines apparentées est évidente, par exemple, sur un plat de Rhodes[3]. La Gorgone, *à barbe*, paraît là, debout, marchant vers la droite. Sa tête est très forte et hideuse. Elle étrangle de chaque main un oiseau d'eau qu'elle emporte dans sa course.

Sur les frontons de Palaeopolis à Corcyre (temple d'Artémis), nous avons une des plus monumentales figurations de la Gorgone, en *Potnia Théron*[4]. Elle est protagoniste de la scène de Gigantomachie au centre de chaque tympan. Dans la position de la course agenouillée, elle est vêtue d'un chiton

---

1. A. L. Frothingham, *Medusa, Apollo and the Great Mother, A. J. A.*, XV, 1911, p. 349 et sqq. ; Sp. Marinatos, Γοργόνες καὶ Γοργόνεια, *Ephémeris archéol.* (en grec), 1927-1928, p. 27 sqq. ; G. Radet, *Cybébé*, 1909, p. 44 et 45 ; C. Géroyannis, Γοργὼ ἡ Μέδουσα, *Ephémeris Archéol.* (en grec), 1927-28, p. 154 sqq.

2. Cette barbe dénotait, semble-t-il, un grand souci du détail et du fini. On voit la pareille sur un vase provenant d'Athènes : C. Géroyannis, *l. l.*, *Ephémeris archéol.*, 1927-28, p. 130, fig. 3.

3. J. Six, *Some archaic Gorgones in the British Museum, J. H. S.*, VI, 1885, p. 278-279, pl. LIX ; J. E. Harrison, *Prolegomena to the study of Greek religion*, 1922, p. 193, fig. 33 ; G. Radet, *Cybébé*, 1909, p. 45, fig. 59 ; C. Géroyannis, *l. l.*, p. 154, fig. 5.

4. Cf. Ch. Picard, *La sculpt. antique*, 1923, I, p. 275-277 ; C. Géroyannis, *l. l.*, p. 171, fig. 23.

Fig. 1 *a* et *b*. — Plaques décoratives de ceintures : en haut, Érétrie ; en bas, Samos

court, bordé d'une bande ornementale. Comme ceinture, on voit à sa taille deux serpents entrelacés[1]. Elle est flanquée de deux panthères à la pose héraldique, qui caractérisent et déterminent son pouvoir préhellénique[2].

M. C. Géroyannis s'est refusé à voir une Potnia-Gorgone[3] sur les frontons de Corfou. Il essaye, à l'aide de différents arguments, de prouver qu'il s'agirait là plutôt du meurtre de Méduse. Quant aux panthères, considérées par M. Géroyannis, mais à tort, comme des lions[4], elles n'auraient aucun rapport avec la déesse ; ces fauves seraient à Corfou simplement comme gardiens du temple d'Artémis. Mais il paraît difficile que la Gorgone ait constitué une personnalité indépendante de la *Potnia Théron ;* ceci serait encore plus invraisemblable, lorsqu'il s'agit de Corcyre ; d'après M. A. K. Rhomaios, le savant grec qui a le plus spécialement étudié le temple artémisiaque de Palaeopolis et tout ce coin de Corfou, « la demeure antique et vénérable d'une Artémis locale, maîtresse des fauves, *et parente de la Gorgone qui l'a symbolisée*, se trouvait là, dans cette île[5] ».

Quelques inscriptions[6] découvertes dans le sanctuaire même, ainsi que de nombreuses statuettes en terre-cuite[7], indiquent bien que le temple de Palaeopolis était dédié jadis à Artémis, maîtresse des fauves ; par conséquent, la présence de la Gorgone à la place centrale y paraît toute naturelle, étant donnée la proche parenté des deux déesses, qui ne sont que les hypostases d'une même entité divine.

---

1. J. E. Harrison, *Prolegomena*, 1922, p. 225, fig. 45 ; Ch. Picard, *La sculpt. antique*, 1923, p. 276, fig. 71 ; *Praktika*, 1911, p. 175.

2. M. P. Nilsson, *l. l.*, p. 436.

3. C. Géroyannis, *l. l.*, p. 172.

4. Cette erreur est répétée par Miss G. Richter, *Animals in greek sculpture*, p. 4 et pl. II ; cf. *Rev. Ét. gr.*, 1932, p. 341 (Ch. Picard) et *Phil. Woch.*, 13 juin 1931 (G. Lippold).

5. Ch. Picard, *Corfou et les souvenirs d'un ex-Empereur*, *Acropole*, 1926, p. 285.

6. A. K. Rhomaios, *Les premières fouilles de Corfou*, *B. C. H.*, 1925, p. 209 et 210.

7. H. Lechat, *Terres-cuites de Corcyre (Collection de Const. Carapanos)*, *B. C. H.*, 1891, p. I et suiv. ; F. Winter, *Die Typen der figürlichen Terrakotten*, t. I, p. 96-101.

Si la thèse soutenue par M. C. Géroyannis — d'après qui le fronton de Corcyre représenterait en abrégé le meurtre de Méduse par Persée — était vraie, il eût fallu au moins que ce héros mythique fût un personnage principal, ou secondaire, du tableau. Dans toutes les représentations, mêmes réduites, de la décapitation de Méduse, Persée est présent ; très souvent il est représenté emportant la tête de la Gorgone déjà mutilée[1], ou bien occupé à lui trancher la tête, à l'aide, soit d'une épée, soit de la *harpé*[2]. Il n'y aurait donc pas de bonne raison pour que le héros fût éliminé justement sur une grande représentation, monumentale, comme les frontons de Palaeopolis.

A la série des documents démontrant l'affinité de la Gorgone avec la *Potnia-Théron* appartient certain fragment conservé de la cimaise archaïque (?) de Didymes[3]. La Gorgone ailée qui occupe là l'angle de la plaque est représentée vers la gauche dans l'attitude classique de la course[4]. Notre petit relief ajoutera donc un document de plus à la série des Potniai-Gorgones ; peut-être fortifiera-t-il un peu la thèse suivant laquelle la *Potnia-Théron* et la Gorgone, pendant les temps préhelléniques, furent des hypostases de la même déesse, ce qui explique que quelquefois elles soient restées confondues. Par la suite, on ne rencontre plus si souvent le type de la *Potnia*, qui commence à s'effacer devant la grandeur des déesses du nouveau groupe olympien ; ainsi la dompteuse des fauves donne naissance à l'Artémis grecque, jeune vierge à la tunique courte, aux cheveux relevés, qu'on voit passer dans sa marche rapide,

1. A. De Ridder, Lécythe du Cabinet des Médailles. *Catalogue des vases peints de la Bibliothèque Nationale*, p. 185, n° 277.

2. A. L. Frothingham, Gorgone en Centaure décapitée par Persée, *A. J. A.*, 1911, p. 373, fig. 12 (pithos béotien) ; Saglio-Pottier, *Dict. Antiq., s. v. Gorgone*, p. 1621 ; C. Géroyannis, *l. l.*, p. 169, fig. 19 ; Sp. Marinatos, *l. l.*, p. 33, fig. 14 ; cf. aussi Pausanias, III, 18, 11 (trône d'Amyclae) ; O. Benndorf, *Metopen von Selinunt*, 1873, p. 44, pl. I ; M. Collignon, *Sculpt. grecque*, 1892, I, p. 244, fig. 118 (métope de Sélinonte).

3. E. Pontremoli et B. Haussoullier, *Didymes*, 1904, p. 196-199, pl. XX ; G. Mendel, *Catal. des sculptures grecques, romaines et byzantines, Constantinople*, 1912, I, p. 555 ; R. Demangel, *La frise ionique*, 1933, p. 199, n° 2, p. 380.

4. E. Curtius, *Die knieender Figuren der alt-griechischen Kunst*, 1869, p. 4-11 ; C. Géroyannis, *Ephémeris archéol., l. l.*, p. 163 sqq.

l'arc au poing, le carquois sur l'épaule et accompagnée d'une biche ou d'un cerf. Elle se sépara définitivement de la Gorgone à qui elle a laissé la laideur du visage[1].

Notre Potnia-Gorgone semble porter la tunique courte des temps postérieurs à l'invasion dorienne, le chiton homérique adhérent au corps[2]. A la taille on voit ici une ceinture qui s'agrafait au moyen d'une boucle. Tout le costume est chargé de petites incisions qui devaient sûrement imiter des dessins brodés ou tissés. En bas, où il finit sur les cuisses, au-dessus des genoux, il est bordé d'une bande ornementale, telle qu'on en note sur le chiton de la Gorgone de Corfou[3]. Une bande de cette même bordure part de la ceinture et va rejoindre le bord du chiton. Cette passementerie est d'origine orientale, peut-être transmise à l'art grec à travers l'art hittite. Sur une base en pierre de statue hittite, trouvée à Zendjirli[4], on voit une figure barbue dans la pose de la course, agenouillée, qui tient en laisse deux lions. La pose du personnage est analogue à celle de notre Gorgone ; il en est de même de la bande ornementale décrite plus haut. Le document se rapporte au IX^e^ ou au X^e^ siècle[5] ; il est donc plus ancien que tous les documents grecs connus pour la *Potnia-Gorgone*. Désormais, on ne pourra plus guère considérer Archermos de Chios comme l'inventeur de la course agenouillée[6]. Il l'a plutôt, au vrai, le premier introduite en Grèce, en l'empruntant à l'art asiatique. Le costume court est celui qui convient le mieux aux personnages appelés à faire des mouvements violents. Notre déesse de la plaque d'Érétrie ne court pas ; mais elle a probablement couru et lutté d'abord pour dompter les lions, qu'elle retient par la patte de derrière. Elle est représentée au moment où elle s'arrête

1. Sp. Marinatos, *Ephémeris archéol.*, 1927-1928, p. 27.

2. W. Deonna, *Dédale ou la statue de la Grèce archaïque*, 1930, p. 430-432.

3. Ch. Picard, *La sculpture antique*, 1923, t. I, p. 275, fig. 71.

4. E. Pottier, *L'art hittite*, 1926, fig. 99 à la p. 85 et pl. VII (fig. 101). On peut voir la reproduction de ce document dans l'article de C. Géroyannis, *Ephémeris Arch., l. l.*, p. 164, fig. 23.

5. E. Pottier, *l. l.*, p. 84.

6. W. Deonna, *Dédale*, 1930, p. 95 ; M. Collignon, *Sculpt. Grecq.*, p. 135 ; Ch. Picard, *La sculpt. ant.*, t. I, p. 291 ; G. Radet, *Cybébé*, 1909, p. 45-49.

victorieuse pour prendre haleine. Ses jambes sont musclées et semblent bien convenir à la chasseresse infatigable.

De ses mains qu'elle hausse au niveau de ses épaules, elle soulève symétriquement par la patte de derrière ses fauves satellites. Leurs queues dressées aident probablement à meubler le vide du champ. Les lions sont évidemment plus petits que la divinité dompteuse, leurs mufles sont tournés vers elle. Deux rosaces incisées, purement décoratives, sont placées à l'extrémité arrondie du relief, tandis qu'un lionceau passant occupe l'autre extrémité ; il semble avancer à droite vers la figure centrale et constituer son escorte.

La conception est hiératique, les formes lourdes, trapues, compactes. Le relief pourrait être attribuée à un atelier ionien du milieu du VI^e^ siècle av. J.-C.

Notre déesse compte parmi les rares documents de cette époque où la Potnia-Gorgone est figurée dépourvue d'ailes : les *Potniai* de l'époque archaïque sont, on l'a noté, presque toujours ptérophores[1].

Mais la grande déesse créto-mycénienne, que M. M. P. Nilsson n'hésite pas à considérer comme l'aïeule de la divinité entre deux animaux des temps archaïques, est déjà sans ailes[2].

MM. G. Radet[3] et Ch. Picard[4] ont essayé de trouver les origines de la *Potnia Théron* dans l'art de l'Orient, où on la voit toujours ailée. Sir Arthur Evans[5] s'est efforcé de démontrer que même les ailes de la dompteuse des animaux sont peut-être d'origine minoenne. Elles auraient été une déformation, par interprétation fausse, du nœud sacré dorsal. Les fouilles du sanctuaire d'Artémis Orthia[6] nous ont apporté de

1. G. Radet, *Cybébé*, 1909, *passim*.
2. M. P. Nilsson, *The Minoan-Mycenean relig.*, 1927, p. 432.
3. G. Radet, *Cybébé*, 1909, p. 5 sqq.
4. Ch. Picard, *La Potnia-Théron de Colophon, Mélanges Holleaux*, 1913, p. 175 sqq.
5. S. A. Evans, *J. H. S.*, 1925, p. 5 et 6.
6. *Excavations of the Sanctuary of Artemis Orthia, British School Athens*, 1930, p. 205-208, pl. XCI-II (n° 2) ; XCIII (2) ; XCVIII (1) ; p. 259 sqq. ; pl. CLXXXVIII ; M. S. Thomson, *l. l.* p. 286 sqq. ; M. Pinney, *Votive gifts to Artemis Orthia*,

nombreux exemples des deux types, ailé ou sans ailes.

On pourrait en conclure que les deux aspects de la divinité étaient en même temps connus à l'époque archaïque, avec toutefois certaine prédominance du type ailé. Mais ce dernier a tendu de plus en plus à disparaître, à tel point que Pausanias[1] comme l'on sait, exprimera sa surprise, un jour, de voir une Artémis ailée sur le coffre vétuste de Kypsélos[2].

A quoi pouvait servir la plaquette d'Érétrie dont la forme paraît si bizarre ? Très vraisemblablement il s'agit ici d'une attache de ceinture. La ceinture, à l'époque archaïque, était portée par les hommes aussi bien que par les femmes[3]. Elle a comporté très souvent des attaches sculptées, œuvre de bronziers[4], qui, à l'occasion, devenaient des *ex-voto* dans les temples. Celle-ci est de hauteur inégale à ses deux extrémités. A la partie la plus étroite on remarque quatre petits trous qui étaient, sans aucun doute, destinés à fixer par une ligature l'attache à la ceinture même (de cuir ?). Les autres trous du milieu permettaient peut-être de consolider les deux extrémités de la ceinture.

M. Ch. Picard a bien voulu me signaler que M. E. Buschor, dans ses récentes fouilles de Samos, avait trouvé un document analogue et que lui aussi l'avait interprété comme une agrafe de ceinture[5]. Ci-dessus (*fig.* 1, *b*), je reproduis le document de Samos[6], pour qu'on puisse voir d'emblée les curieuses affinités existantes entre les plaquettes. Toutes deux portent comme décoration essentielle la divinité de la Nature entourée de ses fauves domptés. La déesse de Samos, d'un type évolué, est très

B. M. M., 1925, p. 157 ; cf. D. G. Hogarth, *Excavations at Ephesus*, 1908, pl. XXII, XXIX, LII.

1. Pausanias, V, 18, 5.

2. H. S. Jones, Le Coffre de Kypsélos, *J. H. S.*, 1894, p. I sqq ; G. Méautis, *Rev. Et. Gr.*

3. M. Collignon, *Statuette féminine de style grec archaïque*, dans *Revue Archéol.* 1908, t. I, p. 161-163 ; *Monuments Piot*, XX, 1913, p. 18 sqq.

4. *Il.*, V, 187, 216 : « Τὴν χαλκῆες κάμον ἄνδρες ».

5. Cf. G. Rodenwaldt, *Neue deutsche Ausgrabungen (Samos)*, 1931 ; pl. VIII.

6. Je remercie M. E. Buschor et l'Institut allemand d'Athènes de m'avoir fourni la photographie du document.

probablement l'Artémis-Potnia, tandis que la nôtre serait plutôt la Potnia-Gorgone. La disposition des animaux domptés reste identique sur les deux exemplaires. Un bouquetin, à Samos, a été sculpté à la place du lionceau d'Érétrie. Il est évident que les deux plaquettes étaient destinées au même usage pratique et que le motif, industrialisé, était devenu assez courant pour être répété un peu partout par les bronziers décorateurs ; à moins d'admettre que les deux pièces soient sorties du même atelier, ce qui n'est pas vraisemblable.

Il n'est guère nécessaire de supposer — ce qu'il n'y aurait aucun moyen de prouver — que le document ici étudié avait été fabriqué à Samos, patrie de célèbres bronziers, tels que Théodoros, Rhoecos, etc.[1], et qu'il aurait été *importé* à Érétrie : Chalcis plus voisine avait aussi ses ateliers d'art métallurgique[2].

Elly Niki.

---

1. M. Collignon, *Sculpt. grecque*, 1892, I, p. 154 ; E. Langlotz, *Frühgriechische Bildhauerschulen*, 1927, p. 118-125.

2. Cf. par exemple, R. Demangel, *B. C. H.*, 45, 1921, p. 309 sqq.

DEUX VASES ATTIQUES INÉDITS DU CASTELLO SFORZESCO, A MILAN

Dans les salles du rez-de-chaussée du Castello Sforzesco, à Milan, sont exposés, outre quelques exemplaires géométriques, archaïques et plastiques, vingt et un vases attiques à figures noires, dont deux coupes des *Kleinmeister* et sept petits lécythes à fond blanc ou rouge, cinq vases attiques à figures rouges et une vingtaine de produits italiotes.

Les magasins du sous-sol contiennent les pièces de la Raccoltà Seletti : une douzaine de vases attiques à figures noires, petits lécythes pour la plupart, quelques spécimens de la figure rouge, dont je décris ici les deux meilleurs[1], et plus de soixante-dix vases italiotes. Le fond blanc du vase 06485 est peut-être antique, les quatre personnages et les godrons sont certainement modernes.

***

1. — Coupe à figures rouges nº 06504 (58501), inédite (*fig.* 1). Diamètre de la vasque : 203 $^{m}/_{m}$. Revers noir. Intérieur : médaillon entouré d'une grecque coupée de trois croisettes. Une jeune fille coiffée d'un sakkos, vêtue d'un chiton de lin transparent et d'un himation de laine qu'elle a noué à la ceinture pour être plus libre de ses mouvements, puise de l'eau dans un puits. La margelle ressemble au col d'une de ces grandes jarres, les *pilhoi*, où l'on voit si souvent Héraclès et

1. Je me plais à témoigner ma cordiale reconnaissance à M. Giorgio Nicodemi, surintendant du Castello Sforzesco, qui m'a très aimablement ouvert les magasins du musée et offert la photographie *figure* 1.

les Silènes puiser le vin (par exemple, amphore de Bologne, n° 152) et où se réfugie Eurysthée épouvanté (par exemple, coupe d'Euphronios au British Museum, E 44); ces jarres atteignent dans une parodie du mythe des Danaïdes des proportions gigantesques (lécythe à figures noires du Musée de

Fig. 1. — Coupe du Castello Sforzesco de Milan.

Palerme, n° 996). La situle de bronze à anse mobile que la jeune fille tient de la main gauche est d'un modèle courant (par exemple, coupes 95.29 de Boston et A 889 de Bruxelles, *fig.* 2) : elle l'a sans doute retirée toute remplie du puits il y a un instant et elle rejette derrière elle de la main droite la corde qui lui a permis de l'y descendre. Le « huit » caractéristique que dessine cette corde sur le sol se retrouve sur une coupe fragmentaire du Louvre (G 291) qui reproduit à peu près la même situation, tandis qu'une autre coupe, du

Museo Artistico Industriale de Rome, illustre une phase précédente du travail[1].

Il n'est pas facile d'expliquer la destination de la construction en quelque sorte chevelue qui meuble le champ, à gauche. De toutes les suppositions qui viennent à l'esprit en présence de

Fig. 2. — Coupe de Bruxelles (A 889).

cette dizaine d'assises régulières couronnées d'une corniche saillante, la plus plausible me paraît celle-ci : la double rangée de

1. Coupe du Louvre G 291, revers : SAGLIO, s. v. *Puteus*, p. 780, fg. 5892 ; HARTWIG, *Meisterschalen*, p. 259, fg. 36 *b*.

Coupe de Rome, intérieur : SAGLIO, s. v. *Puteus*, p. 780, fg. 5891 = *Bericht d. Sächs. Gesellsch. d. Wissenschaft* (1878), pl. V, n° 2, p. 144 (H. Heydemann) ; Otto BENNDORF, *Jahrbuch der Kunsthistor. Samml.*, IX (Vienne, 1889), p. 112, fg. 115. Reproduite d'après une photographie par G. Ferrari, dans le petit guide du musée (1924, p. 13), par von MERCKLIN, *Röm. Mitt.*, XXXVIII-XXXIX (1923-24), pl. II, 1, p. 85, et par W. TECHNAU, *ibid.*, XLVI (1931), pl. 21, 1. Revers noir. Diamètre vasque : 22 $^{c}/_{m}$. Rouge mat pour bandelette, cordons de l'aryballe et inscription : ΗΟΓΑΙΣ ΚΑΛΟΣ. Dessin soigné, attitude vivante. Vers 480-470.

hachures simule des flammes et l'ensemble est un fourneau sur lequel la jeune fille va poser son seau de métal. Il semble que la corde est attachée par un gros nœud à cet édicule qui, sinon, présenterait une lointaine analogie avec un autel garni de gazon, de brindilles ou du feu des sacrifices : voir la coupe à figures noires trouvée à Tarente en 1915, l'œnochoé G 402 et l'amphore G 197 du Louvre (CVA III, I *c*, pl. 35,2), le lécythe d'Athènes C. C. 693 (CVA III, H*g*, pl. 7,2), l'œnochoé et la coupe de Copenhague (CVA III, I, pl. 157, 2, 159, 6 *b*), le stamnos E 456 et le lécythe D 25 du British Museum, ou encore, à l'époque d'Hadrien, le relief du Palais des Conservateurs connu sous le nom « d'apothéose d'une impératrice » (Strong, *Scultura romana*, II, 1926, p. 214, fg. 126). Le four surmonté d'un chaudron n'est pas rare : œnochoé du British Museum B 507 et coupe de Berlin 2294 ; la coupe 06.1021.177 de New-York montre un skyphos à la place du lébès sur le fourneau ; le lébès de la coupe 365 de Bologne (Pellegrini, fg. 112) contient certainement de l'eau qui chauffe.

Sur la situle, ΚΑΛΕ, Καλή, en lettres peintes, comme sur la coupe A 889 de Bruxelles (CVA, III I *c*, pl. 1, 3) (*fig.* 2). Dans le champ, ΚΑΛΕ, Καλή, en lettres incisées. Cassures proprement recollées.

La scène la plus rapprochée de celle-ci se rencontre sur une coupe fragmentaire de la collection universitaire de Vienne (*fig.* 3) : mêmes inscriptions et mêmes accessoires, à part le fourneau, y compris le gros nœud terminal de la corde[1]. Une même main a dessiné ces deux coupes de Milan et de Vienne, ainsi que celles du Museo Artistico Industriale et de Bruxelles R 263 (*fig.* 4). Cette parenté s'étend aux coupes A 889 de Bruxelles, 62 d'Heidelberg (Kraiker, pl. 8), G 291 du Louvre, 95.29 et 10.211 de Boston (Beazley, *Amer. museums*, fg. 55), celle-ci étant la réplique d'une coupe de Vienne (*Ibid.*, fg. 56). A la même famille, que Beazley (*Att. Vasenm.*, p. 172 sq.) attribue au peintre [Onés]imos, un des

1. Benndorf, *Jahrb. Kunsthistor. Samml.* (1889), p. 113, fg. 117 ; Beazley, *Attische Vasenmaler* (1925), p. 180, attribue cette coupe au peintre de Brygos.

derniers collaborateurs d'Euphronios, appartient aussi une coupe fragmentaire (T 530) de l'Institut archéologique de Leipzig[1] (*fig.* 5). Elle s'est enrichie d'un morceau important

Fig. 3. — Coupe de Vienne.

depuis que Studniczka l'a publiée dans le *Jahrbuch des Archäologischen Instituts* (XXVI, 1911, p. 113, fg. 42) : la jeune fille porte également un chiton de lin plissé à manches courtes.

1. Je dois l'excellente photographie que reproduit la *figure* 5 à l'obligeance du directeur de l'Institut. Je lui en exprime mes vifs remerciements. J'adresse aussi mes sincères remerciements à M. Mayence, conservateur des musées de Bruxelles, qui m'a autorisé à publier ici les photographies des vases R 263 et A 889.

Je ne partage pas l'avis de M. Technau qui attribue à [Onés]imos une coupe entrée récemment au Musée de Berlin, *Röm. Mitt.*, 1931, p. 189-197. Ses planches 17 à 21 sont fort utiles : elles réunissent les coupes de Berlin, de Boston (95.29), d'Heidelberg, de Vienne (VA 89) et de Rome.

mais elle a remplacé l'himation par un tablier de cuir attaché sur les hanches ; la plus grande partie de la tête et le bras droit ont disparu ; le bras gauche est tendu en avant vers un

Fig. 4. — Coupe de Bruxelles (R 263).

objet qui a la forme d'une outre et qui ne peut être qu'un récipient sur le point de descendre dans le puits dont l'orifice est ici campaniforme ; la corde attachée à une potence, avec ou sans poulie, servira à le remonter, et la main droite s'est levée pour préparer cette manœuvre qui rappelle le dispositif primitif à contre-poids du vase d'Hischylos (P. Cloché, *Les Classes*, fg. 37), de la coupe E 83 du British Museum, de la péliké Hoppin CVA, pl. 12, 4, et du relief de Parme (Saglio, fg. 4756). A gauche on aperçoit la situle de bronze probablement déjà remplie d'eau (*fig.* 5).

***

2. — Stamnos à figures rouges n° 05238, de style libre. Inédit. En mauvais état de conservation, qui ne nous permet pas d'en donner une photographie. A. Trois femmes célèbrent, sans doute aux *Anthestéries*, la fête de Dionysos *Orthos* ou

Fig. 5. — Coupe de Leipzig.

Stylos. Au centre, derrière une table où se trouvent deux stamnoi, l'idole rustique faite d'un poteau terminé par deux plinthes et garni de feuillage, d'un masque barbu placé de face, d'un long chiton et d'un himation, deux gâteaux ronds cachant les épaules. A droite de la table, une femme se sert d'un long cyathe pour remplir de vin le skyphos qu'elle tient dans la main gauche. A chaque extrémité, une

Bacchante portant un skyphos. La scène du stamnos E 451 de Londres est identique : il n'y manque que la quatrième figure à droite. — B. Quatre Ménades vêtues du chiton talaire et de l'himation se dirigent vers la droite ; la dernière, à gauche, joue de la double flûte ; celle qui la précède danse, le thyrse sur l'épaule gauche, la main droite sur la hanche.

Voici, dans l'ordre chronologique, les dix-sept vases à figures rouges qui témoignent des survivances au v^e^ siècle du culte rendu à l'idole xoanisante de Dionysos[1] :

Masque de profil à droite ; pas de table à offrandes (n^os^ 1 à 5).

1. Fragments de cratère. Naples, Museo Nazionale. Giglioli, *Annuario Scuola Atene*, IV-V (1924), p. 132, fg. 1.

2. Cratère à colonnettes, trouvé à Ruvo, collection de Luca Resta, à Rome, *Vasi Capuli* (1877), n° 328, pl. VI. A. Frickenhaus, *Lenäenvasen*, 72. *Programm zum Winckelmannsfeste* (Berlin, 1912), pl. 2, n° 13 ; W. Wrede, *Der Maskengott, Athen. Mitt.*, 1928, p. 83, fg. 2.

3. Péliké. Louvre, G 227. Frickenhaus, pl. 2, n° 12 ; CVA, III I *c*, pl. 45, 1.

4. Coupe signée du potier Hiéron, vers 480. Berlin, Furtwängler, *Vasensammlung*, II (1885), p. 581, n° 2290 ; Hoppin, *Attic red-figured vases*, II (1919), fg. p. 41 ; Neugebauer, *Antiquarium* (1932), p. 99.

5. Stamnos. Goluchow, collection Czartoryski, n° 44. Frickenhaus, pl. 2, n° 14 ; Wrede, p. 81, fg. 1 ; Beazley, *Greek vases in Poland* (1928), p. 30 ; CVA, III I *d*, pl. 27.

Masque de profil à gauche ; table à offrandes (n° 6).

6. Lécythe de la collection van Branteghem (n° 143), aujourd'hui dans la collection Czartoryski, à Cracovie. Giglioli, *Annuario Scuola Atene*, IV-V (1924), p. 135, fg. 4 ; Beazley, *Greek vases in Poland*, p. 30.

---

1. Bibliographie dans CVA, *Oxford*, pl. 28, 1, texte. Giglioli (*Annuario Scuola Atene*, IV-V, 1924, p. 137, n. 2) mentionne par erreur sous le n° 52, au lieu de 523, ce stamnos d'Oxford sur lequel il n'y a pas d'idole.

Masque de face ; table à offrandes (nos 7 à 13).

7. Stamnos. British Museum, E 451. CVA, III I *c*, pl. 23, 2 *a*.

8. Stamnos. Milan, Castello Sforzesco, no 05238.

9. Stamnos. Rome, Villa Giulia, no 983. CVA, III, I *c*, pl. 13, 2.

10. Stamnos. Florence, Museo Archeologico, no 4005 (1975).

11. Stamnos. Louvre, G 408. CVA, III, I *d*, pl. 15, 2.

12. Stamnos. Boston, Museum of Fine Arts, no 90.155. Frickenhaus, pl. 3, no 16.

13. Stamnos. Université de Wurtzbourg, Urlichs, *Verzeichnis* III, no 323 ; Langlotz (1932), no 520, p. 105, pl. 189.

Masque de profil à gauche ; table à offrandes (nos 14-15).

14. Stamnos. Louvre, G 407. CVA, III, I *d*, pl. 15, 1.

15. Stamnos. British Museum, E 452. CVA, III, I *c*, pl. 23, 3 *a*.

Masque de profil à droite ; pas de table à offrandes (no 16).

16. Stamnos. Louvre, G 532. CVA, III, I *d*, pl. 21, 3.

Masque de face ; table à offrandes (no 17).

17. Stamnos. Naples, Museo Nazionale, Heydemann, *Vasensammlung* (1872), p. 292, no 2419. Vers 420. Furtwängler-Reichhold, *Vasenmalerei*, p. 193, sqq., pl. 36-37.

Hubert Philippart.

DEUX SARCOPHAGES ROMAINS RELATIFS A LA VIE INTELLECTUELLE

En réunissant les matériaux d'une étude d'ensemble sur les monuments funéraires romains relatifs à la vie intellectuelle, j'ai rencontré plusieurs sarcophages inédits ou peu connus. En voici deux qui m'ont paru présenter quelque intérêt et sur lesquels je voudrais attirer l'attention.

I

Ce petit monument, qui provient, je crois, des environs de Rome, est exposé depuis quelques années au Musée National des Thermes. Il est passé jusqu'ici à peu près inaperçu. M. Paribeni est le seul à en avoir fait mention[1] et encore ne lui a t-il consacré que quelques lignes.

C'est un sarcophage d'enfant, en marbre blanc, de plan elliptique : sa longueur est de 0 m. 97. Il a conservé son couvercle : celui-ci, en forme de toit à double pente, est entouré d'un rebord vertical sculpté sur la face antérieure ; on y voit cinq masques scéniques, deux figures allongées dans la pose du sommeil et au centre un cartouche rectangulaire resté anépigraphe (*fig.* 1 à 3)[2].

La cuve est ornée d'une série de reliefs continus qui couvrent toutes les faces, mais, comme il arrive souvent, la face postérieure est d'un relief moins prononcé et d'une exécution moins poussée.

1. Paribeni, *Museo Nazionale Romano* (1928), n° 83, p. 75.

2. Je tiens à remercier ici M. Moretti, directeur du Musée des Thermes, qui a bien voulu m'autoriser à prendre des photographies de ce monument.

En partant de l'extrémité gauche de l'axe et en allant vers la droite, on trouve successivement :

a) (*Fig.* 1). Une première scène comprenant trois personnages. A gauche, assis sur un siège aux pieds courbes recouvert d'une peau, un homme dont le visage barbu et le front

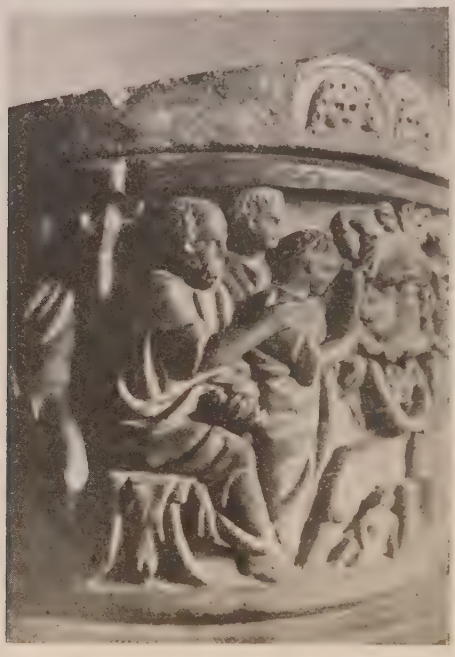


Fig. 1. — Sarcophage du Musée des Thermes (Rome).

dégarni rappellent le type traditionnel de Socrate. Il est vêtu d'une tunique à manches et d'un pallium ; il tient dans sa main gauche un rotulus fermé ; sa main droite vient s'appuyer sur l'épaule d'un second personnage debout devant lui et lui tournant le dos. C'est un jeune garçon vêtu d'une tunique et de la toge, qui lit avec application un rouleau qu'il tient ouvert à la hauteur de ses yeux. Il n'y a aucun doute, nous assistons là à une scène d'enseignement : c'est un enfant lisant sous la surveillance d'un maître ou d'un pédagogue. Entre les deux

acteurs principaux se glisse un troisième personnage : on n'en voit que la tête et le buste ; c'est aussi un enfant, frère ou condisciple du premier.

b) Une tête de lion tenant un anneau dans sa gueule, motif décoratif fréquent sur les sarcophages. Au-dessous, choses plus curieuse et bien inattendue[1], on voit la Louve romaine allaitant les jumeaux, la tête tournée vers ceux-ci.

c) Une grande scène occupant plus de la moitié de la face antérieure (*fig.* 2). Au centre, sur un lit de parade, dont le haut dossier est recouvert d'une draperie, on voit étendu, le coude sur un coussin, une figure masculine que son visage aux formes poupines désigne assez comme un enfant ; c'est évidemment le jeune défunt, le même que nous avons vu représenté en écolier tout à l'heure. Il est vêtu d'une tunique qui laisse une épaule à nu et d'un manteau ; sa tête s'appuie sur sa main gauche, sa main droite pend par devant. Sous le lit on voit, chose étrange, un corps d'adolescent nu, les membres à l'abandon. Je crois que ce corps ne peut être que celui du défunt : il serait représenté deux fois, sous le lit et dessus. Que signifie cette opposition ? Sous le lit, à côté du corps étendu, se trouve une cuvette, qui fait certainement allusion à la toilette mortuaire. Ainsi, on aurait d'un côté le cadavre avant la toilette, dans tout le désordre et l'horreur de la mort ; de l'autre le même corps exposé dans l'ordre et l'harmonie retrouvés. Mais une autre idée s'ajoute encore à la première : le jeune homme exposé sur le lit n'est pas représenté dans le sommeil de la mort, il redresse la tête et paraît écouter les personnages qui l'entourent. Il y a donc entre ces deux représentations une opposition plus profonde encore. Contentons-nous de l'observer, nous verrons plus loin comment l'expliquer.

Enfin, entourant ce lit, un groupe de huit figures : deux assises de part et d'autre du jeune défunt, les autres debout

1. Ce n'est pas la première fois, cependant, qu'on trouve la Louve sur un sarcophage ou sur un autel funéraire ; cf. les exemples rassemblés par M. Carcopino, ap. *La Louve du Capitole*, p. 47, n. 5 et 8.

au second plan. Toutes sont des femmes, vêtues pareillement d'une tunique et d'une palla. Leur coiffure ne rappelle aucune des modes en faveur sous l'Empire : avec le chignon pendant et les cheveux ramenés en arrière, c'est la coiffure « grecque » que l'art romain prête traditionnellement aux personnages mythologiques. Enfin on distingue très nettement, se dressant

Fig. 2. — Sarcophage du Musée des Thermes (Rome).

sur le front de trois d'entre elles, une double plume. Il n'est plus permis d'hésiter, nous avons là un groupe de déesses, et ces déesses sont des Muses : ces plumes sont, en effet, leur attribut caractéristique, ce sont les plumes arrachées aux Sirènes à la suite de la défaite de celles-ci. Une des Muses tient un rotulus, sa voisine lève la main — serait-ce en signe d'admiration ? — trois autres étendent un bras dans un geste oratoire. Toutes ont la tête tournée vers le jeune défunt et conversent avec lui.

d) Une seconde tête de lion faisant pendant à la première (*b*) ; au-dessous, répondant à la Louve, un chien à trois têtes, évidemment Cerbère.

e) A l'extrémité droite de la face antérieure, répondant à la scène *a*, trois femmes, les deux premières debout, la dernière assise ; elles aussi sont vêtues et coiffées comme des déesses. L'une d'elle tient une quenouille ; il faut reconnaître ici le groupe des trois Parques.

f) (*Fig.* 3). Un Éros ailé, vêtu d'une simple chlamyde, une torche à la main.

g) Un masque de Gorgone ; au-dessous, un arc et un carquois, insignes d'Éros.

h) Un groupe de quatre *Amorini* à peu près nus, ailés et dansant. Le premier et les deux derniers tiennent une torche

Fig. 3. — Sarcophage du Musée des Thermes (Rome).

allumée. Le second a les mains vides ; un serpent se tord à ses pieds.

i et *j)* Pour finir nous retrouvons les motifs *g* et *f* : masque de Gorgone surmontant les attributs d'Éros, Amour porte-flambeau.

Telle est la décoration de ce sarcophage. Sa valeur artistique n'est pas très grande. La composition est touffue, surchargée, au point, nous allons le voir, de rendre difficile la « lecture » du relief. Par contre le dessin de chaque personnage considéré isolément est élégant, harmonieux. L'artiste ne s'est pas préoccupé de pousser le rendu jusqu'aux détails : la petitesse des figures l'en aurait empêché[1]. Il a pris le parti de rechercher uniquement un effet d'ensemble ; réduisant au minimum le modelé des détails (certains visages de Muses ne sont indiqués que par quelques trous de trépan marquant les

1. Les têtes des personnages n'ont que 3 ⁄ environ de haut.

yeux, les narines, les commissures des lèvres), il a obtenu un relief expressif, un peu brutal, plein d'oppositions violentes de lumière et d'ombres. Tous ces caractères tendent à fixer la date de ce monument : qualités et défauts caractérisent bien l'art du temps des Sévères, du début du IIIe siècle.

A première vue cet ensemble paraît bien confus, et on comprend que M. Paribeni qui ne s'y est pas arrêté longtemps n'y ait vu que la réunion incohérente de « plusieurs scènes réalistes et mythologiques capricieusement mises ensemble ». Cependant, ce monument s'apparente à quelques autres ; il faut les comparer et ce rapprochement permet, je le crois, d'y voir un peu plus clair.

K. Wernicke a étudié en 1885 une série de sarcophages d'enfants étroitement apparentés, qui présentent une suite de scènes évoquant la destinée du jeune défunt[1]. Il analyse en particulier cinq beaux sarcophages qu'il est intéressant de rapprocher du nôtre ; en voici la liste et les signes par lesquels nous les désignerons :

L_1, Paris, Louvre, cf. S. Reinach, *Rép. Rel. gr. rom.* II, 289.

D, Rome, Villa Doria-Pamphili, cf. Cumont, *Syria*, 1929, pl. 43.

T, Rome, Musée Torlonia, cf. S. Reinach, *Rép. Rel. gr. rom.* III, 343, 2.

L_2, Paris, Louvre, cf. Reinach, *Rép. Scul. gr. rom.* I (= Clarac) 48.

M, Lowther Castle, cf. Michaelis, *Ancient Marbles in Great Britain*, p. 493, nº 44.

Nous y voyons représentée la vie terrestre de l'enfant, évoquée notamment par la première toilette (DTL_2), l'allaite-

1. *Archäologische Zeitung*, t. XXIII (1885), col. 209 et suiv. Des monuments étudiés dans cet article je ne mentionne ici que les seuls sarcophages où apparaît la scène d'enseignement et parmi ces derniers je ne crois pas devoir utiliser un beau sarcophage du Musée des Offices à Florence (Wernicke, *loc. cit.*, col. 217) : c'est la tombe, non plus d'un enfant, mais d'un adulte ; sa décoration évoque la vie familiale et militaire d'un général ou du moins d'un officier ; il n'appartient pas, par conséquent, à cette série de la *Vie d'un Enfant*, mais à une autre série, bien caractérisée par ailleurs et étudiée par Barrera, ap. *Studi Romani*, 1914, p. 96 et suiv.

ment *(L₁D)*, et surtout la leçon du magister ou du pédagogue *(L₁DTL₂M)*. Puis la mort est symbolisée par la scène de la *prothesis* (le défunt exposé sur un lit de parade, entouré de pleureuses) : trois sarcophages montrent cette scène *(TL₂M)*. Enfin deux d'entre eux *(DT)* offrent une scène d'apothéose : l'enfant emporté au ciel dans un char.

Il faut ajouter à cette série deux nouveaux numéros : l'un *(B)* est au Musée de Beyrouth ; il a été publié et commenté par M. F. Cumont[1]. C'est un sarcophage d'enfant de style asiatique : sa face antérieure montre le défunt recevant l'enseignement d'un maître ; sur les autres faces il apparaît sous les traits d'un Éros, jouant avec d'autres Amours : on reconnaît là un thème apparenté à celui de l'apothéose, il exprime sous une autre forme l'héroïsation de l'enfant.

Le second *(X)* est étroitement apparenté au précédent : même style asiatique, même décoration (scène d'enseignement et jeux d'Amours). Je ne sais où ce sarcophage se trouve en ce moment : on l'a aperçu dans le commerce à Rome en 1930 ; je dois à la courtoisie de l'Institut archéologique allemand d'avoir pu en connaître des photographies.

Notre sarcophage des Thermes doit être rattaché à cette série. Lui aussi évoque la destinée courte et glorieuse d'un enfant. Sa décoration, à première vue si complexe, peut en effet se ramener au schéma suivant :

a) Scène d'enseignement *(= L₁DTL₂MBX)* ;

b-e) Prothesis *(= TML₂)* ;

f-j) Héroïsation de l'enfant sous les traits d'Éros *(= BX)*.

La multiplicité des détails, la présence de scènes adventices, ont pu voiler un instant ce schéma, mais une analyse plus attentive n'a pas de peine à le dégager.

Il ne faut pas s'étonner de voir l'évocation de la vie terrestre de l'enfant réduite à la seule scène d'enseignement : nous connaissons d'autre part quatre exemples d'un pareil laconisme *(L₂MBX)*. La façon dont elle est traitée ici rappelle de très près le sarcophage *T* : on y retrouve le même geste

1. *Syria*, 1929, p. 217 et suiv.

du maître appuyant la main sur l'épaule de son petit élève. Seulement ici s'interpose le buste d'un second enfant, addition qui répond sans doute à l'horreur du vide que paraît éprouver l'artiste et à son goût pour une composition bien remplie. La scène centrale *c* est visiblement une adaptation de la scène de la *prothesis* que présentent les reliefs TL_2M : la composition est analogue, même groupement des personnages. La ressemblance va jusqu'aux détails : le type du lit est semblable, les gestes mêmes des Muses où nous avons vu soit l'admiration soit la chaleur de l'argumentation, rappellent les gestes de désespoir des pleureuses à gages. Mais le rapprochement établi, il faut insister sur les différences. Les huit personnes qui entourent le lit ne sont plus des pleureuses à gages, ni des parents affligés : nous l'avons dit, ce sont des Muses. D'autre part, le jeune défunt n'est pas représenté dans le sommeil de la mort, mais vivant au contraire et conversant avec les déesses. Je crois que le sculpteur a voulu montrer le jeune homme s'éveillant au delà de la mort à une vie nouvelle, vie bienheureuse et immortelle où il jouit de la compagnie des Muses. De là ce cadavre renversé sous le lit : ces deux représentations du défunt n'opposeraient pas seulement l'état du corps avant et après la toilette funéraire ; cette transformation symboliserait le changement plus mystérieux accompli dans la vie du jeune défunt : d'un côté la mort du corps, de l'autre l'héroïsation de l'âme.

Ceci expliquerait bien, d'autre part, la présence du groupe des Parques : l'enfant étendu étant représenté vivant, il devenait peut-être nécessaire de préciser l'idée de la mort, de l'accomplissement d'une destinée impitoyable.

Plus déconcertantes à première vue sont les figures de la Louve et de Cerbère. Je me risquerai cependant à les expliquer : Cerbère évoque l'entrée des Enfers, le séjour des morts ; la Louve et les jumeaux, c'est Rome, la ville de Rome[1]. Dans leur balancement suggestif, ces deux symboles me paraissent

1. Comme au pied du Crucifix sur le diptyque de Rambona : cf. MÂLE, *Art Religieux du XIII^e siècle*[3], p. 230-231.

résumer les deux phases de la vie du petit défunt[1] : Rome, la ville terrestre où il a vécu ses brèves années ; l'Hadès où maintenant, héroïsé, il joue éternellement avec les divins Amours.

Le reste ne présente plus de difficultés : les têtes de lion n'ont qu'une valeur décorative, de même les Gorgones, celles-ci ayant de plus une certaine puissance prophylactique et évoquant la notion de vie éternelle[2]. Les Amours rappellent, comme sur les sarcophages *B*, *X*, et sur bien d'autres aussi, la vie nouvelle et divine de l'enfant : c'est lui qui est représenté dansant avec ses compagnons munis de torches ; le serpent qui se tord à ses pieds symbolise les forces de la mort que son héroïsation a vaincues.

Je pense qu'on ne verra pas de difficultés graves à l'interprétation que je viens de proposer. Il reste pour finir à justifier la présence sur un monument funéraire d'une pareille série de tableaux. On peut sans doute penser que le lien en quelque sorte chronologique qui les relie suffit à les expliquer ; nous aurions là comme ailleurs le récit de la destinée du défunt. Il a vécu enfant. Un enfant est avant tout un écolier : aussi la scène d'enseignement a été choisie pour symboliser ses années terrestres. Il est mort. Héroïsé, il vit désormais de la vie éternelle d'un dieu. Mais je crois qu'il faut aller plus loin, et qu'un lien plus profond relie entre eux ces tableaux.

Je rappellerai brièvement ici les conclusions auxquelles parvient M. Cumont dans le beau commentaire qu'il a donné du sarcophage *B* : la juxtaposition de l'éducation et de l'apothéose traduirait plus qu'une succession temporelle, mais bien une relation causale. C'est pour avoir été un bon écolier, pour s'être adonné avec passion à l'étude, que le petit défunt aurait mérité et obtenu l'immortalité. C'était, en effet, une

1. A moins qu'il ne faille voir, avec M. Carcopino (*La Louve du Capitole*, p. 47), dans la présence de la Louve sur les monuments funéraires des Romains « un des motifs de leurs espérances supraterrestres, comme s'ils comptaient sur la divinité qui avait fléchi la bestialité de la Louve en faveur de Romulus et de Rémus, pour arracher une caresse aux griffes de Cerbère, et dompter la mort même ».

2. Carcopino, *La Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, p. 304-309.

idée admise par les Anciens[1] que celui qui s'adonne à la culture de l'intelligence, à la poursuite de la science, parvient à l'immortalité. Un sarcophage comme celui de Beyrouth représenterait l'adaptation au cas d'un enfant de cette idée communément reçue pour les adultes. Quelques textes, en effet, montrent qu'on associait volontiers les succès scolaires, les qualités intellectuelles d'un enfant ou d'un adolescent à l'idée qu'il recevrait après sa mort l'éternel bonheur d'un dieu[2]. Aux textes invoqués par M. Cumont, il faut aujourd'hui en ajouter un nouveau. C'est une inscription grecque de Smyrne, d'époque romaine, que M. W. Peeck vient tout récemment de publier[3]. Il s'agit d'un Dionysios mort à dix-huit ans, au moment où il venait d'entrer dans l'éphébie. « Tandis qu'il était parmi les vivants, son cœur avait reçu les marques les plus éclatantes de la sagesse des Muses... » (v. 3-4). Il est mort, « mais il a obtenu de devenir un dieu : en effet, laissant la part mortelle de la vie, il est égal aux héros immortels et partage leur demeure » (v. 8-10). Comment ne pas voir un lien entre cette heureuse fin et la possession de la « sagesse, don des Muses », Μουσοπόλου σοφίης ?

Il me semble que notre sarcophage du Musée des Thermes se rattache aux mêmes croyances et traduit les mêmes idées.

---

1. Cumont a mis en lumière cette doctrine d'origine pythagoricienne, ap. *After Life in Roman Paganism*, p. 207-213.

2. Cumont, *Syria*, 1929, p. 233 ; en particulier C. I. L., XI, 2389 et 6435.

3. W. Peeck, ap. *Mitteilungen des deutschen archäologischen Instituts, Athenische Abteilung*, 1931, p. 122, n° 5 :

Διονύσιον Διονυσίου
Τύμβος ὅδε κρύπτει Διονύσιον, ὦ παροδῖτα,
αἰακτὸν γονέων ἄχθος ἐνεγκάμενον,
ὅς ποτ' ἐνὶ ζωοῖσιν ἐ[ὼ]ν στέρνοισι λελόγχει
μουσοπόλου σοφίης σύμβολα κεδνότατα
ἄρτι καθαρμόσσοντ' ὠμοῖς φαρετρηφόρον ἰόν,
θεσμός ἐφηβείης ὡς κατέδειξε βροτοῖς,
ὀκτωκαιδεχέτη, χαλεπὸν τροφέεσσι λιπόν[τα]
ἄλγος, ἰσουρανίων δ' ἁψάμενο[ν] γενέθλων·
[θ]νητὸν γὰρ προλιπὼν ζωῆς μέρος, ἀθανάτοισι
ἐσθ' ἶσος ἥρωσιν τα(ὐ)τον ἔχων τέμενος.

C'est pour avoir été un brillant écolier, que l'enfant défunt a obtenu d'être transformé en un divin Éros. Tous les détails de la décoration de ce monument s'accordent bien avec cette hypothèse et concourent pour l'imposer à l'esprit.

Qu'avons-nous vu ? Une fois de plus les deux phases de la destinée d'un enfant. Mais de la vie terrestre que nous montre-t-on ? Une unique chose : nous voyons seulement que cet enfant a été un bon écolier, docile à la voix de son maître. N'est-ce pas nous suggérer que c'est à ce travail intellectuel qu'il doit son immortalité ? La scène de la prothesis s'est transformée pour exprimer cette idée : l'enfant nous est montré couché, mais non plus endormi ; il est vivant, et cette vie s'oppose à la mort du cadavre que l'âme a abandonné (cf. θνητὸν γὰρ προλιπὼν ζωῆς μέρος). Qui l'entoure ? Non des pleureuses, mais le groupe divin des Muses. N'est-ce pas pour affirmer que la science des neuf sœurs acquise par l'éducation l'accompagne dans la mort, au delà de la mort ? N'est-ce pas proclamer que c'est aux Muses à qui sa jeune intelligence était consacrée, qu'il doit son immortalité[1] ?.

II

Voici maintenant un autre sarcophage (*fig.* 4), qui fait partie de la collection du grand antiquaire Simonetti à Rome.

1. On pourrait peut-être insister ici sur le fait que nous n'avons pas trouvé le collège des Muses au complet : huit seulement des neuf Sœurs sont représentées. Ne serait-ce pas une façon de suggérer que le défunt remplit en quelque sorte le rôle de la dernière ; qu'il est devenu par l'héroïsation non seulement le compagnon, mais comme l'égal des Muses ? Je n'ose m'arrêter a cette vue : il y aurait quelque incohérence à montrer l'enfant héroïsé ici *(c)* comme une Muse et là *(h)* comme un Éros. Mais ce qui dans le cas présent n'est qu'une hypothèse paraît bien vérifié ailleurs : je connais au moins quatre sarcophages où avec un homme représenté en « docteur » se montrent *neuf* femmes dont *huit* ont les attributs des Muses ; la dernière traitée de façon réaliste semble être la défunte qui partage la tombe de son mari ; cette disposition suggère l'idée qu'elle est devenue après sa mort l'égale des Muses, l'une d'elles : cf. Reinach, *Rép. reliefs grec. rom.*, III, 257, 1 ; 347, 1 ; Matz-Duhn, *Führer*, n° 3276, et ici *infra*, § II, *i*. Ce n'étaient pas seulement des femmes qu'on identifiait aux Muses : deux sarcophages montrent un homme dont le front est orné d'une double mèche de cheveux qui veut rappeler les plumes des Muses ; cf. Wilpert, *Sarcofagi Cristiani Antichi*, I, pl. XXV, 4 et VII, 2 (je crois, malgré Wilpert, que ces deux monuments sont païens)..

Il a été trouvé récemment dans du terrain rapporté, au quartier de la Garbatella (banlieue sud de Rome).

C'est un grand sarcophage d'adulte, à plan elliptique, d'un bel état de conservation. Le style n'en est pas très bon ; à en juger par les détails de l'exécution il faut, comme le précédent, le reporter à la première moitié du IIIe siècle. La face antérieure est seule ornée de sculptures : les deux tiers de sa

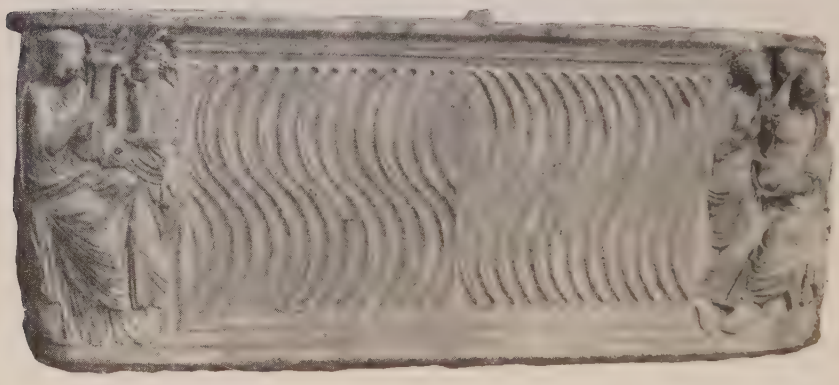


Fig. 4. — Sarcophage de la collection Simonetti (Rome).

largeur sont occupés par des séries de strigiles qui se réunissent au centre en laissant un petit vide en forme d'amande ; cette *mandorla* est décorée d'une urne à deux anses, surmontée d'un couvercle conique.

A droite et à gauche du champ de strigiles se trouvent deux registres rectangulaires beaucoup plus étroits, occupés par deux groupes symétriques qui se répondent.

A droite, assis sur un siège dont les pieds ont la forme de pattes de lion, on voit un homme sans tunique, vêtu d'un simple pallium. Son visage qu'on devine barbu est seulement esquissé. Dans la main gauche il tient un rotulus ouvert : ses doigts rassemblent les deux cylindres que forment le commencement et la fin du livre, qui prend cette forme caractéristique appelée par Birt « motif de la lecture interrompue »[1]. La

1. Birt, *Buchrolle in der Kunst*, p. 181 (motif VI).

main droite levée, l'index étendu, semble ponctuer le commentaire que ce personnage est en train de donner du livre ainsi tenu. Il est tourné vers la gauche.

Debout devant lui, une femme en tunique et palla ; son visage est idéalisé, sa coiffure « grecque » ; deux plumes se dressent sur son front. Elle tient dans sa main droite une baguette qu'elle appuie sur une sphère élevée dans l'autre main ; sur cette sphère sont indiquées des étoiles, en forme de croix, soulignées par quatre trous de trépan. A ces attributs, on reconnaît sans peine la Muse Uranie.

Dans le registre de gauche, un autre groupe fait face au premier : une femme, vêtue d'une tunique qui laisse l'épaule nue et d'une palla, est assise dans un fauteuil qui paraît en osier tressé. Son visage est aussi resté à l'état d'ébauche. On distingue cependant le style de sa coiffure dont les boucles qui descendent derrière les oreilles rappellent la mode du temps de Julia Domna. Elle tient dans la main gauche une lyre et dans la droite un plectre.

A droite, tournée vers elle et l'écoutant jouer, accoudée le menton dans la main droite, le coude soutenu par l'autre main, dans une posture qui rappelle un peu Polymnie, une femme présente, elle aussi, la coiffure et les plumes des Muses.

Ce monument, lui non plus, n'est pas isolé. Il se rattache à une série de sarcophages, série nombreuse et fort homogène. J'en donnerai la liste, car il ne semble pas que les auteurs qui se sont occupés de l'un ou de l'autre de ces monuments aient aperçu la richesse de la famille à laquelle ils se rattachaient.

Voici d'abord sept sarcophages entiers ou fragmentaires qui présentent la même disposition que le nôtre : ce sont des sarcophages à strigiles et à mandorla ; ils montrent toujours à gauche une musicienne assise jouant de la lyre ou du pandore, à droite un homme assis également, commentant ou récitant un livre. Il y a plus de diversité dans les personnages secondaires qui parfois sont supprimés :

a) Rome, Palais Corsini[1] : avec la musicienne trois Muses, avec le docteur trois hommes en toge ;

1. Wilpert, *Sarcofagi cristiani antichi*, I, pl. XLIX, 3.

b) Rome, Palais Barberini[1] : la musicienne est seule ; avec le docteur une Muse et un homme en pallium ;

c) Porto-Torrès (Sardaigne), crypte de la cathédrale[2] : deux Muses avec la musicienne ;

d) Rome, abbaye de Saint-Paul aux Trois-Fontaines ; trois fragments inédits[3] : une Muse avec la musicienne, un homme en pallium avec le docteur ;

e) Rome, Musée de la catacombe de Prétextat, fragment inédit : une Muse avec la musicienne ;

f) Rome, piazza Borghese[4] : deux Muses avec la musicienne, deux hommes en pallium avec le docteur ;

g) Rome, catacombe de Domitilla[5] : les deux personnages principaux étaient seuls.

D'autre part on retrouve ce même thème de la musicienne et du lecteur dans d'autres sarcophages qui ne sont plus à strigiles :

h) Vatican, Musée Chiaramonti[6] : Musicienne et lecteur sont réunis par un groupe d'auditeurs comprenant une femme et trois hommes ;

i) Vatican, Belvedere[7] : Musicienne et lecteur avec huit Muses ;

j) Palerme, crypte de la cathédrale[8] : Musicienne, lecteur et les neuf Muses ;

k) Palerme, *ibid*[9]. Notre thème se trouve ici contaminé avec celui de la *dextrarum junctio* ;

---

1. Cliché Moscioni, n° 21.810.

2. Décrit sommairement mais non publié par WILPERT, *op. cit.*, I, p. 87.

3. Deux sont signalés bien imparfaitement par MATZ-DUHN, *Führer...*, n°s 2607 et 3128.

4. MATZ-DUHN, n° 3116.

5. WILPERT, *op. cit.*, I, pl. V, 7, le « docteur » est bien conservé ; à gauche il ne reste que la partie inférieure d'une femme assise ; Wilpert se trompe certainement en restituant une femme tenant un rotulus ; la ressemblance de la partie droite avec les autres sarcophages de cette série nous autorise à restituer une joueuse de lyre ou de luth.

6. AMELUNG, *Catalogue des Musées Vaticans*, I, pl. 50.

7. AMELUNG, *ibid.*, II, pl. 5.

8. CASANO, *Del sotteraneo della Chiesa cattedrale di Palermo*, pl. B.

9. CASANO, *ibid.*, pl. D3 ; cf. aussi EISLER, *Revue archéologique*, 1931, I, p. 8 et suiv.

l) Ravenne, San Vittore[1] : les deux protagonistes seuls, séparés par un grand cartouche avec inscription ;

m) Rome, collection privée, fragment[2] : le docteur et la Muse de la tragédie, reconnaissable à son armure de maille ;

n) Ostie, musée. Fragment de couvercle de sarcophage[3] : du côté du « voyage d'outre-tombe », on voit une musicienne, le reste a disparu.

Cette énumération montre qu'il y a là une série fort riche : nous étudions un thème qui a été très populaire dans l'art funéraire romain. Quel que soit le mérite des travaux dont certains de ces monuments ont fait l'objet (notamment celui de Dütschke et celui de Lugli), ce thème n'a pas encore été vraiment expliqué. La raison en est qu'aucun de ces monuments n'était d'une « lecture » aussi claire, aussi persuasive que celui que nous publions ici. Il nous paraît, en effet, de nature à éclairer définitivement ce point obscur de l'iconographie funéraire antique.

Son interprétation ne présente aucune difficulté : les têtes du lecteur et de la musicienne sont restées, nous l'avons vu, à l'état d'ébauche. C'est donc la preuve qu'elles étaient destinées à être achevées à la ressemblance des défunts[4]. Ce caractère me paraît établir que ce sarcophage était destiné à recevoir les corps d'un couple, mari et femme, qui avaient voulu se faire représenter l'un en docteur, l'autre en musicienne. Nous les voyons ici s'adonner l'une à son art, l'autre à la science, sous la protection des Muses. Tous les autres sarcophages de la série, quelles que soient leurs différences de détail, nous montrent en somme la même chose.

Mais il faudrait expliquer pourquoi on a tenu à représenter les défunts dans cette attitude. Commentant le sarcophage de Ravenne *(l)* Dütschke a bien vu qu'il ne pouvait s'agir de marquer par là que nous avions affaire à une musicienne

1. Dütschke, *Ravennatische Studien*, n° 71, p. 64, p. 176 et suiv.

2. Lugli, *Rivista di archeologia cristiana*, 1929, p. 35 et suiv.

3. Wilpert, *Rendiconti della Pont. Accademia Romana di Archeologia*, t. III, pl. V, 1.

4. Soit par un travail de la pierre, soit avec application de stuc.

de professeur et à un savant de carrière. La richesse même de notre série est l'obstacle le plus sérieux qui s'opposerait à cette façon de voir : nos musées seraient donc pleins de figures de musiciennes et de philosophes inconnus ?

Non, il ne peut s'agir ici que d'un cas plus général : il faut que les sarcophages aient pu servir à une classe sociale assez nombreuse pour justifier cette fabrication en série. Ce n'est pas une raison pour ne plus voir dans cette lyre et dans ce livre que des représentations symboliques ; je ne crois pas qu'il faille les suivre Dutschke jusqu'au bout. Il faut avancer avec prudence et ne pas abuser du symbolisme. Je crois que nous avons vraiment là une vraie musicienne et un homme d'études ; le nombre était assez grand des membres de l'aristocratie sénatoriale qui avaient reçu l'éducation libérale, pour en avoir gardé le goût des lettres et des arts sans être à proprement parler des « professionnels ». Mais alors, pourquoi ont-ils tenu à se faire représenter ainsi sur leur tombe, pourquoi ont-ils voulu rappeler avant tout qu'ils avaient aimé la musique ou la science ?

Il faut ici revenir à cette doctrine d'origine pythagoricienne que M. Cumont a mise en lumière et qui nous a servi à expliquer le sarcophage du Musée des Thermes. « Les neuf sœurs, redit-il, qui présidaient à l'harmonie des sphères éveillaient en l'homme par la musique et par la science, le désir des vertus divines. Après la mort elles appelaient à elles dans les saintes études l'âme qui s'était purifiée en les servant[1]... »

Voici qui expliquerait bien nos sarcophages où, sous l'œil des Muses, les enfants se sont fait représenter en musiciens ou en savants. Ces représentations exprimeraient une foi semblable à celle que témoignent les sarcophages à l'enfant couché : la même foi en une immortalité acquise par le travail intellectuel, le goût des choses de l'esprit, la fréquentation des Muses...

Je crois que le sarcophage Simonetti est de nature à rendre

1. *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1919, p. 348 (à propos des Sarcophages des Muses).

plus vraisemblable encore cette manière de voir. Il est plus précis dans son évocation que les autres sarcophages du même type. La présence de la Muse Uranie ne nous laisse plus ignorer la nature des études auxquelles le défunt est fier de s'être consacré : le livre qu'il commente est évidemment un traité d'astronomie (ou d'astrologie).

Or les textes montrent que deux aspects surtout de la vie intellectuelle étaient considérés par les anciens comme acheminant l'âme à la vie divine des Muses ; précisément l'astronomie et la musique.

Je renvoie le lecteur aux belles pages où M. Cumont a analysé le *Mysticisme astral dans l'Antiquité*[1] : faite pour le ciel, parcelle de l'éther divin, l'âme par l'étude de l'astronomie entre en communion avec les dieux stellaires, se dégage des bassesses terrestres et redevient toute divine elle aussi.

Étroitement apparentée à l'astronomie est la musique[2], car l'ordre du monde, fondé sur la rigueur du nombre, est lui-même une harmonie, une musique. La musique humaine, la musique des voix et de la lyre participe à l'éminente dignité de celle des sphères ; comme elle, elle est une source d'affranchissement et de divinisation.

Aux textes groupés par M. Cumont, je voudrais ici en ajouter un nouveau qui a le double avantage d'être assez proche par sa date (150-160 ap. J.-C.) de notre sarcophage, et de mettre l'accent sur le caractère pythagoricien de cette théorie. Dans le *Dialogue avec Tryphon*, l'apologiste Justin raconte les aventures philosophiques qui précédèrent sa conversion ; il a été déçu par l'enseignement d'un stoïcien :

> Je restai cependant, dit-il, le cœur rempli du désir d'entendre ce qui est proprement et excellemment la philosophie, et je m'adressai à un Pythagoricien très célèbre, très fier de sa sagesse. Puis comme je l'entretenais dans l'intention de devenir son élève et son disciple familier : « Comment, dit-il, *as-tu appris la musique, l'astronomie*, la géométrie ? Penses-tu donc contempler quelque une des

1. *Bulletin de l'Académie de Belgique*, 1909, p. 264 et suiv.
2. *After life in Roman paganism*, p. 212.

choses qui contribuent au bonheur si tu n'as appris auparavant ce qui détache l'âme des objets sensibles, pour la rendre capable des intellectuels, afin qu'elle voie le beau et le bien en eux-mêmes[1] ? »

Ainsi la connaissance scientifique et l'art étaient considérés comme une introduction nécessaire à la contemplation mystique.

Un monument comme celui que nous publions ne réflète-t-il pas l'écho de cette croyance ? Cet homme qui tient à rappeler qu'il a consacré de longues veilles à l'étude de l'astronomie ; cette femme qui se fait représenter en musicienne ne seraient-ils pas un couple de pythagoriciens, qui plus heureux que l'ignorant Justin avaient su consacrer leur vie à « ce qui détache l'âme des objets sensibles, pour la rendre capable des réalités intellectuelles, pour qu'elle voie le Bien et le Beau en eux-mêmes... ? » Le décor de leur sarcophage ne semble-t-il pas affirmer qu'ils avaient, leur vie durant, participé à la vie divine des Muses et qu'ils en attendaient *post mortem* l'immortalité ?

Henri Marrou.

---

1. Justin, *Dialogue avec Tryphon*, II, 4 ; je cite la traduction Archambault (Paris, 1909), p. 11.

NOUVEAUX MONUMENTS MITHRIAQUES DE LA SERBIE

On vient de trouver tout récemment plusieurs importants monuments mithriaques dans la Serbie du Sud. Près de Kumanovo (localité Derven), on a exhumé au mois de novembre 1932 un mithréum avec deux reliefs et une statuette représentant le Mithra tauroctone, puis un autel avec inscription mithriaque. Un peu plus tard, en 1933, au mois de février, à Lopata, non loin aussi de Kumanovo, on a déterré, peut-être dans les ruines d'un autre mithréum, une intéressante inscription dédiée à Mithra. Enfin, on trouva il y a peu de temps un beau relief mithriaque chez un négociant de Veles, provenant sans doute des environs de cette ville. La trouvaille de ces monuments est d'autant plus remarquable qu'on ne connaissait jusqu'à présent qu'un seul vestige mithriaque dans la Serbie du Sud (Prilep). Aussi croyons-nous qu'une description de ces nouveaux monuments mithriaques ne sera pas sans intérêt pour les lecteurs de la *Revue Archéologique*.

I. — *Le Mithreum de Kumanovo.* Si l'on compare le plan ci-joint (*fig.* 1) avec celui du mithréum de Heddernheim[1], on se convaincra que les deux plans sont presque identiques. Le fait est d'autant plus intéressant qu'un des deux reliefs représentant le Mithra tauroctone trouvés dans le mithréum de Kumanovo (*fig.* 4), ressemble singulièrement à un relief mithriaque de Heddernheim[2].

1. Franz Cumont, *Les mystères de Mithra*, fig. 23 (p. 178).

2. Franz Cumont, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, n. 252 *t.*

Le mithréum de Kumanovo n'est pas entièrement conservé; il manque la partie postérieure. Il faut spécialement noter qu'on a trouvé dans l'intérieur du sanctuaire un foyer

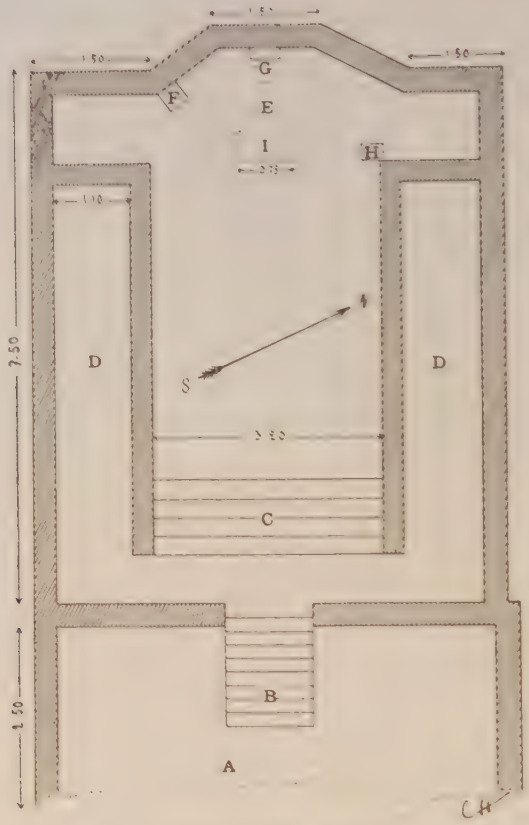


Fig. 1. — Plan du mithréum de Kumanovo.

A partie détruite.
B escalier.
C escalier.
D *podia*.
E abside.
F endroit où fut trouvé le relief n° 4.
G endroit où fut trouvé le n° 5.
H endroit où fut trouvé le n° 2.
I foyer.

plein de cendres et entouré de briques. Le monument existait à l'époque de Traianus Decius et Trebonianus Gallus, étant donné qu'on y a trouvé des monnaies de ces deux empereurs.

II. — *Autel de calcaire blanc.* Il était couvert d'une tablette et reposait sur une autre, toutes deux en grès verdâtre. Dimensions de l'autel : haut. 0 m., 67 ; long. 0 m., 37 ; ép. 0 m., 37.

Fig. 2. — Partie supérieure d'une statue de Mithra.

Sur un des quatre côtés on lit le mot DEI. Sans doute, au-dessus de lui se trouvait un autre mot, probablement *Naturae* (ou *transitus*). Ce mot était écrit ou sur la partie supérieure de l'autel, ou peut-être sur une statue placée sur l'autel.

III. — *Partie supérieure d'une statuette de Mithra* (*fig.* 2). Calcaire blanc dont il ne reste plus que la tête et la poitrine. Mithra, coiffé du bonnet phrygien, porte un chiton sans manches et une chlamyde qui flotte derrière lui. Le dieu tourne la tête et tend les deux bras en avant. Il n'y a pas de doute que c'est le Mithra tauroctone qui est représenté.

IV. — *Bloc en marbre blanc.* Haut. 0 m., 32 ; long. 0 m., 34 ;

ép. 0 m., 34. La partie supérieure du bloc (*fig.* 3) est couverte de grandes feuilles d'acanthe. En bas kyma. Le milieu porte deux rosettes. Les côtés sont ornés eux aussi, en haut, de feuilles d'acanthe identiques, mais plus petites. Sur la face postérieure est représenté Mithra tauroctone (*fig.* 4). Le dieu, en costume oriental, coiffé du bonnet phrygien et couvert d'une chlamyde flottante, passe la jambe gauche sur le dos du tau-

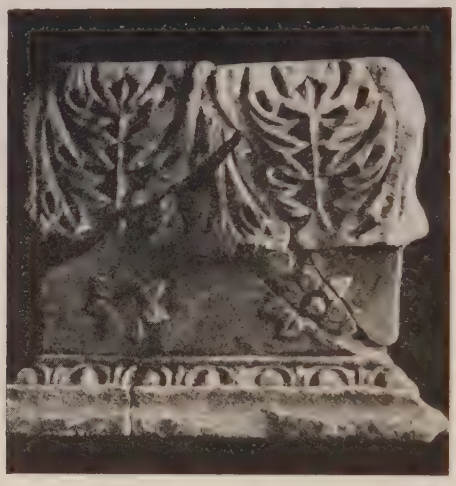


Fig. 3. — Bloc orné de feuilles d'acanthes.

reau, et saisissant de la main gauche les naseaux de l'animal, lui plonge le couteau dans le cou. Le dieu tourne la tête en arrière vers le corbeau qui lui apporte un message. Au-dessous du taureau, un serpent. En avant la bête est attaquée par un chien. Au-dessus de la tête du dieu est gravée la lune. Toute cette scène se passe sous une voûte. Il faut spécialement mentionner deux objets identiques, gravés à droite et à gauche de la scène principale, qui ressemblent à des cloches avec un manche orné des rayons. Dans l'œuvre de Cumont on ne retrouve nulle part une semblable reproduction qui reste énigmatique. Ce qui est sûr, c'est que les reliefs des deux surfaces opposées du bloc ne peuvent être contemporains. Le tra-

vail en est tout à fait différent et probablement la scène de Mithra est postérieure. Le bloc devait avoir eu primitivement une autre destination et fut employé postérieurement pour représenter le Mithra tauroctone.

V. — Beaucoup plus important est le relief que nous allons décrire (*fig.* 5). Il est en marbre blanc, haut de 0 m., 58,

Fig. 4. — Mithra tauroctone.

large de 0 m., 44. La plaque est brisée en plusieurs morceaux, mais il en manque peu. On remarque sur les bords des traces de couleur rouge et verte[1]. Le relief comporte trois registres: une scène centrale et des scènes accessoires sur le bord supérieur et sur le bord inférieur. La scène centrale représente Mithra tauroctone. Il ne manque que la tête et la jambe gauche du dieu (un petit fragment subsiste au rebord supérieur), ainsi que le dadophore gauche. La scène centrale ne présente rien d'extraordinaire. Le dieu et le taureau ont la même position que sur les autres monuments. La bête est attaquée en avant par un chien et, au-dessous d'elle, rampe un gros serpent. De chaque côté du dieu et du taureau,

1. Voir Cumont, p. 380.

Fig. 5. — Grand relief mithriaque.

un dadophore se tient debout ; coiffé du bonnet phrygien, il porte un costume oriental et a les jambes croisées. La chlamyde du dieu est endommagée et on voit sur elle le corbeau. Toute cette scène est placée dans un encadrement circulaire de feuillage.

En dehors du cercle, sur le bord inférieur (*fig.* 6), sont dis-

Fig. 6. — Bordure inférieure de la grande plaque mithriaque.

posées quatre petites scènes qui, de gauche à droite, représentent : 1. Mithra à califourchon sur un taureau (cheval ?) ; 2. Mithra marche vers Sol qui est accroupi et lui pose sur la tête un objet oblong ressemblant à un rhyton (?) ; 3. Mithra, étendu sur une couche, ayant à sa droite un autre personnage (Sol) ; 4. un homme (Sol), debout sur un char traîné par deux chevaux, tenant les rênes de la main gauche, aide de la droite Mithra à monter sur le bige. Au-dessus de cette dernière scène Oceanus ou Tellus.

Le bord supérieur (*fig.* 7) est conservé presque entièrement ; il ne manque qu'un petit morceau à l'extrémité gauche. On y voit représentés en marche vers la droite : 1. Mithra nu, assis sur un bloc, tirant une flèche contre un rocher, devant lequel un personnage accroupi puise l'eau qui coule d'une anfractuosité ; derrière Mithra un autre personnage, les mains sur

le dos du dieu. 2. Au-dessus du rocher, le taureau dans une nacelle. 3. Quatre personnages debout. Il s'agit sans doute d'une assemblée des dieux de l'Olympe. Les deux personnages, au milieu, tenant dans la main gauche levée un sceptre, sont peut-être Jupiter et Junon ; à gauche du couple divin, peut-être Mercure (?) ; il semble porter le caducée dans la main

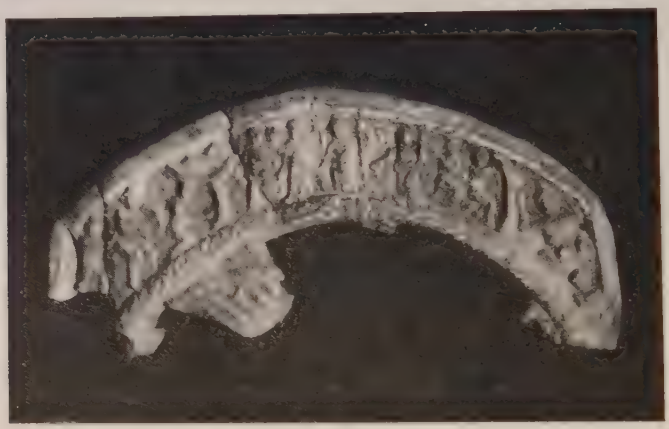


Fig. 7. — Bordure supérieure de la grande plaque mithriaque.

gauche dressée, et le *marsupium* dans la droite baissée. Le personnage placé à l'extrémité droite tient dans la main gauche qu'il lève un objet oblong, et dans la droite baissée un petit objet rond. Devant lui un gros objet à terre (bouclier). On pourrait penser à Mars. 4. Suivent deux bergers qui accourent vers un rocher. 5. Mithra naissant du rocher, coiffé du bonnet phrygien, les deux mains levées, tenant dans la gauche un gros couteau et dans l'autre une torche (?). 6. Enfin, le buste de Sol, auquel correspondait sans doute celui de Lune à l'extrémité gauche du bord supérieur.

Ce relief ressemble singulièrement à celui de Sisak (Siscia)[1] qui représente lui aussi Mithra tauroctone dans un encadrement circulaire de feuillage ; une assemblée des dieux

1. Cumont, *Textes et monuments*, fig. 193, et décrit sous le n. 221.

au milieu du bord supérieur, laquelle est entourée des scènes de l'archer à gauche et de la naissance de Mithra à droite ; enfin sur le bord inférieur les mêmes petites scènes que sur le relief de Kumanovo (seulement différent en ce qu'il porte cinq scènes, tandis que le nôtre n'en a que quatre). Le serpent est exécuté tout à fait de la même manière sur les deux reliefs. Cependant il existe aussi quelques variantes. L'assemblée des dieux comporte sur le relief de Kumanovo quatre personnages, tandis que le relief de Sisak n'en a que trois. En outre, ces trois personnages sont représentés assez différemment : Jupiter est assis sur le trône, Mercure est nu, et Mars tient de sa droite une lance. Au bord supérieur Mithra naissant se trouve à côté de l'assemblée des dieux, tandis que, sur le relief de Kumanovo, les deux scènes sont séparées par le groupe des deux bergers et que le personnage à droite de Mithra naissant du relief de Sisak a disparu. Nous ignorons s'il y avait d'autres différences, étant donné que le bord supérieur de la pierre de Sisak n'est conservé qu'en partie. Les différences à la partie inférieure ne sont pas si grandes : les quatre scènes d'un relief se retrouvent sur l'autre, mais n'ont pas le même ordre. Une autre différence consiste en ce que ces scènes du relief de Sisak se trouvent dans un encadrement cintré qui manque sur le relief de Kumanovo. Sur ce dernier une cloison sépare deux scènes, au milieu de la bordure. Enfin, il faut ajouter que les sujets, au bord inférieur, ne sont pas exécutés absolument de la même manière ; cela est vrai surtout pour la scène de Mithra et de Sol accroupi, dont les postures sont tout à fait différentes sur les deux reliefs.

Le relief de Kumanovo est encore à comparer avec celui de Heddernheim, décrit par Cumont[1], car ils se ressemblent beaucoup. La scène du Mithra tauroctone se trouve ici aussi dans un même encadrement circulaire de feuillage. La scène de Mithra est flanquée des deux côtés d'un dadophore ; au-dessus d'elle, sur le bord supérieur, on voit l'assemblée des dieux de l'Olympe, et à gauche, l'archer ; enfin, sur le bord

1. *Textes et monuments*, n. 252 *l*.

inférieur, se trouvent quatre ou cinq petits tableaux, dont seuls sont conservés ceux représentant Mithra et Sol accroupi, et le repos de Mithra et de Sol. Mais les différences ici ne manquent pas non plus. L'assemblée ne compte que trois dieux, les scènes à droite de celle-là sont tout à fait différentes ; en outre, sur le relief de Heddernheim il y a à droite et à gauche

Fig. 8. — Autel mithriaque de Lopata.

de la scène centrale des images qui manquent sur le relief de Kumanovo. Notons que celui-ci est par certains détails plus proche de celui de Heddernheim que de celui de Sisak. Jupiter, par exemple, debout sur les reliefs de Kumanovo et de Heddernheim, est assis sur le trône dans le relief de Sisak ; à Kumanovo et Heddernheim, les scènes du bord inférieur ne se trouvent pas dans un encadrement cintré et l'objet que tient Mithra au-dessus de la tête de Sol accroupi est presque identique avec celui figuré sur ces mêmes monuments.

VI. — *Autel avec inscription* (*fig.* 8). Marbre blanc. Haut. 0 m., 77 ; long. 0 m., 28 ; ép. 0 m., 28. Trouvé à Lopata, village de l'arrondissement de Kumanovo. Selon un renseignement, à l'endroit de la découverte existent les restes d'un mithréum.

L'autel porte sur une face l'inscription et sur les petits côtés deux reliefs représentant l'un Hercule luttant avec un lion et l'autre la massue du dieu. Les trois faces sont ornées dans le haut, au centre, d'une rosette. L'inscription est très bien conservée, excepté la première ligne, où le début et la fin manquent ; au milieu les lettres I N V C (G ?). Il n'est pas sûr qu'il faille compléter *inv(i)c(lo)*, mais cela est vraisemblable. On pourrait penser aussi à *inv(icto) Cauti* (ou *C(auto)p(ati)*, ou à *Genio*. Devant les lettres conservées, il y avait sans doute écrit *Deo*. La même ligne devait contenir encore le mot *pro (salute)*. Ajoutons que dans les lignes 2 et 3 un G et un N sont effacés.

Sous réserve de la première ligne il faut lire :

[*Deo*] *inv(i)c(lo)* [*pro*]
sal(ute) Aug[*g(ustorum)*]
n[*n*] (= *nostrorum duorum*) *templum*
vetustate
dilapsum inpendio
suo restituit
Apollonides eor(undem)
ser(vus) sc(rutator) stat(ionis) Lamud.
Gentiano et Bass(o) co(n)[*s(ulibus)*].

Les consuls sont de l'année 211. Par conséquent les *Augusti* sont Caracalla et Géta. Le nom de Géta fut martelé à l'occasion de sa *damnatio memoriae* en 212.

Le dédicant Apollonides nous est déjà connu par une autre inscription trouvée, avant la guerre, dans le même arrondissement de Kumanovo[1].

1. Elle a été publiée dans les *Jahreshefte des österr. archäol. Instit.*, Bd. VI, Beibl. 39, n. 45, et une seconde fois dans la même revue (VII, Beibl. 3 n. 3). Les deux fois elle fut publiée d'après des copies ou des photographies.

Après la guerre le monument fut retrouvé ; il est conservé actuellement au musée de Skoplje où on peut l'étudier. Les premières publications ne donnent pas la première ligne. On y voit pourtant à la fin la lettre M. Il est donc probable qu'il s'agit aussi d'une inscription mithriaque. Si l'on complète la première ligne [*D(eo) i(nvicto)*] *M(ithrae)*, il faut lire :

[*D(eo) i(nvicto)*] *M(ithrae)*
Fano mag(no)
pro sal(ute) Aug[*g(ustorum)*] *n*[*n*] (= *nostrorum duorum*)
Apollonides
5. *eorund(em) vect(igalis) Il -*
lyr(ici) ser(vus) (contra)sc(riptor) stat(ionis)
Lamud. quam vove -
rat (contra)sc(riptor) stat(ionis) Vizi(ani)
v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito).

Sur le côté droit on lit *Gentiano et Bass*[*o co(n)s(ulibus)*], et sur le côté gauche, en monogramme, le nom de la station Vizianus.

Apollonides était esclave impérial et servait comme fonctionnaire à la douane de Vizianus, probablement aujourd'hui Vučitrn à Kosovo Polje, et plus tard à Lamud, près de Kumanovo (Lamud est peut-être l'abréviation d'un nom plus long). Apollonides éleva les deux autels la même année, mais sans doute celui publié avant la guerre le premier. Car il érigea celui-là en qualité de *contrascriptor*, titre qu'il avait déjà à Vizianus, d'où il fut transféré à Lamud, tandis qu'il porte sur la nouvelle inscription le titre de *scrutator*.

Les mots *Fano mag(no)* de la première inscription ne peuvent être expliqués d'une façon sûre. Mais, après la découverte de la nouvelle inscription, on pourrait se demander si le *Fanum magnum* n'est pas identique avec le *templum vetustate dilapsum*. Dans ce cas le mithréum de Lopata pourrait être le sanctuaire dont Apollonides parle dans les deux monuments.

VII. — *Petite plaque en marbre blanc* (*fig.* 9). A ce qu'il semble, elle est endommagée de tous les côtés. La plaque

se trouve chez le commerçant Zoković, à Veles. Elle fut trouvée probablement dans les environs de la même ville, car le propriétaire assure que les autres fragments sont encastrés dans une fontaine de Veles (qu'il ne veut pas indiquer).

La plaque porte trois rangées de reliefs. En haut, sous un cintre, sans doute la Gigantomachie : Jupiter tient un person-

Fig. 9. — Gigantomachie de Veles.

nage par les cheveux, et lance un foudre contre lui. Derrière lui un autre personnage se sauve. Les jambes du personnage à droite semblent se terminer en serpents. Au-dessous de cette scène l'assemblée des dieux disposés sur deux rangs. Dans le premier il y en a quatre. Le second, à droite, est sûrement Jupiter, vêtu d'une longue robe, assis sur un trône, la main gauche sur les genoux et la droite levée. A sa droite Junon, le bras droit abaissé, tenant un objet dans la main gauche. A gauche de Jupiter, sans doute Mars, casqué, cuirassé, une lance dans la main gauche. A droite de Junon, à demi vêtu, un dieu tenant dans le bras droit le sceptre ou le trident. On pourrait penser à Neptune. Au second registre, entre Junon et Neptune, Séléné, avec le croissant sur la tête; entre Jupiter et Mars sans doute Sol; enfin, au milieu,

entre Jupiter et Junon, Athèna, la robe couvrant la tête et à ce qu'il semble portant une cuirasse. On remarque encore à droite le bras et la tête d'un personnage (Mithra naissant ?) et à gauche un autre personnage, coiffé d'un bonnet phrygier, portant le costume oriental, agenouillé devant un rocher, au-dessus duquel se dresse un arbre (la scène de l'archer). Enfin, dans la troisième rangée, un personnage, les jambes croisées, semble-t-il.

On connaît plusieurs monuments mithriaques sur lesquels est représentée la Gigantomachie[1].

N. Vulić.

1. Voir Cumont, *Textes et monuments*, I, p. 157. Voir aussi le même ouvrage pour la représentation des assemblées des dieux de l'Olympe, p. 219.

SAMSON

C'est avec un sentiment de tristesse et d'abattement que je remets cette étude à l'éditeur : celui qui me l'avait suggérée par son propre travail sur le même sujet n'est plus... Avec Salomon Reinach a disparu un autre des grands savants qui, dans la solitude de mon exil américain, m'ont encouragé par leur parole et leur exemple. Puisse l'ouvrage de l'élève, si imparfait soit-il, constituer un modeste hommage à la mémoire du maître !

*
* *

Il y avait un homme de Coreä, de la famille des Danites, dont le nom était Manoah. Sa femme stérile n'avait point encore enfanté. Le Maleäk d'Iahvé apparut à cette dernière, et lui dit : « Tu es stérile et n'as pas encore enfanté ; mais tu vas concevoir et mettre au jour un fils. Désormais, garde-toi de boire du vin ou de la liqueur fermentée, et de manger rien d'impur. En effet, tu concevras et enfanteras un fils, sur la tête duquel ne montera point le rasoir, car l'enfant sera un nazir d'Élohim, depuis le ventre de sa mère. C'est lui qui commencera à tirer Israël de la main des Pelischtim. »

La femme conte cette aventure à son mari, qui prie Iahvé de leur envoyer le messager angélique une deuxième fois, pour leur donner des instructions plus précises au sujet de l'enfant à naître. Iahvé ne trouve rien à y objecter, et le Maleäk revient un jour, quand le mari est aux champs avec sa femme. Lorsque Manoah lui demanda son nom, l'ange répondit : « Pourquoi demandes-tu mon nom ? il est prodigieux. » Après avoir compris à qui ils ont affaire, Manoah dit : « Nous allons mourir, car nous avons vu Élohim. »

La femme enfanta un fils qu'elle nomma Schimeschon (Samson). L'enfant grandit dans la bénédiction d'Iahvé.

Schimeschon descendit à Thimna, où il vit une femme de l'endroit, une fille des Pelischtim.

Contre le gré de ses parents, il décida de l'épouser. En route vers Thimna, il tua un lion. Quelque temps plus tard, il trouva un essaim d'abeilles dans la gueule de ce lion, avec du miel. Il en prit, et au festin de noces il proposa à ses amis la fameuse énigme :

De celui qui mange est sorti ce qui se mange,
Et du fort est sorti la douceur.

Manquant d'esprit pour deviner cette énigme, ses « amis » persuadent à la jeune femme du héros de lui en demander la solution. Elle s'y prête, mais se voit éconduite. Alors elle se met à pleurnicher pendant les sept jours du festin. Fatigué par son insistance, Samson finit par lui révéler la solution de son énigme. Elle n'a rien de mieux à faire que de la communiquer aux fils de son peuple. Samson se contente de dire : « Si vous n'aviez pas labouré avec ma génisse, vous n'auriez pas pénétré mon énigme. » Mais il paya ceux qui lui avaient dit la solution avec les dépouilles de trente autres Philistins qu'il venait de tuer sur la grand'route. Son beau-père qui, naturellement, ne se soucie pas d'un pareil gendre, donne sa fille à un des paranymphes de la noce. Ayant appris ce tour, notre héros, au lieu d'accepter la fille cadette du bonhomme que celui-ci lui offre avec une naïveté tout à fait charmante, se venge des Philistins de la façon suivante.

Il alla s'emparer de trois cents chacals. Puis il prit des torches et, tournant les chacals queue contre queue, il y mit le feu. Ensuite il lâcha les trois cents animaux dans les moissons des Philistins. Il incendia les blés, soit en meules, soit sur tige, et même les plantations d'oliviers. Les Philistins, dans leur vengeance, brûlèrent la jeune fille et son père, pour avoir causé le malheur.

Se voyant poursuivi, Samson prit une mâchoire d'âne

et avec cette arme tua mille Philistins. Puis il chanta :

Avec la mâchoire d'un hamor (âne)
Un hamor (troupe), deux hamors ;
Avec la mâchoire d'un hamor
J'ai frappé mille hommes.

L'endroit où il finit par jeter la mâchoire est toujours appelé *Ramath-Lehi*, « jet de la mâchoire ». Prêt à mourir de soif, il invoqua Iahvé, qui fit jaillir une source, toujours nommée *En-Haqoré* « source de celui qui invoque ».

Quelque temps après, il se rendit à Ghazza et y vit une prostituée. Informés de son arrivée, les habitants de la ville lui dressèrent des embuscades. Sûr de sa force, Samson n'en passa pas moins une partie de la nuit dans cette compagnie agréable. Après minuit, il sortit, arracha les deux battants de la porte de Ghazza avec les deux poteaux et le verrou, les plaça sur ses épaules et les porta jusqu'au sommet de la montagne qui fait face à Hébron.

Plus tard, Schimeschon aima encore une femme du Nahal-Schoreq, dont le nom était Delila. Vers elle montèrent les seranim (chefs) des Pelischtim : persuade-lui de te découvrir où gît sa force colossale, et comment nous pourrons le lier pour l'opprimer. Moyennant quoi nous te donnerons chacun onze cents pièces d'argent.

Delila dit à Schimeschon : « Révèle-moi en quoi gît ta force prodigieuse, et comment on peut te lier pour te dompter. »

— Si on me lie, répondit Schimeschon, avec sept nerfs encore frais, je deviendrai faible et tout semblable à un autre homme. Les chefs des Pelischtim envoyèrent à Delila sept nerfs encore frais, avec lesquels elle put lier Schimeschon, pendant qu'une embuscade se tenait dans la chambre.

Elle cria : « Les Pelischtim sont près de toi ! » Sur-le-champ il brisa ses liens, qui ne firent pas plus de résistance que le lin brûlé. On ne connut pas sa force. Voilà que tu t'es moqué de moi, et m'as parlé faussement ; dis-moi maintenant avec quoi on peut te lier, lui dit Delila. — Si on m'attache avec des cordes neuves qui n'ont pas encore servi, répliqua-t-il, je serai faible et comme un autre homme. Alors Delila, l'ayant lié avec des cordes neuves, s'écria : « Voici les Pelischtim, Schimeschon ! » — Dans la chambre étaient des hommes cachés. — Mais Schimeschon rompit sur ses bras les grosses cordes comme des fils légers.

Jusqu'à présent, lui dit Delila, tu t'es joué de moi par tes mensonges ; indique-moi comment on te peut enchaîner. — Tisse avec le métier les sept touffes de ma tête. Elle le fit et, s'écria : « Les Pelischtim sont près de toi, Schimeschon ! » Sortant de son sommeil, le Danite enleva la navette, le tissu et le métier.

Comment peux-tu dire : « Je t'aime ! » lui dit Delila, « puisque ton cœur n'est pas avec moi ? Voilà trois fois déjà que tu me trompes, et que tu refuses de me révéler où repose ta force colossale. » Comme, chaque jour, elle le pressait par ses paroles, et le tourmentait, son âme fut triste jusqu'à la mort. Il finit par laisser

échapper son secret. « Le rasoir, lui dit-il, n'est pas monté sur ma tête, je suis un nazir d'Elohim ; qu'on me rase, ma force m'abandonnera, je serai faible et comme un autre homme. »

Delila sentit qu'il lui avait montré tout son cœur ; elle envoya dire aux chefs des Pelischtim : « Montez maintenant. » Il lui avait en effet découvert tout son secret. — Vers elle montèrent les chefs des Pelischtim avec de l'argent dans leurs mains.

Delila endormit le nazir sur ses genoux ; et, ayant fait venir un homme qui lui rasa les sept touffes de sa chevelure, elle le dompta et lui enleva toute sa force : « Voici les Pelischtim, Schimeschon ! »

Réveillé, Schimeschon se dit : « Cette fois, comme les autres, j'échapperai et me tirerai de leurs mains. » Il ne savait pas qu'Iahvé l'avait quitté.

Les Pelischtim s'emparèrent de lui, lui crevèrent les yeux, et le firent descendre à Ghazza, où ils le lièrent d'une double chaîne d'airain ; il dut tourner la meule dans la *maison des prisonniers*.

Mais, après avoir été rasée, la chevelure de sa tête se mit à repousser. Les seranim des Pelischtim se réunirent pour faire un solennel sacrifice à Dagon, leur Élohim, et pour se réjouir. Ils disaient : « Notre Élohim a livré en nos mains Schimeschon, notre ennemi. »

Le peuple le vit, et fit ainsi l'*Allelouia* à son Élohim : « Notre Élohim a livré en nos mains notre ennemi, celui qui dévastait notre terre et y multipliait les *percées*. »

Quand leur cœur fut bien joyeux, ils s'écrièrent : « Appelez Schimeschon, qu'il nous fasse rire ! » Ils amenèrent Schimeschon de la maison des enchaînés ; et devant eux il joua. Ils l'avaient posé entre les colonnes. « Place-moi, dit Schimeschon à l'enfant qui le soutenait de la main, de façon que je puisse toucher les colonnes sur lesquelles le temple repose, et m'y appuyer. »

Le temple était plein d'hommes et de femmes, et là se tenaient tous les chefs des Pelischtim. Le toit portait environ trois mille hommes et femmes contemplant les jeux du Danite. Schimeschon invoqua Iahvé, et dit : « O Adonaï Iahvé, pense à moi, je t'en prie ; et donne-moi aujourd'hui des forces, ô Élohim, pour que je venge au moins un de mes yeux crevés par les Pelischtim ! »

Alors Schimeschon embrassa les deux colonnes mitoyennes sur lesquelles était fondé le temple ; il appuyait sur l'une sa main droite, sur l'autre sa main gauche : « Que je meure, s'écria-t-il, avec les Pelischtim ! » Il inclina le toit avec force, et précipita l'édifice sur les chefs et sur tout le peuple qui était présent. Plus nombreux furent ceux qui périrent là que les victimes de Schimeschon pendant toute sa vie[1].

I

Pour apprécier toute la saveur de cette épopée en prose, suffisamment anti-puritaine, il faut lire les remarques pleines de sagesse et de charme de sir James G. Frazer[2]. Il n'a d'ailleurs pas été le premier à s'occuper de cette légende très

1. *Juges*, XIII-XVI.
2. *Folk-lore in the Old Testament*, Londres, 1918, p. 11, 480 et suiv.

curieuse : au contraire, elle a attiré l'attention des savants, sémitistes et autres, depuis la Renaissance[1].

C'est une épopée biographique comme, par exemple, la saga d'Héraclès ou celle de Cuchulainn. Le fait important qu'elle a été inspirée par l'Esprit-Saint[2], ainsi que tout l'Ancien Testament, ne fait sans doute qu'ajouter à son charme. Le héros ressemble à Héraclès à plus d'un point de vue, ressemblance qui n'a pas échappé aux Pères de l'Église. Inutile d'ajouter qu'ils ont accusé les Grecs du plagiat supposé[3].

Il est clair qu'une épopée ou saga biographique se compose de diverses aventures, dont chacune peut avoir son origine et son histoire à elle. Une analyse des éléments constitutifs est donc utile, voire indispensable.

Il y a d'abord l'épisode de la naissance miraculeuse du héros. Au fond, c'est là un thème banal : la plupart des héros ont des origines extraordinaires, qu'il s'agisse de l'Héraclès grec, du Cuchulainn irlandais, ou du Christ. Dans notre cas,

---

1. Je me contente de citer celles de ces études qui m'ont été accessibles, dans l'ordre chronologique de leur apparition. Dans presque chacune d'elles le lecteur trouvera des matériaux supplémentaires : Rev. W. A. Scott, *The Giant Judge: or the story of Samson, the Hebrew Hercules*, San Francisco, 1858 (quoique écrit par un théologien protestant américain, le livre est meilleur qu'on ne croirait) ; G. Roskoff, *Die Simsonsage nach ihrer Entstehung, Form und Bedeutung und der Heraclesmythus*, Leipzig, 1860 (excellent) ; H. Steinthal, *Die Sage von Simson*, dans *Zeitschrift f. Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, II (1862), p. 129 et suiv. (trop d'hypothèses mal fondées) ; H. Husson, *La légende de Samson et les mythes solaires*, dans *Revue archéologique*, 1869, II, 333-46 (les deux femmes de Samson sont les deux aurores, celle du matin et celle du soir !) ; Ignaz Goldziher, *Der Mythos bei den Hebräern und seine geschichtliche Entwickelung*, Leipzig, 1876, p. 128 et suiv. (aussi insensé que le précédent) ; T. William Doane, *Bible myths and their parallels in Other Religions*, New-York, 1883, p. 62 et suiv. (compilation superficielle) ; Friedrich Baethgen, *Beiträge zur semitischen Religionsgeschichte*, Berlin, 1888, p. 161 et suiv. (ouvrage critique, mais ignorant les données folkloriques) ; L. Radermacher, *Das Jenseits im Mythos der Hellenen*, Bonn, 1903, p. 141 et suiv. ; A. Jeremias, *Das Alte Testament im Lichte des Alten Orients*. Leipzig, 1906, p. 478-82 ; Paul Carus, *The story of Samson*, Chicago, 1907 (compilation) ; Hermann Stahn, *Die Simsonsage*, Gœttingue, 1908 (excellent) ; Salomon Reinach, *Cultes, Mythes et Relig.*, IV (1912), p. 148-66 (excellent) ; A. Smythe Palmer, *The Samson-Saga*, Londres, 1913 (compilation) ; C. F. Burney, *The Book of Judges*, Londres, 1918, p. 335 et suiv. (excellent), et la remarquable étude précitée de sir James.

2. S. Reinach, *op. cit.*, IV, p. 164.

3. Stahn, *op. cit.*, p. 1.

il y a même plus. Pour annoncer la naissance de Samson, il faut qu'un Ange du Seigneur se mette en frais, et qu'il le fasse même deux fois, afin de satisfaire la curiosité du mari. Sans doute s'agit-il, ainsi que Salomon Reinach le fit observer[1], de deux récits juxtaposés que le compilateur, ne voulant sacrifier ni l'un ni l'autre, a réunis assez maladroitement. Mais ce fait n'explique pas tout, et nous chercherions en vain la vraie solution du problème, n'était Flavius Josèphe qui ici, comme dans l'histoire de Moïse, offre une meilleure version. Voici ce qu'il nous en dit[2] :

> Un certain Manôchès (= Manôah)... avait une femme remarquable par sa beauté et qui l'emportait sur toutes celles de l'endroit. Comme elle ne lui donnait pas d'enfants, malheureux de cette stérilité, il suppliait Dieu, durant ses promenades fréquentes dans les environs de la ville en compagnie de sa femme, de leur donner une postérité légitime ; il y avait là une grande plaine. Manôchès était comme fou d'amour pour sa femme et, partant, excessivement jaloux. Un jour que sa femme était seule, un fantôme lui apparaît, envoyé par Dieu, qui ressemblait à un jeune homme beau et de grande taille et qui lui annonce l'heureuse nouvelle de la naissance prochaine d'un fils, grâce à la providence de Dieu ; ce fils serait beau et d'une force remarquable ; arrivé à l'âge d'homme, il ferait beaucoup de mal aux Philistins.
>
> Le mari étant arrivé, la femme lui rapporta en détail ce qui s'était passé avec l'ange, en témoignant de son admiration pour la beauté du jeune homme et sa haute taille, de sorte que son mari, dans sa jalousie, fut tout bouleversé d'entendre ces louanges et conçut les soupçons que cette passion suggère. Elle, désireuse de dissiper ce chagrin déraisonnable de son mari, supplie Dieu d'envoyer de nouveau son messager pour que son mari pût aussi le voir...

On verra aisément que ce texte ne laisse pas subsister le moindre doute sur le fait choquant que le père putatif de Samson soupçonne le beau jeune homme de lui avoir joué le même tour que Jupiter au bon Amphitryon ; et il n'est évidemment pas d'avis qu'

> Un partage avec Jupiter
> N'a rien du tout qui déshonore...

---

1. *Op. cit.*, IV, 151.

2. *Antiquités judaïques*, V, 8, 2-3 (trad. Th. Reinach). Je ne vois aucune raison pour attribuer cette addition à l'imagination de Josèphe, comme le veut mon ami Robert Eisler, *The Messiah Jesus and John the Baptist*, Londres, 1931, p. 89.

Ce soupçon était probablement bien fondé : dans l'original perdu, Samson était le fils, non pas de Manôah, mais d'un être surnaturel, voire un dieu[1]. Ce qui confirme cette supposition, c'est d'abord le fait surprenant que dans le texte biblique l'Ange du Seigneur est aussi appelé *Élohim*, « Dieu », et que la prophétie sur l'enfant à naître, presque toujours un fils, caractérise les récits des conceptions surnaturelles. Pour ne citer qu'un exemple, dans le *Lai de Tydorel*, conte irlandais[2], le père surnaturel prédit à l'héroïne, immédiatement après qu'elle est devenue sa maîtresse, qu'elle donnera le jour à un fils qui sera un héros puissant, mais qui ne dormira jamais, en raison de sa provenance surnaturelle.

II

Vient l'épisode du premier mariage de Samson. Notons qu'il a pris deux fois la résolution fatale de se mettre « dans les bonds du mariage », et que la deuxième fois il est tombé encore plus mal que la première. Mais il y a dans la saga de Samson comme un double emploi : les deux femmes réussissent à lui arracher un certain secret qu'elles révèlent ensuite à ses adversaires. C'est que les deux femmes sont philistines, bien que pour la deuxième, la fameuse Dalila, le texte sacré ne le dise pas expressément. Comme il est peu probable que ces deux épisodes parallèles aient formé partie de l'original, il est à supposer que l'un d'eux est venu s'ajouter à la biographie du héros à une époque relativement tardive. Il ne s'agit que de découvrir lequel des deux est l'épisode primaire et lequel est secondaire. Poser la question, c'est y répondre. La deuxième aventure, celle-là même où Dalila est mêlée, est d'une importance capitale pour le dénouement, tandis que le premier incident, celui de l'énigme, n'aboutit à rien. A cette considération il en faut ajouter une autre. Toutes les aventures de Samson sont celles d'un primitif, d'un géant plein de force

1. Scott, p. 108 ; Carus, p. 65 ; S. Reinach, IV, p. 151 ; Burney, p. 348.
2. *Modern language review*, XXIV, p. 200-204.

physique. Le seul épisode qui sorte de ce cadre est celui de l'énigme : là, pour la première et dernière fois, le héros nous paraît en la qualité d'un intellectuel, rôle auquel il n'est pas plus taillé qu'un héros de cirque. Aussi faut-il, dès maintenant, écarter l'épisode de l'énigme comme étranger au conte primitif. Mais avec cet épisode tombe aussi la première femme de Samson, puisqu'elle ne joue pas d'autre rôle. On l'a introduite dans la saga *ad hoc*, c'est-à-dire pour trahir le héros dans l'affaire de l'énigme. Toute cette histoire n'est donc qu'une imitation peu originale de l'épisode plus tragique et plus important, celui de *Samson et Dalila*.

Cette deuxième histoire (qui est primaire) est infiniment mieux construite. Par trois fois la belle Dalila tâche, par des flatteries et des cajoleries, de lui arracher son secret. Elle n'y réussit qu'à la quatrième fois : alors c'en est fait de lui. C'est donc l'épisode principal de toute la saga, celui qui amène le dénouement tragique. Mais c'est aussi l'intrigue d'un conte bleu extrêmement répandu, celui de *Corps sans Âme*, comme je vais l'appeler d'après un spécimen français. En voici les péripéties :

Une jeune fille tombe entre les mains d'un ogre, qui en fait sa maîtresse. Ses six beaux-frères, qui viennent la délivrer, se voient transformés en pierre par le monstre. Enfin arrive son beau-frère cadet, heureusement quand le géant n'est pas chez lui. Notre héros demande à sa belle-sœur de découvrir le secret de l'ogre. Il se cache quelque part ; au retour du géant, la jeune fille lui demande comment il se fait qu'il soit immortel, feignant d'avoir grand'peur qu'il ne meure un de ces jours. Plusieurs (en général deux) fois, il lui donne des indications fausses. Mais il finit par lui confier que son âme (ou sa vie) est enfermée dans un objet presque impossible à atteindre. Par exemple, dans un conte russe, elle se trouve dans un œuf enfermé dans le corps d'un canard qui est dans un lièvre assis dans une corbeille qu'enclot une boîte de fer aux racines d'un chêne situé dans une île de l'océan. Inutile d'ajouter que le héros, après avoir appris d'elle le secret du géant, parvient à détruire l'objet qui renferme son âme, sur quoi le monstre tombe mort. Les six frères reviennent à la vie et retournent chez leurs femmes ; le cadet épouse l'héroïne.

Je crois superflu de fatiguer le lecteur par des résumés stériles des variantes de ce thème, dont le nombre est immense. Je me contente plutôt de donner en note une bibliographie

qui le mettra à même de les rassembler si bon lui semble[1]. Ce qu'il importe de noter, c'est que, dans la légende de Samson, l'âme du géant est dans ses cheveux, et que la sympathie du conteur est pour lui, ce qu'on ne saurait dire du héros du conte bleu. La croyance que la force d'une personne réside dans ses cheveux est très répandue[2] ; mais le nombre des variantes de *Corps sans Âme* basées sur cette croyance est minime. Ce qui est curieux, c'est que deux des plus anciennes proviennent de la Grèce préhellénique. Je vais les passer en revue.

Quand Amphitryon assiégea Taphos, ville du roi Ptérélaos, la fille de ce dernier, Comaitho, s'étant éprise du roi des assiégeants, tua son père en lui arrachant le cheveu d'or qui contenait son « âme »[3].

Quand Minos, roi de Crète, assiégea la ville de Mégare, dont le roi était Nisos, immortel tant qu'on ne touchait pas à un cheveu d'or ou de pourpre qu'il avait sur la tête, la fille de ce monarque, Scylle, s'étant éprise de Minos, tua son père en lui arrachant le cheveu fatal[4].

Or, nous savons que les Philistins qui s'établirent en Palestine, vers le commencement du XII^e^ siècle avant notre ère, étaient la même race d'hommes que les soi-disant Proto-Hellènes, qu'ils étaient venus d'Asie Mineure ou de la Crète, poussés par les envahisseurs dont le pays d'origine était probablement la Hongrie. Si donc les rois philistins anonymes aussi bien que le roi de Crète, le célèbre Minos, se débarrassent

---

1. Frazer, *op. cit.*, II, p. 480 et suiv. ; E. Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*, Paris, 1886, I, p. 173 et suiv. ; II, 131 ; Bolte-Polivka, *Märchen-Anmerkungen*, III (1918), p. 431 et suiv. ; Tawney-Penzer, *The Ocean of story*, Londres, 1924-28, I, p. 129 et suiv. Le premier a reconnaître que la légende de Samson et Dalila est une variante de *Corps sans Âme* a été M. Radermacher, *op. cit.*, p. 141 et suiv.

2. *Rheinisches Museum f. Philologie, N. F.*, LVII, p. 217 ; LXXVIII, 266 ; Stahn, p. 45.

3. Apollodore, II, 4, 7. Sur les variantes voir Frazer, *Apollodorus, The Library*, Londres, 1921, I, p. 173 ; Roscher, *Lexique*, II, 1275 ; *Rheinisches Museum*, LXXVIII, p. 250.

4. Apollodore, III, 15, 8 ; voir Frazer, *op. cit.*, II, p. 117 ; Roscher, IV, col. 1064 ; *Rheinisches Museum*, LXXVIII, p. 251. Déjà le Byzantin Tzetzès (ad Lycophr. 648) compara le conte de Nisos avec la légende biblique.

d'un ennemi redoutable moyennant une femme, l'épouse ou la fille de ce dernier, il en faut conclure que dans les deux cas il s'agit d'une légende proto-hellénique apportée en Palestine par les Philistins. C'est donc eux qui ont les premiers adapté le conte bleu de *Corps sans Âme* à des circonstances historiques, d'abord en Grèce, avant leur migration en Orient, ensuite en Palestine même. Il va sans dire que cette version philistine du conte a dû être suffisamment différente, dans toute sa teneur, du texte hébreu et de ses dérivés. Pour l'exprimer avec les paroles de sir James, il ne saurait y avoir de doute que si nous avions la version philistine de la légende de Samson et Dalila, nous trouverions que les rôles de l'ogre et de la victime ont été changés ; nous verrions Samson dans celui du traître sans scrupules, qui volait et assassinait les Philistins sans défense, et nous verrions Dalila dans celui de la victime innocente de sa violence brutale, mais qui, grâce à son intelligence et à son courage, réussit à venger ses propres torts et à délivrer son peuple du monstre oppresseur...

L'origine philistine de notre légende est confirmée par le nom porté par le père de Samson, *Manôah*, qu'il est impossible de séparer de *Minoa* et de *Minos*, noms propres crétois. Il est vrai, les Juifs d'un âge tardif se sont plu à regarder le père de Samson comme héros éponyme des Manahtites de Zorah. Mais la ressemblance de ce nom avec Manôah est probablement fortuite, d'autant que le clan en question formait partie de la tribu de Juda, dont la présence, dans cette région, n'est attestée qu'après l'exil.[1]

III

Venons-en maintenant aux autres aventures de Samson. En route pour le village de sa fiancée, la même qui devait devenir sa première femme, il tue un lion. Le lion étant, dans les pays méditerranéens, l'animal solaire par excellence, c'est-à-dire le Soleil thériomorphe, on en a conclu avec raison que

1. Burney, p. 341.

Samson n'est que l'*alter ego* du lion, le Soleil anthropomorphe, donc un héros solaire[1]. Cette conclusion est d'ailleurs confirmée par bon nombre d'autres faits. *Schimeschon* est une forme de *Schamasch*, nom du dieu solaire des Sémites[2]. Zorah, le village natal de Samson, est tout près de Beth-Schemesch, comme le nom l'indique, un centre du culte solaire de cette région[3]. Les longues tresses du héros ont justement été regardées comme symboles des rayons de l'astre du jour : la plupart des dieux solaires, de l'Apollon Grannus des Celtes jusqu'au Quetzalcoatl mexicain, sont chevelus[4]. Le fameux nazirat de Samson est donc secondaire et ne sert qu'à déguiser ce caractère mythique du héros[5]. Il y a encore d'autres indices tout aussi décisifs et dont il sera parlé plus tard.

On a cherché je ne sais quelle signification astronomique dans les abeilles que Samson trouve dans le cadavre du lion lors de son deuxième voyage[6]. C'est de l'ingénuité perdue : nous savons que toute l'antiquité, sauf quelques esprits élus et mieux informés tels qu'Aristote, était fermement persuadée que les abeilles étaient engendrées dans des corps en putréfaction[7]. Mais on doit se demander toujours pourquoi on a introduit cet épisode dans la biographie de notre héros. La réponse est claire : c'est à cause de l'énigme.

---

1. Roskoff, p. 101 ; Carus, p. 117 ; S. Reinach, IV, p. 154 ; Stahn, p. 32 et suiv. ; Palmer, p. 91 et suiv. ; Burney, p. 358. La critique de Baethgen, p. 165, citant d'autres tueurs de lions qui ne sont certes pas solaires, n'est pas probante. C'est qu'il faut faire une large place à l'analogie en mythologie comme en grammaire.

2. Carus, p. 24 ; S. Reinach, IV, p. 152 ; Palmer, p. 25 ; Burney, p. 352. La parenté entre le nom de notre héros et celui du soleil a été reconnue par saint Jérôme qui a probablement pillé quelque grammairien juif d'Alexandrie.

3. Carus, p. 38 et suiv. ; Stahn, p. 46 ; S. Reinach, IV, p. 149 ; Palmer, p. 25 et suiv. ; Burney, p. 352 et 392.

4. Stahn, p. 43 et suiv. ; Palmer, p. 34 et suiv. ; Burney, p. 404.

5. Stahn, p. 20 ; S. Reinach, IV, p. 151 ; Palmer, p. 31 et suiv. ; Burney, p. 345. Les critiques de Roskoff, p. 103, et de Baethgen, p. 163, sont peu probantes, puisqu'elles ignorent le caractère absolument secondaire du nazirat de Samson. Carus (p. 67) n'a pas non plus compris le problème central, qui est celui d'une explication sur base orthodoxe de certaines données mythiques.

6. Steinthal, p. 132 ; Carus, p. 92 ; Stahn, p. 39 ; Palmer, p. 76 et 99 ; Burney, p. 405. S. Reinach, IV, p. 155 et suiv., se tient sur une réserve plus prudente.

7. Le *locus classicus* de cette croyance est naturellement Virgile, *Les Géorgiques*, IV, 548-57 ; voir aussi Baethgen, p. 167 ; Reinach, IV, p. 155 ; Burney, p. 359.

Or, cette énigme, ainsi qu'il a déjà été dit, est étrangère à la version originelle. C'est un conte bleu suffisamment répandu[1] :

Le héros, en partant en voyage pour courir les aventures, commence par tuer un animal, ce qui a pour conséquence d'autres incidents imprévus et purement personnels. Ils lui donnent l'idée d'une énigme, qu'il va proposer à une princesse hautaine ayant fait vœu de n'épouser que celui qui puisse lui proposer une énigme qu'elle ne saurait deviner. Elle se voit en effet incapable de la résoudre, ce que voyant, elle cherche à s'emparer de la solution par une ruse. La nuit suivante, elle envoie successivement deux de ses femmes dans la chambre à coucher du héros, sans qu'elles réussissent à lui arracher son secret. Enfin elle y va elle-même. Le héros la reconnaît et lui donne la réponse correcte, mais non sans en avoir fait sa maîtresse et retenu une preuve irréfutable. Le lendemain matin, en pleine assemblée, elle donne la solution de l'énigme, mais quand elle ordonne de mener le héros à l'échafaud — c'est ainsi qu'elle traite tous les prétendants dont elle a deviné les énigmes — celui-ci révèle ce qui s'est passé pendant la nuit et en donne la preuve. La princesse est forcée de l'épouser.

Pour l'énigme elle-même, qu'on me permette d'en citer quelques exemples.

On offre au héros sur le point de partir du pain et du vin empoisonnés. Par accident, il n'en mange pas, mais en donne à son cheval, qui meurt sur-le-champ. Surviennent trois corbeaux qui mangent du cadavre, mais tombent morts à leur tour. Le héros en fait un hachis et une pâte, dont mangent douze voleurs qui en meurent. C'est alors que le héros conçoit l'idée de son énigme, suffisamment difficile à résoudre : au premier coup un, au deuxième coup trois, au troisième coup douze[2]; en français[3] : ma mère m'a fait un gâteau ; j'en ai donné à Paul (l'âne du héros); Paul en a crevé ; Paul en a fait crever sept (les corbeaux).

Il est curieux de repasser les critiques adressées à l'énigme de Samson par tous les savants, ou à peu près, qui se sont occupés de la question, tout en ignorant le conte bleu qui en est évidemment le modèle. Steinthal accuse Samson de folie pour avoir proposé une énigme basée sur un événement tout

1. Grimm, *Kinder-und Hausmärchen*, n° 22 ; Bolte-Polivka, *op. cit.*, I, p. 188 et suiv.

2. *Ibid.*

3. *Revue des traditions populaires*, XVIII (1903), p. 366. Sur cette classe d'énigmes, appelées, en allemand, *Halslösungsrätsel*, parce qu'il y va généralement de la vie, voir H. Schneider, dans *Mitteilungen der Schlesischen Gesellschaft für Volkskunde*, XXX (1929), p. 118.

personnel[1]. Stahn est d'avis que l'énigme de Samson, pour qu'on pût la deviner, devait être une énigme de noce bien connue *(ein bekanntes Hochzeitsrätsel)*[2]. Max Muller appelle l'énigme de Samson « mauvaise... parce que personne ne pouvait la deviner sans savoir les faits auxquels elle se réfère ». Mais lui-même rappelle, à la page suivante, une énigme ancienne islandaise du même type[3] ! Même Salomon Reinach croyait que « les épisodes du lion et du miel doivent appartenir au fond même de l'histoire... Dans le récit biblique, le fait que Samson mange du miel n'a pas de sens ; c'est un débris, isolé du contexte, de la légende primitive... » Il ajoute quelques parallèles pour les rapports des abeilles avec le lion et avec un héros du type d'Héraclès et de Samson, et il exprime l'espoir qu'un plus habile... résoudra l'énigme[4]...

Que je sois plus habile que les savants allemands et mon illustre maître, je n'oserais y prétendre. J'hésite surtout à contredire ce dernier ; mais je suis arrivé à des conclusions plutôt opposées aux siennes. L'épisode du lion et du miel, c'est-à-dire de celui de l'énigme, n'appartient pas au fond de l'histoire, mais n'est qu'un dédoublement de l'épisode de Samson et Dalila, celui de la femme qui trahit son mari. Nous pouvons même entrevoir pourquoi on a introduit ce dédoublement oiseux : on connaissait le conte bleu, où il est question d'une femme qui arrache la solution d'une énigme à son prétendant qu'elle désire perdre. On savait que Samson avait été trahi par une femme (Dalila). Voilà pourquoi, suivant l'adage bien connu qu'on ne prête qu'aux riches, on attribuait à notre héros les péripéties de ce conte bleu. Comme dans ce dernier il est question d'une noce, on plaça cet épisode au festin des noces de Samson. Il s'agit donc bien d'un *Hochzeitsrätsel*, comme le veut Stahn, mais c'est l'énigme de noce du conte bleu ! Si les savants allemands taxent Samson

1. *Op. cit.*, p. 130 et suiv.
2. *Op. cit.*, p. 37
3. Max Muller, *Contributions to the science of mythology*, Londres, 1897, I, p. 82 et suiv.
4. *Op. cit.*, IV, p. 153-57.

de folie pour avoir basé son énigme sur un événement tout personnel, ils devraient en faire de même pour le héros du conte bleu avec ses centaines de variantes : son énigme est encore plus difficile à résoudre que ne l'est celle de Samson. On peut même dire qu'il faut bien qu'elle le soit ; s'il s'agissait, comme le voulait Salomon Reinach, d'un thème bien connu, les rapports des abeilles avec le lion, on ne comprendrait plus la stupidité des Philistins.

IV

Suit l'épisode des chacals ou renards, conte étiologique imaginé pour expliquer un certain rite connu aussi en Italie. La ressemblance entre la légende biblique et le rite italique n'a d'ailleurs pas échappé aux humanistes de la Renaissance[1].

La prouesse de la « mâchoire d'âne » est une aventure banale en elle-même. Elle doit son origine à un conte étiologique imaginé pour expliquer un nom de lieu, Lehi, nom d'une colline ressemblant, aux yeux de l'imagination populaire, à une mâchoire d'âne[2].

Il en est de même pour la source En-Haqoré, « la source du crieur », que Iahvé fait jaillir sur la prière du héros. On s'est rappelé depuis longtemps que les dieux païens n'ont pas moins favorisé leur héros à eux, Héraclès, l'Héraclès sémitique, bien entendu[3].

Suit une aventure galante de Samson à Gaza. Le texte n'est pas très clair. Ce qu'il faut entendre, c'est que les Philistins, sachant leur ennemi dans leur ville, se contentent de fermer les portes, comme cela se faisait ordinairement pendant la nuit, pour le capturer le matin quand il sortirait de Gaza pour retourner à la campagne. Mais Samson les devance en

1. Scott, p. 210 ; Roskoff, p. 104 ; Steinthal, p. 134 ; Baethgen, p. 170 et suiv. ; Carus, p. 92 ; Stahn, p. 41 et suiv. ; Palmer, p. 101 ; Burney, p. 393 et suiv.

2. Roskoff, p. 34 ; Carus, p. 96 ; Stahn, p. 30 ; Burney, p. 374. Comparer le fragment 21 d'Archiloque : « Elle (l'île de Thasos) se dresse comme l'échine d'un âne, et des bois sauvages la couronnent. »

3. Roskoff, p. 105 ; Stahn, p. 31 ; Burney, p. 375.

se levant vers minuit et en emportant les portes de la ville. On a voulu y voir l'aventure caractéristique d'un dieu ou héros solaire[1]. C'est loin d'être sûr. D'abord c'est un incident plutôt banal que celui de capturer un bandit quand il fait ses dévotions à la Vénus Vulgivaga. William Wallace, le fameux « héros » écossais (en réalité un vulgaire coupe-jarret) tomba de cette façon entre les mains des Anglais. Dans le roman admirable de Pérez Galdós, *Doña Perfecta*, le bandit appelé *le Centaure* est sur le point d'être arrêté chez sa bien-aimée, une des filles Troya. Personne ne croira pour cela que William Wallace et Cristóbal Ramos soient des héros solaires. On a voulu reconnaître aux portes de Gaza quelque signification eschatologique, les portes de l'Ouest où disparaît le soleil couchant. Je dois dire en toute franchise que cet épisode me rappelle plutôt celui de Gargantua emportant les cloches de Notre-Dame[2] ! Sans doute s'agit-il encore d'un conte étiologique expliquant quelque nom de lieu[3].

Par contre, l'aventure de Samson qui perd sa chevelure a certes un aspect solaire. Mais j'hésite à en dire autant de la vengeance du héros. Le conte bleu n'en dit rien, bien entendu. Là, l'ogre meurt et personne ne regrette sa mort. Dès que la sympathie du narrateur se porta sur *Corps sans Âme*, qui dans le conte bleu est le monstre, il fallut qu'il ne mourût pas sans s'être au moins vengé de ses ennemis. Le conte bleu de *Corps sans Âme* n'offrait rien de semblable. Pour y suppléer, on ne s'est pas mis en grands frais. Il courait, en pays sémitique, un conte curieux narrant comment l'Héraclès sémitique avait massacré des milliers d'Égyptiens lors d'un festin religieux, conte qu'Hérodote[4] nous a conservé et dont la ressemblance avec la légende de la mort de Samson n'a pas échappé non plus aux humanistes[5] :

1. Carus, p. 107 ; Palmer, p. 143 et suiv. ; Burney, p. 407.
2. Voir aussi les excellentes remarques de Salomon Reinach, IV, p. 160.
3. Stahn, p. 31.
4. Livre II, chap. XLV.
5. Scott, p. 45 ; Palmer, p. 187.

Au surplus, parmi beaucoup de choses peu vraisemblables, que les Grecs rapportent, ils racontent au sujet d'Héraclès une fable absurde. Ils prétendent que, lorsqu'il vint en Égypte, les habitants l'ayant couronné de fleurs, comme une victime, le conduisirent en grande pompe pour le sacrifier à Jupiter ; que d'abord il se laissa mener paisiblement, mais qu'étant arrivé près de l'autel, comme les prêtres commençaient les prières, il avait développé sa force et massacré tous les assistants.

C'est évidemment un récit dicté par la haine qu'éprouvaient, non pas les Grecs, mais les Sémites pour les habitants de la vallée du Nil. Hérodote ne nous en a conservé qu'une variante sans doute inexacte, puisqu'il la dit expressément grecque. Nous ignorons l'original sémitique ; mais nous ne saurions douter de la parenté de ce récit avec l'aventure finale de Samson. L'Héraclès sémitique était certes assez couramment associé à des colonnes pour nous faire comprendre la variante du texte biblique.

***

Pour résumer les résultats de cette étude : la partie principale de la saga de Samson, l'aventure du héros avec la belle Dalila, n'est qu'une variante du conte bleu appelé *Corps sans Âme*, connu déjà des Proto-Hellènes. La Crète minoenne connaissant les cultes solaires, il est probable que ce sont les Philistins qui ont fait de *Corps sans Âme* un héros solaire. Il est curieux de noter qu'à l'autre bout de l'Europe, en Irlande, *Corps sans Âme* est devenu un dieu solaire, *Cúroi mac Dáiri*[1]. Le certain, c'est que les Philistins ont apporté en Palestine ce conte bleu sous la forme d'une légende historique. Les Sémites l'accueillirent, tout en changeant le point de vue du récit, portant leur sympathie sur l'ancien ogre, qu'ils assimilaient à leur Héraclès, figure nettement solaire. Nous ignorons si ce furent les Philistins qui ont les premiers localisé la légende dans cette région ou si ce furent les Sémites. Le conte est, à n'en point douter, un produit de la guerre des

1. W. J. Gruffydd, *Math vab Mathonwy*, Cardiff, 1928, p. 265.

Philistins envahisseurs avec les Sémites indigènes. Le caractère strictement local de la légende explique le nombre de contes étiologiques qu'elle a incorporés. Au conte bleu primaire est venu s'ajouter sur le tard un autre conte bleu, celui de l'énigme. La rédaction juive, qui a dû convertir l'ancien dieu solaire, père du héros, en un Ange du Seigneur, et l'Héraclès païen, ci-devant *Corps sans Âme*, en un personnage plus orthodoxe, est la plus récente, partant la plus éloignée de l'original perdu.

Boston, Massachusetts.

Alexandre Haggerty Krappe.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 décembre 1932

M. René Dussaud résume les renseignements que lui adresse M. Franz Cumont sur une découverte de la plus haute importance — celle d'une collection de sept ouvrages manichéens en langue copte, copiés au IVe siècle et trouvés au Fayoum l'an dernier. Une ère nouvelle pour l'histoire religieuse de l'Asie antérieure sous l'Empire romain va commencer. Il sera possible, désormais, de comprendre ce qu'était, antérieurement à Manès, la glose dont on a ici l'aboutissement et, pour les temps postérieurs, on comprendra mieux comment fut préparé l'Islam. Le vieux problème des relations religieuses de l'Occident avec l'Inde reçoit aussi ici une solution précise. On y voit enfin que Manès eut la prétention de révéler une religion universelle et, complétant le christianisme, le mazdéisme et le bouddhisme qui régnaient chacun sur un domaine limité, de fonder une Église qui aurait réuni dans son sein tous les peuples du monde.

M. Moret communique le rapport de M. Pierre Jouguet, directeur de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, sur les travaux de cet institut en 1931 et 1932. A Deir-el-Medinah, M. Bruyère a déblayé une ville habitée par les fonctionnaires et les ouvriers de la grande nécropole royale (Vallée des Rois). Il y a découvert des rues bordées de maisons, échoppes, chapelles de confréries ; il y a retrouvé, entre autres, une jolie statuette de scribe, un luth, un poids qui donne la mesure pour la ration des ouvriers, et quantité d'*ostraca* avec écriture hiératique. Au nord-ouest du Caire, à Abou-Roache, MM. Kuentz et Alliot ont découvert trois mastabas de la quatrième dynastie et une statuette d'un fils de Dedefrâ, roi successeur de Chéops. A Médamoud, M. Bisson de la Roque a terminé le déblayement du temple et mis au jour une avenue bordée de sphinx, une chapelle d'Isis et de Sérapis, avec bois sacré, où des mottes de terre indiquent l'emplacement des arbres ; les plans ont été levés par M. Robichon, architecte. De nouveaux fragments de statues et reliefs, du Moyen et du Nouvel

Empire, sont sortis du sol et montrent que le site était bâti depuis le XX^e siècle avant notre ère.

A Edfou, M. Alliot, aidé de M. Posener, a déblayé la couche romaine du grand Kom. Ils ont découvert des papyrus démotiques, de nombreux objets mobiliers, ont exhumé un mastaba de la cinquième dynastie. Des missions archéologiques ont été effectuées, grâce à l'aide financière de l'Institut archéologique du Caire, par MM. Montet au tombeau de Ti, par Chassinat au temple de Dendérah, par Moret au temple de Louqsor.

M. Ch. Virolleaud traduit et commente un document rédigé en babylonien, provenant de Ras-Shamra, en Haute-Syrie, et datant des premiers siècles du deuxième millénaire avant J.-C. Il s'agit d'une lettre adressée par le prince Niqméaz à Ibira, roi de Ras-Shamra, et demandant l'extradition d'un fonctionnaire prévaricateur, qui s'était enfui déjà une première fois et avait obtenu sa grâce en versant au Trésor une mine d'argent. Comme le nom de Niqméaz réapparaît dans le « colophon » de l'un des poèmes de Ras-Shamra, il serait important, à différents égards (et notamment au point de vue de l'histoire de l'alphabet), de savoir si ce nom désigne le personnage même qui vivait au temps d'Ibira. M. Virolleaud démontre que ce nom est d'origine mitanienne ou horite et qu'il n'a, par conséquent, aucun rapport avec le nom grec de Nicomède ou celui de l'Ionie. Il n'y a donc aucune raison de penser, comme on l'a fait, que les Ioniens, conduits par Nicomède, ont occupé la Syrie du nord dès le début ou au milieu du deuxième millénaire.

Cependant, les fouilles de Ras-Shamra ont montré clairement que cette ville était en relations d'affaires avec le monde égéen, dès la plus haute antiquité ; et l'on peut admettre que le nom de Dedmes, qui figure dans certains textes liturgiques, désigne une divinité de l'Ionie : Apollon Didymeus.

M. Cuq prend la parole au sujet de cette communication.

Séance du 9 décembre 1932

M. Roussel donne lecture de son rapport annuel sur les travaux de l'École française d'Athènes. Cette année, dans l'île de Thasos, on a dégagé, au nord de l'agora, diverses constructions archaïques remaniées à l'époque romaine et byzantine, qui ont fourni de nombreux tessons de céramique du VII^e au V^e siècle ; au sud, on a reconnu le plan d'un curieux édifice hypostyle avec lanterneau du III^e siècle avant J.-C. Dans le voisinage a été découvert un torse viril d'un excellent travail, datant des années 470-460.

A Philippes, en Macédoine, le forum de la colonie romaine a été exploré. Il occupait une superficie de 100 mètres sur 50 et avait été

construit selon un plan régi par une rigoureuse symétrie. C'est ainsi qu'au temple corinthien découvert l'an dernier à l'angle nord-est correspond un temple analogue à l'angle sud-est. Le déblaiement de la basilique dite de Dérékler, au sud du forum, a été effectué en partie seulement et sera poursuivi.

Enfin, en Crète, à Mallia, le long de la façade méridionale du palais on a exhumé des groupes d'habitations appartenant à une époque antérieure (minoen moyen 1). D'autres habitations privées, limitées par des rues, permettent de comprendre ce que fut cette agglomération datant de la même époque que le palais. A titre d'exemple on a entrepris la restauration d'une de ces habitations avec les appartements et les magasins qui la constituaient.

Séance du 16 décembre 1932

En comité secret, l'Académie procède à l'élection de correspondants français et étrangers.

Sont élus : MM. Paribeni, directeur des antiquités et des beaux-arts, membre de l'Académie d'Italie ; Homo, professeur à l'Université de Lyon ; M. Montet, de Strasbourg, et M. Fliche, de Montpellier.

Séance du 23 décembre 1932

M. Carcopino commente une inscription de Philippes récemment publiée dans le *Bulletin de correspondance hellénique* (1930, p. 377). Selon son interprétation, cette inscription, rédigée en latin mais gravée en caractères grecs, serait de la première moitié du III^e^ siècle et confirmerait, par une survivance attestée dans la colonie de Philippes sur le territoire de laquelle elle a été trouvée, l'usage, instauré à Rome en 139 av. J.-C., de célébrer une fête des morts le 23 décembre.

MM. Picard et Monceaux prennent la parole au sujet de cette communication, le premier pour confirmer l'interprétation de M. Carcopino.

M. Ferdinand Brunot, qui aborde le problème de l'extension des langues hors de leur domaine, se défend d'en vouloir donner une solution définitive, tant est grande l'incertitude en cette matière et si rares sont les faits certains ; il entend donc esquisser seulement une théorie. Il borne ses investigations au XVIII^e^ siècle et à l'expansion de la langue française à cette époque, parce qu'ils permettent une étude relativement précise et aussi parce que les faits ont un caractère spontané et naturel qui, sans autoriser aucune généralisation, offrent néanmoins un bon champ d'observation.

Après avoir établi que ni la conquête, ni la victoire, ni l'émigration, non plus que l'influence religieuse, ou l'utilité, ne peuvent être allé-

guées. M. Brunot montre que la raison fondamentale et déterminante de cette expansion, c'est le prestige de la culture. Mais que faut-il entendre par culture ? Seules les manifestations de la culture où intervient le langage sont à retenir ici, et il apparaît alors que l'importance de ces manifestations n'est pas en rapport direct, à cet égard, avec leur importance en soi. C'est ainsi que les modes, par exemple, jouent un plus grand rôle que la philosophie, et que Moncrif a plus fait que Pascal pour la diffusion du français, ou que la culture sociale fait plus que la culture littéraire. Il ne saurait être question, non plus, de supériorité d'une langue sur une autre, chaque peuple ayant celle qui est le plus adéquate à son esprit et à ses organes.

Il reste un dernier point à étudier, c'est celui de la « réceptivité » des peuples. Là, les circonstances sont à considérer de très près. Au XVIII^e^ siècle, le latin ayant cessé de jouer le rôle de langue internationale avait laissé une place que put prendre le français, d'autant plus facilement que le patriotisme philologique n'était pas né encore. D'autres raisons aussi interviennent, que M. Brunot examine, et en manière de conclusion, il remarque que c'est là un exemple d'observations qui ne concernent que le passé, les forces qui agitent le monde actuel faisant prévoir des événements linguistiques tout à fait différents.

Séance du 30 décembre 1932

L'Académie procède à l'élection de son bureau pour l'année 1933. M. F. Brunot, vice-président, est élu président, et M. Paul Mazon, vice-président.

M. F. Brunot termine la lecture qu'il avait commencée, vendredi dernier, sur l'expansion des langues hors de leur domaine. Cette communication est suivie d'observations de MM. Meillet et Petit-Dutaillis.

Séance du 6 janvier 1933

M. Étienne Michon prononce l'allocution d'usage, puis il cède le fauteuil présidentiel à M. Ferdinand Brunot qui prend, à son tour, la parole. Parlant du rôle de l'Académie et s'adressant à ses confrères il dit notamment :

« Ce serait une singulière hardiesse que de vous faire entrevoir la nécessité d'élargir un programme déjà si vaste. Et pourtant, en présence des développements que prend l'érudition relative à des sujets dont vos fondateurs ne soupçonnaient ni l'importance, ni même l'existence, il vous est nécessaire de vous souvenir que le domaine qui vous a été reconnu était dans leur pensée celui de tout le passé de l'humanité.

« Il appartient à votre sagesse de considérer ce qui s'ouvre, année

par année, à la curiosité universelle. Vos prédécesseurs en ont eu conscience, en interprétant de la façon la plus large les mots généraux que les règlements avaient adoptés, en jugeant, par exemple, que moyen âge ne signifiait pas seulement moyen âge français, mais qu'il y avait un moyen âge italien, espagnol, germanique, slave, et même un moyen âge international.

« De même, rien ne se fût opposé, puisque l'étude des langues vous appartient, d'y rattacher jusqu'à la phonétique expérimentale, qui les domine toutes. En restant fidèles à cet esprit, vous pouvez remplir toute votre mission. Il n'y faut que des choix judicieux et une observation attentive du progrès de la science. Les limites n'apparaissent à personne ici comme des bornes immuables auxquelles les religions, et ensuite les lois, ont accordé un privilège d'immutabilité éternelle. »

Il termine en demandant si une augmentation des membres libres, non résidants, « ne serait pas une mesure de justice » à une époque où dans les départements les universités sont « devenues des foyers de haute science » et où « la valeur comme le nombre des savants qui y travaillent augmente de jour en jour ».

M. Ch. Picard commente une inscription trouvée en 1930, à Éleusis, et publiée cette année par M. Kourouniotis dans ses *Eleusiniaka*. Il montre ce qu'elle nous apprend sur le projet de restauration des temples attiques (dévastés par les guerres médiques), projet qui fut vers le milieu du v^e^ siècle avant notre ère la « grande pensée » de Périclès, et qu'on ne connaissait jusqu'ici que par la *Vie de Périclès* de Plutarque. L'inscription nouvelle, à dater des environs de 443 av. J.-C., confirme que Périclès avait bien inclu dans la liste des lieux saints à restaurer le sanctuaire d'Éleusis, mais aussi l'Éleusinion d'Athènes et celui du Phalère. Les travaux devaient être partout payés par le trésor d'Athènes, surveillés par une commission athénienne de cinq membres, dont l'autorité vise à être substituée à Éleusis à celle des hiéropes éleusiniens. Le texte nomme expressément pour la première fois l'architecte Coroibos, adjoint à la commission, et que Plutarque avait signalé comme premier constructeur du Télestérion définitif. Il a bien participé dès le début aux travaux. Or, pas plus que dans le texte de Plutarque, il n'est fait mention d'Ictinos, ce qui remet en cause certaines hypothèses de Noack sur l'histoire du grand édifice des initiations.

MM. Glotz et Carcopino prennent la parole au sujet de cette communication.

M. Merlin communique à l'Académie, de la part de M. Poinssot, directeur des antiquités de la Tunisie, une inscription qui a été récemment trouvée dans les ruines de l'ancienne *Musti*, sur la route de Carthage à Théveste (Tebessa). Cette inscription est relative à la dédicace d'un *forum transitorium* sous le règne simultané de deux

augustes, dont Constance II, et d'un césar. Les noms d'un des augustes et du césar ont été martelés. Il semble qu'il faille restituer dans ces martelages la mention de l'auguste usurpateur Magnence et celle de son frère, le césar Décence.

Cette inscription daterait donc du printemps de 351 ap. J.-C., avant que fût connue la rupture définitive entre Constance II et son rival.

Séance du 13 janvier 1933

M. Michon rappelle les résultats intéressants des fouilles entreprises depuis un an sur le site d'Antioche par l'Université de Princeton, en collaboration avec divers établissements scientifiques. Une lettre qu'il vient de recevoir signale la mise au jour, près de Daphné, de précieuses mosaïques. Dans l'une on a reconnu Aréthuse entourée d'une série de bateaux portant des pêcheurs, œuvre qui s'inspire d'un modèle hellénistique.

Une autre mosaïque présente un buste de femme dans un médaillon entouré de scènes de chasse. Une bordure, formant encadrement et qui subsiste sur trois des côtés, montre des édifices divers : théâtre, stade, etc. Les archéologues y ont vu une représentation de l'Antioche chrétienne des premiers siècles. Ce document est donc appelé à devenir aussi important que la célèbre mosaïque géographique de Madaba.

M. René Dussaud communique de nouveaux renseignements sur les peintures d'époque romaine dont la découverte à Doura-Europos, sur les bords de l'Euphrate, a été annoncée il y a un mois.

Les heureux explorateurs, le Pr. Clark Hopkins et M. du Mesnil du Buisson, ont établi qu'il s'agissait d'une synagogue de la première moitié du III^e^ siècle de notre ère. La pièce principale était entièrement décorée de peintures retraçant des scènes de l'Ancien Testament et comportant parfois des épigraphes en grec ou en caractères hébraïques et en langue araméenne.

Séance du 20 janvier 1933

M. Mario Roques est élu membre ordinaire à la place rendue vacante par le décès de M. Maurice Holleaux.

En comité secret, l'Académie examine le vœu exprimé par son président, M. Ferdinand Brunot, dans le discours qu'il prononça en prenant possession de sa fonction : « Qu'une place plus grande soit faite au sein de la compagnie aux savants de province. » Après délibération il est décidé d'augmenter de cinq le nombre des sièges qui leur sont réservés.

Toutefois, cette augmentation ne constituera pas une charge pour le budget, les titulaires de ces nouveaux fauteuils ne devant recevoir

[illegible] [illegible] [illegible] [

M. Louis Delaporte fait une communication sur les fouilles dont il a été chargé aux ruines d'Arslan-tépe près de Malatia, en Asie-Mineure.

Arslan-tépé est le site de Melidia fondée au plus tard vers 3500 av. J.-C. et abandonnée après la ruine de l'empire assyrien par ses habitants qui se transportèrent un peu plus au nord et créèrent alors Mélitène. Il y a une cinquantaine d'années on y découvrit fortuitement des reliefs, dont le plus anciennement connu, apporté en France par un marchand, est aujourd'hui au Louvre.

Les fouilles de M. Delaporte ont porté sur la partie supérieure de la ruine. Il a trouvé là, au sud, des traces de la cité pour l'époque assyrienne, et, au nord, les substructions d'un palais turc du XIVe siècle de l'ère chrétienne. Immédiatement au-dessous de cette construction turque sont les restes d'un palais hittite dont la partie septentrionale a été seule exhumée. Les murs en pierre et les pavages des cours sont en excellent état et la porte d'entrée du monument, flanquée de lions dont la tête en ronde-bosse se détache en avant, est ornée de bas-reliefs au nom d'un roi appelé Souloumili. Ce prince y est quatre fois représenté et chaque fois il fait une libation à des divinités différentes, le dieu Lune, le dieu Tésoup de Melidia. Une fois même la reine s'associe à la cérémonie religieuse et offre la libation à la déesse Soleil ; c'est la confirmation par l'image des textes religieux qui nous sont parvenus.

Dans l'avant-cour de ce palais, près de la base sur laquelle elle avait jadis été érigée, la statue colossale d'un roi du IXe siècle av. J.-C. a été retrouvée dans un tombeau où elle avait été pieusement cachée. Le prince avait adopté les longs cheveux bouclés des Assyriens qui, à cette époque, avaient imposé leur domination dans cette région.

Lecture est donnée d'une notice du chanoine Chartraire, correspondant de l'Académie, sur la découverte, à Sens, d'un bas-relief figurant l'agneau mystique entre deux anges en adoration devant lui. L'auteur commente ce monument, qui est dans un état de conservation parfaite. Il avait été recouvert d'une couche de mortier qui l'a préservé des fureurs iconoclastes de la Révolution. La maison où il a été trouvé est une construction modeste, mais non dépourvue de caractère, et qui date du XVIIe siècle. Le chanoine Chartraire pense que ce bas-relief provenait des ruines de l'abbatiale de Saint-Pierre-le-Vif, saccagée par les huguenots, et qu'il est sorti de l'atelier des sculpteurs sénonais, qui décorèrent le grand portail de Saint-Étienne de Sens.

Séance du 10 février 1933

M. Nicolas Jorga, ancien président du conseil des ministres, ancien ministre de l'Instruction publique, ancien recteur de l'Université de Bucarest, élu membre associé étranger, est introduit avec le cérémonial d'usage.

Le président, M. Ferdinand Brunot, annonce le décès du Rev. Archibald H. Sayce, élu correspondant en 1918. Philologue éminent, il fut aussi un historien de grand mérite qui appartenait « à cette élite d'hommes qui répandent la science sans l'abaisser, qui tour à tour s'élèvent jusqu'aux vues générales ou s'attachent à un texte pour y corriger une faute ou rectifier une interprétation ».

Sur les revenus de la fondation Pellechet, destinée à permettre la conservation des monuments non classés qui présentent un intérêt historique ou archéologique, l'Académie accorde les subventions suivantes : 1.000 francs à l'église de Saint-Cyr-les-Colons (Yonne) ; 2.000 francs à celle de Nolay (Côte-d'Or) ; et trois subventions de 5.000 francs à l'église d'Areines (Loir-et-Cher), à celle de Champillet (Indre) et à la vieille chapelle du XIII^e^ siècle de Passy-sur-Armançon (Yonne).

Sur les côtes qui dominent Clermont d'Auvergne, subsistent de très importantes ruines qui n'avaient, jusqu'à ce jour, attiré l'attention d'aucun archéologue. M. Busset, professeur au lycée Henri IV, s'est avisé récemment de l'intérêt qu'elles présentent et c'est le résultat de ces recherches que commente M. Audollent. Une quantité d'abris à coupole avec voûte à encorbellement ont été trouvés, ainsi que des restes multiples de fortifications, d'énormes murailles, dont quelques-unes sont épaulées par de robustes contreforts. Tout cet ensemble, bâti en pierres sèches, mérite une étude attentive. Il est impossible actuellement, de lui attribuer une date, même approximative. Ce qu'on est en droit de dire cependant, en raison des débris de céramiques d'époque romaine qu'on y rencontre en quantité, c'est que ces constructions, utilisées au début de l'ère chrétienne, doivent lui être antérieures. Elles seront, bientôt, l'objet d'un examen approfondi[1].

M. Abel Lefranc fait une communication sur les circonstances d'ordre politique, littéraire et autre, qui ont accompagné l'apparition de la première édition de *Pantagruel*, publiée à Lyon en novembre 1532, et que commémore, en ce moment, la très intéressante exposition organisée à la Bibliothèque Nationale. Il montre, en particulier, que la température torride du printemps et de l'été de cette année-là contribua sûrement à inspirer à Rabelais le thème qui lui servit de point de départ. Une série d'événements historiques qui survinrent au même moment ont trouvé aussi dans le livre un écho immédiat. M. Abel Lefranc expose, ensuite, toutes les données qui ont pu être recueillies notamment par le président Baudrier, de Lyon, sur l'imprimeur et l'éditeur Claude Nourry, dit le Prince, chez lequel le chef-d'œuvre rabelaisien vit le jour pour la première fois. Il étudie les

1. Voir le texte de cette communication dans *Rev. arch.*, 1933, I, p. 24-40.

marques de cet imprimeur lyonnais et énumère quelques-uns des nombreux ouvrages, souvent d'allure populaire, dont il fut l'éditeur de 1501 à 1533. Presque tous ont été composés en caractères gothiques et sont, aujourd'hui, très rares. Certains d'entre eux ont suggéré à Rabelais de curieuses allusions.

Le *Pantagruel* de 1532 se trouve être, sans contredit, parmi toutes les éditions du roman publiées du vivant de Rabelais, l'une des plus belles et des plus correctes. Il n'en subsiste, aujourd'hui, qu'un exemplaire unique et incomplet conservé à la Bibliothèque Nationale.

Cette particularité amène M. Abel Lefranc à penser que des éditions ont dû sombrer entièrement et rester inconnues. En terminant il insiste sur les aspects nouveaux de la vie de Rabelais qui s'imposent de plus en plus aux biographes et aux critiques. La protection dont François Ier et Henri II ont favorisé visiblement Rabelais de 1534 à 1553, date de sa mort, l'amitié si active manifestée à son égard par de grands personnages ecclésiastiques et autres de l'époque, au premier rang desquels figurent le cardinal du Bellay et son frère Guillaume, l'accueil qu'il rencontra à Rome et à la cour pontificale, l'attitude significative du Parlement de Paris qui s'abstint toujours de poursuivre Rabelais et de condamner ses livres, en dépit des quatre censures si nettes et si vives de la Faculté de théologie de Paris : voilà autant de faits d'une haute importance, qui donnent singulièrement à réfléchir et qui montrent que le mouvement de la Renaissance a été, chez nous, à la fois plus hardi et plus logique qu'on ne le croit généralement.

Le président formule quelques remarques sur divers points de cette communication.

Séance du 17 février 1933

M. Jérôme Carcopino communique, de la part de M. Thouvenot, chef adjoint du service des antiquités marocaines, le texte et la photographie de deux épitaphes chrétiennes de Volubilis. Par leurs formules, identiques à celles qu'on relève à la même époque, à Lamoricière et à Tlemcen, elles établissent les relations qui existaient alors entre le Zerhoun et l'Oranie. Par leurs dates, l'une de 649, l'autre de 679 de notre ère, elles confirment l'idée exprimée par M. Gautier que Volubilis a conservé jusqu'à l'arrivée d'Idris la population de sédentaires chrétiens, plus ou moins romanisés, qui, d'après les chroniqueurs arabes, collabora à la fondation du premier empire islamique marocain.

M. Zeiller s'efforce de montrer, en utilisant des documents épigraphiques, que des donatistes ont falsifié des documents du concile arien de Sardique pour établir que leur chef avait été reconnu par une partie de l'Église au milieu du IVe siècle.

Séance du 24 février 1933

Répondant à la demande que lui a adressée la Société centrale des architectes, l'Académie propose pour la grande médaille de cette société M. Béquignon, ancien secrétaire général de l'École française d'Athènes, professeur au lycée d'Alger, pour l'ensemble de ses fouilles en Thessalie.

M. Alexandre Moret fait une communication sur *Le privilège du fils aîné, en Égypte et en Mésopotamie, au troisième millénaire.*

Séance du 3 mars 1933

Il est procédé à l'élection d'un membre ordinaire à la place devenue vacante par suite du décès de M. Salomon Reinach. M. Henri Hauvette est élu.

Séance du 10 mars 1933

Le secrétaire perpétuel, M. Cagnat, annonce qu'il a reçu un rapport de M. Hopkins sur les fouilles de Doura.

M. Dussaud annonce que M. Wiet, directeur du musée arabe du Caire, vient de découvrir au sanctuaire d'Abul Seoud, des fresques qu'il date du x^e^ ou du xi^e^ siècle et qui sont les premiers échantillons des peintures d'époque fatimide dont les textes arabes font mention.

M. Marçais observe à ce propos qu'on a là une preuve que l'interdiction religieuse de représenter la figure humaine a subi bien des dérogations.

Lecture est donnée de deux rapports, l'un par M. Pottier sur l'École française d'Athènes, l'autre par M. Merlin, sur l'École française de Rome.

Séance du 17 mars 1933

M. Henri Hauvette, élu membre ordinaire à la place devenue vacante par suite du décès de M. Salomon Reinach, est introduit avec le cérémonial d'usage, après lecture du décret présidentiel approuvant son élection.

M. Paul Deschamps, directeur du musée de sculpture comparée du Trocadéro, précise la situation de deux forteresses des croisés en Transjordanie dont on n'a pas reconnu l'emplacement jusqu'à présent. La première, appelée Ahamant dans des chartes du xii^e^ siècle, n'est pas, comme on l'a dit, Maan, au sud-est de Pétra, mais bien à 200 kilomètres plus au nord, Amman, cité célèbre à l'époque gréco-romaine et aujourd'hui capitale de l'État de Transjordanie. En 1166, le roi de Jérusalem donna Amman à l'ordre du Temple.

La seconde forteresse est El Habis, à une trentaine de kilomètres à l'est du lac de Tibériade. M. Paul Deschamps énumère les combats et les sièges dont fut l'objet ce poste de défense que se disputèrent avec acharnement les Francs et les musulmans pendant tout le XII^e^ siècle. Il commente certains passages du chroniqueur Guillaume de Tyr qui décrit avec une grande netteté le site d'El Habis particulièrement curieux, puisque la forteresse consistait en une caverne presque inaccessible, creusée au flanc d'une falaise à pic dominant une vallée profonde. Cette caverne contenait trois étages de logements communiquant entre eux par des échelles et par des couloirs percés dans le terrain crétacé.

Des photographies prises en 1913 par un voyageur allemand, qui ne reconnut pas la trace du passage des croisés dans la grotte-forteresse d'El Habis, montrent celle-ci dans l'état où la décrivait Guillaume de Tyr à la fin du XII^e^ siècle.

La mission archéologique française a procédé à une exploration définitive de l'odéon d'Apollonie découvert il y a trois ans. L'étude très complète des ruines a permis à M. L. Rey d'établir une restitution exacte. Il s'agit d'un petit théâtre couvert pouvant contenir au minimum 150 personnes. L'accès du public se faisait par des portes latérales, aboutissant dans un corridor circulaire creusé dans la *cavea*. De ce corridor les spectateurs atteignaient les gradins au moyen de deux escaliers. Une disposition analogue se retrouve dans le petit théâtre de Pompéi. La façade se compose d'un péristyle, *in antis*. L'ordre corinthien qui la compose rappelle les monuments de la belle époque impériale ; elle laisse supposer que le monument daterait du début du II^e^ siècle, et c'est ce que confirmerait l'inscription grecque qui décore l'architrave. Cette inscription, déchiffrée et restituée par M. Bruhl, ancien membre de l'École française d'Athènes, indique que le monument fut élevé par un certain *Quintus Villius Crispus Furius Proclinus*, prytane agonothète et grand prêtre à vie, à la mémoire de son frère, préfet de cohorte en Syrie et tribun de légion en Pannonie. L'odéon d'Apollonie apporte une contribution précieuse à l'histoire de l'architecture théâtrale dans l'antiquité, car ces petits théâtres couverts, qui semblent avoir été surtout réservés aux auditions musicales, sont moins connus et moins nombreux que les grands théâtres. Il prouve enfin par ses proportions harmonieuses, l'intelligence du plan et la belle sobriété de sa façade, que l'architecture provinciale n'eut qu'à se louer de l'époque des Antonins.

Séance du 24 mars 1933

M. Charles Diehl donne lecture d'un mémoire de M. Nicolas Jorga, ancien président du Conseil des ministres de Roumanie, ancien recteur de l'Université de Bucarest et associé étranger de la Compagnie, sur

les représentations iconographiques des évangélistes. Ils ont été représentés assis ou plus rarement debout devant un pupitre, pendant des siècles, dans l'Empire byzantin. On ne connaît qu'une variante importante de ce type : saint Luc est figuré sous l'aspect d'un peintre dans un atelier.

Au XVI^e^ siècle les évangélistes sont fréquemment accompagnés d'un personnage, inspirateur ou élève, qui se détache sur un fond d'ornementation perso-arménien. Pour trouver des types nouveaux il faut attendre que le métropolite de Valachie, Luc, ait créé une mode nouvelle, à partir de laquelle se fait sentir l'influence de l'Occident.

En 1930 est entré au Louvre un tableau religieux : *La Cène*, que M. Paul Jamot attribua alors, bien qu'il ne fût pas signé, à Louis Le Nain et qu'il data de l'époque de sa jeunesse. Cette attribution est aujourd'hui vérifiée par un tableau inédit d'inspiration rustique et qui appartient au comte Avogli Trotti. Signé, celui-là, il avait jusqu'ici déconcerté les critiques ; rapproché de celui du Louvre il permet avec lui de caractériser la manière de Louis Le Nain au temps de sa jeunesse. Il confirme, ainsi, l'attribution proposée et il permet, au surplus, de reconnaître la main de ce même artiste dans un beau dessin du Louvre dont l'attribution à Louis Le Nain avait été contestée.

M. Glotz lit une communication de M. Lambrino, professeur à l'Université de Bucarest, sur une inscription d'Histria. Elle date d'environ 180 avant notre ère et fait connaître la situation du Bas-Danube et de la région située entre le fleuve et l'Hémus, une trentaine d'années après qu'eut succombé le royaume celte de Tylis. La Valachie et la Basse-Moldavie sont gouvernées par un roi puissant, Rhéxamos, qui étend son influence au sud du Danube, sur les villes grecques de la côte et y perçoit le tribut. Sur les ruines du royaume celte sont établis les Thraces; les uns groupés sous le commandement de Zoltès et les autres formant de simples bandes de pillards, ils se livrent à de continuelles incursions sur le territoire des villes grecques depuis Bizoné jusqu'à Histria, sur toute la côte de la Dobroudja.

MM. Vendryes et Carcopino soulignent, par leurs observations, intérêt de cette communication.

Séance du 31 mars 1933

M. Coville rappelle que *Le Songe du Verger*, l'ouvrage français de droit public le plus remarquable de la seconde moitié du moyen âge, est resté anonyme jusqu'ici, en dépit des recherches entreprises pour en découvrir l'auteur. Or, on remarque qu'en 1374, Charles V s'est attaché comme maître des requêtes de son hôtel et conseiller, un docteur de l'un et l'autre droit, professeur de droit canon de grande réputation, d'origine bretonne : Evrart de Trémaugon. Tout ce qu'on sait

de lui correspond exactement à toutes les indications que l'on a pu recueillir sur l'auteur du *Songe du Verger*, et en particulier à celles que donne l'*explicit* de la forme latine de cet ouvrage. Un examen serré de ce dernier confirme cette attribution. Il est bien l'œuvre d'un universitaire et d'un canoniste, attaché au roi, un Breton préoccupé des affaires de sa province, un maître des requêtes de l'hôtel. On peut, au surplus, remarquer sa connaissance des événements d'Espagne et d'Italie — où avait séjourné le frère d'Evrart de Trémaugon.

Si Charles V a provoqué, à l'origine, la composition du *Songe*, on ne peut dire pourtant qu'il ait répondu à toutes ses préférences et qu'il reproduise toute sa pensée. Trémaugon ne paraît pas avoir conservé la faveur du roi et son livre ne connut la vogue qu'au temps du schisme et durant les longues controverses sur la liberté de l'Église gallicane.

M. Prentout, qui considère comme close la discussion archéologique sur la date de la tapisserie de Bayeux et qui estime qu'on ne saurait douter qu'elle soit l'œuvre d'un artiste anglo-saxon, formule un argument nouveau pour établir que la tapisserie est contemporaine des événements qu'elle représente. On y voit figurer, en effet, quatre personnages inconnus des sources du XII^e^ siècle, personnages que seul un auteur contemporain pouvait avoir intérêt à y faire paraître. Quatre de ces personnages : Afgiva, Turold, Vital et Wadard, sont nommés dans le *Domesday book* comme des vassaux de l'évêque de Bayeux dans le comté de Kent.

Des passages inédits du *Cartulaire de Préaux* prouvent que Turold, Vital et Wadard vivaient, avant la conquête, près de cette abbaye dans la vallée de la Risle. Ils ont donc pu être en rapport avec le futur évêque de Bayeux, Eudes. Ainsi, M. Prentout établit l'inspiration normande de la broderie.

Séance du 7 avril 1933

Le secrétaire perpétuel communique une lettre de M. Émile Gautier, qui rend compte de la mission archéologique au Hoggar entreprise grâce à une subvention de l'Académie.

M. Reygasse, à qui elle fut confiée, a achevé l'exploration du tombeau de Tin Hinan où il a recueilli un petit mobilier. Il a découvert, en outre, et fouillé un très grand nombre de tombeaux d'où il a rapporté vingt-cinq squelettes dans un parfait état de conservation, des gravures rupestres, des inscriptions et une belle collection d'armes et d'instruments en pierre.

M. l'abbé H. de Genouillac étudie le nouveau problème sumérien et les premiers âges en Mésopotamie, d'après les documents trouvés ces dernières années à Ur, Uruk, Éridou, El-Ubaid et Tello. Il cherche

à démontrer que la céramique peinte mésopotamienne est plus ancienne que la belle poterie de Suse, rapportée par J. de Morgan et R. de Mecquenem. Pour lui, celle-ci serait contemporaine de la civilisation dite d'Uruk, retrouvée tout récemment à Warka et Tello. Cette époque serait marquée par une invasion de la Mésopotamie par un peuple (venu peut-être d'Anatolie) qui aurait apporté avec lui le cuivre, la numération sexagésimale et la céramique de couleur. Antérieurement à cette invasion, guerrière ou pacifique, le delta des deux fleuves était habité par les auteurs de la céramique à décor simple en noir, dite d'El-Ubaid, qui semblent d'une race complètement différente : on leur attribue une origine indo-iranienne : d'autres auteurs les font venir du désert, où l'on a retrouvé des installations paléolithiques. S'ils ne sont pas les Sumériens, comme il paraît, ceux-ci seraient sans doute les envahisseurs mêmes de l'époque d'Uruk, inventeurs de la curieuse numération sexagésimale, origine de nos soixante minutes, et de l'écriture pictographique qui, modifiée par la matière argileuse, est devenue l'écriture cunéiforme. Un petit tableau de la vie sociale des premiers habitants de Mésopotamie les montre agriculteurs et pêcheurs, vivant dans des huttes de roseaux, élevant des animaux domestiques, filant et tissant, et ayant une religion très simple : l'emploi presque exclusif de la terre cuite pour les usages ménagers, à défaut de pierre et de cuivre, permet de parler pour eux d'un « âge primitif de la terre », vers le milieu du cinquième millénaire.

Séance du 13 avril 1933

M. E. Michon fait une communication sur la nouvelle statue de l' « Ephèbe couronné » exhumée à Volubilis l'an dernier. Il montre que cette magnifique figure, qui est presque de grandeur nature, peut compter parmi les bronzes les plus importants qui nous soient parvenus de l'antiquité. Il précise qu'elle dut servir de porte-lampadaire dans la demeure d'un riche habitant de Volubilis, comme des figures analogues de Pompéi.

MM. Monceaux, Pottier, Jamot et Glotz prennent la parole au sujet de cette communication.

Séance du 21 avril 1933

Le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Gautier, qui apporte quelques précisions sur les fouilles effectuées par M. Reygasse dans le Hoggar. Une lampe d'argile, qui y a été trouvée et qu'a étudiée M. Poinsot, directeur du service des antiquités de Tunisie, peut être datée du III^e^ siècle, ce qui permet d'assigner au monument de Tin Hinan, comme date extrême, le IV^e^ siècle apr. J.-C., d'où il ressort

qu'il est proprement romain et non prébyzantin ou préislamique comme on l'avait supposé.

Il communique une lettre de M. Bruston, au sujet d'une inscription sinaïtique.

Les belles statues recueillies, il y a quelques années, à Saint-Bertrand-de-Comminges, dans la Haute-Garonne, et dont la plus célèbre, la plus intacte aussi, est celle d'une jeune captive à longs cheveux dénoués, ont fait déjà l'objet d'essais de restitution et d'interprétation. A la suite d'un examen récent des documents et du terrain sur lequel elles ont été découvertes, M. Ch. Picard présente diverses observations techniques, qu'il juge devoir être développées avant tout essai de conclusion historique. Les trois bases des Trophées aux prisonniers semblent avoir été situées au revers du temple récemment exhumé : elles garnissaient, ainsi, un des côtés du Forum. On aurait eu, essentiellement, un ensemble central, avec deux captifs nus, agenouillés de chaque côté d'un tronc d'arbre assez élevé, surmonté sans doute d'un globe et d'un aigle ; le dispositif est reproduit sur le décor de la cuirasse d'une statue trouvée à Saint-Bertrand, mais qui ne semble pas nécessairement de même date que les effigies des prisonniers. De chaque côté du groupe central des prisonniers nus, il y avait deux autres trophées comportant sans doute chacun, autour d'un arbre, deux captives ; le pseudo-éphèbe « au *torques* » fait lui-même partie d'un de ces ensembles, la statue étant celle d'une femme. L'arbre du Trophée de la captive au *torques* est couronné d'un vêtement de peau brute ; le costume des deux statues de femmes les mieux conservées permet certaines remarques ethniques. On a, en outre, les restes de figures marines allégoriques et d'une proue de navire. Il y a intérêt à bien distinguer les portraits — notamment ceux de la famille julio-claudienne — qui ont été trouvés plus ou moins loin de là, et qui n'apportent aucune information valable sur le sens et la date des Trophées.

Séance du 28 avril 1933

M. A. Moret présente le tome deuxième des *Peintures rupestres schématiques de la péninsule ibérique*, recueillies et commentées par l'abbé Breuil, professeur au Collège de France. Les documents proviennent de la région du Guadiana, province de Badajoz. De nombreuses roches présentent en rouge foncé ou clair, ocre, jaune, des compositions d'âges successifs, souvent superposées comme des palimpsestes. Toutes appartiennent aux temps néolithiques. Alors que l'art rupestre, aux époques antérieures, abonde en représentations naturalistes, d'un réalisme très fidèle, ici les figures sont excessivement schématiques. L'abbé Breuil y discerne des éléments simples, hommes, animaux, objets, et des groupements en scènes composites, où sont

décrits des actes de la vie familiale, des rites funéraires, peut-être des scènes de culte. Certaines compositions semblent aboutir à un essai de pictographie c'est-à-dire d'écriture élémentaire. C'est grâce à la fondation Singer-Polignac, créée par la princesse Edmond de Polignac, née Singer, et présidée par M. Raymond Poincaré, que ces peintures, précieuses pour l'archéologie préhistorique, ont pu être éditées avec une technique excellente et une grande fidélité.

Le grand prix d'histoire Gobert (9.000 francs) est décerné à M. Émile Léonard, pour son ouvrage : *Histoire de la reine Jeanne Ire de Naples, comtesse de Provence*, et le second prix Gobert (1.000 francs) à M. Olivier-Martin : *Les Régences et les majorités des rois sous les Capétiens directs et les Valois.*

Séance du 5 mai 1933

M. Millet présente et commente l'ouvrage de M. Miater, conservateur du musée national à Sofia, sur l'église ronde de Preslav, capitale du premier empire bulgare. Cette église est composée d'une rotonde à niches, d'un narthex et d'un atrium. Les niches ne jouent pas, dans la construction, le rôle d'appui que leur attribuent les constructeurs arméniens ou byzantins ; leur rôle est plutôt décoratif. La rotonde, ainsi comprise, peut se rattacher aux baptistères de la première époque chrétienne. M. Millet tente d'expliquer le caractère très spécial de ces niches, qui se retrouvent dans l'atrium, par la structure des salles rectangulaires voûtées en berceau des palais perses sassanides et des églises de la Mésopotamie.

Le comte du Mesnil du Buisson fait un rapport sur les fouilles franco-américaines de Doura-Europos sur l'Euphrate (Syrie), entreprises par l'Université américaine de Yale.

Le déblayement d'une vaste cité ensevelie sous les sables du désert a produit une importante récolte de documents remontant pour la plupart aux trois premiers siècles de notre ère, et en tout cas antérieurs à l'année 256 où disparut la ville.

Séance du 12 mai 1933

La médaille quinquennale Ulysse-Chevalier (500 francs) est votée au Dr Séverin Icard, pour son *Armorial de la Provence.*

Séance du 19 mai 1933

L'Académie procède à l'élection d'un membre libre non résident. M. Ph.-E. Legrand, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon, est élu.

M. André-E. Sayous lit un mémoire sur les parts de la gabelle du

sel et les négociations auxquelles elles donnaient lieu, à Gênes, pendant le XIIIe siècle, d'après une série d'actes inédits des archives notariales de cette ville.

Un inventaire après décès de 1236 indique comme composant la fortune d'un Génois de bonne famille : sa maison d'habitation, une propriété hors ville, le produit de la vente d'huile, une somme déposée chez un banquier, des parts de bateaux, deux parts de séries différentes de la gabelle du sel, des commandites commerciales sous leur forme primitive et une somme engagée dans une entreprise contre Ceuta ; exactement les mêmes éléments que l'on retrouve dans les actes notariés des villes maritimes de la Méditerrannée, au XVIIe siècle et même au début du XIXe siècle.

Les parts de la gabelle du sel étaient, à Gênes, de vraies valeurs nominatives, dont la propriété était établie et transmise par une inscription sur les registres de l'État. Leur prix variait selon l'abondance ou la rareté de l'argent disponible, et les chances de toucher les intérêts, promis et garantis par le monopole. Soit la nécessité des circonstances, soit un certain esprit de spéculation, poussait à opérer à crédit ; le prêt de parts qui permettait à l'emprunteur de se procurer de l'argent en les revendant, lui faisait aussi prendre position à la baisse. Concours de circonstances, conclut M. Sayous, qui, lorsqu'il se reproduira quatre siècles plus tard environ en Hollande, à une époque de jeu et de systématisation des méthodes, donna naissance à la Bourse moderne, avec ses marchés à terme et tant ses opérations à découvert que ses reports.

Séance du 26 mai 1933

M. Coville met l'Académie au courant de l'enquête faite par le Comité international des sciences historiques pour établir un système général d'abréviations dans les bibliographies et les travaux historiques. Une commission spéciale a été constituée sous la présidence de M. H. Koht, professeur à l'Université d'Oslo. Elle a décidé d'étudier, d'abord, la question pour le moyen âge. Déjà l'*International bibliography of historical science* de 1927 présente une série d'abréviations pour 1.438 périodiques. Le comité italien des sciences historiques a établi un programme. La question est posée pour les titres des périodiques ; pour les termes usuels dans la bibliographie historique : volume, série, fascicule, numéro, page, colonne, etc ; pour les termes propres aux manuscrits ; pour les éditions, les années et le lieu de publication. M. Coville signale d'autre part les solutions proposées pour certaines publications scientifiques.

Le chanoine A. Diès, tente une interprétation nouvelle d'un passage du huitième livre de la *République* de Platon, celui où le philo-

sophe fait appel à un nombre mystérieux pour expliquer la dégénérescence de la constitution idéale.

Il s'agit, d'après M. Diès, d'*un jeu d'enfant*, comme le dit Platon lui-même, un jeu sur une formule arithmétique, qui tient lieu ici d'un mythe.

Séance du 2 juin 1933

Le comte du Mesnil du Buisson lit un mémoire de M. Clark Hopkins sur la grande synagogue à peintures récemment découverte à Doura-Europos sur l'Euphrate. L'édifice, construit en 244-245 de notre ère, fut détruit par les Perses vers 256, mais peu de temps avant le siège de la ville les juifs avaient eu le soin de protéger les fresques par des murs intérieurs en terre et briques crues. Les événements ne leur permirent pas d'enlever cette protection ; aussi a-t-on trouvé ces peintures intactes.

La grande salle orientée vers Jérusalem était précédée de deux cours avec citernes et portiques. Dans la salle même 100 mètres carrés de peintures conservées figurent des scènes de l'Ancien Testament.

M. du Mesnil ajoute quelques remarques sur les trois maîtres, d'écoles différentes, qui paraissent avoir collaboré à cette œuvre.

Le pasteur André Parrot, directeur des fouilles de Tello et de Larsa, rend compte des résultats de la campagne 1932-1933. L'expédition a tout d'abord achevé, à Tello, le dégagement de l'hypogée des « patésis » découvert l'an dernier. Il fut, d'autre part, reconnu que ces tombeaux se trouvaient à proximité des maisons de la ville et en particulier de quartiers complètement insoupçonnés, contemporains de la domination de Larsa (vers 2000 av. J.-C.). Dans cette nouvelle partie de la ville qu'elle explorait, l'expédition trouva plus de cinq cents objets, parmi lesquels, comme pièces particulièrement importantes, un fragment de stèle historiée et une petite statue intacte, représentant un « patési » dans l'attitude de la prière.

Le chantier de Tello ayant été alors évacué, la mission s'est installée sur le site nouveau de Larsa. Une première campagne y a été conduite dès cette année, qui avait pour but de repérer les principaux monuments et les quartiers de la ville ancienne. Cet objectif a été pleinement réalisé. Plusieurs grands monuments ont été fixés exactement : porte de la ville, ziggurat, palais du roi Nûr-Adad. Des quartiers divers, qui s'échelonnent dans le temps entre le troisième millénaire et le III^e^ siècle av. J.-C., ont été sondés avec succès. Plus de 600 objets ont été recueillis et 138 tombes étudiées, qui donnèrent un mobilier funéraire très varié : céramique, bronzes, parures en or, argent. Dans une jarre était renfermée la réserve d'un orfèvre : 12 à 15 kilos de lingots ou bijoux d'argent pur. Ailleurs fut trouvé un grand gobelet avec la représentation de la déesse Ishtar, bénissant

les animaux du ciel, de la terre et des eaux. Deux cents tablettes ont été recueillies, la plupart dans une école où furent ramassés « les cahiers » des élèves, exercices sur argile, remontant aux environs de 2000 av. J.-C.

M. Dussaud formule quelques observations.

Séance du 9 juin 1933

M. Franz Cumont commente le texte de deux inscriptions trouvées l'hiver dernier, à Suse, par M. de Mecquenem, et dont le père Scheil a bien voulu lui communiquer les estampages. La première formait la fin d'un acte de consécration d'une jeune esclave, nommée Beltibanatis, à Nanaïa, la grande déesse de Suse. La seconde, d'époque parthe, est le fragment d'un décret de la ville en l'honneur d'un gymnasiarque qui avait été couronné dans les jeux et qui avait aménagé un stade. Il nous apprend que cette colonie séleucide possédait un gymnase où une jeunesse aristocratique continuait, sous les rois Arsacides, à recevoir une éducation hellénique.

Séance du 16 juin 1933

Lecture est donnée d'une lettre de M. Pierre Montet relative aux fouilles qu'il dirige et qui feront, ultérieurement, l'objet d'une communication.

M. Jérôme Carcopino lit une note de M. Lambrino, professeur à l'Université de Bucarest, sur une inscription latine trouvée à Callatis. C'est un fragment du traité conclu en 72 avant notre ère par le gouverneur romain de Macédoine, M. Lucullus, frère du célèbre vainqueur de Mithridate, au nom du peuple romain avec le peuple de Callatis.

VARIÉTÉ

Ce qu'on a trouvé à Jéricho.

Les trompettes de Jéricho n'ont rien perdu de leur sonorité, si nous en jugeons par les articles retentissants que la presse anglaise a consacrés aux fouilles de M. John Garstang sur le site de l'antique cité cananéenne. Certains journaux français en ont accueilli les échos. Il ne se passe guère de semaine sans qu'un entrefilet attire l'attention des lecteurs sur les découvertes de l'archéologue britannique. On insiste généralement sur l'intérêt qu'offrent ces découvertes pour l'intelligence des récits bibliques. Le moment est venu de chercher à apprécier sainement les résultats obtenus.

Ce n'est point la première fois que des excavations sont pratiquées au *Tell-es-Sultan*, cet amas de décombres qui se dresse tout contre la « Source du Sultan » ou « Fontaine d'Élisée », au pied du mont de la Quarantaine. Depuis longtemps on a reconnu que la ville primitive couronnait ce tell, d'où le regard domine la verte oasis d'Er-Riha, la Jéricho moderne, sise à 250 mètres au-dessous du niveau de la mer. Les jardins devaient, comme aujourd'hui, étaler leurs palmiers et leurs bananiers, le long du frais ruisseau qui jaillit de la source. Les maisons cananéennes présentaient vaguement l'aspect de ces masures de pisé dans lesquelles la population indigène s'abrite contre la chaleur tropicale.

Il y a vingt-cinq ans, j'avais la joie de visiter le vaste chantier que MM. Sellin et Watzinger, au nom de la Société orientale allemande, avaient ouvert sur le site de la première Jéricho. Le « tell du Sultan » avait été éventré, le tracé des murailles retrouvé, les remparts dégagés sur une partie du pourtour. On avait déjà repéré les niveaux des agglomérations successives. Les travaux furent ensuite suspendus. La guerre mondiale fit fermer les tranchées de fouilles, pour les remplacer par des casemates et des abris. Et c'est seulement en 1926 que l'un des explorateurs de la première heure, M. Watzinger, donnait son opinion motivée sur la chronologie des couches de civilisation qu'il avait pu discerner et identifier.

Quatre ans plus tard, en 1930, M. John Garstang, ex-directeur

du service des antiquités de Palestine, revenait sur le chantier abandonné et se mettait courageusement à l'œuvre. Son but principal, au début de l'entreprise, était de procéder à un sondage méthodique et d'aboutir ainsi à une classification exacte de la céramique exhumée.

On sait que les tessons de poterie ancienne sont parfois les seuls éléments qui permettent de jalonner, à travers les siècles, les stratifications archéologiques des cités disparues. En Palestine surtout, où les œuvres d'art et les documents écrits sont d'une rareté déconcertante, c'est par l'étude des vases dont les fragments sont entassés sous la poussière, la terre, le sable, qu'on arrive à dater approximativement les couches profondes, déblayées par la pioche et la pelle. L'apparition des objets de métal sert à établir l'échelle chronologique. C'est ainsi que la céramique palestinienne est répartie en deux grandes époques : l'âge du bronze (premier bronze, 2500-2000 av. J.-C.; moyen bronze, 2000-1600; dernier bronze 1600-1200) et l'âge du fer (premier fer, 1200-600 av. J.-C.; moyen fer, 600-300; dernier fer, 300-50 av. J.-C.). Des subdivisions, suggérées par la technique, fournissent des précisions plus grandes sur la date, et aussi sur la provenance des poteries.

Par un usage très patient et très objectif de ce critérium, M. Garstang a réussi, durant plusieurs campagnes de fouilles qui se poursuivent encore à l'heure actuelle, à définir les états successifs des murailles qui encerclaient la Jéricho cananéenne. Les défenses de l'acropole étaient d'abord un rempart massif qui, au début du deuxième millénaire avant notre ère, est remplacé par un mur en briques sur un soubassement de pierre. A la troisième période, entre 1800 et 1600, la muraille s'allonge vers le bas de la colline et elle est protégée par un avant-mur, que flanque un glacis de pierre. De 1600 à 1400, date de la destruction de la forteresse, selon M. Garstang, le mur est reconstruit une quatrième fois. Puis c'est la ruine et l'abandon jusqu'au temps du roi Achab (IX^e^ siècle av. J.-C.).

Par un hasard des plus heureux, la nécropole, dont la situation avait échappé aux premiers fouilleurs, a pu être retrouvée à environ 250 mètres à l'ouest de l'acropole. Elle date de l'époque du moyen bronze, donc de la première moitié du second millénaire avant notre ère. L'une des grottes funéraires n'a pas livré moins de trois cents cadavres. C'est dans les tombes que les anciens aimaient à accumuler les vases de toutes formes et de tous usages, afin de pourvoir à la nourriture, à la boisson, à la toilette des morts. Une céramique des plus copieuses était empilée dans le cimetière de la Jéricho cananéenne.

Ainsi la cité des morts fournissait le contrôle de la reconstitution chronologique tentée pour la cité des vivants et l'on pouvait croire que les conclusions de M. Garstang, appuyées sur l'étude des poteries intactes ou fragmentaires, rencontreraient l'adhésion de tous les palestinologues.

Il n'en est rien. L'archéologie ne comporte qu'une certitude relative. Dans la *Revue biblique* de 1932, une autorité aussi compétente que le P. Vincent, de l'École biblique de Jérusalem, formule les plus graves réserves sur la chronologie des ruines, telle que l'établit M. Garstang. Alors que celui-ci, nous l'avons vu, arrête la vie de la cité cananéenne vers l'an 1400 av. J.-C., son contradicteur la prolonge jusque vers l'an 1200.

Cette divergence pourrait sembler de peu d'intérêt, si une question biblique ne s'était aussitôt greffée sur la question archéologique. Le livre de Josué raconte, au chapitre VI, que Jéricho a été détruite par les Israélites, après le passage du Jourdain. Si l'on admet cette donnée, il est clair que l'entrée en Terre promise devra se situer à la fin du XV^e^ ou du XIII^e^ siècle, suivant la date adoptée par la destruction de la ville. Et, par conséquent, la sortie d'Égypte sera reportée vers le milieu du XV^e^ ou du XIII^e^ siècle. Cette différence de deux siècles est d'une importance capitale. Les exégètes sont partagés, en effet, en deux camps : ceux qui mettent l'exode au XV^e^ siècle et ceux qui le placent au XIII^e^. Sans entrer, pour le moment, dans la discussion de cet éternel problème, reconnaissons que la date du XV^e^ siècle a l'avantage de se concilier, comme l'a bien remarqué M. Dussaud (*Syria*, 1930, p. 392), avec un passage du livre des Rois (VI, 1), où l'année de l'érection du temple de Salomon, entre 967 et 960 av. J.-C., est indiquée comme la 480^e^ « après la sortie des enfants d'Israël du pays d'Égypte ». Le calcul est facile. On serait amené ainsi à localiser entre 1450 et 1400 avant notre ère l'exode, la marche au désert, l'entrée en Canaan.

M. Garstang a voulu retrouver dans les entrailles du sol une confirmation de la chronologie biblique. Il a même cherché à expliquer, par l'archéologie, le récit du livre de Josué. C'est ce qui a procuré à ses travaux une diffusion inattendue. Des reportages ou interviews sensationnels parlaient d'abord d'un véritable travail de sape et de mine auquel se seraient livrés les soldats de Josué, durant la procession rituelle autour des remparts. On trouvera cette documentation éphémère dans la *Revue biblique* de 1932 (p. 269-270, en note). Puis ce fut un incendie effroyable, *a terrific fire*, comme s'exprime le *Times* du 15 février 1933. Enfin un tremblement de terre opportun aurait été l'auxiliaire du miracle, à en croire les *Nouvelles littéraires* du 23 mars 1933.

Jusqu'à quel point l'archéologue anglais est-il responsable des scénarios qui ont été imaginés pour rendre plausible la destruction de Jéricho par Josué, nous ne pouvons le savoir. Ce que nous savons, c'est que le récit biblique est, d'un bout à l'autre, teinté de merveilleux. Jamais légende épique ne fit plus belle la part du divin dans une expédition militaire. Les guerriers se contentent d'encadrer l'arche d'alliance, devant laquelle les prêtres sonnent de la trompette. Six

jours durant, cette procession fait en bon ordre le tour de la place assiégée. Au septième jour, on évolue sept fois autour des murs, et soudain s'écroulent les remparts pour livrer passage aux assaillants.

Ce qui ressort du chapitre VI de Josué, c'est que tout se passe en dehors de l'histoire. Quand il s'agit des autres faits d'armes qui marquent l'invasion en Canaan, le chroniqueur indique les prouesses ou les stratagèmes, grâce auxquels les nouveaux venus s'emparent de telle ou telle place forte. A Jéricho, rien de semblable. Le seul trait qui nous ramène dans le domaine du réel, c'est que la ville est restée en ruines jusqu'à l'époque d'Achab, comme on le voit clairement, en confrontant les passages parallèles de *Josué*, VI, 26, et du premier livre des *Rois*, XVI, 34.

Tout s'explique si l'on suppose que les Israélites ont trouvé devant eux une ville déjà ruinée, abandonnée, comme le furent bien des cités cananéennes durant la seconde moitié du deuxième millénaire avant notre ère. La correspondance diplomatique retrouvée dans les archives d'El-Armana, en Haute-Égypte, nous a gardé le souvenir des guerres continuelles qui ont ensanglanté la Palestine, au temps des Pharaons Aménophis III et Aménophis IV, c'est-à-dire durant la fin du XV^e^ et la première moitié du XIV^e^ siècle avant notre ère. Jéricho a pu sombrer dans l'un ou l'autre des combats que se livraient entre eux les rois ndigènes.

Après avoir franchi la passe du Jourdain, les Israélites s'installent d'abord au lieu de culte appelé Gilgal, entre le fleuve et Jéricho. Par un rapport d'espions, dont la performance reste liée au souvenir de la prostituée Rahab (chapitre II du livre de Josué), ils savent que la forteresse n'est pas défendable. On s'établit dans les ruines. Que de fois, durant l'expédition de Macédoine, il nous est arrivé de camper dans les villages qui avaient été détruits pendant la guerre entre les Serbes et les Bulgares ! De leur nouveau quartier général, les Israélites organiseront les coups de main contre les autres bourgs de Canaan.

Avec le recul du temps, les décombres de Jéricho seront interprétés comme les vestiges d'une opération militaire. Mais on n'en connaît aucun détail. Seule la Providence est chargée d'intervenir. Et pour expliquer comment la forteresse est restée en ruines jusqu'au temps d'Achab, on imagine l'anathème solennel de Josué (chapitre VI), dont la réalisation sera rappelée au premier livre des Rois (chapitre XVI).

Il est donc superflu de vouloir faire cadrer les résultats des fouilles avec les données du récit biblique. L'auteur sacré se met résolument en dehors de l'horizon historique. A sa façon, il narre un épisode de cette campagne qui faisait partie des « combats de Jahvé », le dieu d'Israël. Les soldats n'ont pas à lutter, ni le peuple à peiner. Tout s'écroule, comme par enchantement, au son des trompettes. Le vainqueur, c'est l'arche d'alliance. Pour nous, si nous ramenons les choses

à la vraisemblance, l'occupation s'est faite sans coup férir, parce que les murailles étaient déjà démantelées. Le miracle a été de profiter de la situation acquise. Plus n'est besoin alors d'appeler à la rescousse des sapeurs, des mineurs, des incendiaires, ni surtout ce tremblement de terre qui joue si bien le rôle du *Deus ex machina*.

Édouard Dhorme.

(*Le Temps*, 4 mai 1933.)

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

MAURICE BESNIER (1873-1933).

Maurice Besnier est décédé à Caen, le 4 mars dernier, brusquement frappé en pleine activité. Né à Paris, le 29 septembre 1873, il entrait le premier de sa promotion à l'École normale supérieure en 1893, d'où il devait sortir agrégé d'histoire et de géographie en 1896. Nommé la même année membre de l'École française de Rome, il était désigné, en 1898, comme maître de conférences à la Faculté des Lettres de Caen où, pendant trente-quatre ans, il allait enseigner l'histoire ancienne et ses disciplines auxiliaires, bibliographie, épigraphie et archéologie. Appelé, en 1920, à la suppléance de Victor Bérard dans la chaire de géographie ancienne à l'École pratique des Hautes Études, l'Académie des Inscription est Belles-Lettres l'élisait comme correspondant en 1924. Il était également membre du Comité des Travaux historiques dans la section d'archéologie.

Maurice Besnier fut toujours attiré par les études de géographie et de topographie. De son séjour en Afrique du Nord, où il avait pris une part active aux fouilles de Lambèse, en 1897 et 1898, dans le quartier des *scholae*, il rapportait des *Notes sur l'Aurès : la plaine d'Arris* (*Annales de Géographie*, 1899). Non content d'avoir retracé dans ses thèses de doctorat, *L'Ile Tibérine dans l'antiquité* et *De regione Paelignorum* (1902), l'histoire d'un quartier de Rome, riche en souvenirs historiques et légendaires, et la géographie ancienne d'une région, illustrée par le souvenir d'Ovide et les vicissitudes des

luttes de la guerre sociale, il donnait aux *Mélanges de l'École française de Rome* (1900) un article sur *Les Cartes vaticanes : un plan de Rome en* 1631. Sulmo devait lui fournir la matière de deux mémoires publiés la même année (1904) dans les *Mélanges Boissier, Sulmo patrie d'Ovide*, et dans les *Annales de Géographie, La Conque de Sulmona.* Son *Lexique de Géographie ancienne* (1914) reste un instrument de travail indispensable, précieux répertoire des sept mille noms géographiques de l'*Atlas antiquus* de A. van Kempen, avec renvois aux textes des auteurs grecs et latins. De son enseignement à l'École des Hautes Études sont sorties l'*Enquête sur les routes de la Gaule romaine* (*Revue des Études latines*, 1929), dans laquelle il retraçait le programme des recherches entreprises pour l'établissement d'une carte générale du réseau routier à l'époque gallo-romaine, et les études de détail réunies dans la *Revue des Études anciennes* (1923-1931) sous le titre de *Notes sur les routes de la Gaule romaine.* Les articles *Mogontiacum, Morini, Mosa, Mosella*, en cours d'impression dans la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa, relèvent des mêmes préoccupations. Lorsque la question marocaine commença à intéresser l'opinion, dans le premier volume des *Archives marocaines* (1904) parut, sous sa signature, un long mémoire sur la *Géographie ancienne du Maroc*, d'après les textes littéraires et l'Itinéraire d'Antonin.

Dans le volume en cours d'impression de l'*Histoire générale* dirigée par M. G. Glotz, *L'Empire romain aux III*e *et IV*e *siècles, de la mort de Commode à la mort de Théodose*, Maurice Besnier ne donne pas seulement un exposé des événements politiques, mais aussi un tableau complet de l'histoire économique à l'étude de laquelle il avait consacré la plus large part de son activité et qu'il se proposait de poursuivre encore plus activement. Une longue suite de mémoires et d'articles lui assurent une maîtrise incontestée dans cette branche. De 1902 à 1917, la plupart des articles, parus dans le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de Saglio-Pottier, sur les produits d'échanges et de consommation, l'industrie et le commerce, les travaux publics et les voies de communication, ont été rédigés par lui. De cette vaste enquête qu'il espérait mener à bonne fin, des articles comme *Le Commerce du plomb à l'époque romaine d'après les lingots estampillés* et *L'Interdiction du travail des mines en Italie sous la République* (*Revue archéologique*, 1919-1921) constituent des chapitres déjà achevés, tandis que les études publiées dans le *Journal des Savants* (1916 et 1920), *Récents Travaux sur l'histoire économique de l'antiquité grecque et romaine* et *Le Commerce romain dans la Méditerranée orientale*, sont des exposés critiques sur les résultats obtenus par la publication des documents nouveaux, papyrus et inscriptions. L'étude des inscriptions latines a tenu, en effet, une grande place dans son œuvre scientifique et les lecteurs de la *Revue archéologique* n'oublieront pas la

collaboration qui, pendant trente ans, l'a réuni à son maître, M. René Cagnat, pour l'établissement de l'*Année épigraphique*.

La même solidité dans le jugement, le même labeur probe et précis se retrouvent dans ses travaux plus spécialement archéologiques, soit qu'à la suite de J.-B. de Rossi il nous conduise dans les premiers cimetières chrétiens de Rome (*Les Catacombes*, 1909), ou qu'il retrace l'*Historique des ruines de Vieux* (*Mémoires de la Soc. nat. des Antiquaires de France*, 1909) ou celle de la découverte de la *Vénus de Milo* (*Revue des études anciennes*, 1906), soit qu'il dresse le *Catalogue de la collection Farges* (en collaboration avec P. Blanchet, 1900) ou décrive le *Buste de César de la collection Stroganoff à Rome* (*Monuments Piot*, 1900).

Tous ces travaux ne représentent cependant qu'un des côtés de son activité scientifique, car une très large part de son temps était consacrée à son enseignement de la Faculté des Lettres. Ceux qui, tel le signataire de ces lignes, ont été ses élèves, ne sauraient oublier la valeur de son enseignement, l'intérêt qu'il ne cessa de porter à ses étudiants, la sûreté de ses avis. Dans ses leçons si rigoureusement construites, aussi éloignées de la sécheresse que d'un inutile brio, ils ont appris à « travailler » et c'est là le meilleur hommage qu'ils puissent rendre à sa mémoire.

Raymond Lantier.

ARCHIBALD HENRY SAYCE (1843-1933).

Le 4 février 1933 est mort, à Bath (Angleterre), à l'âge de 89 ans, l'illustre orientaliste qui a donné une impulsion si forte et si décisive aux études de linguistique et d'archéologie concernant l'Asie occidentale. Nous empruntons les détails suivants à l'allocution prononcée par M. Ferdinand Brunot, président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance du vendredi 10 février 1933.

« Né à Shirehaugton, le 25 septembre 1843, Archibald H. Sayce fit ses études au Queen's College d'Oxford. Disciple du célèbre Max Muller, il débuta par des études de grammaire comparée et publia en 1874 ses *Principles of Comparative Philology* et en 1880 son *Introduction to the Science of Language*. Mais bientôt attiré par l'élément oriental des sciences qui l'occupaient, il quitta la chaire dans laquelle il avait succédé à Max Muller lui-même et alla vivre une partie de l'année en Égypte, ne pouvant résister au désir de voir de ses yeux et de respirer l'air des pays qui furent les foyers de la civilisation antique. Par une prédilection qu'expliquent son caractère personnel et la faveur dont jouissent en Angleterre les recherches sur le monde biblique, il se tourna de plus en plus vers les langues et l'histoire de l'Asie ancienne. A une *Grammaire accadienne* (1870) et une *Grammaire assyrienne* (1872)

succéda un *Tableau de la Littérature babylonienne* (1877). Le seul titre d'un de ses ouvrages, *La fraiche lumière des Monuments* (1883) exprime la joie qu'il éprouvait aux révélations que lui apportaient les découvertes faites dans ce domaine. Il écrivit ensuite une *Histoire des Anciens Empires de l'Est* (1884) qui est devenue classique.

On ne saurait rappeler ici toutes les publications dues à sa plume féconde. Notons seulement quelques-unes de celles où il s'applique à éclairer les questions relatives à l'*Ancien Testament : Introduction to the books of Ezra, Nehemiah and Esther* (1885). — *The Life and time of Isaiah* (1889). — *Egypt and the Hebrews and Herodotos* (1895). — *Patriarchal Palestine* (1895). — *Early history of the Hebrews* (1897). — *Israel and the surrounding Nations* (1898). — *Genesis in Temple Bible* (1901). — *Commentary on Tobit*, etc. Nous ne parlons pas des très nombreux articles dispersés dans les Revues.

Il eut, à fréquenter les Prophètes, la chance de deviner le rôle que devaient jouer un jour, dans l'histoire renouvelée par la science moderne, les Hittites. Son livre, *Les Hittites, histoire d'un peuple oublié* (1888), est une anticipation vraiment géniale qu'il dut avoir beaucoup de joie à voir s'amplifier et se consolider avec les découvertes successives où apparut le rôle immense de cette civilisation encore ignorée. Son talent, le don qu'il avait de dominer les sujets ou d'en présenter l'essentiel au grand public, avait fait de lui un écrivain de grande réputation. Il n'a jamais sacrifié cependant la recherche minutieuse, car il appartenait à cette élite d'hommes qui savent répandre la science sans l'abaisser, qui tour à tour s'élèvent jusqu'aux vues générales ou bien s'attachent à un texte isolé pour y corriger une faute ou y rectifier une interprétation. Aussi les Universités anglaises le consultaient souvent, comme un maître et un directeur, et il eut sa part marquée dans leurs progrès. La Société Asiatique lui avait décerné sa médaille d'or en 1925. En 1918 notre Académie l'avait élu correspondant. Elle salue aujourd'hui par la voix de son président la mémoire d'un homme de travail et de lumières, qui demeurera à jamais respectée ».

HUBERT SCHMIDT (1864-1933).

Avec Hubert Schmidt disparaît l'un des préhistoriens les plus originaux de l'Allemagne. Ancien élève des universités de Breslau, Berlin et Halle, il remplit les fonctions de conservateur du Musée préhistorique et enseigna la préhistoire à l'Université de Berlin. La part qu'il prit aux fouilles de Dœrpfeld à Hissarlik décida de l'orientation de ses études. Dès 1902, dans le *Katalog der Schliemannsammlung* et dans les pages qu'il écrivit sur la céramique pour *Troja und Ilion*, se manifestent nettement les préoccupations d'étudier les docu-

ments recueillis dans leurs rapports avec les civilisations de l'Europe et de l'Asie antérieure. On peut dire que le problème de la céramique peinte néolithique en Europe retint son attention jusque dans ces derniers temps. Ses fouilles en Roumanie, à Cucuteni, près de Jassy, des voyages en Russie méridionale, Galice et Moravie, lui avaient permis de réunir un matériel abondant qu'il mit en œuvre dans le gros volume paru peu de temps avant sa mort (*Cucuteni, in der oberen Moldau, Rumänien*, 1932). Hubert Schmidt s'est toujours montré partisan de l'hypothèse des migrations pour expliquer les influences qui se font sentir d'un continent à l'autre ; mais peut-être les relations commerciales ont-elles joué un rôle qui ne saurait cependant être négligé. Au cours de sa carrière, il participa à la cinquième expédition de Sendschirli et aux recherches américaines dans les oasis du Turkestan. Il avait consacré un important rapport aux fouilles d'Anau qu'il avait lui-même conduites.

R. L.

RUI DE SERPA PINTO (1908-1933).

Rui de Serpa Pinto, assistant de géologie à la Faculté des Sciences de Porto, est mort le 23 mars 1933, à peine âgé de 25 ans. Laborieux et actif, il s'était fait connaître par des travaux sur la civilisation prénéolithique de l'Asturien et c'est à lui qu'on doit la découverte de la première station portugaise de ce type. Les résultats de ces recherches sont consignés dans les mémoires et notes publiées dans les Trabalhos da Sociedade portuguesa de Antropologia et Etnologia : *O Asturiense em Portugal* (1928) ; *Notulas asturienses*, I-III (1929-1931). Il avait également donné une *Bibliografia do Asturiense* (1930), une bibliographie du Pr Mendes Correa (1928) et préparait une *Bibliografia do Arte rupestre*. On lui doit également une suite de notes sur des objets inédits ou peu connus, conservés au Museu de Martins Sarmento (*Revista de Guimarães*, t. XXXVIII-XXXIX). Sa brusque disparition est une perte sensible pour les études préhistoriques au Portugal.

R. L.

Une date dans l'histoire des fouilles archéologiques.

Un décret paraît aujourd'hui au *Journal officiel* qui mérite de retenir l'attention de tous ceux qu'intéressent la découverte et la mise en valeur des antiquités enfouies dans notre sol. La France a manqué jusqu'ici de ce que l'on pourrait appeler une « politique des fouilles ». L'article 28 de la loi du 31 décembre 1913 sur les monuments historiques prescrit bien que le ministère des Beaux-Arts doit être avisé de toute fouille mettant au jour des monuments, ruines ou objets

susceptibles d'intéresser l'archéologie, l'histoire ou l'art, afin qu'il puisse procéder aux mesures pertinentes de conservation. Mais de ces prescriptions légales résultait une obligation que le ministre n'était pas toujours en mesure de remplir strictement à l'égard des vestiges, inscriptions, fragments sculptés ou objets des époques postérieures à la préhistoire et antérieures aux temps carolingiens, faute d'avoir à ses côtés les conseils techniques lui permettant de statuer en parfaite connaissance de cause. La Commission des Monuments historiques, sollicitée par des tâches très diverses, est souvent empêchée de porter une attention suffisante à ce genre de découvertes : c'était déjà la raison pour laquelle furent instituées les quatre sections spéciales chargées des objets mobiliers, des découvertes préhistoriques, des vestiges et souvenirs de guerre, etc.

Une cinquième section, dite des « fouilles d'antiquités classiques », vient d'être créée par le décret auquel nous avons fait allusion. Elle aura pour mission de diriger ou de contrôler les fouilles, de se prononcer sur les travaux à exécuter, d'orienter et de seconder les efforts des sociétés locales, de statuer sur les demandes de subventions, etc., en tenant au courant de son activité le Comité des travaux historiques (section d'archéologie), auquel incombe, de par sa charte de fondation, la haute surveillance scientifique des découvertes effectuées sur le territoire national.

En outre, elle pourra désigner, comme les autres sections, des membres correspondants, choisis de préférence parmi les professeurs d'enseignement supérieur des facultés de province, qui seraient chargés de surveiller, conjointement avec l'architecte en chef des Monuments historiques de la circonscription, les chantiers ouverts et de proposer des mesures utiles à l'exploitation de la fouille et à la conservation des vestiges ou objets découverts.

La nouvelle section comprend un certain nombre de membres de droit (directeur général des Beaux-Arts, rapporteurs du budget des Beaux-Arts au Parlement, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeurs des Musées nationaux, du Musée de sculpture comparée, conservateur du Musée des Antiquités nationales, conservateurs des Antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, chef de bureau des Monuments historiques, etc.). Dix membres sont à la nomination du ministre de l'Éducation nationale. Un arrêté ministériel appelle à faire partie de cette section MM. Albertini, professeur au Collège de France ; Carcopino, de l'Institut, professeur à la Sorbonne ; Espérandieu, de l'Institut ; Grenier, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg ; Camille Jullian, de l'Académie française ; Charles Picard, de l'Institut, ancien directeur de l'École d'Athènes ; Edmond Pottier, de l'Institut.

Assisteront également aux séances les adjoints à l'inspection géné-

rale des Monuments historiques, et M. Formigé, architecte en chef des Monuments historiques, qui, depuis des années, assume notamment, entre autres charges, celle des fouilles et de la conservation des monuments romains.

Le monde savant accueillera avec reconnaissance ce nouvel organisme appelé à introduire plus d'esprit de suite, de méthode et d'efficacité dans les travaux d'investigations et les mesures de conservation. Il saura gré à M. Bollaert d'une initiative dont le nouveau décret consacre le succès, ainsi qu'au ministre qui a su faire aboutir cette judicieuse réforme.

Mais il ne suffit pas de créer une nouvelle commission (qui ne coûte rien au budget) pour donner aux fouilles archéologiques l'ampleur qu'elles réclament. Il faut aussi des crédits. Là où l'Italie dépense annuellement cent millions, nous ne disposons que d'un budget dérisoire. M. de Monzie, dont le nom est justement associé à cette réorganisation, aura certainement à cœur d'obtenir du Parlement les moyens qui permettront à cette commission de consacrer utilement sa compétence à l'enrichissement du patrimoine national et au rayonnement de l'archéologie française.

Albert Mousset.

(*Débats*, 15 avril 1933.)

Fouilles à Marsoulas, Tarté et Roquecourbère (Haute-Garonne[1]).

L'accord intervenu entre l'Université de Toulouse et la Smithsonian Institution a eu pour premiers effets la reprise des fouilles à Marsoulas, Tarté et Roquecourbère. Dans la première de ces stations, les travaux ont été entrepris sur la terrasse située en avant de la grotte. Dans l'état primitif, la caverne de Marsoulas était précédée d'une sorte d'auvent rocheux formant abri sous roche et dont le plafond s'était effondré. Dans le gisement ainsi constitué, la couche intermédiaire a révélé l'existence de deux petits foyers dont l'un était fortement imprégné de couleur rouge. Il a fourni un outillage d'os et de silex aurignacien, parmi lequel on remarque un grattoir en cristal de roche finement retouché. La pièce la plus curieuse est une énorme coquille de *Triton nodiforum* qui vient s'ajouter à la longue liste de pectens, strombes et cyprées des gisements pyrénéens. L'agrandissement de l'entrée a eu pour effet de laisser l'air et l'humidité pénétrer

1. Comte Bégouen et J. Townsed Russel, *La campagne de fouilles de* 1931 *à Marsoulas, Tarté et Roquecourbère.* Toulouse, Privat, 1933 ; in-8° de 19 pages et 8 figures ; J. Townsed Russel, *Smithsonian Miscellaneous collections*, vol. LXXXVII, n° 11, fasc. 3174.

plus profondément à l'intérieur de la grotte et il est de toute urgence d'assurer par une solide fermeture la protection des peintures qui ne peuvent que souffrir des phénomènes de condensation.

La dispersion des pièces recueillies dans les fouilles précédemment exécutées à Tarté est un nouvel et lamentable exemple du manque de réglementation des fouilles archéologiques en France. Lorsque MM. Russel et Bégouen ont voulu reprendre les travaux, ils ont trouvé les brèches témoins laissées en place, lors des fouilles de 1924, complètement saccagées et la grotte entièrement vidée.

Près de la caverne de Roquecourbère existe un vaste atelier de taille de plein air dont l'exploration a donné des pièces à faciès moustérien ou aurignacien inférieur. La station occupait un flanc de montagne dominant les vallées des petites Pyrénées et s'abaissant vers la plaine de la Garonne. De cet excellent observatoire, on pouvait surveiller les terrains de chasse et à côté se trouvait une grotte suffisamment profonde pour servir d'abri contre les intempéries. L'ensemble constituait l'une de ces stations de chasses saisonnières, semblable à celles si bien fouillées dans le Comminges par M. de Saint-Périer.

R. L.

Découvertes préhistoriques dans les Ardennes.

Les travaux que publie depuis quelques années M. le Dr A.-H. Bastin sur l'archéologie préhistorique du département des Ardennes viennent fort à propos combler une importante lacune de notre documentation sur ces périodes dans le pays ardennais. Ce n'est pas cependant que la région soit dépourvue de vestiges paléolithiques ou néolithiques, mais la recherche de ces antiquités n'a guère été poursuivie jusqu'alors dans ce département. Grâce à l'inventaire publié par le Dr Bastin dans le *Bulletin de la société des sciences naturelles du département des Ardennes* (t. XXIII, 1928), on connaît l'existence de vingt localités qui ont donné lieu à des trouvailles paléontologiques, situées sur les rives de l'Aisne, de la Meuse ou de leurs affluents. Un certain nombre de ces gisements, Alland'hui, Château-Porcien, Loisy, Nouvion-sur-Meuse, Seuil et Thugny, ont fourni quelques instruments paléolithiques.

A Saint-Marcel, canton de Renwez, le Dr Bastin a découvert un menhir, une sépulture dolménique et une dalle sculptée. Les premiers résultats de ses travaux viennent d'être publiés dans la revue ardennaise *La Grive* (1933). La sépulture, peut-être une ciste, a fourni un poinçon en os, un coquillage fossile, une canine de cervidé perforée et une pendeloque de jayet ayant tous les trois fait partie d'un collier, une hache polie en silex et des fragments de poteries mal cuites ornés d'impressions à l'ongle au rebord supérieur. A une même période,

correspondant sans doute aux derniers temps du néolithique, appartiennent les ossuaires de la grotte de Nichet, à Fromelennes et les sépultures voisines de Foisches, Hastières et Vauxcelles.

R. L.

La céramique peinte énéolithique du sud-est de l'Europe.

On peut distinguer trois grands groupes dans la céramique du sud-est de l'Europe. Le premier s'étend sur la Moldavie, la Bukovine, une partie de la Galicie et l'Ukraine. Le second est localisé dans la vallée inférieure du Danube et en Bulgarie septentrionale ; le troisième comprend la Thessalie. Ces trois familles, caractérisées par des formes et des décors assez nettement différenciés, ont cependant une commune origine. Elles représentent l'extrême avancée vers l'ouest de la céramique peinte dont les décors de spirales et les enroulements s'étendent depuis la Chine orientale jusqu'aux Balkans, le long d'une route jalonnée par les découvertes faites dans le Honan et le Kouang-Su, au Penjab et à Suse. Quant aux figures humaines ou animales du groupe de Petreny-Rzhishchen, elles dériveraient des stylisations peintes sur les vases susiens. M. Radu Vulpe (*Buletinul comisiuni monumentelor istorice*, 1931, p. 70-77) propose les dates suivantes : groupe moldave, 2800-1500 av. J.-C. ; groupe balkano-danubien, 2500-1800.

R. L.

A propos des urnes à visage ou en forme de maison.

M. W. La Baume (*Archiv für Anthropologie*, XXIII, 1932) rapproche l'un de l'autre ces deux types de céramiques et recherche les points de contact qui peuvent exister entre eux. A l'origine l'urne maison ne serait que l'image du grenier à provisions servant d'abri aux cendres du mort et la représentation d'un visage n'y aurait été ajoutée que pour protéger le mort des esprits mauvais. Mais peu à peu cette même figuration se serait transformée pour devenir l'image du mort.

R. L.

Vases-mesures préhistoriques.

Le musée de Vienne conserve deux vases cylindriques à anse, trouvés, vers 1914, à Schwechat (banlieue de Vienne). M. F. Wimmer, qui vient d'étudier (*Forschungen und Fortschritte*, IX, 1933, p. 74-75) ces récipients appartenant à la civilisation d'Aunjetitz (II^{e} millénaire avant notre ère), y reconnaît très justement deux vases pour mesurer

les liquides. Le plus petit contient 0 l., 085, le plus grand 0 l., 162, c'est-à-dire un peu plus du double. Leur forme peu commune dans la céramique du bronze, mais qui rappelle celle des mesures à lait contemporaines rend cette hypothèse très vraisemblable. On ne saurait également oublier que c'est précisément à l'âge du bronze qu'en Mésopotamie et en Égypte le système des poids et mesures atteint son premier développement et qu'en Europe les stations d'Auvernier (Suisse) et de Castione (Italie) ont déjà fait connaître les éléments d'un système pondéral.

R. L.

Un hameau gaulois dans les Alpes Suisses.

Les fouilles de M. Keller-Tarnuzzer à Casteneda, au débouché du val de Calanca, ont amené la découverte du premier établissement contemporain des nombreux cimetières de l'âge du fer, situés le long de la route reliant le Pô au Rhin, à travers la vallée de la Moëza. Le village, ou plutôt le hameau, accrochait ses misérables demeures à flanc de coteau, au-dessus de l'agglomération moderne. Quatre huttes rondes ou rectangulaires ont été mises au jour. Elles étaient constituées par une grossière maçonnerie en pierres sèches servant de support à des matériaux plus légers qui n'ont guère laissé de traces. Les tessons de céramiques recueillis dans la ruine appartiennent à la première période du second âge du fer (*Anzeiger für schweiz. Alterlumskunde*, 1932, p. 1-9.)

R. L.

Une station de La Tène en Roumanie.

Dans le *Buletinul comisiuni monumentelor istorice* (1931, p. 156-158), M. Radu Vulpe signale la découverte d'un habitat du second âge du fer au village de Radulesti, département d'Ialomitza. La station, située sur les berges de la rivière de Sarata, possédait des fours de potiers qui malheureusement furent aussitôt détruits par les paysans. On a recueilli cependant de nombreux tessons de céramique grise, assez fine, appartenant à La Tène III, du type de Piscul, Manastira et Poiana.

R. L.

Archaeologia d'oltramare.

Sous ce titre, M. Carlo Anti expose, dans les *Atti del reale Instituto veneto di Scienze, Lettere ed Arti* (XCI, 1931-32, p. 1171-1193), les résultats de la campagne de fouilles entreprises par le service archéologique hors de l'Italie.

En Albanie, le principal effort a porté sur le dégagement du théâtre de Butrinto dont la *cavea* circulaire s'adosse au versant méridional d'une colline. Sur la face verticale des gradins en calcaire blanc sont gravés des décrets d'alliance, de libération d'esclaves et de concessions de places honorifiques ; avec l'orchestre, ils constituent la partie la plus ancienne du monument (IVe siècle av. J.-C.). La scène, au contraire, est d'époque romaine et repose en partie sur les restes de la scène grecque. Dans le *frons scaenae*, orné de niches et d'arcatures, les trois portes traditionnelles sont remplacées par deux ouvertures placées sur les petits côtés. Le mur du *pulpitum* possède des niches revêtues de marbre.

A Lemnos, l'École italienne d'Athènes a fouillé les ruines d'un village préhistorique à Poliochni, installé sur une terrasse dominant la mer, au nord-est de l'île et à environ trois kilomètres de Caminia. L'agglomération, contemporaine de l'énéolithique et détruite par un tremblement de terre, est traversée du nord au sud par une rue qui s'élargit en un certain point de son tracé pour donner naissance à une placette entourant un puits. Elle est bordée de maisons à plan rectangulaire appartenant à trois périodes successives de l'occupation du village que l'absence d'outillage en obsidienne et la nature de la céramique recueillie permettent d'attribuer à la fin du IIIe millénaire avant notre ère. La civilisation de Poliochni représente un aspect assez particulier de celle de l'Égée et s'apparente plus ou moins directement avec les cultures voisines de Thrace et de Phrygie.

Dans les îles du Dodécannèse, les fouilles se poursuivent à Camiros (Rhodes) au voisinage de la grande muraille découverte précédemment et près de laquelle on a exploré un vaste réservoir ayant été utilisé pour l'alimentation en eau de la ville haute. La construction recouvrait les ruines du soubassement monumental d'une *stoa*. Au sommet de l'acropole, de nombreux *ex-voto* ont été recueillis et quelques tombes plus anciennes déblayées qui contenaient des vases à décor géométrique dont l'ornementation trahit des influences ou des survivances de caractère mycénien et chypriote. A Tholos, on a reconnu les fondations d'un temple d'Apollon ainsi que les premières sépultures d'une nécropole mycénienne ; à Checraci, plusieurs tombeaux ont donné de beaux exemplaires céramiques du style de Camiros. Les mobiliers de la nécropole de Pontamo (Chalcis) apportent des matériaux nouveaux pour l'étude des derniers temps de la poterie attique de style décadent et ses centres de fabrication. Mais c'est à Cos que les recherches ont donné les résultats les plus importants : dégagement d'un odéon d'époque romaine, mais édifié sur plan grec classique et décoré de statues des IIe et Ier siècles av. J.-C. ; reprise des fouilles au sanctuaire d'Esculape, déblaiement d'un établissement thermal et découverte de nombreux textes épigraphes (décrets de

Délos en l'honneur du médecin Philippe de Cos, de Gortine en l'honneur du médecin Ermia, etc.) ; recherches dans le quartier du port où se dressent les ruines d'un gymnase, reconstruit avant l'époque des Sévères sur un emplacement précédemment occupé par la nécropole d'un petit établissement antérieur à la fondation de la cité. Il faut encore signaler les découvertes d'une inscription portant le règlement du culte d'Hermès Enagonios et d'une stèle funéraire du IIIe siècle avant notre ère, représentant un jeune athlète plus grand que nature, tenant entre ses mains une couronne d'olivier, dont le style témoigne de la formation d'une école de sculpture rhodienne influencée par l'art de Lysippe. Dans l'intérieur de l'île, la mission archéologique a exploré une nécropole du Ve siècle à Antimarchia, un sanctuaire aux dieux éleusiniens à Chiparissi, un temple de Déméter du IVe siècle av. J.-C. sur le territoire d'Ippia, un gymnase à Cefalo et une petite église chrétienne primitive à trois nefs dans la baie de Camarès.

En Crète, M. Carlo Anti signale le dégagement d'un portique à piliers de bois appartenant à la première période du palais de Phaestos et d'une maison hellénistique.

En Égypte, la mission a commencé, à Tebtunis, l'exploration du temple du dieu crocodile Senebtuni. Le sanctuaire était constitué par le temple proprement dit et une voie processionnelle, bordée de lions et de sphinx, le tout enfermé dans un épais mur d'enceinte. A l'extrémité méridionale de l'avenue, en avant du pylône du temple, s'ouvre un vestibule avec cour dont les parois sont couvertes de reliefs relatifs au culte du dieu crocodile. De nombreux édifices dont quelques-uns ont servi au logement des prêtres ont été reconnus dans le voisinage. En Basse-Nubie, M. Monneret de Villard a relevé les plans des monuments chrétiens qui vont être submergés par le relèvement du barrage d'Assouan. Ce sont pour la plupart des maisons ou de petites églises, mais ayant une réelle importance pour l'histoire de l'évolution et de la dispersion des types architecturaux. La grande ville fortifiée d'Ikmindi représente le complexe architectural le plus important de toute la Basse-Nubie.

Une bonne partie de l'activité des services archéologiques de Cyrénaïque et de Tripolitaine a été consacrée à des travaux de réfection et de restauration dans les édifices déjà débiayés. Toutefois de nouvelles fouilles ont été poursuivies à Cyrène, principalement au pied de la paroi rocheuse de la colline orientale, au voisinage de la terrasse supportant la voie réunissant le sanctuaire d'Apollon à l'agora. A l'intérieur de chambres, en partie taillées dans le roc, on a recueilli des terres cuites votives et de petits autels dédiés à Apollon, ayant appartenu au sanctuaire de la fontaine sacrée. A Leptis Magna, les fouilles se continuent au marché et au *forum novum Severianum*, et à Sabratha dans le théâtre.

R. L.

L'archéologie classique en Italie.

En dehors des travaux d'asséchement du lac de Nemi, qui ont, comme on sait, coûté de très grands efforts, trois champs de fouilles, Valle Trebba, Rome et la Campanie, ont été particulièrement féconds. La nouvelle revue belge, *Antiquité classique*, publie sur ces travaux un rapport de M. Hubert Philippart (I, 1932, p. 353-376) auquel nous empruntons les renseignements suivants.

Près de Commachio, au nord de Ravenne, lors de l'asséchement des marécages, la grande nécropole de Valle Trebba a donné plusieurs milliers de vases italiotes ou grecs à figures rouges de style attique libre. M. Salvatore Aurigemma prépare une importante publication sur ces mobiliers qui sont conservés provisoirement au musée de Bologne.

A Rome, les grands travaux d'édilité ont amené la découverte de nouveaux ensembles monumentaux. Deux quartiers surtout ont été explorés : à l'est du Capitole, les marchés couverts de Trajan et le Forum d'Auguste ; sur l'emplacement de S. Nicola ai Cesarini, les temples du Lago Argentina.

Au nord de la via Alessandrina se dresse le bloc imposant des marchés de Trajan, dont les six étages, reliés entre eux par des passages et des escaliers intérieurs, s'étagent sur les pentes du Quirinal. « La hauteur insoupçonnée de ces constructions donne désormais un sens positif à l'inscription de la colonne Trajane qui a été érigée *ad declarandum quantae altitudinis mons et locus tantis operibus sit egestus*. De la place voisine du Forum de Trajan, on arrive, par un passage voûté précédé de deux colonnes, à l'hémicycle inférieur formé de boutiques voûtées et disposées en deux étages. Ce grand hémicycle, qui se termine sur les côtés par deux plus petits, ne fait donc pas partie intégrante du forum proprement dit et n'a pas nécessairement un pendant à l'ouest. Au-dessus une rue, la via Biberatica du moyen âge, est bordée d'un troisième et d'un quatrième étage de boutiques. C'est de là qu'on monte à la grande « basilique » à trois nefs et deux étages, voûtée en plein cintre, la « Bourse » où se faisaient probablement les contrats avec les fournisseurs officiels de l'État et qui servait d'entrepôt pour le vin, l'huile, les légumes, etc. Les travaux se poursuivent actuellement au sud de la basilique Ulpia. »

En bordure de cette même via Alessandrina et au sud du marché de Trajan, s'étendent les constructions nouvellement dégagées du Forum d'Auguste que limitent sur les deux petits côtés deux grands hémicycles dont l'un était orné de statues. Avant les travaux on ne connaissait encore de ce forum que les trois colonnes du temple de Mars Ultor. Adossé au mur d'enceinte, le sanctuaire est flanqué de hautes colonnes à chapiteaux corinthiens ; un escalier de dix-sept marches dissimule le podium et une sorte d'atrium est déterminé par deux colonnes dressées en avant des autres. Dans la cella, remplie

de statues, subsistent encore deux rangées de colonnes. Au nord du temple et au-delà de l'arc de Drusus quatorze marches conduisent au triforium du Quirinal.

L'*Area sacra* du Largo Argentina constitue un ensemble de quatre temples sans doute d'époque républicaine, remaniés sous l'Empire. Le temple à plan carré est le plus ancien des quatre et appartient peut-être au IIe siècle avant notre ère. Du fond de la cella se détachent deux murailles déterminant deux sortes d'ailes extérieures. Entre ce monument et le temple circulaire on recueillit les restes d'une statue acrolithe.

A Pompéi, les fouilles se poursuivent dans les ilôts VI et VII (voir *Revue archéol.*, 1933, I, p. 115-116). A la maison dite de Ménandre, un coffre de bois, outre des monnaies d'or ou d'argent et des bijoux, contenait un service d'argenterie massive de cent dix-sept pièces : sur un skyphos sont représentés les travaux d'Hercule ; Mars et Vénus apparaissent sur un canthare tandis que, sur un gobelet, des Amours se livrent aux jeux du cirque. La demeure était elle-même richement décorée de peintures figurant le Cheval de Troie, Laocoon, l'Iliupersis, Andromède, Dircé, Actéon, le poète Ménandre. Ses ruines reposent sur une habitation plus ancienne décorée dans le goût du premier style.

Les soins les plus minutieux, les procédés de recherche et de conservation les plus modernes président aux fouilles reprises à Herculanum par M. Maiuri depuis le mois de mai de 1927. On travaille actuellement dans la direction de l'est pour amener le dégagement complet des *insulae V et VI*, en direction de la basilique, au delà du *decumanus maximus*. Parmi les demeures les plus curieuses, la Casa del Graticcio offre un intéressant exemple des *parietes craticci* que signale Vitruve. Construite en matériaux légers avec piliers et charpente de bois, elle formait un immeuble de rapport dont les divers appartements ou boutiques possédaient chacun leur entrée particulière. A la Casa del Scheletro, l'œcus prend jour sur une courette garnie d'un nymphée et d'un lararie orné de mosaïques. Les parois de ce puits de lumière qui remplace le péristyle absent sont couvertes de peintures représentant un jardin. L'une des plus riches habitations, la Casa del tramezzo di ligno, a conservé la large cloison de bois isolant le tablinum et, dans une boutique d'angle, une presse également en bois utilisée pour le pressage des étoffes. La Casa sannitica est un bon exemple de construction éclectique : vestibule à pilastres corinthiens et décoration murale du premier style ; atrium samnite bordé à l'étage supérieur d'une élégante galerie ionique de type hellénistique dont les entrecolonnements furent obstrués lorsque les appartements de l'étage furent donnés en location. La rue *(cardo VI)* en bordure de laquelle se dressent ces maisons s'incline à l'ouest vers la mer. De hauts trottoirs longent les murailles, abrités par l'avancée des toits. De place

en place, un auvent surmonte une porte, un petit portique flanqué de deux colonnes de briques empiète sur la chaussée. C'était un quartier paisible où rien ne rappelle la vie bruyante et agitée de la rue pompéienne.

R. L.

Survivances de l'art celtique à l'époque gallo-romaine[1].

La découverte de tessons de céramique peinte, appartenant au style de La Tène III, dans le camp romain de *Vindonissa* (Windisch)

Fig. 1. — Céramique grise à reliefs d'Oberwinterthur.

dont l'occupation cesse à l'époque des Flaviens, pose de nouveau le problème de la survivance des techniques et de l'art celtique, au 1er siècle de notre ère, en Gaule. Il sera nécessaire de procéder à une sérieuse

1. E. Vogt, *Bemalte gallische Keramik aus Windisch*, dans *Indicateur d'antiq. suisses*, 1931, p. 47-59 ; du même, *Kleine Beiträge zur vor-und frühgeschichtlichen Archäologie der Schweiz*, dans *ibid.*, 1932, p. 174-175 ; R. Lantier, *Le Vase de Gundestrup et les potiers gallo-romains*, dans *C. R. de l'Acad. des Inscr.*, 1932, p. 302 et suiv.

révision des dates généralement admises pour bon nombre de ces poteries peintes qui, tels les vases de l'usine à gaz de Bâle, pourraient fort bien être contemporaines des premiers temps de l'Empire. Le conservatisme gaulois apparaît d'une façon au moins aussi frappante dans le décor de deux tessons de céramique grise à reliefs, découverts à Oberwinterthur (canton de Zurich) et conservés au musée local. Si la forme (forme 37 de Drag.) et certains éléments du décor, têtes de *Matronae*, grues, sont indiscutablement d'origine classique, il n'en est pas de même des deux personnages tenant l'un un vase, l'autre un objet allongé, et des têtes coupées (fig. 1) qui appartiennent à l'art celtique. Ce sont les mêmes coiffures aux cheveux drus tirés en arrière, à l'ovale accentué dont les arcades sourcilières d'un seul tenant se raccordent au nez largement épaté, aplati à l'arête, qu'on retrouve sur les tessons de Vertault, au musée de Châtillon-sur-Seine. Un autre point de ressemblance se manifeste dans la technique des ailes du Pégase reproduit sur l'un des tessons d'Oberwinterthur et de l'aigle du vase de Vertault, où des petites circonférences figurent le plumage. Or ces mêmes figures et ces mêmes procédés se retrouvent sur le vase de Gundestrup. On est ainsi conduit à rechercher l'origine de ces motifs dans l'imitation des décorations gravées ou repoussées aux flancs des grands récipients en bronze ou en argent qui devaient être encore en usage, en Gaule, au I^er^ siècle de l'Empire.

De semblables représentations sur des poteries témoignent de la popularité que conservaient encore à cette époque les traditions artistiques de la Gaule indépendante. Il n'est pas jusqu'aux œuvres de la sculpture qui présentent autre chose qu'un simple reflet de ce traditionalisme. Les têtes de Prilly et de Bordeaux, les masques d'Évreux, de Tarbes et de Compiègne, comme les statues de culte du sanctuaire du dieu cheval Rudiobos, à Neuvy-en-Sullias, témoignent hautement de la vitalité de l'art celtique longtemps encore après la perte de l'indépendance.

R. L.

Les fouilles d'Alésia.

Dans *Pro Alesia* (nlle sér., t. XV-XVI, 1933), M. J. Toutain publie le rapport adressé par lui au ministre de l'Éducation nationale sur les fouilles qu'il a dirigées, en 1929, dans les ruines d'Alésia. Au théâtre, le mur extérieur de la *cavea* a pu être dégagé en partie ; mais les résultats les plus intéressants ont été obtenus dans la parcelle cadastrale n° 426 dont l'exploration a été complétée et terminée. Plusieurs fonds de cabanes du second âge du fer ont été fouillés ainsi que quatre habitations gallo-romaines. L'une possédait un puits pour son alimentation en eau, deux autres étaient pourvues de caves et la quatrième

comprenait deux grandes salles. A l'extrémité méridionale de l'une d'elles, le long de la muraille, mais non accolée à elle, était disposée une cheminée, à foyer semi-circulaire dont le dispositif permettait à la chaleur de rayonner vers le centre. Il ne semble pas qu'il ait jamais existé de conduits pour l'évacuation de la fumée.

Parmi les objets recueillis au cours des fouilles, M. Toutain signale la partie inférieure d'un bas-relief représentant le Dieu au maillet avec son chien et un curieux objet cylindrique en fer cerclé de bronze qui pourrait bien être un fond de carquois semblable à ceux recueillis dans les fouilles du cimetière champenois des Jogasses.

R. L.

Bronzes antiques découverts au temple des sources de la Seine.

Les fouilles qui se poursuivent actuellement aux sources de la Seine ont abouti, hier matin, à une découverte de la plus haute importance.

Il était exactement 10 heures quand les ouvriers, en train de dégager un banc de roche dans la partie moyenne de la falaise située sur le territoire de la commune de Poncey, à l'endroit où devait se trouver le temple, virent apparaître soudain un objet en bronze : une plaque, sembla-t-il. Sous l'œil vigilant de M. Corot, directeur des fouilles, on gratta la terre avec une précaution redoublée et, successivement, on mit au jour deux grandes statuettes, un bateau et des socles, le tout dans un état de conservation presque parfait.

La première statue (fig. 1), dont la hauteur totale est de 55 centimètres, représente une jeune faune nu et debout, le bras gauche levé, le droit retombant avec souplesse le long du corps, dans une attitude des plus gracieuses. Le visage, encadré d'une chevelure abondante et finement ouvragée, est empreint d'une sorte de frayeur mêlée de sévérité. Les pieds, dont l'extrémité est un peu mutilée, étaient fixés sur un socle quadrangulaire. Le bras droit se trouve détaché du corps au-dessous de l'épaule, par suite d'une cassure fort ancienne : il porte des traces d'une réfection qui n'a pas tenu. Ces accidents, facilement réparables, ne

Fig. 1. — Le Faune.

privent en rien la statue de sa beauté. Il s'agit d'une véritable œuvre d'art appelée certainement à prendre place à côté des productions les plus achevées que l'antiquité gallo-romaine nous a laissées.

La seconde statue (fig. 2) est des plus curieuses. Elle représente une déesse debout, vêtue d'un chiton se prolongeant par des manches à cre-

Fig. 2. — La déesse au navire.

vés et retenu à la taille par une cordelière. Cette statue repose sur un petit navire ou nacelle dont la proue est constituée par une tête de canard très fouillée et tenant dans son bec une petite boule ; la poupe s'épanouit en éventail ayant la forme d'une queue de canard. Le bord du vaisseau est orné sur tout le pourtour d'une dentelle découpée dans le métal. Le tout repose sur un socle circulaire. La hauteur de l'ensemble est de 42 centimètres. La nacelle a 39 centimètres de long et 10 centimètres dans sa plus grande largeur.

Si la première statue est d'un intérêt supérieur au point de vue artistique, la seconde l'emporte du point de vue archéologique. Il s'agit, en effet, d'une œuvre ayant un rapport direct avec le culte rendu aux sources de la Seine.

Ces deux magnifiques objets que M. Corot attribue au I^er^ siècle de notre ère, seront envoyés sous peu à Saint-Germain-en-Laye, au

musée des Antiquités nationales, où l'on achèvera de les décaper de la gangue dont ils n'ont été débarrassés que par un nettoyage sommaire et où ils seront complètement remis en état.

Ajoutons que, toujours dans l'emplacement présumé du temple, un tronc à offrandes a été découvert samedi. Il est en pierre et affecte la forme d'un « bénitier ».

On est en droit d'espérer que de nouvelles découvertes notables seront opérées par la suite. Mais n'y en eût-il pas d'autres, celles d'hier suffiraient à justifier les travaux accomplis et à attirer sur eux l'attention de tout le monde savant.

X.

(*Le Bien public, Dijon*, 14 juin 1933.)

Où trouver le portus Santonum ?

Nombreuses sont les identifications qui ont été proposées. Les anciens géographes l'ont cherché sur les côtes santones, entre La Rochelle et La Tremblable ; avec plus de vraisemblance, les érudits saintongeais dans l'estuaire de la Seudre. M. Clouet qui a repris le problème propose une solution nouvelle et place le *portus Santonum* dans le voisinage du terrier de Toulon « entre le village de Beaulieu et celui de Toulon, sur les bords de la Seudre, non loin des endroits aux appellations d'ailleurs précises de *Port-mort*, de *Vieille-venelle*, qui ne sauraient laisser de doute sur l'*installation* primitive de ces emplacements ». Dans le fascicule d'avril dernier de la *Revue de Saintonge et d'Aunis* (p. 1-6), M. Ch. Dangibeaud fait très justement observer que l'emplacement désigné est beaucoup trop éloigné de la mer et que le port se trouve ainsi reculé à vingt kilomètres dans les terres. La seule position convenable est à rechercher au fond de l'estuaire de la Seudre, au lieudit L'Aiguille, qui constitue un excellent mouillage où la lame ne pénètre pas et dont les profondeurs vont en croissant à mesure qu'on approche de l'embouchure, contrairement à ce qui se passe dans la Charente. De plus, entre L'Aiguille et Mornac, coule un gros ruisseau dont le nom, *Liman*, se retrouve fréquemment en Gaule et même en Bretagne pour désigner un plan d'eau, une rivière. Un autre argument en faveur de cette identification proposée par M. Dangibeaud est la présence de ruines gallo-romaines et d'appellations d'origine romaine sur la rive gauche de la Seudre. Il y aurait eu à Toulon (*Telonum*) une station de la *quadragesima Galliarum*.

R. L.

Fouilles de la cathédrale de Bonn.

On sait que la cathédrale de Bonn est construite à environ un kilomètre au sud de la façade méridionale du camp où stationnait la pre-

mière légion *Minerva*, sur l'emplacement d'un cimetière romain. Dans le voisinage de la basilique, on a reconnu les vestiges d'un sanctuaire païen fréquenté des fidèles depuis le règne d'Antonin le Pieux jusqu'au milieu du IIIe siècle. On y a recueilli un nombre considérable d'inscriptions, de sculptures et de fragments d'architecture. La plupart des autels portent des dédicaces à des divinités indigènes, celtiques ou germaniques. Les dédicants sont des officiers de la garnison de Bonn ou des fonctionnaires de Cologne.

Le cimetière date des premiers temps de l'Empire, mais la période la plus importante de son occupation appartient au IVe siècle. A cette époque doivent être attribuées deux curieuses tombes à *mensae*, semblables à celles découvertes aux catacombes, en Afrique du Nord et en Dalmatie. M. H. Lehner qui dirige les fouilles signale également (*Forschungen und Fortschritte*, IX, 1933, p. 198-200) l'existence d'une chapelle funéraire du début de l'époque chrétienne. De même que dans de nombreuses églises primitives, le presbyterium et l'autel sont séparés du reste du monument. Utilisée pendant l'époque mérovingienne, elle fut agrandie sous les Carolingiens et de nouvelles constructions furent alors entreprises. On sait d'autre part, par des chartes de donations, que sur l'emplacement de la cathédrale on construisit une église dédiée, en 691, aux martyrs Cassius et Florentinus. Les mêmes documents parlent encore d'un monastère édifié dans le voisinage. Il n'est pas douteux que les bâtiments récemment exhumés appartiennent à cet ensemble.

R. L.

Au monastère de Saint-Jean à Patmos.

M. Giulio Jacopi publie dans l'*Illustrazione italiana* du 22 janvier 1933 quelques-uns des trésors d' « art et d'histoire » conservés au monastère de Saint-Jean dans l'île de Patmos. Ce couvent, fondé au XIe siècle par saint Christodule et entouré de créneaux comme une forteresse, a traversé sans dommage près d'un millénaire de vicissitudes et de guerres. Derrière ces rudes murailles s'abritent des richesses sans nombre. La grande icone du saint brille au fond d'un iconostase tout rutilant d'or ; la bibliothèque des religieux contient de précieux manuscrits venus de tous les coins de la chrétienté, tel cet écrit de Saint-Grégoire de Nazianze apporté par deux moines calabrais. Un des évangéliaires, daté de 1346, est orné de miniatures dont l'une, reproduite par M. Jacopi, représente saint Jean dictant son Évangile à un disciple. Signalons aussi le détail d'un triptyque peint donné, suivant la tradition, par l'empereur Alexis Comnène à saint Christodule et qui remonterait, de ce fait, au XIe siècle, mais dont le style, d'après la photogravure, semble indiquer une date un peu moins ancienne.

M. Jacopi insiste particulièrement sur l'intérêt que présentent les objets d'orfèvrerie et les étoffes travaillées à l'aiguille. Cinq chefs-d'œuvre de la broderie byzantine sont offerts ainsi à notre admiration : une tiare, due aussi, dit-on, à la munificence de l'empereur Alexis et portant la scène de l'entrée du Christ à Jérusalem ; un « épigonation » qui semble à peu près de la même époque, représentant saint Luc entouré de la Vierge et des apôtres ; un « polos » brodé d'or, d'argent et de soie où l'on voit le Christ trôner entre les quatre symboles évangéliques au centre de la « hiérarchie céleste » ; enfin deux « omophorions » du XV^e^ siècle, somptueux travail d'or, d'argent et de soie polychrome appliqué sur brocart ; sur l'un le baptême du Christ entre les quatre symboles, sur l'autre la Crucifixion entre deux anges et deux séraphins. Toutes ces reproductions apportent une importante contribution à l'histoire de l'art byzantin, né aux confins de l'Europe et de l'Asie, et dans lequel, comme le fait remarquer M. Jacopi, les scènes de l'histoire sacrée s'entremêlent à une ornementation géométrique et à des motifs animaux ou végétaux s'inspirant des traditions orientales les plus reculées.

E. Pottier.

BIBLIOGRAPHIE

Dr Henri Joliat. *L'Antéhistoire. Synthèse et critique du problème des Origines et de la théorie de l'Évolution.* Neuchâtel (Suisse), éditions de la Baconnière [1933], in-8°, 248 p. (prix : 45 francs). — L'auteur a raison de chercher un mot différent de « préhistoire ». La préhistoire est l'étude des faits humains. L' « antéhistoire » est plus vaste ; elle considère les origines non seulement des sociétés humaines mais du monde. Elle consiste surtout, ici, en une série de considérations d'ordre scientifique touchant la formation de notre système solaire et de notre planète, le principe et les modalités de la vie. Savant distingué en même temps qu'historien, spécialiste de la laryngologie, le Dr Joliat apparaît, au moins à un profane, excellemment renseigné sur une série impressionnante de sciences : mécanique céleste, physiologie, embryologie, etc. Sa thèse est la relativité et l'incertitude des théories explicatives les plus récentes et tout particulièrement du transformisme. Son exposé est fort instructif et intéressant. Mais la critique, autant que je sache, n'est pas entièrement nouvelle, car les savants, en général, considèrent ces doctrines dépassant le domaine des faits observés comme des hypothèses de travail actuellement indispensables plutôt que comme des vérités démontrées.

L'étude des théories sociologiques paraîtra un peu brève et rapide (p. 192-242) et faite surtout de citations presque toutes empruntées à une seule et même école. Sans aucun parti pris, on hésitera à admettre, sans plus, l'affirmation du P. Gemelli, recteur de l'Université catholique de Milan, à savoir que « l'étude des Pygmoïdes, le plus primitif des peuples actuels, démontre que l'homme est apparu sur la terre comme homme, avec une intelligence élevée et muni d'une loi morale » ou encore celle d'un M. Lemonnyer de la *Revue apologétique* déclarant « dès maintenant périmés des travaux en soi estimables comme ceux de Sir J. Frazer et dénués d'intérêt ethnologique les essais d'interprétation psychologique basés sur une documentation et une comparaison pareillement prélogiques de M. Lévy-Bruhl ».

L'ouvrage se termine par un chapitre X du livre V : *L'Antéhistoire et le Dogme de la Révélation* qui introduit des considérations absolument étrangères à la recherche scientifique. L'influence de ces consi-

dérations est assez nette sur la partie qui traite de la sociologie. Il est à craindre qu'elles n'aient de même implicitement dirigé la critique de tout le problème des Origines.

A. Grenier.

A. Maurizio. *Histoire de l'alimentation végétale depuis la préhistoire jusqu'à nos jours.* Traduction française par le **Dr Fr. Gidon.** Paris, Paillot, 1932, in-8° de 663 p. avec 82 fig. — On a trop souvent tendance à considérer les populations paléolithiques comme étant des groupements vivant exclusivement du produit de la chasse. C'est oublier le rôle prépondérant joué par le ramassage des plantes dans les civilisations les plus basses. L'intérêt de ce livre est précisément de grouper tout un ensemble de documents sur l'alimentation des primitifs et de préciser par des exemples empruntés à l'Asie septentrionale, à l'Europe et au continent américain, les conditions d'existence des sociétés vivant du ramassage. La première partie traite donc de cette opération à la fois chez l'homme et l'animal, du sommeil hivernal, des modifications amenées dans la préparation des aliments par l'ébullition au moyen de pierres chauffées à blanc, des différents modes de cuisson, des soupes et des bouillies primitives, et enfin, des famines. Plus de sept cents plantes aptes à être consommées par l'homme ont été utilisées et il est à remarquer que pas une plante nouvelle n'a été ajoutée à cette liste primitive, mais que le progrès de la civilisation a, par contre, amené l'abandon d'un très grand nombre de ces végétaux.

Quant aux plantes cultivées, elles se sont constituées, au début, sans que l'homme y ait contribué pour l'essentiel (p. 195). Parmi la multitude des plantes sauvages, l'homme a su choisir les bulbes nourrissants et les fruits utiles. Les amas de détritus et les fumiers, résultant de la présence des agglomérations humaines, ont localisé cette sorte de société végétale et l'isolèrent de l'ensemble environnant. Dès le néolithique, l'agriculture est constituée. Seules parmi nos céréales européennes manquent encore, à cette époque, l'épeautre, le seigle et l'avoine qui ne feront leur apparition qu'aux deux derniers millénaires avant notre ère. Enfin, parmi la multitude de faits et d'observations disséminés dans ce gros livre, on retiendra encore les pages consacrées au bâton à fouir, à la houe, et aux divers types de charrues, à l'histoire de la mouture des grains et de la cuisson du pain.

R. L.

Georges Goury. *L'Homme des cités lacustres.* Paris, A. Picard, 1932 ; 2 vol. in-8° de 778 p. avec 40 pl. et 319 fig. — Dans un premier volume, publié en 1927, *Origine et évolution de l'Homme*, M. G. Goury avait étudié les civilisations du paléolithique. Le présent ouvrage qui lui

fait suite prétend embrasser l'ensemble du néolithique. On est amené, dès l'abord, à se demander si le titre sous lequel il est présenté est vraiment bien choisi, car la civilisation des cités lacustres ne représente qu'un des aspects changeants de l'âge de la pierre polie. L'auteur essaie de justifier son choix dès la page 9 : « Comme on le voit — écrit-il — l'étude du néolithique eût été bien pauvre en documents, et partant bien difficile à approfondir, s'il ne s'était rencontré chez certaines peuplades la coutume fort curieuse d'établir leurs habitations sur pilotis dans les grands lacs de l'Europe centrale : ce furent les cités lacustres. » Ce choix des palafittes pour caractériser le néolithique apparaît comme particulièrement défectueux, puisque bon nombre de ces établissements appartiennent à l'âge du bronze et même aux époques du fer et que leur aire de répartition reste très restreinte. Des civilisations, telle celle de la céramique rubannée, se sont étendues sur des territoires autrement vastes et ont exercé une influence plus importante sur les destinées du monde néolithique. Mais, et c'est là l'un des très graves défauts de cet ouvrage, l'auteur ne paraît avoir envisagé que l'étude de la France, et même d'une région française et ignore complètement la plupart des nombreux et importants travaux publiés à l'étranger sur la période néolithique. Dans de telles conditions ces deux volumes ne peuvent être considérés comme une synthèse.

Les problèmes que pose la variété des céramiques néolithiques ne sont pas traités. Que les subdivisions faites plus ou moins arbitrairement par l'école allemande soient nombreuses à l'excès et que trop souvent elle ait lié l'existence et la diffusion des types céramiques à des hypothèses de migrations, il y a dans ces objections une grande part de vérité. Cependant il faut bien admettre que, dans l'état actuel de nos connaissances, la poterie représente encore le meilleur fossile directeur mis à la disposition de l'archéologue pour l'étude du néolithique. C'est dans cette partie de l'ouvrage traitant de la poterie qu'on trouvera le plus nettement marqué l'indifférence absolue de l'auteur pour la bibliographie étrangère. J'y ai cherché en vain la mention des livres d'A. del Castillo Yurrita, *La Cultura del vaso campaniforme* (Barcelone, 1928), d'Anderson sur ses découvertes du Honan et du Kouang-Su qui éclairent d'un jour nouveau le problème de la céramique peinte néolithique, de Pumpelly sur les fouilles d'Anau et la question de l'origine des animaux domestiques. Le rôle joué par la Péninsule ibérique est presque passé sous silence. L'auteur ne connaît que l'article de résumé publié par MM. Bosch Gimpera et L. Pericot dans *L'Anthropologie* et celui de MM. Bosch Gimpera et Serra-Rafols dans la *Revue anthropologique*. Il n'eût pas été inutile de consulter les travaux de Nils Aoberg, L. Pericot (*La Civilizacion catalana y la cultura pirenaica*, Barcelone, 1925) et Serra Vilaro (*La Civilizacio megalitica*

a Catalunya, Solsona, 1927). M. Goury ne paraît pas être au courant des travaux de M. Breuil sur les peintures rupestres espagnoles, puisqu'il s'en tient encore (p. 637) à la théorie périmée de M. E. Hernandez-Pacheco qui rapporte au mésolithique l'art oriental espagnol. Cette manière de voir a été nettement réfutée par les travaux de MM. Breuil, Obermaier et Wernert et la découverte en place, dans le gisement du Parpallo, de nombreux blocs peints a établi définitivement l'âge aurignacien, solutréen et magdalénien des peintures du Levante.

On aurait souhaité que l'auteur ait pris position dans la discussion de l'origine des monuments mégalithiques, au lieu de se contenter d'exposer les diverses solutions proposées. C'eût été certes d'un plus grand intérêt que de reprendre longuement les rapprochements de M. L. Siret sur les rapports de la déesse néolithique avec la Dame de l'Érable. Pourquoi enfin vouloir inventer une classification nouvelle du néolithique et créer encore des dénominations dont le besoin est loin de se faire sentir : Vadémontien (= néolithique ancien), Dommartinien (= âge de la pierre polie proprement dite), Gérolfien (= néolithique récent de M. Vouga). Cette nomenclature a le grave défaut d'être purement locale et de reposer sur des stations dont le matériel n'est pas encore suffisamment décrit. Il ne faut pas oublier également que ce sont des stations de plein air n'ayant aucune valeur pour une chronologie. Au reste, une grande prudence est nécessaire quand il s'agit d'établissements de ce genre et c'est ainsi que les pièces reproduites aux planches XII-XVI ne sont pas néolithiques, mais appartiennent au paléolithique ancien. Il est bien inutile d'encombrer la nomenclature préhistorique de termes inexacts. C'est d'autre part donner une notion complètement fausse de ce qu'est le néolithique, période pendant laquelle le vieux monde a connu, malgré la diversité de ses aspects, la plus grande unité de civilisation.

R. L.

Mario C. Ascari. *La Tripolitania nell' eta preistorica.* Extrait de *Rivista delle colonie italiane*, VI, n° 10, in-4° de 18 p. avec une carte. — De l'essai de M. Mario C. Ascari sur le peuplement de la Tripolitaine aux temps préhistoriques on est amené à conclure que, dès le paléolithique inférieur, cette région était déjà habitée par l'homme. Dans le nord les groupements les plus importants ont été trouvés sur la rive gauche de l'ouadi Ramla et, pendant l'interglaciaire Riss-Würm, les établissements humains occupent toute la dépression fluviatile et s'étendent jusque sur le littoral. Toute une suite de stations ont été également reconnues depuis la Grande Syrte jusqu'à la ligne Soda-Harugi. De même que pour l'Afrique du Nord, au paléolithique supérieur, les industries n'offrent aucun rapport avec l'outillage européen. Des changements apparaissent à la fin du Capsien dans la répartition

des groupements qui, par suite du dessèchement du climat, abandonnent les plateaux et remontent vers le nord. Avec le néolithique les zones désertiques s'étendent de plus en plus ; les occupants de la Syrte gagnent la côte et ceux de la Ghibla se concentrent dans la vallée du Zenzen. La nouvelle industrie semble s'être infiltrée lentement d'Égypte en Tripolitaine et s'être maintenue assez longtemps. Le même voile qui recouvre l'histoire de l'Afrique du Nord avant l'arrivée des navigateurs orientaux s'étend également sur ces régions.

R. L.

C. L. Woolley. *Excavations at Ur.* — **E. A. Speiser.** *The Pottery of Tell Billa : The Museum Journal* (Published by the University Museum, Philadelphia). Vol. XXIII, n° 3 (1933). — I. — Les fouilles d'Ur se poursuivent avec succès depuis près de dix ans, et dans ce fascicule du *Museum Journal*, Mr. Woolley donne un compte rendu de la campagne 1931-32. Les travaux de la mission ont porté sur deux points principaux :

1° La partie du cimetière contiguë aux Tombes Royales, dans laquelle ont été découverts deux puits, l'un contenant trois tombes, l'autre quatre. Les inhumations avaient été faites dans des cercueils soit en bois, soit en roseaux ; les cercueils ont, bien entendu, disparu, mais les empreintes des roseaux étaient très nettes sur la terre environnante. Selon toute vraisemblance, en raison de la qualité des objets trouvés dans les puits, il s'agit de sépultures princières et Mr. Woolley les attribue à la IIe dynastie d'Ur, qu'il estime avoir été détruite par Eannatum de Lagash. A ce propos, Mr. Woolley s'élève avec raison contre l'opinion de MM. Weidner et Christian qui estiment que la Ire dynastie d'Ur est contemporaine d'Ur-Nina et que les Tombes Royales sont contemporaines de la Ire dynastie d'Ur ;

2° La tour à étages ou ziqqurat qui avait été déblayée dans les premières campagnes a été étudiée à nouveau. On a pu se convaincre que l'œuvre maîtresse, qui date de la IIIe dynastie d'Ur, après avoir subi quelques réfections au cours des temps, a été entièrement modifiée à partir du premier étage sous Nabonide. Une exploration attentive de la terrasse a fait découvrir des substructions de l'époque de Warad-Sin, roi de Larsa (xxe siècle) ; sur la façade se trouvaient des colonnes de 0 m. 70 de diamètre, presque détachées de la muraille ; elles étaient faites de briques en segments de cercle, portant en relief des ornements qui faisaient ressembler ces colonnes à un fût de palmier.

Parmi les objets exhumés au cours des fouilles, Mr. Woolley cite un bol en stéatite représentant des taureaux, le corps de profil, la tête en fort relief ; ce bol, découvert dans les ruines d'une maison de l'époque perse est daté par Mr. Woolley du temps de Goudéa. Il me paraît

pouvoir être attribué à une époque bien antérieure, celle des Tombes Royales ou de la Ire dynastie d'Ur.

Comme on le voit, le merveilleux champ de fouilles d'Ur qui a eu, il faut y insister, la chance de trouver en Mr. Woolley un explorateur hors de pair, continue d'apporter une riche contribution annuelle à l'assyriologie.

II. — A Tell Billa, qui paraît être le site de l'antique Shibanida, un des nombreux monticules de ruines de la région de Mossoul (27 kilomètres au nord-est), Mr. Speiser a étudié les couches stratigraphiques du tell.

La plus profonde (nº 7) contient de la poterie peinte monochrome à décor géométrique ou naturaliste (frises d'oiseaux). La couche nº 6 accuse un grand progrès dans la technique de la céramique. La pâte est grisâtre ; la forme est généralement celle des calices ou des coupes, comme dans la couche 7 ; le décor dérive de celui de la période précédente, mais avec plus de fantaisie ; il est souvent incisé. Ces deux couches appartiennent à la période énéolithique. Avec la couche 5, nous atteignons l'âge du cuivre. Les formes restent les mêmes, les vases sont mieux cuits. L'espace réservé au décor diminue et les vases sont ordinairement enduits d'un engobe. La couche 4 est le plein âge du cuivre, les formes sont plus variées ; bols, tasses, jarres, etc. ; le pied est en anneau circulaire et le profil des récipients est nettement caréné. L'ornementation, très poussée, occupe toujours un espace restreint de la surface (près de l'épaule) ; elle est géométrique et naturaliste (oiseaux et capridés). La couche 3 contient des produits bien différents ; nouvelles formes et nouveaux décors s'y rencontrent ; le gobelet ovoïde très élancé, décoré de bandes parallèles, sur lesquelles on a tracé des représentations animales ou des motifs géométriques stylisés. Les couches 2 et 1 appartiennent à la période assyrienne et les spécimens de cette période sont bien connus par d'autres sites.

Mr. Speiser consacre la seconde partie de son exposé à l'interprétation des résultats. Les couches 6 et 7 sont à rapprocher de céramiques de Fara (sud de la Mésopotamie), qui appartiennent à la période dite de Djemdet-Nasr qui précède l'âge dynastique. Celui-ci (Tombes Royales et Ire dynastie d'Ur) est représenté par la couche 5. La couche 4 jusqu'ici peu identifiable a des analogies avec la céramique de Palestine du début du IIe millénaire. La couche 3 présente la même céramique qu'à Nuzi et des cylindres, dont les empreintes sont analogues à celles des tablettes dites de Kerkouk, datant de la seconde moitié du IIe millénaire. Mr. Speiser fait remarquer que la période 4 semble flotter au milieu du IIe millénaire, puisque la couche 5 est d'environ 3000 et la couche 3 d'à peu près 1500 ; or à Néhavend, les fouilles de 1931 et 1932 ont donné des résultats analogues pour la même période, bien que la céramique soit toute différente ; une seule couche

représente un laps de temps considérable ; il y a là un petit problème à élucider. On ne peut que louer Mr. Speiser de la présentation des résultats de ses campagnes et de la sagacité avec laquelle il les interprète.

G. CONTENAU.

James Henry Breasted. *The Oriental Institute* (*The University of Chicago Survey*, XII). The University of Chicago Press, s. d., in-8°, XXIV-455 p., 207 fig., 2 pl. en coul., 1 carte. — L'Université de Chicago clôt, par ce volume qui en est le douzième, une série de monographies consacrées à définir sa propre organisation, son fonctionnement et les résultats qu'elle a obtenus. Son *Oriental Institute*, qui est une de ses sections les plus réputées, ne pouvait trouver d'historien plus qualifié que M. Breasted.

Cet *Oriental Institute* est, en effet, la réalisation de conceptions propres à M. Breasted, son créateur et animateur. Historien méthodique, à qui l'égyptologie doit cet admirable monument de science que sont les *Ancien Records of Egypt* (Chicago, 1906), dans lesquels il a rassemblé chronologiquement et traduit toutes les inscriptions égyptiennes ayant quelque importance pour l'histoire, historien pénétrant, soucieux de dégager des documents ce qu'ils ont de profondément humain, comme il l'a montré par son fameux ouvrage *Development of Religion and Thought in Ancient Egypt*, qui a renouvelé l'étude de la religion égyptienne et qui, depuis 1912, n'a pas vieilli, M. Breasted a conçu l'*Oriental Institute*, tel qu'il existe actuellement dans les cadres de l'Université de Chicago, d'une façon originale et puissante, qui porte la marque de son propre esprit. A Chicago même, l'*Oriental Institute* se présente sous la forme d'un centre scientifique comportant des salles de cours et de conférences, une bibliothèque, des laboratoires et un musée, dotés des installations et des moyens les plus modernes. Mais, comme la matière dont traite cet Institut a ceci de particulier qu'elle sera, jusqu'à l'épuisement des sites archéologiques orientaux, une matière sans cesse en développement, et que sa documentation fondamentale doit s'enrichir tous les jours par des découvertes nouvelles, M. Breasted a pensé que le rôle essentiel d'un Institut de ce genre était de prendre une part active aux acquisitions de la science, en concourant à des découvertes. La réalisation d'un tel programme a, en outre, l'avantage de permettre la création d'un musée fourni de pièces dont la provenance archéologique est certaine, de procurer de la matière neuve aux travaux des professeurs et, aux jeunes savants, des occasions d'initiations pratiques. De là est sorti un vaste plan d'enquête dans la partie du Proche-Orient importante entre toutes pour l'histoire de la civilisation : le noyau central égypto-babylonien.

Grâce à la libéralité éclairée, et quasi inépuisable de M. John D. Rockefeller Junior, cette conception large et pleine d'avenir a pu être réalisée, surtout depuis 1919. Le livre de M. Breasted fait le point.

Dans un premier chapitre, il situe le rôle de l'orientalisme dans l'ensemble de la science. Puis il retrace l'histoire des débuts de l'*Oriental Institute* (chap. II) et raconte les explorations scientifiques qui ont été à l'origine des réalisations actuelles sur le terrain (chap. III). De là il passe à la description minutieuse du centre scientifique de Chicago (chap. IV).

Il consacre ensuite une série de chapitres aux différentes missions qui ont prolongé l'*Oriental Institute* en Orient. C'est, en Égypte d'abord, l'exploration méthodique des sites préhistoriques du Fayoum et de la vallée du Nil au-dessus de Louxor et jusqu'au Soudan (chap. V); puis la copie, en cours, des représentations des mastabas de Sakkarah (chap. VI) ; la préparation de l'édition des textes des sarcophages du Moyen Empire, principalement au Musée du Caire, mais aussi dans tous les musées où il a été nécessaire de rechercher les documents (chap. VII) ; les relevés architecturaux et épigraphiques du temple de Médinet Habou, en Haute-Égypte (chap. VIII et IX), sans oublier l'aide accordée à la publication des peintures des hypogées thébains relevées par M. Davies et à la copie *in extenso* du temple de Séti Ier à Abydos faite par les soins de l'*Egypt Exploration Society* (chap. X). Cette activité déployée en Égypte a eu récemment comme couronnement la fondation, à Louxor, sur les bords du Nil, du centre permanent qui manquait jusqu'à présent à l'Université de Chicago en terre égyptienne.

Les chapitres suivants sont consacrés aux travaux de l'*Oriental Institute* dans le Proche-Orient. C'est d'abord Megiddo (chap. XI), campé sur son *tell*, au débouché du défilé qui fait communiquer la plaine de Saron avec celle d'Esdrelon, où M. Guy identifia avec probabilité les ruines des célèbres haras de Salomon ; puis, en pleine Anatolie, Alishar-Hüyück (chap. XII) ; en Syrie hittite, Chatal-Hüyück, site dont la concession ne fait que d'être accordée à l'*Oriental Institute* (chap. XIII) ; à l'extrémité du monde oriental en Perse, la restauration du palais de Darius et de Xerxès à Persépolis (chap. XIV), qui amena, en novembre 1932, la mise au jour d'un grand escalier, situé à l'est de l'*apadana*, dont les parois sont entièrement couvertes de bas-reliefs d'un style très pur et d'une conservation admirable, contribution importante au répertoire, encore assez restreint, des chefs-d'œuvre de l'art perse antique.

Entre la Syrie et la Perse, l'Irak offre, comme il est naturel, un champ privilégié aux investigations de l'*Oriental Institute*. C'est d'abord, en Babylonie (chap. XV), le site de Tell Asmar, avec son

palais et son temple, et celui de Kafage, non moins important ; puis, en Assyrie (chap. XVI), la reprise des fouilles de Place et de Botta à Khorsabad, la cité de Sargon.

Trois chapitres supplémentaires renseignent le lecteur sur les travaux entrepris, à Chicago même, pour l'établissement d'un grand dictionnaire assyrien (chap. XVII), conçu à l'instar du *Wörterbuch* égyptien édité récemment sous les auspices de l'Académie de Berlin ; sur diverses recherches et études (chap. XVIII) et sur les publications de l'*Oriental Institute* (chap. XIX). Un index détaillé permet de retrouver facilement tous les renseignements dont le livre est nourri.

Une nomenclature de ses chapitres peut donner un aperçu de l'abondance de sa matière : la fréquentation du texte permet, seule, d'en expérimenter la richesse. M. Breasted a traité chacun des chapitres en historien de grand style. Il a campé d'abord à grands traits, mais fermement, une esquisse des problèmes relatifs à telle région de l'Orient ou à telle période de son histoire, après avoir exposé les raisons du choix de tel site ou de telle entreprise, et défini le complément d'information qu'on pouvait espérer en retirer. Puis il a décrit les étapes de la réalisation, l'activité de ses mandataires et collaborateurs, les méthodes employées, les difficultés surmontées et, finalement, les résultats obtenus : tout cela accompagné par une abondance de plans, de cartes, de photographies suggestives, souvent très artistiques et toujours en liaison étroite avec la démonstration, qui rend captivante la lecture d'un texte pourtant dru et serré.

Si objectif que soit résolument ce livre, il laisse sentir, à travers l'exposé des résultats, les pensées de toute la vie scientifique de M. Breasted : de là sa plénitude et, sous l'impassibilité voulue du style, sa vibration profonde. Sobre et ardent, il est bien fait pour donner à l'Université de Chicago la fierté de l'œuvre scientifique accomplie par son *Oriental Institute* et pour susciter, en elle et autour d'elle, les concours nécessaires pour la soutenir et la développer ; pour proposer aussi au monde savant de l'univers, tout en le renseignant avec précision, un exemple plein d'enseignements.

Étienne Drioton.

Hartmut Piper. *Die gesetzmassige Lebenslauf der Völker Altägyptens*, Leipzig, 1933, gr. in-8°, XVIII-170 p. — On ne peut nier que la matière historique mise en œuvre par M. Piper soit de bon aloi : l'auteur a utilisé correctement les ouvrages dont il dresse la liste à la page 161, et qui sont les travaux fondamentaux les plus au point sur la question. Mais rien de cela n'est de M. Piper, sauf quelques bévues comme celle de la page 72 qui confond Aménemhet III avec Aménophis III.

Ce qui est incontestablement de lui a beaucoup moins de valeur.

M. Piper, dans sa préface, se pose comme le héraut d'une découverte qui doit révolutionner l'étude de l'histoire, comme celle de Darwin a renouvelé, dit-il, celle des sciences naturelles ou comme le machinisme a rendu périmés les vieux procédés de fabrication (p. V). Il se compare à Thucydide faisant entrer la science historique dans des voies nouvelles et il donne à entendre qu'il est le « Newton de l'histoire », prédit, paraît-il, par Kant (p. VI). Cette découverte est celle des « lois biologiques » de l'histoire aussi rigoureuses que celles du développement des êtres vivants. La science basée sur cette découverte est la Nomothétique.

L'idée, parce que simpliste, est facile à saisir. Elle n'est pas tellement nouvelle. Ce qui est nouveau, c'est qu'elle quitte la sphère des élucubrations irrémédiablement primaires pour s'exprimer dans un livre qui a des prétentions à la vraie science historique. Ce qui est nouveau aussi, pour nous autres égyptologues, c'est de voir notre pauvre histoire d'Égypte — et, je le répète, de la meilleure — découpée, au cours du livre, en petits tronçons dont chacun reçoit de M. Piper une étiquette portant un titre en langage nomothétique. Certes, la récapitulation de ces titres permet à M. Piper de dresser un tableau synoptique (p. 154-160) qui justifie pleinement ses vues historiques. Mais comme, dans la presque totalité des cas, le contenu réel de ces paragraphes n'a qu'un rapport incertain ou forcé, pour ne pas dire nul, avec l'étiquette, la preuve est sans valeur. Bien plus, à l'examen, elle tourne au désastre pour la théorie. Le nomothétisme de M. Piper n'a pas plus de chance avec l'égyptologie que n'en eut jadis le totémisme intégral.

Du principe posé par M. Piper que le développement historique des peuples est aussi rigoureusement déterminé dans l'enchaînement de ses manifestations que le développement biologique des individus vivants, il découle que tout phénomène constaté dans un cycle de civilisation doit se retrouver, avec les mêmes antécédents et les mêmes conséquences, dans n'importe quel autre cycle. M. Piper l'admet allègrement, et il fait même de ce corollaire l'instrument le plus utile de sa reconstitution de l'histoire. C'est pourquoi il retrouve, par exemple, le catholicisme et son pape dans le culte de Ré à Héliopolis et, dans celui d'Orisis à Abydos, le protestantisme : il parle donc sans sourciller du *catholicisme héliopolitain* et du *protestantisme abydénien* (p. 60). Dans le domaine de l'histoire de l'art, il entretient complaisamment son lecteur du *style roman des pyramides* (p. 46 et 52), du *style gothique des mastabas et des temples de la V^e^ dynastie* (p. 47 et 53), du *rococo de la VI^e^ dynastie* (p. 48). Et ainsi de suite.

Puisque les grands hommes sont eux aussi, suivant les conceptions nomothétiques, des manifestations des lois biologiques de l'histoire, il n'y a pas lieu de s'étonner outre mesure si M. Piper enseigne sérieu-

sement que Menès correspond à Charlemagne (p. 14), Zoser à Henri II d'Allemagne (p. 23), Snofrou à Conrad II (p. 23), Aménemhet Ier à Napoléon (p. 68), Sésostris III à Guillaume Ier et Aménemhet III à Guillaume II (p. 72), Ramsès II à Auguste (p. 111), les Peuples de la mer aux Normands et Ramsès III, qui les vainquit, à Hadrien (p. 114), Bocchoris à Justinien (p. 135), etc... Seulement l'ordre d'apparition de ces précurseurs est inquiétant : il donnerait à penser que la nature, si rigoureuse ailleurs dans son jeu, aime ici singulièrement à brouiller les cartes. Voilà bien des problèmes pour les adeptes de la nomothétique !

Il suffit d'ailleurs de relever de telles inepties, prises au hasard dans un trésor surabondant, pour donner à juger de la valeur du livre. Le pédantisme, distillé imperturbablement au long de cent soixante-dix pages, ne permet pas de s'en servir pour une honnête récréation : à l'utiliser comme une plaisanterie, celle-ci devient trop vite sinistre.

Étienne Drioton.

M. Baud et E. Drioton. *Nécropole de Dira Abû'n-Naga. Le tombeau de Panehsy* (Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire, t. LVII, 2e fasc.) ; Le Caire, 1932 ; petit in-folio, 56 p., 24 fig. — Après celle de Roÿ, voici une autre tombe de la nécropole thébaine, datant de Ramsès II (XIIIe siècle avant notre ère), qui est publiée par Mlle Baud, à qui l'on doit les dessins précis et élégants, ainsi que l'étude minutieuse qui les introduit et les commente, et par le chanoine Drioton, qui a assumé la partie épigraphique de l'ouvrage.

Panehsy, le titulaire de cette tombe, était prêtre du roi divinisé Aménothès Ier, dont le culte fut en vogue, pendant tout le second Empire thébain dans la nécropole thébaine. C'est à cette circonstance que l'on doit de trouver dans sa tombe, à côté des scènes de funérailles et d'offrandes attendues dans une publication *in extenso*, des représentations rares et d'un prodigieux intérêt : l'image de l'idole d'Aménothès (fig. 12), le sacrifice devant le temple d'Amon, au pylône muni de ses mâts (fig. 10), et, sortant du même pylône pavoisé un jour de fête, la procession du grand vase sacré, porté dans une arche (car les habitudes du dessin égyptien, qui inscrit souvent la figuration du contenu au-dessus de celle du contenant, autorisent cette interprétation que les auteurs n'ont pas envisagée) sur les épaules des prêtres (fig. 16).

Dans le fascicule précédent, les auteurs s'étaient partagé les différents chapitres du livre, les inscriptions étant réunies à part, en *Corpus*. Il faut leur savoir gré de les avoir intégrées, cette fois-ci, à leur place, dans le commentaire : les descriptions y gagnent en ampleur, les textes en valeur suggestive, et l'ensemble en clarté.

X.

Mme Caroline Ransom Williams. *The decoration of the Tomb of Per-Nêb.* (The *Metropolitan Museum of Art*, vol. III), edited by Lindlow Bull. New-York, 1932, in-4°, 99 pages, 20 planches dont plusieurs en couleurs. — C'est un ouvrage d'égyptologie, mais les sujets traités intéressent l'archéologie en général, car l'auteur a envisagé surtout des questions relatives à la technique des fresques et à l'emploi des couleurs, étude faite avec une grande minutie qui permet de suivre les opérations par lesquelles a passé la décoration d'une tombe de la V^e^ dynastie, aux environs des années 2895 à 2725 av. J.-C. Les esquisses répétées à deux reprises différentes, le tracé des lignes verticales et horizontales déterminant la position des objets et les proportions des personnages, les changements apportés dans la mise en place définitive concernent le dessin ; la gamme des tons fort riche, en rouge, jaune, vert, bleu, brun, noir, gris, blanc, matières argileuses et minérales, jamais animales, concernent la peinture où l'on constate des mélanges de tons qui forment des nuances variées, inconnues des époques égéennes et helléniques. L'ingéniosité des inventions techniques, la nouveauté des effets polychromes assurent au très ancien décorateur égyptien une supériorité incontestable sur les autres artisans de la haute antiquité.

La partie la plus originale de ce mémoire est l'examen du caractère conventionnel de la peinture égyptienne, qui est en général considéré comme le principe fondamental de cet art. Sans contester l'intention de prêter à certaines divinités un aspect surnaturel en leur donnant un corps entièrement bleu ou noir, Mme Williams réagit contre l'idée d'y voir la preuve d'une mentalité peu soucieuse d'observer la nature et prompte à transporter tout ce qu'elle voit dans un domaine irréel. Elle nous met d'abord en garde contre les planches si nombreuses des ouvrages anciens qui, faute de procédés suffisants, ont rendu très imparfaitement, ou même très inexactement, le coloris des figures qu'elles exagèrent grossièrement. Dans la reproduction de la tombe de Per-Nêb on s'est attaché à copier avec une fidélité scrupuleuse les couleurs conservées et l'on s'aperçoit alors que la part de fantaisie et d'imagination est beaucoup moins grande qu'on ne l'imaginait et que le peintre, autant qu'il l'a pu, a cherché à se rapprocher de la vérité.

Une autre remarque très fine est que dans ce pays de lumière et de feu la vision de l'homme n'est pas la même que chez nous : le bleu et le noir se confondent aisément. On a déjà remarqué que chez les Grecs le sang et le vin rouges sont qualifiés de noirs. Il est donc vrai que dans ces conventions apparentes il peut y avoir des raisons physiologiques, mais il est exact aussi que pour des raisons esthétiques le décorateur a voulu parfois établir des contrastes entre les parties enluminées et qu'il a donné à des objets du même genre une teinte différente. Les conventions existent donc dans une certaine mesure,

mais elles n'ont pas le caractère d'une règle générale. D'ailleurs la destination même du tombeau encourageait l'artiste à se rapprocher de ce qui est vrai : l'essentiel pour lui était de donner au mort l'illusion qu'il restait entouré des personnes et des objets, des formes et des couleurs qu'il avait connus toute sa vie.

Le livre de Mme Williams n'est pas seulement remarquable par sa documentation technique, mais par les observations historiques et psychologiques qu'il contient. Il a une portée qui s'étend même à l'étude de l'art dans les pays d'Asie et de Grèce.

E. Pottier.

Hesperia. *Journal of the American School of classical Studies at Athens,* vol. II, part. I, 1933, Cambridge, Massachusetts (Harvard University Press). — On sait que depuis 1932, l'École américaine d'Athènes publie un luxueux périodique nouveau, *Hesperia*, sous format in-4° (cf. *Rev. Et. gr.*, XLV, 1932, p. 457). La première partie du second tome, qui paraît à part, est tout entière consacrée à une étude du savant directeur de l'École et de la nouvelle revue, M. Rhys Carpenter. Sous le titre attirant : *The lost statues of the East pediment of the Parthenon* — en un gros mémoire de 88 pages, magnifiquement illustré et accompagné de 2 planches — l'auteur revient à l'arrangement du fronton Est du Parthénon, celui de la *Naissance d'Athéna*. Lui-même rappelle qu'étudiant les traces de la civilisation grecque en Espagne, il a été frappé déjà de l'appoint qu'offrait le Putéal de Madrid pour la solution d'un problème où tout l'art du *Siècle de Périclès* se trouve singulièrement intéressé. En 1925, M. Rhys Carpenter avait d'ailleurs exposé ses premières idées sur la question dans l'*Amer. Journ. of archaeol.* (XXIX, p. 117-134, pl. III). Avec les figures madrilènes, il restaurait dès alors la partie centrale, que l'Anonyme de Nointel (Jacques Carrey pour M. Rhys Carpenter) ne vit que vide et mutilé. Il y introduisait (derrière Zeus et à gauche, pour le spectateur) les Trois Parques *(Moirai)* considérées comme phidiesques ; il débaptisait Iris-Hébé, pour nous faire reconnaître plutôt une Eileithyia se retirant vers les divinités d'Éleusis, après accomplissement de son office, cette fois si... honorifique. Zeus prenait place juste dans l'axe de la composition, trônant avec le sceptre et le foudre, comme à Olympie ; tourné vers la droite, encadré par Héphaistos, l'accoucheur à la hache, qui s'écartait à gauche et à l'arrière ; et par Pallas armée, qui surgissait vers la droite, en partie du moins cachée derrière les genoux du maître des dieux. — Solution *à peu près conforme* au dispositif du Putéal, encore que celui-ci eût écarté davantage du trône du Père la Parthénos apparue, intercalant de ce côté une Niké. Entre Athéna et les figures à demi couchées du côté Nord (Artémis, Aphrodite et Dioné, les anciennes « Parques »), l'article de 1925 ne restituait encore

rien. M. E. Pfuhl, en appendice à une étude sur l'art attique du v^e^ siècle (*Arch. Jahrb.*, XLI, 1926, p. 166-175), avait fait les premières réserves sur cet essai partiel de recomplètement de la scène de la *Naissance*, critiquant l'emploi, incertain, d'un document néo-attique. A huit ans de distance, M. Rhys Carpenter n'a pourtant pas renoncé à ses vues essentielles ; et son séjour à Athènes semble les avoir confirmées, élargies. Il écarterait un peu plus, cette fois, Athèna vers le Nord ; et il reprend même, au Putéal, la petite Niké couvrant Athèna : figure en demi-grandeur à laquelle il donne appui cette fois derrière les genoux de Zeus. La principale nouveauté est que nous aurions, désormais, trois figures divines complémentaires, garnissant partiellement la *kerkis* du Nord, avant le groupe Artémis-Aphrodite-Dioné : du centre à l'extérieur, Poseidon (torse conservé), Hèra debout (tête (?) fig. 31), et un Apollon citharède assis (n^os^ 16-18) ; manquerait là seulement la 19^e^ figure (peut-être Hermès, cf. fig. 4) ; le vide du fronton serait *presque* comblé.

On sait quels services M. Rhys Carpenter a rendus déjà à notre connaissance de l'autre tympan, celui de la *Dispute*, en retrouvant à l'Acropole la partie inférieure de la statue U, une des Érechthéides de la *kerkis* du Sud ; en outre, au Musée National et à Éleusis, dans la série des copies au tiers, d'autres morceaux, dont U*. On ne lui ménagera pas les applaudissements pour tout ce qu'il nous apporte, cette fois encore, de nouveau : soit en complétant les observations de Bruno Sauer, sur les indices matériels de mise en place ; soit en interprétant les figures disparues, d'après leurs empreintes ; *ou selon quelques morceaux encore retrouvés ;* ou enfin, mais avec moins de sécurité, selon certains documents du dehors, aptes à justifier (relativement) l'emploi des figures du Putéal : sur un bloc de l'angle N.-O. du Parthénon, on voit certes une draperie qui correspond bien à celle de l'une des deux *Moirai* debout (figure centrale du groupe) sur le Putéal (fig. 11) : le même jeu de plis se retrouve sur la Lachésis de la plaque qui est passée récemment de Rome à Tegel (fig. 8) ; on aurait aussi d'autres fragments de la même Parque (figure, côté droit, pied). La tête Laborde du Louvre conviendrait (?) à l'Aisa qui aurait place devant et plus près du centre. Pour Klothô (assise), le relief de Tegel et les morceaux de la base de la Némésis, à Rhamnonte, fournissent, semble-t-il, quelques indications ; un relief de l'Asclépiéion de Corinthe apporte, pour la position du Zeus assis (bras droit tenant le foudre), un document intermédiaire, avant le Putéal ; quant à l'Apollon assis, de l'autre côté, n^o^ 18, on irait en emprunter la figure, *mutatis mutandis*, à la plaque de la Base de Mantinée, où, selon M. Rhys Carpenter, les Muses reprennent, à peine modifiées par les attributs, certaines attitudes des Parques du Parthénon. La Héra nous serait suggérée par la péliké de Kertch, et fournie par une « Muse » de Mantinée, par une figure d'une base d'Épi-

daure (fig. 27), par la Héra de l'autel rond des Douze dieux trouvé en 1877 au Nord du « Théséion ».

Telle est la richesse des aperçus que cette étude assemble. On pourra discuter certains détails, et par exemple l'usage proposé pour la Tête Laborde, qui, à juger par les traces visibles sur sa chevelure, n'a pas pu être exactement jadis *de profil*, comme il le faudrait ici. Aux pages 85 et suivantes, M. Rhys Carpenter met bien en lumière le parallélisme instructif que ses restitutions assureraient entre le fronton Ouest de la Dispute, mieux conservé, et celui de l'Est, qu'il a visé à nous évoquer. Oserai-je dire, après ce rapprochement séduisant, ce qui tout de même reste à craindre ? Pausanias a été singulièrement bref sur l'Assemblée divine qui assistait à la *Naissance d'Athéna*. On est ainsi réduit par son silence à des suggestions, où le vrai et le vraisemblable, ingénieusement, se mélangent. L'appel fait à des documents néo-attiques (Putéal de Madrid, base ronde des Douze dieux) n'est-il pas un peu responsable de cet aspect peut-être trop *paratactique, juxtaposé*, de la restitution d'ensemble (pl. II) ? Là où les statues antiques subsistent, elles se montrent intimement associées par une « arabesque » mouvementée, dont le fronton Ouest d'Olympie marquait déjà la valeur rythmique ; on la retrouvait encore au fronton de la *Dispute*, d'après le dessin de l'Anonyme de Nointel. Or les vingt-cinq figures assemblées par M. Rhys Carpenter paraissent beaucoup plus indépendantes, et *immobiles*, au moins celles dont il a meublé les vides. Elles interrompent la *sacra conversazione*. Fallait-il cette relative froideur, du côté de la *Genèse* de la *Parthénos ?* Elle expliquerait, du moins, qu'on ait pu renouveler la comparaison avec les deux frontons d'Olympie : l'un à l'Est beaucoup plus statique ; et qu'on ait répété en 1924 (H. Schrader, *Phidias*) les désignations d'auteurs (?) : Paionios et Alcamène.

Ch. Picard.

E. Bourguet. *Fouilles de Delphes*, t. III, Épigraphie, fasc. V : *Les Comptes du IV^e^ siècle.* Paris, de Boccard, 1932 ; un fort volume in-4° de 357 p., avec 3 fig. et 6 pl. — Ce travail important comprend toutes les pièces aujourd'hui connues de la comptabilité du Temple de Delphes au IV^e^ siècle. Sa place dans la série des fascicules épigraphiques s'explique parce que ces textes étaient, pour la plupart, gravés sur de grandes plaques tantôt de calcaire gris, tantôt de marbre blanc, qui paraissent avoir constitué un revêtement décoratif aux soubassements Sud du Temple. Pourtant quelques-unes, inscrites sur leurs deux faces, antérieure et postérieure, ont eu forcément une origine différente ; d'autres ont été trouvées en dehors du sanctuaire, à Marmaria, et on a reconnu qu'elles avaient là leur emplacement primitf. Peu importe : tous ces documents, en réalité, se complètent

entre eux ; ils forment un ensemble ; et le volume qui les réunit a son unité intime, qu'il eût été fâcheux de rompre pour des considérations de pure topographie.

Le recueil ainsi constitué a besoin, pour prendre tout son prix, d'être rapproché constamment de la thèse du même auteur, *L'Administration financière du sanctuaire pythique au IV^e siècle av. J.-C.* (Paris, 1905). C'est là qu'on trouvera expliqués le mécanisme, souvent compliqué, de cette comptabilité et la succession des divers collèges qui ont eu à gérer les fonds considérables dont Delphes a disposé pendant cette période. Le tableau présenté par M. Bourguet en 1905 subsiste dans son ensemble. Mais, depuis lors, des documents nouveaux ont été découverts ; d'autres, à leur lumière, ont pu être mieux classés ou mieux compris ; et des révisions répétées ont aussi amené çà et là quelques progrès dans la lecture de pierres particulièrement effacées.

Parmi les inédits signalons, par exemple, les n^os^ 52 et 54 (comptes de Damocratès et de Lycinos), et spécialement le n° 49 (compte de Dion-automne), le plus long, et qui suggère des vues imprévues sur certaines attributions des trésoriers (leur compétence se serait étendue aux contributions τοῦ ὀδελοῦ τοῦ δευτέρου). Mais il y en a beaucoup d'autres : qu'on se reporte à la table de concordance (p. 354) ; les 34 numéros supérieurs à 4.560 n'étaient pas connus en 1905. Veut-on des spécimens des lectures nouvelles ? M. Bourguet en signale quelques-unes (p. 6, n. 1) ; elles ne sont pas les seules (cf., entre autres, la restitution de l'ethnique [Ἀν]αῖται en tête du n° 6 *a*). Quant à la chronologie du IV^e^ siècle, si elle offre encore des points sujets à discussion, elle a cependant gagné plus de précision dans son ensemble. On peut la considérer comme à peu près fixée maintenant jusqu'à 330, et comme au moins probable de cette date aux premières années du III^e^ siècle.

Un plan très net permet au lecteur, malgré l'austérité de la matière, de s'orienter sans peine au milieu de tous ces textes. M. Bourguet présente successivement les contributions pour la construction du temple (offrandes des villes et des particuliers), les versements de l'amende des Phocidiens, les locations et fermages des biens confisqués, les comptes du Conseil, ceux des Naopes, ceux des Trésoriers (textes datés d'abord, textes non datés ensuite), enfin les fragments généralement assez courts, mutilés, et dont l'attribution offre des difficultés particulières. L'ouvrage se termine par une table chronologique des archontes delphiques du IV^e^ siècle, avec leurs bouleutes quand on les connaît, et le renvoi aux textes où ils sont mentionnés (pour quelques-uns de ces archontes, par exemple pour Archétimos, il reste encore à Delphes des inscriptions inédites) ; un résumé des listes amphictyoniques fournies par les comptes pour la même période ; un index des noms d'hommes, des noms géographiques, et des termes les plus intéressants. Suivent des planches donnant, d'après des photogra-

phies prises soit sur les originaux soit sur des estampages, des échantillons des types d'écritures les plus caractéristiques.

Les photographies, bien entendu, reproduisent les textes les mieux conservés ; mais beaucoup de pierres, après avoir servi à réparer le dallage de la Voie Sacrée ou l'escalier du Théâtre, ont été foulées aux pieds pendant des siècles, et nous arrivent fort effacées, quand elles ne sont pas tout à fait illisibles. On ne saurait assez insister sur la difficulté que présentaient d'abord le déchiffrement, puis le classement et l'interprétation d'un pareil dossier. M. Bourguet a commencé à s'en occuper au mois d'avril 1893 ; il y est revenu maintes fois depuis ; il a tenu à revoir toutes ses lectures ; il les a fait, en cas de doute, contrôler par de jeunes membres de l'École française ; bref, c'est l'œuvre consciencieuse de presque quarante ans d'efforts qu'il vient de condenser dans ce volume. D'autres évidemment ont été plus vite en besogne ; dans cette revue même (1918, I, p. 228-251), M. Bourguet indiquait déjà nombre d'imperfections qu'offrait la réédition hâtive — on dirait volontiers le démarquage — des mêmes comptes par M. Pomtow dans la *Syll.*³ de Dittenberger ; à ses critiques il serait aisé aujourd'hui, son livre en main, d'en ajouter beaucoup d'autres. Mais il n'est pas besoin d'une telle comparaison pour reconnaître et pour apprécier comme il convient la valeur du présent travail.

G. Colin.

Chr. Blinkenberg. *Knidia. Beiträge zur Kenntnis der praxitelischen Aphrodite.* Copenhague, Levin et Munksgaard, 1933, 232 p., 93 fig. dans le texte, 16 pl. h.-t. — Cette monographie est d'un maître et c'est le modèle du genre. Toutes les questions que soulève le chef-d'œuvre de Praxitèle, — depuis la critique des textes qui s'y rapportent jusqu'aux plus minimes variantes des répliques — y sont étudiées avec une précision, une clarté, une acuité critique admirables. Voici les plus importants des points acquis : la statue de Praxitèle permet de supposer l'existence d'une ancienne idole « pudique » de même signification, analogue à la statue archaïque ionienne d'Orvieto dont M. Blinkenberg donne une excellente analyse et de précieuses reproductions ; aucune des cinquante répliques fragmentaires ou totales n'est fidèle, l'original n'ayant sans doute été moulé que partiellement et tardivement ; deux séries de répliques sont à distinguer : l'une de type « calme » ; l'autre de type « inquiet » — celui-ci le plus inexact ; la draperie posée sur l'hydrie est la tunique de la déesse (certaines répliques avec franges indiquent une origine asiatique) ; le nu féminin figuré ici avec vérité pour la première fois suppose cependant des survivances caractéristiques de traits anciens, plus ou moins masculins ; la Cnidienne, *sans rapport avec Phryné*, serait, à cause de ses relations avec l'art du v^e^ siècle, relativement

ancienne dans l'œuvre de Praxitèle (364-361). Le livre substantiel de M. Blinkenberg clairement écrit, parfaitement imprimé et illustré, augmenté d'un excellent catalogue de toutes les répliques actuellement connues et de très précieuses annexes, servira de base désormais aux études praxitéliennes.

J. Charbonneaux.

Griechische Steinschriften als Ausdruck lebendiges Geistes. Nach Aufzeichnungen und Darlegungen von **Arthur Muthmann,** bearbeitet und herausgegeben von **M. Hartge.** Freiburg im Breisgau, 1933. 79 p. in-8°. (Prix : 3 R. M.). — Neuf reproductions d'inscriptions grecques, archaïques et classiques, la plupart d'après les *Inscriptiones Graecae* de Kern (et une photographie de Paestum). L'écriture des inscriptions lapidaires est étudiée « d'un point de vue biologographologique » : il s'agit « d'orienter le chercheur dans les couches profondes de Psyché, dans les ténèbres de la lutte des forces de l'âme ». « L'ouvrage s'adresse non seulement à l'épigraphiste, non seulement au graphologue de formation scientifique, mais aussi à tous les amis de l'humanisme, et spécialement au médecin et au psychologue. » Il n'intéressera certainement pas les épigraphistes ni les archéologues ; on s'est trompé d'adresse. A la fin, bibliographie chaotique — comme l'ouvrage — énumérant sans doute tous les livres — allemands — qui sont tombés aux mains des auteurs, concernant l'écriture, l'histoire, (E. Curtius), la littérature (Ottfried Müller) et l'archéologie grecques, la graphologie et la psychanalyse.

L. R.

Theodor Wiegand. *Palmyra. Ergebnisse der Expeditionen von* 1902 *und* 1917, avec la collaboration de **D. Krenker, O. Puchstein, B. Schulz, C. Watzinger, K. Wulzinger.** Un vol. de texte, 171 p. et 183 fig., et un vol. de 100 pl. et 1 carte. Gr. in-4°. H. Keller, Berlin, 1932 (Prix : 155 R. M.). — L'ouvrage est dédié à O. Puchstein, et c'est justice, car ce savant contribua plus que personne à mettre en lumière les civilisations encore mal connues du Proche-Orient. Son expédition de Palmyre date de 1902 ; la seconde fut organisée en 1917 par M. Th. Wiegand assisté d'un archéologue connu, Carl Watzinger, et d'un architecte, Karl Wulzinger. On était alors en pleine guerre et l'équipe allemande eut toute facilité pour explorer la région. Après la paix, l'occupation française mit fin aux recherches sur le terrain, mais toutes les notes étaient rassemblées pour rectifier ou compléter les manuscrits de Puchstein ; de nombreuses photographies avaient été prises. En 1928, d'autres auxiliaires revinrent à Palmyre contrôler les résultats acquis. On put alors donner à l'impression les deux gros volumes qui viennent de paraître et qui établissent d'une façon définitive l'étude scientifique de cette cité fameuse dont les ruines frappèrent d'admiration,

en 1787, le voyageur français Volney : une page de lui est restée célèbre. Je ne veux pas omettre que dans sa préface M. Th. Wiegand, parlant de l'organisation réalisée par la France en Syrie après 1919, a rendu hommage aux efforts de nos compatriotes, MM. Virolleaud, Seyrig et Gabriel, pour protéger et consolider ces ruines magnifiques ; courtoisie de bon goût qui contraste avec l'attitude d'autres savants attentifs à ne citer ni les noms, ni les œuvres de leurs « anciens ennemis ».

En allant de Damas à Palmyre, les explorateurs allemands ont eu l'occasion de relever sur leur route des restes intéressants de constructions et de sculptures, comme le très ancien cloître chrétien contenant le tombeau d'un patriarche d'Antioche, plusieurs *castella* romains, des châteaux forts du moyen âge, enfin le donjon construit au nord de la ville par les Turcs, sans doute vers la fin du XVI^e^ siècle. Vient ensuite le plan de la ville même avec ses rues, ses places, la basilique et les habitations ; ce plan, dressé avec beaucoup de soin, a utilisé celui qu'avait établi, en 1925, notre compatriote l'architecte M. Gabriel. Les colonnades du *decumanus*, l'agora, les remparts fortifiés, le théâtre forment des chapitres séparés et abondamment pourvus d'illustrations qui précisent le style et l'époque de tous ces édifices. On sait qu'à Palmyre l'essor de la prospérité date seulement des deux premiers siècles de notre ère et que la ville fut détruite en 273. Plus tard Dioclétien rebâtit les remparts et rendit à la grande cité quelque vitalité.

L'étude des nécropoles voisines fournit aussi matière à des remarques intéressantes. Elles sont au nombre de quatre et l'on y constate une variété curieuse des types d'architecture funéraire. Les tombeaux s'élevant en forme de donjon carré *(Grabturm)* et de petit temple *(Grabtempel)* constituent les catégories les plus usitées ; puis, en moindre quantité, des chambres souterraines ou grottes *(Grabhöhlen)*, parfois décorées de peintures. L'histoire des *Grabtürme* en particulier est détaillée avec précision ; grâce aux inscriptions qu'ils portent, ils fournissent des dates qui s'échelonnent entre l'année 9 av. J.-C. et l'année 253 ap. J.-C. L'origine de ces monuments semble remonter jusqu'à l'ancienne Perse.

Sur un vaste plateau, à l'ouest de la ville, s'étendent les restes d'un grand camp romain que les explorateurs anciens appelaient le *Praetorium*. On sait aujourd'hui, par les fragments d'une importante inscription, que cet ensemble, rempli de constructions remarquables, est dû aux empereurs Dioclétien et Maximien, honorés comme *reparatores orbis sui et propagatores generis humani*. La date se place entre 293 et 303 ap. J.-C.

A l'est du théâtre on rencontre un temple d'ordre corinthien, sans doute de l'époque d'Hadrien ; toutes les proportions et les mesures en sont notées avec minutie. Un autre temple bien conservé est celui

d'un dieu oriental, Baalsamîn ; il avait d'abord été consacré à Jupiter par un Romain Males Agrippa, secrétaire d'État sous le règne d'Hadrien, en 131 ap. J.-C. ; Baalsamîn est donc une hypostase de Jupiter. C'est une petite construction à quatre colonnes corinthiennes sur la façade et quatre piliers adossés au mur sur le revers ; des consoles placées à mi-hauteur des colonnes devaient supporter des statues, suivant un usage qui se répète dans beaucoup de constructions du même temps. Mais le principal édifice se rapportant à la religion orientale est le grand temple de Bel, entouré de murs formés de blocs énormes. L'ornementation architecturale en est très riche ; des inscriptions en grec et en palmyrénien nomment le grand dieu solaire Zeus-Bel, appelé aussi Malekbel, et le dieu lunaire Jahribol ; les dates fournies par les inscriptions vont de l'an 8 à l'an 217 ap. J.-C. Des propylées, un vaste péribole et des portiques complètent et amplifient ce magnifique ensemble, relevé et étudié d'une façon remarquable par l'architecte, M. Bruno Schulz.

Le dernier chapitre résume la situation qu'occupe Palmyre dans l'histoire de l'art romain. Avec Baalbek, c'est le centre des informations sur la question si souvent discutée : Orient ou Rome ? En France on est disposé à y voir une civilisation d'essence hellénistique et orientale, où le Romain a peu de part. Tel n'est pas l'avis des rédacteurs de la nouvelle *Palmyra*. Sans nier des influences grecques ou asiatiques, qui s'exerceraient à certaines époques, les éléments latino-romains leur paraissent indéniables, tels que l'emploi de la métrologie et de la chronologie romaines, les plans de la voirie, l'usage des voûtes et des arcs, des sanctuaires à triple partie, de la castramétation, de la peinture décorative. Rome reste pour eux, pendant le grand essor de la ville (Ier et IIe siècles de l'Empire), la force agissante et solide qui barre la route aux traditions helléniques et orientales.

C'est une vieille querelle qui n'est pas près de finir. A mon sens, on recherche la vérité dans des limites de temps trop étroites. Il faut sortir du monde hellénistique et romain et remonter beaucoup plus haut. L'Ionie grecque, dès le début, a reçu et amalgamé des matériaux et des motifs venus de l'Égypte, de la Crète, de l'Asie ; elle les a unis et transformés. L'art de la Perse achéménide en est tout entier sorti au VIe siècle avant notre ère, et cette tradition gréco-orientale a subsisté pendant toute la durée de l'hellénisme. A la fin de la République et surtout sous l'Empire, Rome intervient et pose sur le tout sa forte empreinte. Mais les palais de Suse et de Persépolis restent les ancêtres des séculaires grands temples de Baalbek et de Palmyre.

E. Pottier.

H. Rolland. *La Maison hellénistique de Glanon*. Bergerac, J. Castenet, 1932 ; in-4° carré de 51 p., avec 3 pl. et 3 fig. — Les fouilles

de *Glanum* sont à l'ordre du jour. On pourrait regretter qu'elles n'aient pas toujours été conduites avec toute la prudence nécessaire et qu'elles aient prêté souvent à des interprétations quelque peu osées. Un grand progrès cependant vient d'être réalisé : le pseudo-temple gréco-celtique disparaît pour faire place à une maison hellénistique. Il n'est que justice de féliciter Mlle Gabrielle Fabre, ancienne élève de l'École du Louvre, à laquelle revient tout l'honneur de cette identification. C'est probablement à elle que songeait l'auteur lorsqu'à la page 26 il écrit : « Récemment un point de comparaison m'ayant été suggéré, j'ai pu entreprendre l'étude détaillée de cette maison. » Il n'était point inutile de préciser ce petit point d'histoire des fouilles de *Glanum* et de rendre à chacun selon son dû.

La présente monographie se ressent fortement de la hâte avec laquelle les recherches ont été conduites. Son auteur n'est pas au courant de la bibliographie relative aux découvertes faites dans le monde hellénistique et cette ignorance est particulièrement sensible dans la note de la page 26 où les citations apparaissent comme placées au hasard. C'est ainsi que l'ouvrage capital de M. Chamonard, *Exploration archéologique de Délos*, t. VIII, I et II, qui traite des maisons n'est même pas mentionné. M. Rolland semble également ignorer que les demeures de Priène, Théra et Pompéi lui auraient fourni d'excellents points de comparaisons. Quant à l'introduction elle est nettement insuffisante. J'y cherche en vain la mention du dernier livre paru sur l'histoire des Celtes, œuvre posthume du regretté Henri Hubert.

La maison de *Glanum* se compose d'une cour à péristyle incomplet dans laquelle l'impluvium, à plan carré, est entouré sur ses quatre côtés d'un stylobate. Sur la partie orientale de celui-ci se dressait un mur orné de trois pilastres, séparant la cour de la rue. Voilà un détail important que l'on voudrait bien comprendre mieux que les planches ne le permettent. En effet, les planches I, II et III sont loin de concorder puisque les planches I-II infirment la restauration de la planche III. Les trois autres faces possédaient des colonnes à fût lisse et à chapiteau dorique, la largeur des entrecolonnements variant entre 2 m. 11 et 2 m. 31. Le portique ainsi déterminé aurait été couvert en appentis, et à l'angle nord-ouest était creusé un puits. L'évacuation des eaux était assurée par deux canaux conduisant à l'égout voisin les eaux de pluies et les eaux usées. Voilà des dispositions assez exceptionnelles qui demanderont à être vérifiées.

M. Rolland prétend dater cette demeure du III^e^ siècle avant notre ère. C'est vraiment la vieillir par trop. Et d'autre part, les comparaisons avec les maisons de Délos utilisées par l'auteur nous conduisent à adopter une date plus récente que celle de Glanum. Signalons enfin que M. Rolland (p. 27, n. 4) paraît choisir comme exemple de maison

à péristyle incomplet, la maison du Trident, à Délos, que l'on considère généralement comme le modèle des demeures à péristyle rhodien.

R. L.

Françoise Henry. *Les Tumulus du département de la Côte-d'Or.* Paris, E. Leroux, 1933 ; un vol. in-4° de 194 p. avec 51 fig. — Sur les collines de la partie orientale du département de la Côte-d'Or, un certain nombre de tumulus ont été fouillés depuis le siècle dernier. Ils forment une série continue depuis le début de l'âge du bronze jusqu'à l'époque de La Tène, sans qu'on puisse y reconnaître une interruption chronologique ou même des changements ou des déplacements dans les lieux de sépulture. On trouvera dans le livre de Mlle Fr. Henry à la fois un excellent répertoire de ces découvertes, classé par communes, et une étude de chronologie basée sur ce répertoire.

La conclusion la plus importante est celle de l'occupation celtique de cette partie de la Bourgogne, où les premiers constructeurs de tumulus arrivèrent au début de l'âge du Bronze, sans doute par petits paquets, soit de la vallée du Rhin soit de l'Allemagne méridionale. Le fait important et indiscutable, c'est l'apparition, à ce moment, d'un type de sépulture jusqu'alors inconnu dans le pays. Au milieu de la même période, on saisit l'existence, dans la haute vallée de la Seine, d'un groupe de populations très composite qui semble bien correspondre à l'aboutissement d'un mouvement de peuples très complexe dont l'archéologie est caractérisée par la céramique du type de Lusace et les jambières de bronze à spirales. En Souabe ces émigrants ont été en contact assez prolongé avec les Celtes et tribus celtiques et non celtiques sont arrivées ensemble en Alsace, puis en Lorraine et enfin en Champagne et en Bourgogne, laissant pour traces de leur passage tantôt des tombes tumulaires, tantôt des tombes souterraines s'échelonnant depuis la troisième période de l'âge du Bronze jusqu'au début de celle de La Tène. Dans la Côte-d'Or, le tumulus de la Combe-Bernard, à Magny-Lambert, représenterait la phase la plus ancienne, tandis que les tombes plates de Veuxhaulles appartiendraient au début de l'âge du fer. On observe un changement profond dans la démographie à partir de Hallstatt II : des Celtes en masse viennent rejoindre ces premiers occupants et construisent sur tous les plateaux d'énormes tumulus en pierres sèches (Magny-Lambert, Malaisey). Population à la fois guerrière et industrielle, les Celtes exploitent les mines de fer du Châtillonnais et fabriquent même un type nouveau d'épée, dont le pommeau se termine par une double sphère. La fin de la période hallstattienne marque pour elles une époque de calme et de médiocrité qui les maintient sur les mêmes emplacements. Avec le début du second âge du Fer, apparaissent des tombes plates creusées dans les vallées qui semblent appartenir à de nouveaux occupants,

bien que les tumulus continuent à recevoir des sépultures. Puis, avec la propagation du rite de l'incinération, on perd toute trace des populations pendant cette même époque et il est impossible de préciser si les Éduens, les Mandubiens et les Lingons que César a trouvés installés dans le pays représentent les descendants du peuple des tumulus. Ce livre est un parfait exemple des renseignements que peut fournir à une critique sévère et avisée un matériel archéologique pour l'étude, encore trop peu développée en France, de l'occupation humaine dans une région bien déterminée avant la conquête romaine.

R. L.

Forma orbis romani. Carte archéologique de la Gaule romaine, dressée sous la direction de **M. A. Blanchet.** Carte (partie orientale) et texte complet du département du Var, préparée par **M. Paul Couissin,** avec la collaboration de **M. le Dr Donnadieu** et de **M. Paul Goby ;** terminée par le directeur avec la collaboration de **M. le comte Henry de Gérin-Ricard** (carte et fascicule 11). Paris, E. Leroux, 1932 ; in-4°, 78 p. avec 4 pl. et 4 fig. — La présente carte ne comprend que la partie orientale du département du Var : Saint-Raphaël, Fréjus, région de Calliau-Montauraux et la partie sud-ouest du département des Alpes-Maritimes depuis Antibes jusqu'à Cannes. Elle est accompagnée d'un remarquable plan de Fréjus au 2/1000, dressé par le Dr Donnadieu avec la collaboration de M. G. Brun. Le volume de texte qui les accompagne contient le répertoire archéologique de tout le département du Var, dont la carte sera complétée avec la prochaine livraison.

Ce second fascicule doit beaucoup au Dr Donnadieu qui, comme l'a écrit M. A. Blanchet dans sa préface, « est certainement l'érudit le mieux informé sur les antiquités de *Forum Julii* et de ses environs ». Aussi les dix-sept pages consacrées par lui à Fréjus peuvent-elles être considérées comme la meilleure introduction et la plus complète à l'étude du grand port militaire de la Gaule romaine. On ne saurait oublier parmi les collaborateurs dont le directeur a su s'entourer le regretté Paul Couissin, si brutalement enlevé à nos études. Couissin avait assumé la plus lourde tâche dans la préparation de cette partie de la carte archéologique. Son œuvre interrompue a été achevée par M. de Gérin-Ricard, l'un des meilleurs connaisseurs des ruines de la Provence, et par M. Paul Goby, l'heureux explorateur des monuments préhistoriques de cette belle région. La valeur d'un tel répertoire dépasse celle d'un simple texte explicatif et fait le plus grand honneur au directeur et à ses collaborateurs.

R. L.

Augusta Hure. *Figurines et inscriptions magiques des premiers siècles de notre ère découvertes sur le territoire de Sens.* Extrait du *Bulle-*

tin de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de l'Yonne, 1930, in-8° de 13 p. avec fig. — Aux Noues-Bouchardes, dans un jardin de la banlieue septentrionale de Sens, on a découvert les vestiges d'une petite fonderie de fer et d'assez nombreux fragments de tuiles, de marbre, de céramique et de pierres. L'auteur signale la présence de grafittes sur un certain nombre de ces objets : hommes ou animaux stylisés, alphabétiformes, croix. Les monnaies recueillies dans la fouille appartiennent au milieu du v^e^ siècle après J.-C. Mais tous ces signes ont-ils jamais eu le caractère magique que veut bien leur attribuer Mlle Hure ?

R. L.

Jacques Breuer. *Les objets antiques découverts à Ubbergen, près Nimègue.* Extrait de *Oudheikund. Mededeelingen*, XII, 1931, p. 27-131 et pl. I-XVI. — Cet excellent mémoire est appelé a être fréquemment consulté pour la datation des céramiques italo-belges, c'est-à-dire des vases sortis des officines d'Ateius, Bassus et autres potiers, ainsi que de la poterie belge dont l'étude est actuellement à l'ordre du jour. Toutes ces pièces ont été découvertes dans les ruines de l'*Oppidum Batavorum* dont l'occupation, antérieure de quelques années à celle d'Haltern, s'est poursuivie jusqu'aux environs de l'année 70 de notre ère.

R. L.

Richard Mansfield Haywood. *Studies on Scipio Africanus.* John's Hopkins Press, Baltimore, 1 vol. 114 p. in-8°, 1933 (Prix : un dollar). — Comme l'auteur le reconnaît dans sa préface, ce livre est moins un ouvrage d'ensemble sur l'Africain que deux études juxtaposées, l'une sur l'activité religieuse, l'autre sur le rôle politique du personnage.

Dans la première, l'on soutient que de la légende du Scipion mystique et thaumaturge, Polybe n'a connu que la chance dont les Grecs ses prédécesseurs disaient Scipion favorisé. C'est oublier que la notion de *felicitas* est essentiellement romaine, que la tradition mystique des Cornelii est attestée par des documents comme la monnaie de Cn. Blasio, et des témoignages comme celui de Cicéron : *nunquam* [*Scipio*] *se minus solum quam cum solus esset dicere solebat.*

Dans la seconde, l'on voit dans Scipion le chef du parti philhellène ; et on lui impute, en conséquence la responsabilité des guerres contre Philippe et Antiochus. Cette vue implique des conséquences imprévues et difficilement admissibles : l'appartenance de Vulso au parti de Scipion ; le rappel des Scipions voulu par eux ; le brigandage galate interprété comme un acte de philhellénisme. Elle ne tient pas compte des travaux d'Holleaux ; elle néglige l'activité propre à Eumène et aux Rhodiens. Elle a le mérite, néanmoins, d'aboutir à une considéra-

tion juste : celle qui assimile l'initiative de Caton dans le « procès des Scipions » à une entreprise de la politique « italienne » des vieux Romains contre la politique orientale des généraux. Là est le gain le plus sûr de cette nouvelle et diligente étude.

P. GRIMAL.

Dr Annie N. Zadoks-Josephus Jita. *Ancestral portraiture in Rome and the art of the last century of the Republic.* Allard Pierson Stichting, Universiteit van Amsterdam. Archaeologisch-historische Bydragen, t. I ; Amsterdam, N. V. Noordhollandsche Uitggevers My., 1932 ; in-8° de XII-120 p. avec 22 pl. — Cette première publication de l'Institut archéologique, fondé près de l'Université d'Amsterdam par Allard Pierson, est appelé à faire honneur à ce centre d'études. Le livre répond à un mouvement, particulièrement accentué en Allemagne et en Hollande même, sur le caractère de l'art romain du Ier siècle avant notre ère. D'après Mme A. N. Zadoks, le portrait étrusque aurait joué le rôle d'intermédiaire entre les coutumes orientales et italiotes. Plutôt qu'à des raisons dues à des influences esthétiques étrangères, les transformations dans les techniques artistiques seraient l'œuvre de nouveaux éléments ethniques, l'élément étrusque ayant supplanté l'élément latin. De là, l'importance donnée à l'image des ancêtres; sous la forme de masques funéraires, ayant un triple caractère préservatif, votif et apotropaïque. Après la chute de la domination étrusque, l'usage du masque funéraire persista, ainsi que l'attestent Polybe et Pline, dans la cérémonie des funérailles, mais les pouvoirs magiques qui leur étaient supposés ont disparu. Vers 150 av. J.-C., le buste de cire se substitue au masque et, après 90, rien ne distingue plus cette image du mort de celle du vivant. Or, nous ne possédons aucun de ces bustes de cire ou masques funéraires et l'auteur s'efforce de rechercher sur les portraits romains les caractères qui peuvent encore subsister du masque mortuaire. Quelques-uns de ces monuments ont en effet conservé certaines traces de la lutte entre la vie et la mort (pl. VII, VIII B, etc.). Les conclusions chronologiques restent assez décevantes. Il en est de même pour le problème de l'influence du masque funéraire sur le portrait romain : celui-là n'aurait eu d'autre effet que d'habituer le sculpteur à un modelé plus précis. C'est la contrepartie de la théorie soutenue par C. Anti qui fait du portrait romain un simple dérivé des portraits ancestraux.

R. L.

Françoise Henry. *La sculpture irlandaise pendant les douze premiers siècles de l'ère chrétienne.* Paris, E. Leroux, 1933 ; in-4° de 236 p. et 145 fig. ; album de 171 pl. — Cette remarquable thèse, présentée par l'auteur pour le doctorat ès lettres, est un véritable *Corpus* de cet

art irlandais si particulier : grandes croix décorées sur toutes leurs faces, portails, arcs triomphaux, encadrements de fenêtres. Tous ces monuments représentent une tradition homogène et continue ayant des rapports avec des manifestations antérieures au christianisme encore assez mal connues et qu'interrompt brusquement la propagation de l'art cistercien, puis l'arrivée des anglo-normands. L'une des moindres difficultés n'a pas été d'établir la chronologie de cet art, car les données certaines restent encore rares : quatre inscriptions de croix : croix de Bealin (env. 800), d'Inishcealtra (vers 1090), de Tuam (entre 1126 et 1156) ; deux textes gravés aux portails d'églises, mais qui, mentionnant des personnages inconnus, ne peuvent fournir aucune précision. Pour compléter cette chronologie, il est nécessaire de faire appel à la comparaison avec les manuscrits enluminés ou les pièces d'orfèvrerie dont l'âge peut être établi, tels le livre de Lindisfarne (700) et le Cumdach de Saint-Molaire (env. 1000). Les éléments les plus sûrs d'un classement sont en définitive fournis par l'étude systématique des ornements, de leur origine et de leur développement. Dans ce livre que son auteur considère trop modestement comme « un essai de classement », on trouvera bien plus que la discussion de cette grammaire ornementale dont les sources sont si diverses.

Le décor curviligne apparaît en Irlande comme un développement attardé de l'art de La Tène, parvenu assez tardivement en Grande-Bretagne. Les formes nouvelles s'y développent suivant des modes très particuliers. La spirale y joue un rôle prépondérant et son évolution, comme l'a très judicieusement démontré Mlle Henry, peut déjà être suivie, dans l'île, sur des blocs sculptés antérieurs à l'époque chrétienne. Ce sont là les premiers précurseurs des monuments irlandais. Au VII^e^ siècle, dans les enluminures du livre de Durrow, puis vers 700 dans le livre de Lindisfarne, la spirale est encore accompagnée de triangles curvilignes mêlés à un même motif végétal. C'est la spirale qu'on retrouve sur les croix d'Aheny. Plus tard, au contraire, se manifeste une rigueur plus grande dans le tracé de la spirale qui va prendre le pas sur les éléments adventices. La croix de Monasterboice montre, en 910, cet ornement rigide dont l'usage tombe en désuétude aux XI^e^ et XII^e^ siècles.

L'histoire de l'entrelacs-animal est encore plus complexe. L'art irlandais, ayant emprunté à l'art saxon le principe de l'enchevêtrement des corps, lui a imposé un développement très particulier en le combinant à la fin du VII^e^ siècle avec des éléments issus de l'art northumbrien. Fréquemment employé dans le décor des orfèvreries du VIII^e^ siècle, il apparaît dans l'ornementation des croix des IX^e^ et X^e^ siècles. Les incursions de Vikings le font passer en Scandinavie où il réagit sur l'art germanique et contribue ainsi à la formation du style de Jellinge. Puis vers l'an 1000, l'entrelacs animal scandinave ainsi consti-

tué va exercer son action sur la plupart des sculptures irlandaises des XI^e^ et XII^e^ siècles.

Le tailleur de pierres irlandais n'a pas seulement détourné l'animal de sa forme primitive ; il a soumis la figure humaine aux mêmes principes d'enchevêtrement et de désagrégation, tant était restée profondément vivace cette tendance purement intellectuelle à plier la forme vivante aux lois du décor et à ne tenir aucun compte du réel.

Parmi tant d'autres découvertes qu'apporte ce beau livre, celle de l'origine de l'entrelacs linéaire n'est pas la moins curieuse. Ce fut presque un dogme d'en attribuer la paternité à l'Orient. Mlle Henry est allée le chercher bien moins loin, dans l'art saxon. La monotonie de ses formes contraste avec la variété des combinaisons du décor angulaire dont les motifs peuvent parfois rappeler les formes de l'art copte. Certains autres décors, tel le labyrinthe carré, plus tardifs, semblent appartenir exclusivement à des monuments des XI^e^ et XII^e^ siècles.

Dans ce décor où tout est ornement, on trouve cependant de nombreuses scènes figurées. Aux vieux cycles mythologiques et épiques irlandais on pourrait rattacher les énigmatiques représentations de chasse au cerf, de combats, de funérailles, de cortèges de chevaux ou de cavaliers qui se déroulent sur les croix du VII^e^ siècle. Mais dès le IX ou X^e^ siècles, ces épisodes, plus ou moins transposés de la légende sont relégués sur le socle des croix et on assiste à la formation d'un programme iconographique d'inspiration purement chrétienne, dont les scènes se déroulent plus ou moins rigoureusement sur les deux faces. Rares encore sur les monuments des VII^e^ et VIII^e^ siècles, les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament occupent les deux faces de la croix et à l'intersection des bras apparaissent d'un côté la Crucifixion, de l'autre le Christ Juge ou même une représentation complète du Jugement dernier. Quelques-unes de ces images ont pour prototypes des modèles orientaux, mais bon nombre d'entre elles suggèrent des rapprochements avec les ivoires carolingiens. Cette riche iconographie s'interrompt brusquement. Sur les croix des deux derniers siècles, on ne rencontre plus guère que la Crucifixion. La croix est devenue, en dernière analyse, une sorte de crucifix géant sur lequel apparaît en haut relief l'image du Crucifié.

La chronologie des sculptures d'églises est difficile à préciser. On peut cependant admettre que certains fragments étroitement apparentés aux sculptures arméniennes antérieures à la conquête arabe remontent à une date ancienne que l'on peut placer au VII^e^ ou au VIII^e^ siècle. Les rapports qui se manifestent dans le décor animal du portail de Killeshin avec des monuments irlandais et scandinaves bien datés permettent d'en attribuer l'exécution aux environs de l'an mil. Mais dès la fin du XI^e^ siècle, les influences continentales se font sentir,

et, au milieu du XIIIe, la propagation de l'art cistercien entraîne la disparition de l'art indigène.

Ce style, qui puise son inspiration aux sources les plus profondes, garde dans sa complexité le reflet des conceptions artistiques du monde celtique. C'est ce que l'auteur a su fort bien dégager : « Un vaste courant de vie semble animer tout le décor, et par là se trouve corrigé ce qu'il pourrait y avoir de sec et d'artificiel. Cette amitié de toutes les parties du monde entre elles, cette notion qu'elles sont parentes et interchangeables sont des idées familières aux Celtes. Les Druides enseignaient la doctrine de la transmigration des âmes qui établit une forte solidarité entre tous les êtres animés. Sous d'autres formes, la même pensée reparaît sans cesse, et ce n'est pas par hasard que Scott Érigène est Irlandais. »

R. L.

Adolf Goldschmidt. *Die Elfenbeinskulpturen aus der romanischen Zeit (XI-XIII Jahrhundert)*. Berlin, Cassirer, 1926, in-fo ; VI-71 p. de texte et 79 pl. photot. — Le quatrième et dernier volume de ce monumental ouvrage contient la fin des ivoires de l'époque romane qui ont été fabriqués hors de l'Allemagne, c'est-à-dire en Angleterre, en France, en Belgique, en Italie et en Espagne. L'auteur a laissé de côté tout le groupe des pièces hispano-moresques (qu'il convient de rattacher à l'art oriental), ainsi que les coffrets et olifants dont beaucoup, s'ils sont voisins de l'art byzantin, ont dû être fabriqués en Occident. Aussi bien, depuis le moment où le présent volume a paru, M. Goldschmidt a-t-il eu le courage — dont on doit lui être très reconnaissant — d'entreprendre une publication similaire, spécialement consacrée aux ivoires byzantins.

L'auteur a tenu à s'excuser, dans sa préface, du peu d'homogénéité que présentent certaines des planches ; on ne saurait pourtant le lui reprocher, vu que depuis l'année 1914, où le premier volume a paru, de nombreuses pièces ont dû être intercalées dans des séries déjà cataloguées. Un *Corpus* comme celui-ci rend d'ailleurs de si grands services qu'on aurait vraiment mauvaise grâce à se plaindre des difficultés que présente, dans certains cas, sa consultation.

Il ne saurait être question d'examiner en détail les substantielles notices qui accompagnent les 312 numéros ; nous nous limiterons donc à quelques observations qui peuvent intéresser plus spécialement les lecteurs français.

Un assez grand nombre d'ivoires reproduits dans ce volume font partie de collections publiques françaises : 14 pour le Musée du Louvre et 8 pour le Musée de Cluny.

Depuis l'époque où M. Goldschmidt a réuni les notes qui ont servi à la rédaction de son texte, quelques-uns des ivoires — (actuellement

peu nombreux) — qui sont conservés dans des collections particulières ont changé de possesseurs. Ainsi les nos 18 (pl. VI), 41 (pl. XI) et 160 (pl. LVIII) de l'ancienne collection Martin Le Roy figurent maintenant dans celle de l'auteur de ces lignes. Quant au curieux cavalier de l'ancienne collection de M. Albert Maignan (no 262, pl. LXXII), il a été légué par ce dernier au Musée d'Amiens.

J. M. V.

Le gérant : NAILLARD.

TABLES

DU TOME I DE LA SIXIÈME SÉRIE

Pages

Avant-propos 1
Un bas-relief attribué à tort à Bavai, par S. Reinach 3
L'Europe occidentale d'après Strabon et Agrippa, par A. Berthelot. 9
Les oppida des Petrucores, par P. Barrière. 13
Découverte d'un oppidum, près de Clermont-d'Auvergne, par A. Audollent . 24
Le forum de Salone, par E. Dyggve. 41
La Koimesis de Kahrié Djami, par H. E. del Medico. 58

Variété : Contribution à l'histoire de l'art décoratif en Palestine et Syrie, par le R. P. L.-H. Vincent. 93

Nouvelles archéologiques et Correspondance : Joseph Replat. — Outillage lithique de Willendorf. — La grotte des Chevaux à La Bastide. — Statuette mésolithique d'Oum-ez-Zoueïtina. — Mines de Silex de Krzemionki. — Civilisation du campaniforme en Basse-Autriche. — Campaniformes en Pologne. — Fouilles de l'Institut tchécoslovaque. — Village néolithique de Cologne-Lin dental — Tombeaux énéolithiques près de Sézanne. — Fouilles de M. Z. Le Rouzic en Morbihan. — Fouilles du Fort-Harrouard. — Sacrifice du cheval à Gaza. — Fouilles dans le nord de la Perse. — Le pays des Hittites. — Nécropole de Trébénichté. — Nouvelles fouilles d'Ensérune. — Sextantio et l'Etrurie. — Dieu celtique de Bouray. — Le nain Pittakos. — Déesse assise du Musée de Berlin. — Nouveau recueil de vases grecs. — Copie en terre cuite du Diadumène. — Tessons d'ostracisme. — Nouvelles découvertes à Ardea. — Grotte de la Sibylle à Cumes. — Une nouvelle galère du lac de Nemi. — Les fouilles de Pompéi. — Les fouilles d'Ostie. — Commerce de la poterie sigillée chez les Lingons. — Vesunna Petrucoriorum. — Sanctuaire des sources de la Seine. — Fouilles de Vaison. — Murs romains de la rue Jeanne-d'Arc, à Rouen. — Découverte de sarcophages à Poitiers. — Acquisitions du Musée archéologique de Madrid. — Deux mosaïques d'Arles à rechercher. — Bas-foyer gallo-romain pour le traitement du minerai de fer. — Origines des invasions normandes. — Vitraux de la Sainte-Chapelle à Paris. — Retable de pierre du Mesnil-sur-Oger. — Inventaire des monuments d'Italie. — Chômage et archéologie en Allemagne 99

Bibliographie : R. de Saint-Périer. — D. Peyrony. — M. Boule et H. Vallois. — Armand Ruhlmann. — Olov Janse. — Henry Frankfort, Thorkild Jacobsen et Conrad Preusser. — H. Frankfort. — The Oriental Institut of Chicago. — Hölscher. — Borchardt. — Chassinat. — J. Cattaui Pacha. — G. Mylonas. — G. Daux et A. Salac. — H. R. W. Smith. — Sir Aurel Stein. — B. Schweitzer. — Th. Wiegand. — G. Bersu, H. Kurtz, E. Petersen et H. Seger. — P. Jacobsthal et A. Langsdorff. — G. Rodenwaldt. — E. Brescia. — Mededeelingen van het nederlandsch historisch Instituut te Rome. — J. Toutain. — J. Steinhausen. — F. Cumont. — N. Fettich. — W. Veeck. — B. Seyfert. — C. Enlart. — B. L. Ullman. — Monumentos españoles. — E. Lévi-Provençal. — W. E. von Mercklin et F. Matz. — Hirsch Loel Gordon. — K. Baedeker. — Fh. Aintworth Means. — H. A. Lavachery. 126

Illustrations : Relief d'Edimbourg (fig. 1, p. 5). — Cartes d'Europe d'après Strabon et Agrippa (p. 10, 11). — Les voies du pays des Petrucores (p. 15 et planche annexe). — Oppidum près de Clermont (fig. 1 à 4, p. 29, 31, 32, 33, 35). — Forum de Salone (fig. 1 à 4, p. 42, 44, 47, 48, 51). — Koimesis de Kahrié Djami (mosaïque) (planche hors-texte). — Acquisitions du musée de Madrid (fig. 1 à 6 p., 120, 121).

Pages

Sur une « Potnia-Gorgone » d'Érétrie au Musée national d'Athènes, par E. Niki. . 145
Deux vases attiques inédits du Castello Sforzesco, à Milan, par H. Philippart . 154
Deux sarcophages romains relatifs à la vie intellectuelle, par H. Marrou . . . 163
Nouveaux monuments mithriaques de la Serbie, par N. Vulić. 181
Samson, par A. Haggerty Krappe. 195
Bulletin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. 212

Variété : Ce qu'on a trouvé à Jéricho, par E. Dhorme. 232

Nouvelles archéologiques et Correspondance : Maurice Besnier. — Archibald Henry Sayce. — Hubert Schmidt. — Rui de Serpa Pinto. — Une date dans l'histoire des fouilles archéologiques. — Fouilles à Marsoulas, Tarté et Roquecourbère. — Découvertes préhistoriques dans les Ardennes. — La céramique peinte énéolithique du Sud-Est de l'Europe. — A propos des urnes à visage ou en forme de maison. — Vases-mesures préhistoriques. — Un hameau gaulois dans les Alpes suisses. — Une station de La Tène en Roumanie. — Archaeologia d'oltramare. — L'archéologie classique en Italie. — Survivances de l'art celtique à l'époque gallo-romaine. — Les fouilles d'Alésia. — Bronzes antiques découverts au temple des sources de la Seine. — Où trouver le Portus Santonum ? — Fouilles de la cathédrale de Bonn. — Au monastère de Saint-Jean à Patmos. 237

Bibliographie : Dr Henri Joliat. — A. Maurizio. — G. Goury. — Mario C. Ascari. — C. L. Woolley. — E. A. Speiser. — James Henry Breasted. — Hartmut Piper. — M. Baud et E. Drioton. — Mme Caroline Ranson Williams. — Hesperia. — E. Bourguet. — Chr. Blinkenberg. — A. Muthmann. — Th. Wiegand. — H. Rolland. — Françoise Henry. — A. Blanchet. — Augusta Hure. — Jacques Breuer. — Richard Mansfield Haywood. — Annie N. Zadoks Josephus Jita. — Françoise Henry. — A. Goldschmitt 258

Illustrations : Plaques décoratives de ceintures : Érétrie, Samos (fig. 1, p. 147). — Coupe du Castello Sforzesco (fig. 1, p. 155). — Coupe de Bruxelles (fig. 2, p. 156). — Coupe de Vienne (fig. 3, p. 158). — Coupe de Bruxelles (fig. 4, p. 159). — Coupe de Leipzig (fig. 5, p. 160). — Sarcophage du Musée des Thermes, Rome (fig. 1, 2, 3, p. 164, 166, 167). — Sarcophage de la collection Simonetti (fig. 4, p. 174). — Plan du Mithreum de Koumanovo (fig. 1, p. 182). — Partie supérieure d'une statue de Mithra (fig. 2, p. 183). — Bloc orné de feuilles d'acanthes (fig. 3, p. 184). — Mithra tauroctone (fig. 4, p. 185). — Grand relief mithriaque (fig. 5, p. 186). — Bordure inférieure de la grande plaque mithriaque (fig. 6, p. 187). — Bordure supérieure de la grande plaque mithriaque (fig. 7, p. 188). — Autel mithriaque de Lopata (fig. 8, p. 190). — Gigantomachie (fig. 9, p. 193). — Maurice Besnier (p. 237). — Céramique grise à reliefs d'Oberwinterthur (fig. 1, p. 251). — Faune des Sources de la Seine (fig. 1, p. 253). — La déesse au Navire (fig. 2, p. 254).

II. — TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

Audollent (A.). — Découverte d'un oppidum près de Clermont-d'Auvergne. . 24
Barrière (P.). — Les oppida des Pétrucores. 13
Berthelot (A.). — L'Europe occidentale d'après Strabon et Agrippa 9
Dyggve (E.). — Le forum de Salone. 41
Haggerty Krappe (A.). — Samson. 195
Marrou (H.). — Deux sarcophages relatifs à la vie intellectuelle. 163
Del Medico (H. E.). — La Koimesis de Kahrié Djami. 58
Niki (E.). — Sur une « Potnia-Gorgone » d'Érétrie au Musée national d'Athènes. 145
Philippart (H.). — Deux vases attiques inédits du Castello Sforzesco à Milan . 154
Pottier (E.). Avant-propos. 1
Reinach (S.). — Un bas-relief attribué à tort à Bavai. 3
Vulić (N.). — Nouveaux monuments mithriaques de Serbie. 181

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme-Paris

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER et R. LANTIER

Membre de l'Institut,
Conservateur honoraire
des Musées nationaux.

Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME I

JANVIER-AVRIL 1933

PARIS (6e)
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, 28

—

1933

Tous droits réservés

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

Pages

Avant-propos 1
Un bas-relief attribué à tort à Bavai, par S. Reinach 3
L'Europe occidentale d'après Strabon et Agrippa, par A. Berthelot 9
Les oppida des Petrucores, par P. Barrière 13
Découverte d'un oppidum, près de Clermont-d'Auvergne, par A. Audollent .. 24
Le forum de Salone, par E. Dyggve 41
La Koimésis de Kahrié Djami, par H. E. del Medico 58

Variété : Contribution à l'histoire de l'art décoratif en Palestine et Syrie, par le R. P. L.-H. Vincent 93

Nouvelles archéologiques et Correspondance : Joseph Replat. — Outillage lithique de Willendorf. — La grotte des Chevaux à La Bastide. — Statuette mésolithique d'Oum-ez-Zoueitina. — Mines de Silex de Krzemionki. — Civilisation du campaniforme en Basse-Autriche. — Campaniformes en Pologne. — Fouilles de l'Institut tchécoslovaque. — Village néolithique de Cologne-Lin dental — Tombeaux énéolithiques près de Sézanne. — Fouilles de M. Z. Le Rouzic en Morbihan. — Fouilles du Fort-Harrouard. — Sacrifice du cheval à Gaza. — Fouilles dans le nord de la Perse. — Le pays des Hittites. — Nécropole de Trébénichté. — Nouvelles fouilles d'Ensérune. — Sextantio et l'Etrurie. — Dieu celtique de Bouray. — Le nain Pittakos. — Déesse assise du Musée de Berlin. — Nouveau recueil de vases grecs. — Copie en terre cuite du Diadumène. — Tessons d'ostracisme. — Nouvelles découvertes à Ardea. — Grotte de la Sibylle à Cumes. — Une nouvelle galère du lac de Nemi. — Les fouilles de Pompéi. — Les fouilles d'Ostie. — Commerce de la poterie sigillée chez les Lingons. — Vesunna Petrucoriorum. — Sanctuaire des sources de la Seine. — Fouilles de Vaison. — Murs romains de la rue Jeanne-d'Arc, à Rouen. — Découverte desarcophages à Poitiers. — Acquisitions du Musée archéologique de Madrid. — Deux mosaïques d'Arles à rechercher. — Bas-foyer gallo-romain pour le traitement du minerai de fer. — Origines des invasions normandes. — Vitraux de la Sainte-Chapelle à Paris. — Retable de pierre du Mesnil-sur-Oger. — Inventaire des monuments d'Italie. — Chômage et archéologie en Allemagne 99

Bibliographie : R. de Saint-Périer. — D. Peyrony. — M. Boule et H. Vallois. — Armand Ruhlmann. — Olov Janse. — Henry Frankfort, Thorkild Jacobsen et Conrad Preusser. — H. Frankfort. — The Oriental Institute of Chicago. — Hölscher. — Borchardt. — Chassinat. — J. Cattaui Pacha. — G. Mylonas. — G. Daux et A. Salac. — H. R. W. Smith. — Sir Aurel Stein. — B. Schweitzer. — Th. Wiegand. — G. Bersu, H. Kurtz, E. Petersen et H. Seger. — P. Jacobsthal et A. Langsdorff. — G. Rodenwaldt. — E. Breccia. — Mededeelingen van het nederlandsch historisch Institut te Rome. — J. Toutain. — J. Steinhausen. — F. Cumont. — N. Fettich. — W. Veeck. — B. Seyfert. — C. Enlart. — B. L. Ullman. — Monumentos españoles. — E. Lévi-Provençal. — W. E. von Mercklin et F. Matz. — Hirsch Loeb Gordon. — K. Baedeker. — Ph. Aintworth Means. — H. A. Lavachery 126

Illustrations : Relief d'Edimbourg (fig. 1, p. 5). — Cartes d'Europe d'après Strabon et Agrippa (p. 10, 11). — Les voies du pays des Petrucores (p. 15 et planche annexe). — Oppidum près de Clermont (fig. 1 à 4, p. 29, 31, 32, 33, 35). — Forum de Salone (fig. 1 à 4, p. 42, 44, 47, 48, 51). — Koimésis de Kahrié Djami (mosaïque) (planche hors-texte). — Acquisitions du musée de Madrid (fig. 1 à 6, p. 120, 121).

Conditions de l'abonnement pour l'année 1933

Pour Paris. Un an.... 100 » Pour les départements. Un an. 100 »
Un numéro..... 30 » Pour l'étranger. Un an..... 125 »

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées

AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER et R. LANTIER

Membre de l'Institut,
Conservateur honoraire
des Musées nationaux.

Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

COMITÉ DE RÉDACTION

M. Aubert. — A. Blanchet. — R. Cagnat. — J. Carcopino
Fr. Cumont. — Ch. Diehl. — E. Espérandieu. — G. Glotz
P. Jamot. — A. Merlin. — E. Michon. — P. Monceaux
Ch. Picard. — S. de Ricci. — P. Roussel

SIXIÈME SÉRIE. — TOME I

MAI-JUIN 1933

PARIS (6e)
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, 28

—

1933

Tous droits réservés

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

PAGES

Sur une « Potnia-Gorgone » d'Érétrie au Musée national d'Athènes, par E. NIKI. 145
Deux vases attiques inédits du Castello Sforzesco, à Milan, par H. PHILIPPART.. 154
Deux sarcophages romains relatifs à la vie intellectuelle, par H. MARROU..... 163
Nouveaux monuments mithriaques de la Serbie, par N. VULIC..... 181
Samson, par A. Haggerty KRAPPE 195
Bulletin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (décembre 1932 à juin 1933) 212

Variété : Ce qu'on a trouvé à Jéricho, par E. DHORME..... 232

Nouvelles archéologiques et Correspondance : Maurice Besnier. — Archibald Henry Sayce. — Hubert Schmidt. — Rui de Serpa Pinto. — Une date dans l'histoire des fouilles archéologiques. — Fouilles à Marsoulas, Tarté et Roquecourbère. — Découvertes préhistoriques dans les Ardennes. — La céramique peinte énéolithique du sud-est de l'Europe. — A propos des urnes à visage ou en forme de maison. — Vases-mesures préhistoriques. — Un hameau gaulois dans les Alpes suisses. — Une station de la Tène en Roumanie. — Archæologia d'oltramare. — L'archéologie classique en Italie. — Survivances de l'art celtique à l'époque gallo-romaine. — Les fouilles d'Alésia. — Bronzes antiques découverts au temple des sources de la Seine. — Où trouver le Portus Santonum ? — Fouilles de la cathédrale de Bonn. — Au monastère de Saint-Jean à Patmos..... 237

Bibliographie : Dr Henri JOLIAT. — A. MAURIZIO. — G. GOURY. — Mario C. ASCARI. — C. L. WOOLLEY. — E. A. SPEISER. — James Henry BREASTED. — Hartmut PIPER. — M. BAUD et E. DRIOTON. — Mme Caroline RANSOM WILLIAMS. — Hesperia. — E. BOURGUET. — Chr. BLINKENBERG. — A. MUTHMANN. — Th. WIEGAND. — H. ROLLAND. — Françoise HENRY. — A. BLANCHET. — Augusta HURE. — Jacques BREUER. — Richard MANSFIELD HAYWOOD. — Annie N. Zadoks Josephus JITA. — Françoise HENRY. — A. GOLDSCHMITT..... 258

Illustrations : Plaques décoratives de ceintures : Érétrie, Samos (fig. 1, p. 147). — Coupe du Castello Sforzesco (fig. 1, p. 155). — Coupe de Bruxelles (fig. 2, p. 156). — Coupe de Vienne (fig. 3, p. 158). — Coupe de Bruxelles (fig. 4, p. 159). — Coupe de Leipzig (fig. 5, p. 160). — Sarcophages du Musée des Thermes, Rome (fig. 1, 2, 3, p. 164, 166, 167). — Sarcophage de la collection Simonetti (fig. 4, p 174). — Plan du Mithreum de Koumanovo (fig. 1, p. 182). — Partie supérieure d'une statue de Mithra (fig. 2, p. 183). — Bloc orné de feuilles d'acanthes (fig. 3, p. 184). — Mithra tauroctone (fig. 4, p. 185). — Grand relief mithriaque (fig. 5, p. 186). — Bordure inférieure de la grande plaque mithriaque (fig. 6, p. 187). — Bordure supérieure de la grande plaque mithriaque (fig. 7, p. 188). — Autel Mithriaque de Lopata (fig. 8, p. 190). — Gigantomachie (fig. 9, p. 193). — Maurice Besnier (p. 237). — Céramique grise à reliefs d'Oberwinterthur (fig. 1, p. 251). — Faune des Sources de la Seine (fig. 1, p. 253). — La déesse au Navire (fig. 2, p. 254).

Conditions de l'abonnement pour l'année 1933

Pour Paris. Un an.... 100 » Pour les départements. Un an. 100 »
Un numéro..... 30 » Pour l'étranger. Un an..... 125 »

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées

AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE, PARIS (6e)

Téléphone : Danton 05-07 R. C. Seine 226-007 B **Chèq. post. Paris 1024-92**

Le Catalogue Général des ouvrages publiés de 1871 à 1932 vient de paraître

ANTHROPOLOGIE, ARCHÉOLOGIE,
ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE, ASSYRIOLOGIE,
BEAUX-ARTS, BIBLIOGRAPHIE DIPLOMATIQUE, DROIT,
ÉGYPTOLOGIE, ÉPIGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE,
GÉOGRAPHIE, GLYPTIQUE, HISTOIRE,
HISTOIRE LITTÉRAIRE, HISTOIRE DES RELIGIONS,
LINGUISTIQUE, NUMISMATIQUE, PHILOLOGIE,
PHILOSOPHIE, SIGILLOGRAPHIE, ETC., ETC.

Un volume 14×21,5 cm., de 384 pages, sur papier bouffant.
Prix..... **10 fr.**

INSTITUT DE FRANCE
ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

FORMA ORBIS ROMANI

CARTE ARCHÉOLOGIQUE DE LA GAULE ROMAINE

dressée sous la direction de

M. ADRIEN BLANCHET, membre de l'Institut

Fascicule II

Carte (partie orientale) et texte complet du Département du Var

préparés par M. Paul COUISSIN, avec la collaboration de M. le Dr A. DONNADIEU et de M. Paul GOBY, terminés par le Directeur avec la collaboration du Comte Henry de GÉRIN-RICARD

Un volume (23×28 cm.), XVI-78 pages, figures et 4 planches hors texte, accompagné d'une carte au 1/200.000 et d'un plan sous couverture spéciale (38×58 cm.),..... **90 fr.**

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, PARIS (6e)
Téléphone : Danton 05-07 — Chèques postaux : Paris 1024-92

ÉTUDES D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE
SOUS LA DIRECTION D'HENRI FOCILLON

LA SCULPTURE IRLANDAISE
PENDANT LES DOUZE PREMIERS SIÈCLES DE L'ERE CHRÉTIENNE

Par FRANÇOISE HENRY, Docteur ès Lettres

L'auteur a voulu retracer l'histoire de l'un des aspects de l'art irlandais : la sculpture, fixer les grands traits de son évolution et établir ce que l'on peut savoir actuellement de ses principales phases et de ses transformations. Il a indiqué, quand elles se présentaient, les conséquences qui pouvaient découler de cette étude, pour l'histoire de l'art mérovingien, carolingien ou roman.

Deux volumes (25×33 cm.), 236 pages, 145 figures, 1 carte et 11 pages, 171 planches hors texte en phototypie (1933) ..... **500 fr.**

Vient de paraître, du même auteur, dans la même collection :

LES TUMULUS DU DÉPARTEMENT DE LA COTE-D'OR

Les tumulus de la Côte-d'Or forment un groupe qui est maintenant classique, mais leur exploration a été commencée à une époque où l'archéologie préhistorique en était encore aux tâtonnements et aux expériences. Il était devenu nécessaire de faire la critique de bien des fouilles. Il fallait aussi remettre de l'ordre dans la série des documents, car la bibliographie est vaste, parfois confuse, et en partie inédite.

Un volume (20×26 cm.), 196 pages, 51 figures dont 2 cartes hors texte (1933)..... **180 fr.**

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme-Paris

AUG 1 8 1939